UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284570 9

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s13cahiersdelaqui01pg

UNE FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTES

139970
4/10/16

AP
20
C15
sér. 13
no 1-3

les Milliet

3

VIII. — *voyage d'études en Italie*

5/

1868-1869

I

MILAN

AOUT-SEPTEMBRE 1868

PREMIER TABLEAU : UNE HAMADRYADE. — ORSEL ET PERRIN. — SECOND VOYAGE EN ITALIE. — LUINI A MILAN ET A SARONNO. — LETTRES DE DEUX JEUNES ARTISTES. — MÉTAPHYSIQUE ENFANTINE.

I

MILAN

AOUT-SEPTEMBRE 1868

Premier tableau : une Hamadryade. — Orsel et Perrin. — Second voyage en Italie. — Luini à Milan et à Saronno. — Lettres de deux jeunes artistes. — Métaphysique enfantine.

1

Pendant l'été de 1868, Paul M. resta à Paris pour travailler à son premier tableau, représentant une Hamadryade. Sa mère et ses sœurs étaient allées à Genève; son père se reposait à la Colonie de Condé.

Paul M. à sa sœur Louise

Paris, 10 août 68.

Je suis allé chez M. Gleyre et je l'attends demain. Peut-être l'attendrai-je longtemps. Je lui ai fait une longue visite et j'avais grand plaisir à l'entendre parler d'art. Mais il est très spirituel, très moqueur, et moi je suis tellement intimidé que je dois lui paraître bête comme une oie.

Il vient de terminer deux petits tableaux charmants. L'un représente deux jeunes femmes grecques qui baignent un enfant dans une grande coupe en marbre rouge. Au fond l'on aperçoit des arbres, entre les colonnes d'un beau portique ionique. L'autre tableau, c'est une femme vue de dos qui joue de la double flûte, réplique d'une des figures de son panneau décoratif *Minerve et les Grâces*. Le site est d'une fraîcheur ravissante, solitaire sans rien de sombre;

l'on voudrait s'arrêter au pied de ces beaux rochers gris et écouter... La jeune fille joue ses plus doux airs à un oiseau bleu, perché sur la branche d'un platane : « l'oiseau bleu de la jeunesse » m'a expliqué M. Gleyre. Il aime à cacher une idée poétique dans sa peinture, et de tous les sentiments nobles ou tendres qu'il sait exprimer avec tant de charme, il y en a un qu'il s'est plu à varier de mille manières, c'est le doux regret des belles années. Le premier tableau s'en va en Amérique, quel dommage! L'autre a été acheté par Goupil; nous en aurons au moins la photographie.

M. Gleyre doit venir demain me donner une consultation pour « ma fille ». Je voudrais qu'il vienne, et pourtant je ne l'attends qu'en tremblant. La malade conserve encore des traces de son torticolis et j'ai affaire à un terrible médecin. S'il allait lui couper bras ou jambes, s'il allait lui couper la tête! J'en frémis. — Je compte passer l'hiver prochain en Italie; si mon tableau n'est pas prêt, eh bien, l'exposition de 1869 devra se résigner à s'en passer. M. Gleyre m'approuve. Chaque année, après le Salon, un bon bain d'Italie pour se laver les idées, cela doit être très sain.

Paul à sa jeune sœur

Paris, 15 août 68.

Rien de nouveau à t'annoncer, sinon des choses très tristes : D'abord le trépas funeste d'un des poissons de ton aquarium, puis la perte douloureuse d'une de tes anguilles, décédés tous deux un jour d'orage. Que veux-tu?... Ils étaient nés mortels!

Comme j'aurais dû m'y attendre, M. Gleyre n'est pas venu; il m'aura sans doute encore oublié. J'irai demain chez M. Perrin. J'ai grand besoin de conseils, car je ne sais vraiment plus ce que je fais.

Paris, même date.

Cher père,

Le jour est si gris et si triste que mes idées se mettent à l'unisson, et mon tableau ne me semble pas un chef-d'œuvre. M. Perrin doit venir le voir, je tremble d'avance. Ce qu'il m'a dit n'est pas fait pour m'encourager : il croit que mon talent sera comme une porte entrebaillée qui peu à peu se

referme. Modestie à part, il me semble pourtant que je suis plutôt en progrès ; je ne tombe pas encore en enfance. Mais, tu le sais, M. Perrin a des principes très exclusifs, et avec lesquels il ne faudrait pas plaisanter. Quoique je ne partage pas entièrement sa manière de voir (surtout quand il dit que je suis une porte entrebaillée), ses idées n'en sont pas moins dignes d'être méditées. J'aurais bien des choses à lui répondre, mais mon âge ne me permet pas de discuter avec lui. — Son système est un singulier mélange d'idées philosophiques et religieuses, qu'il pousse en peinture jusqu'au rébus allégorique, jointes à une sorte de réalisme excessif. Il n'admet pas, par exemple, que je prenne deux modèles pour mon Hamadryade ; il faut en choisir un et le copier avec une exactitude rigoureuse, qualités et défauts. Courbet n'aurait pas parlé autrement. — J'ai doucement objecté qu'une Hamadryade ne me semblait pas devoir ressembler au premier modèle venu. — « Alors, il ne fallait pas choisir ce sujet-là ! » — Peut-être a-t-il raison. (1) Il n'est permis qu'à un maître sûr de lui-même, d'oser faire sortir de son cerveau une idée armée de toutes pièces. Si je continuais dans la voie idéaliste où je me suis un peu follement engagé, je tomberais bientôt dans la manière. C'est toujours à la nature qu'il faut revenir et, comme Antée, on perd vite ses forces, quand le sol vient à manquer sous les pas. (2) Je crois pourtant

---

(1) Il avait raison.

(2) J'ai repris la même idée dans des vers intitulés :

L'ART RÉALISTE

L'idéal est bien loin, le réel est vivant.
Observe avec amour et, dans ton humble sphère,
Creuse droit ton sillon et tâche à le parfaire.
Du fumier surgira le lis pur et l'enfant.

Ne t'abandonne pas au rêve inconsistant :
L'art ressemble au Géant, puissant fils de la Terre ;
S'il cesse de puiser dans le sein de sa mère
Une force nouvelle, il succombe à l'instant.

Sois simple et ne mens pas. Tout est vrai dans Homère ;
Imite le héros qui tua la Chimère,
Nourris-toi de science et de réalité.

L'art grec transfigura les laideurs du vieux monde :
Pégase sort du sang de la Gorgone immonde,
De l'horrible peut naître une pure beauté.

que la liberté et la puissance d'imaginer restent les plus beaux privilèges de l'artiste. — Comme Orsel, M. Perrin fait bon marché de l'instinct, du sentiment et de l'imagination créatrice. Pour lui le Beau est une chose qui se raisonne et s'analyse; le peintre doit tout peser, tout calculer, tout vouloir. La volonté, c'est la grande qualité d'Orsel; elle lui a suffi pour produire des œuvres qui, à coup sûr, ne sont pas banales, car elles manifestent une haute intelligence, un travail opiniâtre, une grande science et une rare énergie; mais elles restent figées; il leur manque cette vie chaude, ce charme indéfinissable qui échappera toujours à l'analyse.

Les idées de M. Gleyre sont bien plus larges, quoique aussi très singulières. Il m'est impossible de deviner d'avance son opinion. Quel dommage qu'un homme de tant de goût et de si bon conseil prenne si peu d'intérêt à ce que je fais. Il m'avait promis de venir et n'est pas venu. Maintenant il est en Suisse.

J'espère pouvoir partir pour l'Italie aussitôt après le retour de maman.

Félix Milliet à son fils

La Colonie, 20 août 68.

Je regrette pour toi, mon cher ami, que Gleyre soit parti sans voir ton tableau, mais surtout qu'il ne prenne pas plus d'intérêt à un élève qui lui est resté fidèle (1) et qui, je l'espère, lui fera honneur un jour.

Je ne partage pas, tu le penses bien, l'opinion mal sonnante de M. Perrin à ton égard, et ce que tu me dis de ses théories m'étonne au dernier point... Je vois avec plaisir que tu n'es pas tenté de mordre à son système réaliste. Quant à Orsel, si, à la volonté qui a fait sa force, il eût joint ce je ne sais quoi qu'on appelle sentiment artistique, ou mieux inspiration, il eût été un plus grand peintre. Le travail, le raisonnement, l'analyse sont des qua-

(1) Au moment de la fondation des ateliers gratuits et officiels de l'Ecole des Beaux-Arts.

lités excellentes et même nécessaires, mais n'excluent ni ne remplacent l'imagination, c'est-à-dire la force créatrice... Une des qualités les plus précieuses de l'artiste c'est de marquer à son coin ses œuvres, moins par le faire que par l'expression profonde de son sentiment.

2

Laissant mon tableau inachevé, je me décidai à partir pour un voyage d'études en Italie. — Alors commença une longue correspondance entre ma mère, ma sœur et moi. Dans les extraits que j'en donne ici, on excusera l'orgueil maternel, — même exagéré, il conserve toujours quelque chose de touchant, — la vanité ingénue d'une fillette de 13 ou 14 ans et le ton doctoral du jeune professeur. Cette assurance est de leur âge. Il ne faut pas reprocher trop sévèrement aux artistes la confiance qu'ils ont en eux-mêmes, c'est un précieux stimulant pour le travail. Il est si bon de croire et d'espérer! Si un peintre n'avait pas d'illusions au début de sa carrière, il ne ferait jamais rien.

Ma mère me voyant un peu découragé, m'écrivait :

Paris, sept. 68.

... Je suis allée dans ton atelier arroser tes petits chênes; je ne puis te dire quelle bonne impression m'a faite ton Hamadryade; la tête est charmante; le petit élargissement des épaules l'a rendue bien mieux portante; elle peut attendre ton retour en toute sécurité, tu la reverras avec grand plaisir.

Paul à sa mère

Milan, sept. 68.

... Ce que tu me dis de mon Hamadryade m'a fait plaisir, quoique je sache très bien que tu en parles ainsi pour me

[illegible] voyage. J'avais de bonnes intentions, et c'est déjà quelque chose, tout de gens en mal de mauvaises... J'avais voulu montrer que je ne peut être chaste, et [illegible] dans une lettre choisie les impressions que [illegible] en [illegible] les [illegible]. Mais comment vous expliquer tout cela ? Les impressions sont choses [illegible], elles se [illegible] à [illegible] et [illegible] les plus [illegible] de les [illegible]. Le [illegible] ne sait pas penser sans paroles, il pensera en [illegible] qui vous la [illegible] avec bien plus de [illegible], ne sait exprimer [illegible] choses [illegible] que par des [illegible] et des [illegible], c'est-à-dire d'une [illegible] à la fois plus profonde et plus vague.

Page II. à la suite

Milan, septembre 18[illegible]

— Après avoir visité quelques églises, j'ai été [illegible] à la bibliothèque [illegible] et à Brera. J'ai obtenu la permission de lire des images, malgré l'exposition des [illegible] qui [illegible] [illegible], sans les remettre, un grand nombre de [illegible] des [illegible]. Mes [illegible] sont d'autre [illegible] pas [illegible] et comme j'ai eu soin d'apporter le portrait [illegible] le Conservatoire, toutes les portes me sont ouvertes.

En Italie chaque ville a son peintre. C'est à Milan et à [illegible] qu'il faut étudier Léonard. C'est là qu'il a passé sa longue vie, [illegible] les [illegible] de ses [illegible]. Quand vous viendrez ici, vous verrez si j'ai bien [illegible] [illegible]. (1)

Les images de Léonard me semblent supérieures à ses [illegible]. C'est un impressionniste merveilleux. Évidem-

(1) [illegible] pour [illegible] les [illegible] [illegible] [illegible]

ment il n'a pas échappé à l'influence de Léonard, — comment se soustraire à la domination d'un tel génie? — Il lui a souvent emprunté quelques traits de son idéal de beauté : les types de ses jeunes femmes et de ses adolescents sont exquis de délicatesse; mais les différences sautent aux yeux, et je m'étonne que des connaisseurs aient pu attribuer si longtemps au Vinci certaines œuvres de Luini, comme la *Modestie* et la *Vanité*, par exemple.

Léonard c'est le désir inassouvi, l'esprit inquiet que rien ne saurait satisfaire. N'est-ce pas lui qui a dit : « J'ai pleuré ce que j'ai désiré, dès que je l'eus. » L'âme de Luini est calme, heureuse et sereine, un peu moins ingénue peut-être que celle de Fra Angelico, mais sans la moindre afféterie. Chez lui, comme chez Raphaël, la grâce est primesautière et naturelle. Ses œuvres sont nées sans effort, sans hésitation, sans recherche; ce sont les fleurs et les fruits nécessaires de son génie. De là une sorte d'allégresse dans la fécondité qui nous charme. Luini n'est jamais violent, ni fougueux, ni sublime, ni même voluptueux; il est calme et doux; il est tendre, mais sans aucune langueur, sans aucune fièvre; il n'est pas suave, — je voudrais réserver ce mot pour caractériser les peintures de Corrège. Son sourire n'a rien de mystérieux, ni de pervers.

Ses compositions présentent une inépuisable variété d'attitudes et d'arrangements imprévus, parce qu'il s'inspire directement de la nature. Il n'a aucun préjugé d'école, il dédaigne cette symétrie, cette pondération savante mais artificielle qui a été fixée en formules académiques. L'exécution de ses peintures est aussi toute spontanée, simple et franche, bien éloignée de la

profondeur subtile et des raffinements compliqués de Léonard.

Combien j'aurais été heureux de vivre auprès de pareils maîtres, de me laisser diriger par eux ! je les aurais aidés dans leurs travaux avec la plus entière humilité, avec la plus complète abnégation, parce que je devine, à travers leurs peintures, de belles âmes loyales.

J'ai fait un croquis d'après un charmant tableau de Luini, assez peu connu, représentant *l'Ivresse de Noé*. C'est admirable de clarté, de simplicité et de naturel.

Au monastère de Saint-Maurice Majeur, Luini a peint une série de grandes fresques, avec de nombreuses figures de saintes, dont le style rappelle celui des della Robbia. Même lorsqu'il est négligé, son dessin conserve toujours la saveur des choses vues ; il a quelque chose de joyeux et de jeune, une liberté, une facilité, une souplesse d'exécution qu'on peut résumer d'un mot, la vie.

A mon sens, ces qualités placent les fresques de Luini au-dessus des froides ordonnances, des savantes combinaisons de lignes, selon lesquelles Fra Bartolommeo a trop souvent disposé des mannequins. Luini s'inspire directement de la nature ; il ignore ces pratiques conventionnelles, ces artifices par lesquels certains artistes essaient de suppléer aux défaillances de leur imagination.

Le procédé rapide de la fresque (la nécessité de peindre un morceau sur l'enduit pendant qu'il est frais et l'impossibilité des retouches) oblige à une grande simplification. De là une largeur du faire qui réagit sur la conception et relève les sujets les plus familiers. Trois jeunes filles jouant à la main chaude, peintes par Luini, n'éveillent en rien l'idée d'un sujet de genre, mais celle d'une œuvre de grand style.

Paul M. à sa mère

Milan, septembre 68.

L'exposition de tableaux modernes est pitoyable. Le public tombe en extase devant cette peinture commerciale, faite pour plaire à des sauvages ou à des épiciers enrichis. Dans les comptes rendus des journaux, pas une critique, pas une réserve, pas un conseil. Il faut croire que cet art-là répond à l'idéal du pays. Cependant la race milanaise semble pleine d'intelligence, de finesse et de distinction. Les femmes ont de beaux traits, de grands yeux noirs superbes, et un teint d'un certain gris mat d'une délicatesse admirable. Les uniformes militaires sont très beaux, mais les jeunes officiers qui les portent se pavanent d'une façon bien prétentieuse. Avec leur pantalon collant et leur poitrine rembourrée, ils ont toujours l'air d'être en scène et de s'apprêter à chanter quelque cavatine. C'est sans doute le même désir de paraître qui inspire à leurs artistes cette peinture voyante et criarde, ces gestes de théâtre et ces expressions outrées.

... Je n'ai qu'un livre dans ma valise, mais il fait mes délices, c'est le gros volume de Vasari *Vite de' Pittori;* c'est mon bréviaire. Je le lis en wagon et toutes les fois que je puis prendre un moment de repos. Malgré quelques erreurs que relèvent les érudits, ce livre reste infiniment précieux, indispensable à consulter, tout plein d'anecdotes vivantes, d'informations consciencieusement recueillies et de réflexions judicieuses.

Paul M. à sa sœur Louise

Milan.

Tu devines avec quelle émotion, avec quel respect pieux je suis entré pour la première fois dans le réfectoire de Sainte-Marie des Grâces, où Léonard a peint sa fameuse Cène.

Les moines et les soldats ont fait subir au chef-d'œuvre de nombreuses mutilations; il est à moitié détruit. Heureusement pourtant les dernières restaurations ont consisté

à faire disparaître les odieuses retouches qui l'avaient souillé.

Le maître a choisi le moment où le Christ prononce cette accusation terrible : « Un de vous me trahira. »

Il parle sans amertume, attristé mais résigné. Les apôtres s'étonnent et s'indignent; ils protestent; leurs visages et leurs gestes disent avec énergie les sentiments divers qui les animent; peut-être les disent-ils un peu trop. Chez les maîtres primitifs, des attitudes simples et graves marquaient une sorte de consternation silencieuse, plus émouvante qu'une gesticulation de sourds-muets. Sans doute l'artiste a craint de n'être pas compris, mais la mimique est un langage qui manque parfois de précision. Un apôtre, par exemple, — le second à la droite du spectateur, — semble plutôt troublé qu'indigné; son regard oblique, dont la direction est contraire au mouvement de la tête, suggère l'idée de l'hypocrisie, et plus d'un spectateur a pris ce personnage pour Judas. Cependant le véritable traître tient une bourse, prix de sa trahison. Tu le vois, cet attribut n'était pas inutile, malgré ce qu'il a de conventionnel et d'un peu naïf. Judas est un criminel endurci, son visage n'exprime aucun remords, ses traits ne sont d'ailleurs ni plus accentués, ni plus tourmentés que ceux des autres apôtres, qui presque tous ont les grands nez aquilins d'une des races de la nation juive.

Léonard de Vinci, voulant donner à chacune des têtes un caractère très individuel, a dessiné dans ce but de nombreuses études qui sont admirables. Quant à la tête idéale du Christ, il faut en voir le merveilleux crayon. C'est, je crois, la plus belle tête de Christ qui soit au monde, c'est du moins la plus émouvante, la plus profondément pathétique. Une majesté simple, une douceur divine, une ineffable résignation se lisent sur ce noble visage douloureux. Jamais Rembrandt lui-même n'a créé une image plus sincèrement émue, et ce chef-d'œuvre est la meilleure réponse à ceux qui ne veulent voir en Léonard qu'un artiste d'une haute intelligence.

A côté de ces qualités supérieures du sentiment et de l'expression, j'ai encore admiré dans le *Cenacolo* l'art de la

perspective. Les lignes du plafond, celles du parquet et de la table, tout ramène invinciblement l'attention vers la tête du Christ.

Paul M. à sa mère

Milan.

Me voici revenu à Luini. J'ai toujours regretté la perte irrémédiable des chefs-d'œuvre de la peinture grecque; eh bien, Luini nous en donne peut-être une idée. Il n'a pas la puissance grandiose de Michel-Ange, ni cette intensité de vie nerveuse qui chez Léonard vous remue jusqu'à la moelle des os; toujours calme, exempt de la fièvre moderne, il conserve le charme de la simplicité et de la sincérité, avec cette santé robuste de la pensée, que l'art a si rarement connue depuis les Grecs.

Il y a au Musée Bréra une petite fresque célèbre et charmante représentant *sainte Catherine d'Alexandrie portée par les Anges* au mont Sinaï. L'invention en est si heureuse qu'on ne peut l'oublier. La sainte semble dormir, chastement enveloppée dans un grand manteau, et les anges qui l'emportent respectueusement ont un sourire plein de mystère. Ce beau groupe flotte en silence dans un ciel d'un blanc laiteux, au-dessus d'un sarcophage décoré de deux sirènes en bas-relief. Ces êtres amphibies symbolisent la double vie des hommes, celle que nous connaissons sur la terre, la vie réelle, et l'autre (?).

Toujours à Bréra, un délicieux fragment de fresque nous montre Joseph et Marie se rendant joyeusement au temple. Ils sont jeunes tous les deux et se tiennent amicalement par la main. Cela est plein de tendresse aimable et vraie, d'un sentiment très personnel, très humain. Et comme c'est loin de l'austérité sombre des Byzantins et des traditions orthodoxes!

De nos jours quelques artistes de grand talent (tels que Cazin) cherchent à rajeunir les sujets bibliques, en y introduisant des détails de costumes empruntés à la vie contemporaine; mais c'est par ignorance que les primitifs ont eu cette hardiesse; aujourd'hui ces ana-

chronismes nous choquent comme une fausse naïveté; ils sont en contradiction avec ce que tout le monde sait.

Les fresques ont beaucoup pâli. Les draperies avaient peut-être autrefois des couleurs plus vives; le temps et la poussière leur ont donné des tons fins et délicats qui rappellent le plein air. Dans la nature les ombres reflétées par le ciel sont grises; dans les tableaux à l'huile, elles ont souvent jauni ou noirci. A l'époque romantique, on admirait beaucoup ces tons de vieilles pipes culottées; l'idéal était alors de faire « chaud de ton et vigoureux de forme », et la mode était de peindre *à la sauce brune*. Aujourd'hui le goût a changé; à l'imitation des fresques, et aussi grâce à mon maître et ami Puvis de Chavannes, on cherche les tons mats et clairs. Mais comme tout progrès dégénère en formules, je crains que bientôt on en vienne à peindre *à la sauce blanche*. (1)

Paul M. à sa mère

Milan.

Lundi dernier je suis allé à Saronno par une pluie battante. Le pays est bien cultivé, mais peu pittoresque; c'est un vaste jardin potager, planté régulièrement de mûriers où grimpent des vignes. On comprend que ces grasses et riches contrées aient attiré tant de fois les rapaces envahisseurs.

A l'époque de la Renaissance, les moindres bourgades bâtissaient à l'envi de jolies églises, pas religieuses du tout, ni grandioses, ni sévères, mais d'un style charmant et délicat, librement inspiré de l'antique. L'église de Saronno est attribuée à Bramante, et elle est digne d'un tel maître. Les peintures qui la décorent sont un véritable trésor. En face

(1) Je ne pouvais pas prévoir la peinture irisée aujourd'hui à la mode.

de ces délicieuses fresques, peintes par Luini dans sa verte vieillesse, j'ai cessé de mettre des réserves à mon admiration.

Il y a là un *Jésus au milieu des docteurs* et surtout un *Mariage de la Vierge !* Que t'en dirai-je? Si j'avais le prix de Rome, je ferais une demande pour être chargé de le copier. Je me suis mis à dessiner avec tant d'ardeur que j'en avais la fièvre. La pluie continuait de tomber par torrents, le ciel était tout noir, on n'y voyait goutte, n'importe! je dessinais toujours. Mes croquis ne valent rien ; j'en ai fait sept dans ma journée, ce qui est absurde, mais je ne donnerais pas pour beaucoup le plaisir que j'ai éprouvé ni le souvenir qui m'en reste.

Dans ces peintures tous les personnages semblent être des portraits. Un beau vieillard à barbe blanche passe pour représenter Luini lui-même.

Je suis au mieux avec le sacristain, auquel je n'ai pas oublié de graisser la patte ; il a été très obligeant et m'a permis de travailler même pendant la messe. J'étais à côté du curé et nous faisions chacun notre besogne bien consciencieusement, au grand ébahissement des fidèles plus occupés peut-être de mes croquis que des patenôtres de mon voisin.

La coupole de l'église de Saronno est peinte par Gaudenzio Ferrari, rival un peu inférieur de Luini, et brillant coloriste. Je ne savais pas qu'on fût si gai dans le Paradis. Figure-toi un grouillant fouillis d'anges et de chérubins qui chantent et jouent de divers instruments. Ils y vont de tout cœur, avec un entrain incroyable et doivent faire un vacarme assourdissant. C'est un *tutti* à grand orchestre : les cuivres rugissent, les clarinettes nasillent, les petites flûtes gazouillent, les harpes lancent au ciel leurs arpèges enthousiastes, violes et violons, luths, guitares et mandolines accompagnent de *pizzicati* joyeux les fioritures suraiguës des petits soprani célestes qui braillent à gorge déployée : *Hosanna! Gloria in excelsis!* Et les bassons de ronronner, tandis que triangles et cymbales accentuent avec vigueur le rythme rapide de cet allegro endiablé. — Tout cela n'est peut-être pas très paradisiaque, ni même d'un sentiment très élevé, c'est bien un peu

vulgaire, mais si vivant, si plein de fraîcheur, charmant en somme!

Et dire qu'il n'existe pas encore de photographies d'après ces chefs-d'œuvre!

3

Madame Milliet à son fils

La Colonie, 21 septembre 68.

... Louise dessine pendant deux heures tous les matins, sans compter ses petits portraits. Elle en a fait de très ressemblants, mais je crois que M. Perrin trouvera son coup de crayon trop hardi. La philosophie l'a beaucoup occupée ces jours-ci et je pense qu'elle va t'en parler. C'est un drôle de mélange : elle passe de la corde à la philosophie, de là au dessin ou à la balançoire, je ne dirai pas avec la même ardeur, mais avec le même calme et, au fond, le même plaisir. Elle est encore trop jeune pour faire un voyage d'études en Italie. Il vaut mieux attendre un an ou deux pour que cela lui soit plus profitable.

Louise M. à son frère

La Colonie, 21 septembre 68.

... Deux ou trois fois par semaine il y a bal d'enfants à la Colonie et nous nous en donnons à cœur joie.

Nous sommes ici trois jeunes filles à peu près du même âge : Rose, Marie et moi. Nous ne sommes pas précisément les trois Grâces : Rose, quoiqu'elle ait seize ans, n'a pas du tout l'air d'une demoiselle ; longue, sèche, nez pointu, de beaux cheveux, l'air gauche et dégingandé, surtout quand elle danse, caractère peu bienveillant, dévote par-dessus le marché et mettant toute la religion dans les pratiques, ne faisant rien, et par conséquent s'ennuyant. — Marie, 14 ans et demi, figure agréable, douce, bonne, mais hélas ! dévote aussi. — Quant à la troisième, tu la connais : grande fille, pas belle du tout, mais pourtant pas trop désagréable, aimante, peu démonstrative, lente, mettant fort longtemps avant de comprendre les choses, souvent dans les nuages, aspirant à la philosophie, aux

choses élevées, à la grande peinture, mais n'ayant pas encore d'ailes pour s'élever dans de si hautes régions. Malgré tous ses défauts je te dirai que c'est la troisième que j'aime le mieux, parce que je crois qu'elle vaut mieux que les autres ; n'es-tu pas de mon avis ?

Puis viennent les petites filles. Berthe, vrai diable, ne s'occupant ni de toilette, ni de leçons, passant sa journée à jouer au cheval, bonne nature d'ailleurs. — Juliette, onze ans, joli visage, beaux yeux sans expression. — Marguerite, petite figure fine, trouvant toujours une réponse drôle à faire ; ses bons mots font la joie de la Colonie, chacun les répète. — Enfin, deux petites poupées, timides, propres, tirées à quatre épingles.

Du côté des garçons : Jules, poseur et blagueur, fort mathématicien. — Paulo, petit espiègle malin et futé. — Alfred, bon garçon, pas bête. — Pierre Nus, moyens médiocres, ayant le jugement assez juste, travailleur et bon garçon.

Nous nous balançons très souvent, et, les cordes de l'escarpolette étant pourries, nous avons plusieurs fois chuté, mais on a mis des cordes neuves.

A la suite d'un pari, que Jules a gagné, il a proposé à Rose deux questions embarrassantes, et l'on m'a demandé conseil ; c'était :

Quelle différence y a-t-il entre le corps et l'âme de l'homme et de la femme ?

J'ai répondu : Le corps de l'homme est le symbole de la force brutale, celui de la femme de la beauté et de la grâce. Le fond de l'âme de l'homme, c'est l'égoïsme, l'ambition et l'injustice. Celle de la femme la bonté, l'esprit, le dévouement.

A mon tour j'ai posé vingt questions à Jules et à Pierre et, comme leurs réponses ne valaient rien, je les ai refaites, pour leur montrer que les filles enfoncent les garçons. Maman m'a un peu aidée, mais eux avaient copié dans un dictionnaire et dans un catéchisme. Je vais citer les principales, car les autres sont des rébus :

Qu'est-ce que Dieu ?

Garçons : — Dieu est un être infiniment parfait qui a créé toutes choses.

Filles : — Dieu est le principe du Beau et du Bien; notre âme est une parcelle de son être, éternelle comme lui. Tout ce qu'il y a de beau, de vrai et de bien dans l'univers émane de lui.

Donnez des preuves de l'existence de Dieu.

Garçons : — C'est Dieu qui a créé l'homme, la femme et tout ce qui existe.

Filles : — Si l'homme ne peut créer la matière, à plus forte raison ne peut-il pas créer l'intelligence. Il constate les transformations de la matière, celle du gland qui devient chêne, par exemple, mais il ne peut les expliquer. Il y a donc une intelligence au-dessus de la sienne.

Qu'est-ce que l'âme ?

Garçons : — L'âme est la partie immatérielle de notre être.

Filles : — L'âme est la source de la vie dans tous les êtres ; elle est perfectible et éternelle.

Qu'est-ce que le corps ?

Garçons : — Le corps est la partie matérielle d'un être animé. *(Adopté)*

Que devient l'âme après la mort?

Garçons : — Elle paraît devant Dieu pour être jugée selon ses bonnes ou ses mauvaises actions.

Filles : — Elle retourne vers Dieu, tout en conservant sa personnalité. Elle s'élève ou s'abaisse dans l'échelle des êtres selon son degré de perfection. La vie est le moyen que Dieu donne à l'homme pour perfectionner son âme.

J'ai montré ces réponses à M. Nus ; il a dit que la palme était aux filles.

Entre nous, tu comprends que les autres petites bécasses n'ont rien trouvé, c'est moi qui ai tout rédigé.

Tous les matins papa, M. de Curton, Mme de Boureulle et M. Nus discutent philosophie, mais je ne les écoute pas, car ils sont matérialistes, excepté M. Nus, et ils disent de ces choses!... dans le genre du père Chassevant. Il n'y a pas de danger que je sois jamais de leur avis !

Paul à sa sœur Louise

Milan, septembre 68.

J'ai l'intention d'aller passer quelques jours à Padoue. C'est là qu'autrefois un nommé Giotto reçut la visite d'un certain Dante Alighieri. Comme j'aurais voulu descendre à la même auberge ! J'ai choisi la *Croce d'Oro*, uniquement parce qu'elle n'est pas loin des fresques naïves de Giotto, voisinage qui d'ailleurs ne prouve rien quant à la naïveté de l'aubergiste. A Bologne, je descendrai au *Canon d'Or*. Les Italiens ont de l'or partout, excepté dans leurs poches.

Quant à Venise, je suis bien perplexe. Il serait difficile d'exprimer les sentiments compliqués qu'elle m'inspire. Je crois qu'elle me fait assez peur pour que j'aie le courage de n'y pas aller cette fois. Je fuis les grands Vénitiens dans la crainte de les trop aimer.

Ici déjà, tout en faisant un croquis d'après le *Noé* de Luini, je ne pouvais m'empêcher de jeter à la dérobée un coup d'œil furtif, — ne le dis pas à M. Perrin, — sur un Bonifazio Veneziano qui est auprès ; « une impertinente folie », assure mon guide, mais la plus séduisante du monde pour la richesse, la gaîté et l'harmonie de la couleur. Cela ne te plairait guère, à toi, vieille primitive. — J'ai déjà un bon nombre de croquis et de photographies ; mais je n'en ai jamais assez ; je voudrais emporter l'Italie dans ma valise.

Paul à Louise

Milan, septembre 68.

... J'ai lu avec grand plaisir tes questions philosophiques. J'aime à te voir t'intéresser à ces sujets-là, mais il n'est pas étonnant qu'une fillette de ton âge emploie parfois des termes dont elle ne comprend pas bien la portée.

Tes idées me font un peu l'effet de ces enfants qui essayent l'habit de leur grand mère. Je te dirai que tu es passablement panthéiste, sans le savoir ; ailleurs spiritualiste, ce qui s'accorde difficilement. — Ma mère ne t'aurait-elle point lu quelques passages de certaine tartine philosophique, publiée récemment par George Sand dans la *Revue des Deux Mondes ?* J'admire beaucoup ses descriptions de paysages et

ses études de caractères, mais je t'avouerai que ce mêlimêlo sentimental et transcendantal n'était pas de mon goût : après quelques pages de métaphysique nuageuse, venait, on ne sait trop pourquoi, un petit morceau de botanique romanesque, à l'usage des gens du monde, incapables sans doute de rester longtemps à de pareilles hauteurs. — Tu ne te doutes pas encore de la difficulté de ces questions. Tous les grands philosophes ont essayé d'y donner réponse, mais ils ont réfléchi plus longtemps que toi. Rien ne serait plus facile que de te « coller ». Tu dis par exemple : Tout ce qu'il y a de vrai, de beau et de bien dans l'Univers émane de Dieu. — Mais le reste, ce Vrai qui n'est pourtant ni beau ni bien, de qui émane-t-il ? — Tu affirmes qu'après la mort, les âmes retournent vers Dieu et s'absorbent en lui. — Mais puisqu'il n'y a pas d'âmes parfaites, leurs imperfections vont se trouver en Dieu. Et son unité, qu'en fais-tu ?

Peut-être pourrais-tu lire déjà et comprendre... à moitié, — excuse mon insolence, — le *Discours de la Méthode* de Descartes ; tu le trouveras dans ma bibliothèque. Tu verrais du moins comment on peut traiter les sujets les plus abstraits d'une façon profonde, d'un style clair et naturel, pas allemand du tout.

Il y a une branche de la philosophie qu'on ne saurait étudier trop tôt, c'est la morale, et surtout la morale pratique. En l'absence d'une religion positive, il me semble très nécessaire de cultiver en soi-même l'idée du bien, et de travailler à se rendre meilleur. Les religions ont été inventées pour fortifier la conscience et pour la remplacer un peu chez ceux qui n'en ont pas assez. Elles ont servi encore à élever les esprits au-dessus des intérêts vulgaires et des soucis journaliers. Aussi, malgré tout le mal qu'ont fait et que font encore quelques-uns de leurs prêtres, il faut dire qu'elles ont joué un grand et beau rôle dans l'histoire. Elles seront difficiles à remplacer.

Tu sais déjà ce que c'est que l'idée du devoir, la conscience, la liberté, la responsabilité. On peut remettre en question tout cela, mais il semble que ces notions ont dans l'âme humaine des racines profondes. Ceux-là même qui les nient y croient si bien au fond, que tu les verras

s'indigner contre une mauvaise action, admirer le dévouement, le sacrifice, et réfuter par là leurs propres doctrines.

Louise M. à son frère

La Colonie, sept. 68.

... Ton enthousiasme pour Luini est contagieux; nous nous promettons, maman et moi, d'aller l'étudier au Louvre. Je te dirai que ma Loge de Raphaël est enfin terminée et je l'ai portée aujourd'hui aux petites H. Ç'a été des admirations et des éloges à n'en plus finir. Je l'avais montrée avant au père Jodot (ex-professeur à l'École polytechnique) qui en a été tout ébaubi. Il en a ouvert la bouche encore plus que de coutume et est resté comme pétrifié. Madame Morellet l'a trouvée mieux que le modèle; enfin, malgré tes recommandations, je ne peux pas m'empêcher de te dire que je l'ai trouvée pas mal du tout.

J'avais écrit sur mon garde-main ce que tu me répètes souvent : « On fait toujours les reflets trop clairs et les demi-teintes trop foncées »; aussi c'était très lumineux et il n'y avait pas le moindre petit blanc dans mes ombres. (1) Je regrette que tu ne l'aies pas vu.

C'est vraiment dommage de l'avoir donné à des personnes qui n'y connaissent rien.

... J'ai passé une partie de la journée chez elles. Nous avons joué des comédies, entre autres *la Mort de Socrate.* C'était moi Socrate; je m'étais fait une grande barbe blanche avec de l'étoupe, un mouchoir me cachait les cheveux, un jupon blanc attaché sur mes épaules était ma tunique; un drap jeté sur deux chaises formait mon lit. J'avais un gros livre dans les mains et je faisais des discours en grec : je récitais des déclinaisons et quelques vers de l'*Amour piqué par une abeille,* je ne sais que cela. Mes disciples se lamentaient et déploraient de me voir condamné si injustement. Ils me proposaient de me faire

(1) C'est ainsi qu'un conseil, juste dans certains cas, devient une formule contestable.

évader, mais je refusais et je les consolais en leur expliquant l'immortalité de l'âme. Puis j'ordonnai qu'on m'apportât la ciguë. C'était Claire l'esclave; elle avait mis son filet sur sa figure pour paraître nègre, et elle me présenta de l'eau et du persil dans un bol. Nous nous sommes bien amusées. Seulement c'était tellement risible que cela a abrégé mes beaux discours philosophiques.

Louise à son frère

La Colonie, sept. 68.

Les sujets que tu m'as donnés sont trop difficiles. Je ne puis me représenter ces figures allégoriques.

Il faut que tu sois un peu sorcier pour avoir deviné que maman m'avait lu quelques passages philosophiques de George Sand dans la *Revue des Deux Mondes;* c'était très vrai; cependant je ne crois pas que cela m'ait influencée. Ce qui te fait dire que je suis un peu panthéiste, c'est parce que je dis : Notre âme est une parcelle de son être. Je n'en suis pas sûre, ce n'est qu'une supposition, attendu que personne n'en sait rien. (1)

Madame Milliet à son fils

La Colonie, 28 sept. 68.

Je te dirai pour le voyage de Venise ce que saint Paul disait du mariage : Vas-y, tu feras bien, n'y va pas, tu feras encore mieux. Tu es trop impressionnable; les coloristes vont te remuer, te bouleverser; ils nuiront à la calme sérénité qu'a dû te laisser Luini. — Enfin tu suivras probablement ton impulsion; ce que je te dirais ou rien serait la même chose, mais je serais bien aise d'apprendre que tu n'y es pas allé.

Ta description de l'église de Saronno nous a bien intéressées, et nous disons toujours avec Louise : nous irons là.

---

(1) Sans s'en douter, une fillette naïve trouvait ainsi le dernier mot de la métaphysique. Personne n'en sait rien.

II

PADOUE

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1868

GIOTTO. LA CHAPELLE DE L'ARENA. ALLÉGORIES. —
UN PROFESSEUR TROP SAVANT.

II

PADOUE

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1868

Giotto. La chapelle de l'Arena. Allégories. — Un professeur trop savant.

1

Paul M. à Louise

Padoue, 30 sept. 68.

Si je t'ai donné l'envie de connaître Luini, combien je désire plus encore que nous revenions ensemble étudier ici Giotto. C'est un génie d'une bien autre portée, comme élévation morale et comme profondeur d'expression. Peut-être est-il plus difficile à comprendre sans étude préalable, parce qu'il est plus loin de nous. Il a des faiblesses et des ignorances, mais comme on oublie facilement tout cela, quand on est arrivé à l'entendre. Giotto me fait penser au petit Jésus endormi de la *Vierge au voile* de Raphaël : il a toute la grâce de l'enfance, avec une gravité sereine, et je ne sais quoi de divin.

La petite chapelle de l'Arena est entièrement couverte à l'intérieur de peintures à fresque. Figure-toi le bonheur que j'éprouve à être enfermé, tout seul, sous cette voûte bleue, semée d'étoiles d'or, où des anges s'envolent dans l'azur. Ces saints en prière, ces jeunes filles si pures qui s'avancent chastement drapées, ces fonds bleus, tout cela vous enivre et vous transporte au-dessus de la terre, on croit rêver, c'est le ciel!

Je reste là pendant des heures dans une sorte d'extase, et

il me semble que Giotto vient s'asseoir près de moi, en silence, et qu'il me prend par la main.

Mais je suis bientôt dérangé de mes rêves par quelque visiteur imbécile, curieux et pressé, qui veut avoir tout vu en un quart d'heure et qui s'en va sans avoir rien compris. Les Anglais admirent de confiance : leur guide leur a dit d'admirer. Les Français sont plus sots, ils blaguent Giotto : « Voyez donc ces Chinois-là. Quelles grimaces ! Ils ont l'air de rire au lieu de pleurer. Sont-ils laids ! Sont-ils laids ! » — Et moi de répliquer tout bas : Sont-ils bêtes !

Pourtant, à la réflexion, leur sottise n'est peut-être pas inexcusable. Le dessin des primitifs n'est pas toujours correct, les têtes n'ont pas une beauté régulière, avec leurs yeux trop rapprochés et leur bouche trop éloignée du nez. Dans l'expression des sentiments que l'âme de Giotto éprouvait avec tant de force, sa main a pu le trahir parfois. On finit par admirer jusqu'à ses faiblesses ; ce serait un danger de les imiter.

J'oubliais de vous dire que la chapelle de l'Arena est à vendre. Toujours naïf, j'ai cru devoir en donner aussitôt avis à M. de Nieuwerkerke. La municipalité de Padoue offre cent mille francs de cette chapelle ; elle vaut dix fois plus. Mais notre pauvre Louvre laissera échapper cette occasion, la dernière peut-être, avant que le gouvernement italien ait racheté toutes les merveilles de ce pays.

Je voyais déjà la chapelle de Giotto transportée dans la grande cour du Louvre. L'opération ne serait pas facile, mais je ne la crois pas impossible. Et dire qu'il ne se trouvera pas un amateur intelligent pour m'envoyer deux cent mille francs !

A Monsieur le Directeur des Beaux-Arts

Padoue, 30 septembre 68.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de vous faire part d'une nouvelle qui vous intéressera sans doute : Il serait possible en ce moment d'acquérir à Padoue la petite église Santa Maria dell 'Arena, entièrement peinte par Giotto.

Est-il besoin de vous rappeler combien deviennent rares

en Italie de pareilles occasions, et combien il serait à désirer de voir un pareil maître représenté au Louvre d'une manière aussi splendide ! Me défiant de mon propre enthousiasme, je laisse parler M. du Pays, l'auteur d'un excellent guide en Italie :

« *Cette chapelle est un des monuments les plus précieux de l'art de la peinture. C'est ici, ainsi qu'à l'église Saint-François d'Assise, qu'il faut étudier le grand initiateur de l'art moderne, c'est ici surtout... Le peintre s'inspira pour certaines données de Dante qui venait le visiter dans cette chapelle, mais il puisa dans son propre sentiment la grâce, la simplicité, la grandeur et le calme, qu'il sut répandre sur ce vaste ensemble d'une unité si saisissante.* »

Pillées par Overbeck, ces fresques ont été religieusement étudiées par Ingres et par Flandrin qui n'ont pas dédaigné d'y faire de larges emprunts.

Quant à la difficulté de transporter à Paris ces légères murailles de briques avec leur précieux enduit, je ne crois pas qu'elle soit pour effrayer des spécialistes ; chaque composition, entourée d'une bande d'ornements, pourrait être détachée à part.

La Commune de Padoue est en pourparlers pour acheter l'église ; on parle de cent mille francs offerts. Rien n'est encore conclu. Ce serait une chose unique et grandiose que de prendre cette église dans votre main, pour en doter le Louvre et la France !

Pardonnez, je vous prie, à mon jeune enthousiasme une idée peut-être irréalisable, mais qui mérite pourtant de ne pas être rejetée sans examen.

Agréez... etc.

2

IDÉALISME

J'ai suivi dans son vol léger la Fantaisie.
Le Vrai qu'on dit si beau, parfois me semble laid
Et sale, je voudrais, d'un bon coup de balai,
Purifier ton temple, ô chaste Poésie.

L'ornière où je croupis, je ne l'ai pas choisie,
Et, de la boue immonde étant mal satisfait,
Je rêve de beauté, d'amour sans jalousie,
De travail attrayant et de bonheur parfait.

Muse, ma barque vogue aux flots d'azur du songe,
Vois le saphir liquide où ma rame se plonge,
Là-bas l'île enchantée aux merveilleux trésors;

Les harpes de la brise ont de divins accords,
C'est comme un chant d'hymen qu'au loin l'écho prolonge...
Je t'aime, viens! Merci! Dans mes bras ton beau corps!

Paul M. à sa mère

Padoue, oct. 68.

Enfin je reçois votre lettre! J'étais triste, énervé. Il pleuvait. Les orages se succédaient sans interruption. Je me sentais seul, abandonné, sans nouvelles. Aussi qui m'aurait vu me jeter sur votre lettre, rire et pleurer en la lisant, ne m'aurait pas accusé d'être froid. — Maintenant je me plais à Padoue; je ne trouverai rien de plus beau ailleurs, et j'y reste. (1) — J'ai renoncé à Mantoue. Je n'y verrais guère que des Jules Romain qui me déplaisent d'avance. Je réserve Venise pour plus tard, quand je serai plus fort.

Je te disais qu'après chaque Salon, il faudrait prendre un bon bain d'Italie. Combien je suis heureux d'être à ce régime : Je me baigne, je me lave avec délices, et je sens tomber peu à peu toute cette crasse d'atelier et d'école qu'on appelle le chic. Je suis comme un poisson dans l'eau, mais dans une eau fortement chargée d'électricité. J'en suis tout hors de moi, et tu dois me trouver bien exalté; mais je sens que cette exaltation est bonne et salutaire. Contempler de belles choses, c'est pour l'esprit une véritable purification.

---

(1) Je n'ai pas décrit dans mes lettres les admirables œuvres de Donatello ni de Mantegna à Padoue, j'ai préféré les étudier le crayon à la main.

Madame Milliet à son fils

Paris, 7 oct. 68.

Voici un mois que tu nous as quittés, cher enfant, il faut tâcher de ne pas rester en route. Garde un peu de ton enthousiasme et de *ton argent* pour arriver jusqu'à Rome. Je pense que tu t'y rendras rapidement, à moins que tu ne rencontres en route quelque petite chapelle dont tu te fasses le chapelain, et où nous serons obligés un jour de t'aller chercher... Giotto t'absorbe tout entier ; tu t'en seras imprégné de façon à en garder un souvenir durable. Ce sont des plaisirs bien vifs, mais je crains pour toi trop de surexcitation. Pense, cher enfant, au milieu des jouissances de ton esprit, à ce pauvre corps dont tu as grand besoin ; soigne-le, écoute-le et fais-le reposer, quand il te dit qu'il en a assez. Je te le recommande, ne l'oublie pas. Là-dessus, je t'embrasse de tout cœur et t'aime tendrement.

Madame Milliet à son fils

Paris, 8 octobre 68.

... Fernand est enfin arrivé. Le général du Barail a promis de l'appuyer, de sorte qu'il a *un peu* d'espoir de passer officier au mois de janvier.

Je suis allée hier voir M. Carré pour Louise. C'est un homme fort intelligent, grand partisan du grec, ami de M. Egger, comprenant qu'une artiste ait le désir de connaître les langues anciennes. Ces considérations m'empêchent de regretter le prix un peu élevé que je lui donnerai par mois. Pour le moment, Louise n'aurait pas besoin d'un aussi savant professeur.

Alix sort d'ici ; nous avons relu ta lettre et nous nous sommes senties tout heureuses de ton enthousiasme. Je suis curieuse de savoir si M. de Nieuwerkerke donnera suite à ta lettre et cherchera à acquérir la chapelle de Giotto. Je crains bien que ce ne soit trop cher pour le Louvre. Si c'était un canon, on trouverait toujours de l'argent. (1)

(1) Inutile d'ajouter que ma lettre resta sans réponse.

Louise à son frère

Paris, 7 oct. 68.

Tu nous fais bien envie avec tes descriptions des fresques de Giotto, il me semble les voir, ce doit être bien beau...

Ton enthousiasme n'est pas partagé par Fernand. Il prétend que ton imagination te fait voir des tas de choses auxquelles le peintre n'a jamais pensé. Il ne comprend pas le plaisir qu'on peut trouver à contempler de pareils griffonnages, et il a fini par dire que le meilleur tableau ne valait pas son morceau de fromage. Si tu l'entendais, cela t'indignerait.

Au Louvre, j'ai commencé à copier l'Enfant Jésus de Luini, dans *l'Adoration des Bergers.* Nous avons demandé une permission, mais il faut la recommandation d'un peintre connu.

Je vais prendre des leçons d'arithmétique de notre vieux phalanstérien, le père Chassevant. Trouvera-t-il moyen de rendre ce travail attrayant, et finira-t-il par me faire entrer les quatre règles dans la tête ?

Louise M. à son frère

Paris, octobre 68.

... Nous avons reçu la fameuse caisse. Tu dois t'être ruiné en photographies. Tant mieux ! tu nous reviendras plus vite. Tout cela m'a paru bien beau, mais ce que j'aime le mieux ce sont tes dessins. Je crois que M. Perrin en sera joliment content.

Les allégories de Giotto m'ont beaucoup plu, quoique elles ne soient pas toutes très claires : la *Prudence* est assise à un comptoir et regarde sa montre ? Je ne vois pas ce qu'elle a de prudent. L'*Imprudence* est un sauvage ventru tenant une massue, je ne vois pas ce qu'il a d'imprudent.

Paul M. à Louise

Padoue, oct. 68.

Tu me demandes des explications sur les Allégories de Giotto dont je t'ai envoyé les photographies. Il faut bien l'avouer, certaines idées abstraites ne sont pas exprimées

très clairement par la peinture, cependant elles peuvent fournir des motifs intéressants. Pour exprimer sa pensée, l'artiste dispose de tout un alphabet spécial : formes trapues ou élégantes, attitudes, gestes, physionomies, costumes, tout cela presente les caractères les plus variés. Or, chaque ligne, chaque couleur, chaque proportion peut servir à une expression symbolique; chaque individu peut être élevé au rang de figure typique, par celui qui sait en dégager les traits essentiels et généraux.

Prudentia, la Sagesse ou le Bon Sens, est une honnête marchande assise à son comptoir; elle ne s'agite pas, elle se regarde dans un miroir, symbole de la méditation réfléchie, ou simplement de la conscience. L'image reflétée par le miroir peut aussi représenter la pensée vraie, portrait fidèle des choses. La tête est très belle; la photographie l'enlaidit par des demi-teintes trop foncées. Elle est coiffée en arrière d'une sorte de masque; ce second visage, qui est celui d'un vieillard, exprime la mémoire, l'expérience qui nous sert de guide dans la vie. La Prudence tient un compas : Ne doit-elle pas mesurer avec soin toutes choses?

En face est *Stultitia*, la Folie ou la Sottise. Son costume est bizarre comme le caprice. C'est une tunique courte dont les festons irréguliers s'allongent en arrière en queue d'oiseau, et laissent voir les jambes nues. La tête levée est couronnée de plumes à la façon des sauvages; l'œil est égaré, hébété. La pose mal équilibrée est une trouvaille: Je m'étonne que tu t'en moques, tu n'as pas compris. Le geste semble provoquer un ennemi, mais la démarche est indécise, l'expression du visage irrésolue, et la massue, que la Sottise tient mollement à la main, sera pour elle une arme inutile. Elle n'a ni l'énergie ni le sang-froid qui donnent la victoire.

La *Justice*, aux traits sévères, est noblement assise de face, le front ceint d'une couronne royale, car c'est elle qui devrait régner. Giotto ne lui a point donné le bandeau, symbole à double entente, qui couvre souvent ses yeux. Les deux plateaux de la balance, — idée ingénieuse, — reposent sur les mains mêmes de la Justice. C'est elle qui pèse le bien et le mal. Dans le plateau de droite, on voit un

petit ange qui couronne le travail, un ouvrier devant une enclume. Dans l'autre plateau, un bourreau va trancher la tête d'un coupable agenouillé, les bras liés derrière le dos. C'est la Justice qui punit l'Oisiveté, (nous dirions aujourd'hui le Capitaliste fainéant).

L'*Injustice* est figurée par un brigand ou un condottière à la mine cruelle, assis à l'entrée d'une caverne fortifiée, au coin d'un bois. D'une main, il tient une épée, de l'autre une hallebarde à pointes recourbées. A ses pieds une petite peinture en grisaille nous montre une scène de meurtre : Voici gisante sur le chemin une femme que deux brigands viennent d'assommer et qu'ils ont dépouillée de ses vêtements. Un troisième tire par la bride un cheval récalcitrant dont le cavalier mis à mort est aussi étendu à terre. Cependant deux soldats armés de boucliers et la lance en avant, viennent au secours des voyageurs massacrés, ... trop tard naturellement.

Je ne puis pas t'expliquer tout, devine un peu les autres allégories.

Ces idées ingénieuses, que Dante a inspirées, auraient peu de valeur, si Giotto ne les avait pas exprimées en peintre, avec son talent de dessinateur et d'observateur.

Ce que j'admire dans le dessin et dans le modelé de Giotto, c'est surtout leur principe. Il voit les formes par le grand côté et néglige les détails. Son modelé est large et fin, sans beaucoup de ressort, il respecte la muraille et ne cherche pas le relief en trompe-l'œil ; il a raison. Sa couleur qui a pâli donne l'impression du plein air. Les peintures à l'huile prennent avec le temps des tons jaunis qui ne conviennent qu'à des effets d'intérieur. Ici, dans la chapelle de l'Arena, les fonds bleus ont remplacé le fond d'or des Byzantins; ils donnent à l'ensemble une merveilleuse impression de calme et de sérénité.

Giotto va toujours droit au but, simplement, hardiment. Il exprime avec puissance la scène telle qu'il la conçoit. Il a une ignorance charmante des balancements de lignes, des groupes pyramidants, des bouche-trous,

des sacrifices, des rayons privilégiés qui éclairent un seul personnage, de toutes ces conventions banales, grâce auxquelles tous les tableaux finissent par se ressembler, et qui passent à l'école pour des règles de l'art.

Giotto nous prouve que tout cela est faux et inutile. Le meilleur arrangement sera toujours le plus simple et le plus expressif.

Le calme de Giotto, sa douceur, sa modération, le rapprochent des Grecs; ils n'empêchent pas de deviner en lui une âme forte, virile, capable de profondes émotions. En cela son génie me semble supérieur à celui de Fra Angelico, nature plus tendre, plus féminine ou plus enfantine. Assurément Fra Angelico possède des qualités charmantes et même de l'ordre le plus élevé, mais parfois, jusque dans ses fresques, on retrouve un peu le miniaturiste. Sa grâce florentine n'est pas absolument exempte d'une sorte de maniérisme inconscient, délicieux d'ailleurs; parfois ses jeunes saintes, ses angelots et ses moinillons ont de si jolis petits traits qu'ils manquent un peu de caractère. (1)

3

Louise à son frère

Paris, 17 octobre 68.

... Tu n'es pas avantageusement remplacé par M. Carré. Le jour de ma première leçon, il avait mal aux dents et, avec un emplâtre sur la joue, il était laid à faire peur. Je lui ai montré mes livres, je lui ai expliqué la méthode de

(1) Je n'avais pas encore vu les admirables fresques qu'il a peintes au Vatican.

Jacquet, mais il n'y a rien compris, il n'écoutait pas... Il m'a interrogée sur mon cahier de César; je n'ai pas mal répondu, mais sur ses questions d'analyse, je n'ai pas été brillante. Ce n'est pas étonnant, il me parle de la syntaxe que je n'ai pas vue... Il me dit que César est un auteur raffiné et qu'un commençant ne peut rien y comprendre; il faut que je cherche tous les mots dans le dictionnaire. Il me fera traduire Cornelius Nepos, puis un dialogue des morts de Lucien (je les ai trouvés dans ta chambre). Il me demande que ce soit en très bon français, après cela il me dit qu'il veut le mot à mot, puis il ne veut pas que ce soit « élastique ».

J'ai pris aussi une première leçon d'arithmétique du père Chassevant. Figure-toi qu'il ne veut pas se les faire payer. Il a juré qu'en quelques leçons je serais très forte et que cela m'amuserait beaucoup. Il explique en effet très bien. C'était des choses que je savais déjà, mais j'ai compris, et cela ne m'a pas ennuyée. Il faut que j'écrive un peu tout ce qu'il m'a dit, car sans cela, ça entre par une oreille et ça sort par l'autre; mais il n'y a pas moyen de prendre des notes, il ne s'arrête pas un instant, c'est un vrai moulin à paroles. A la fin de la leçon, on est tout abasourdie.

Louise M. à son frère

Paris, octobre 68.

M. Carré n'a plus mal aux dents, mais il a un rhumatisme dans l'œil, et sa femme a reçu un tuyau de poêle dans la joue: ces gens-là ont toujours quelque chose. Pour le grec (le Dialogue des Morts) il me l'avait expliqué, se servant de grands mots que lui comprend, mais moi pas toujours; me demandant pardon pour les expressions peu choisies dont se sert Crésus en parlant de « ce chien de Ménippe ». Il corrige mon cahier: cela me sert en même temps de leçon de style et d'orthographe, parce que mon bon français n'est pas toujours très français, et lui ne laisse pas échapper la moindre faute. Il m'a complètement démoli mon devoir; malgré cela il a dit qu'il n'était pas mal et qu'il en était très content.

III

RAVENNE

OCTOBRE 1868

MOSAÏQUES BYZANTINES.

4.

III

RAVENNE

OCTOBRE 1868

Mosaïques byzantines.

Paul M. à sa mère

Ravenne, octobre 68.

Je subis sans doute l'influence du temps et de la fatigue, mais la ville m'a paru affreusement triste. Dans les rues désertes règne un silence de mort; on n'entend que le bruit de ses pas. Je ne resterai pas longtemps ici. Les brigands italiens ne sont pas un mythe : il y a une huitaine de jours, C..., un de mes camarades de l'atelier Gleyre, faisant son voyage de noces, a trouvé en rentrant à l'hôtel sa malle forcée et son argent disparu. Il a dû télégraphier à ses parents pour pouvoir continuer sa route. Un chef de bande ayant été condamné récemment, ses camarades ont enlevé le fils du Président du Tribunal, un garçon de quinze ans, et plutôt que de le voir tuer ou mutiler, le malheureux juge a dû payer douze mille livres de rançon.

Les églises sont du plus grand intérêt, entièrement couvertes à l'intérieur de ces splendides mosaïques à fond d'or que je connaissais seulement de réputation. Les saints, vêtus pour la plupart de la longue tunique blanche, avec deux bandes de pourpre verticales, sont drapés de façons

très variées, dans le manteau blanc et carré des Grecs (qui ne ressemble en rien à une toge). Tristes et fous, ils vous regardent de leurs grands yeux enfiévrés. C'est superbe de gravité barbare.

Ces peintures sont des cinquième et sixième siècles, Giotto ne viendra qu'au treizième. Ainsi, entre ces premiers maîtres chrétiens et lui, s'est écoulé un temps plus long que celui qui nous sépare de Raphaël.

Louise devrait s'exercer déjà à dessiner des draperies. Elle trouvera dans mon atelier un grand manteau blanc, et Fernand consentira bien à poser un peu pour elle, mais je crois qu'elle aura de la peine à en faire un saint. Pourtant, avec une auréole et un fond d'or... il terrasserait le démon tout comme un autre.

Paul M. à sa sœur Louise

Ravenne, octobre 68.

C'est ici qu'il faut venir pour apprendre à connaître les dangers de l'idéalisme. Les mosaïstes byzantins n'ont jamais regardé le monde réel, à quoi bon? L'artiste passait alors sa vie à se préparer à la mort, à rêver de l'Au-delà. Ainsi faisaient ces solitaires qui, perchés sur une haute colonne, restaient là, immobiles, à jeun, contemplant pendant de longues heures leur nombril, pour en voir jaillir la lumière céleste. Ces exagérations d'un spiritualisme ascétique, ce mépris de la matière et de la beauté sont funestes à l'art. Selon les Pères de l'Église le Christ aurait été laid.

En peinture comme en sculpture, la névrose mystique se manifeste par des aberrations visuelles, par l'oubli des proportions et le manque d'équilibre. Les pieds des personnages byzantins semblent vus d'en haut et comme posés sur un plan incliné. L'art qui prétend se passer de la réalité tombe bien vite au dernier degré de l'abaissement.

Les notions les plus élémentaires de la perspective, celles qu'une simple observation attentive aurait suffi à leur révéler, sont inconnues à ces habitants de la lune.

Considère, par exemple, dans une mosaïque byzantine, un simple objet rectangulaire, une table, un tabouret; tu verras avec étonnement que le côté le plus éloigné est figuré par

une ligne plus longue que le côté le plus rapproché, de telle sorte que les lignes latérales, au lieu de converger vers un même point, s'éloignent en divergeant. Or cette bizarrerie ne dénote pas seulement une ignorance, mais une absence totale d'observation, un inconcevable dédain des choses visibles et tangibles.

Nous avons deux cerveaux, comme nous avons deux yeux, le droit et le gauche. Dans l'état de santé, ces deux organes jumeaux fonctionnent d'accord ; mais le strabisme n'existe pas seulement pour les yeux, il y a des gens qui louchent du cerveau, qui voient de travers et qui raisonnent faux, et qui ne s'en doutent pas, et qui en sont bien aises. N'ont-ils pas la foi ? Ils suivent avec assurance la tradition de ceux qui ont louché avant eux.

Remarque-le bien, la grosse erreur de perspective que je te signale n'est pas chose accidentelle ; pendant des siècles elle a été enseignée comme une règle sacro-sainte. Tu l'observeras, sans une seule exception, dans toutes les mosaïques, dans tous les ivoires, dans toutes les miniatures des Byzantins. Docilement, dévotement, sottement, pendant des siècles, peintres et sculpteurs ont répété la même bévue, énorme, sans avoir une seule fois l'idée de regarder ce qu'ils avaient tous les jours sous les yeux, une table ! Et ils ont continué de peindre ces carrés de l'autre monde qui se rétrécissent mystiquement à rebours, en sens inverse de la perspective humaine.

Que Cimabue n'ait pas su se dégager des errements byzantins, cela est excusable, mais ce qui m'étonne, ce qui m'attriste, c'est de retrouver ce défaut choquant au quatorzième siècle, chez mon cher maître et ami, chez le grand Giotto lui-même. Comment ce libre esprit, si ouvert, si positif, si éloigné de toute superstition traditionnelle, comment ce hardi novateur qui a créé l'art moderne en brisant tant de vieilles formules, a-t-il pu respecter celle-là ?

N'est-ce pas un exemple saisissant du danger qu'il y a à se fier sans contrôle aux traditions, fussent-elles consacrées par les siècles et par les plus respectables autorités ?

En dessin, comme en toutes choses, usons donc du libre examen, et si, comme il est probable, notre art contemporain est encore farci de conventions scolaires, faisons effort pour nous en affranchir.

Cette hardiesse, les grands Italiens du quinzième siècle l'ont eue. C'est grâce à elle que se sont accomplies et que s'accompliront toutes les Renaissances.

L'art byzantin a servi de transition entre le passé et l'avenir. Mélange compliqué et confus de souvenirs et d'espérances, il présente un singulier amalgame de défauts choquants et de qualités élevées. Est-ce un vieillard qui rabâche ou un enfant qui balbutie? Je ne sais. Ses défauts les voici :

Incorrection inouïe du dessin, ignorance du modelé et du clair-obscur, ignorance de l'anatomie, ignorance de la perspective, — c'est plus que de l'ignorance, c'est de l'aberration; — dédain de la science et de la réalité, oubli de la beauté.

Semblables à des gens hébétés à la suite d'une longue orgie, les artistes byzantins sont malades de la névrose mystique.

Malades comme eux sont leurs saints à l'air stupide et ahuri, à l'œil fixe, égaré, tristement perdus dans de vagues hallucinations.

Malades comme eux sont ces fantoches qui ne se tiennent pas debout; ils ont perdu leur aplomb; leurs jambes molles et flasques flageollent, ne pouvant supporter le poids de leur torse. Parfois leurs proportions s'allongent démesurément.

Malades sont leurs yeux qui ne voient plus le relief

des corps, qui oublient l'espace et la distance et la merveilleuse enveloppe de l'atmosphère.

Malades sont ces architectes, qui savent pourtant inventer encore pour leurs colonnes des chapiteaux délicatement et ingénieusement ornés, mais qui dédoublent et superposent sans raison ces chapiteaux, comme dans la vision d'un homme ivre.

Partout l'étude vivifiante des choses réelles a fait place à des règles écrites, à des traditions fausses, religieusement consacrées, immuables et mortes.

Soyons justes pourtant. Après avoir constaté les faiblesses morbides de l'art byzantin, j'essaierai de te dire aussi sa beauté et sa grandeur.

Ces artistes incorrects sont des hommes graves, sérieux, convaincus. Grecs dégénérés, mais encore grecs, ils ont conservé quelque chose des hautes qualités de leur race. Leur dédain des biens de la terre n'est pas sans noblesse. Leur imagination enfante des êtres bizarres, mais d'une imposante majesté : ce Dieu terrible, ce Christ Pantocrator, cette Vierge couronnée et triomphante, la Panagia, ces ascètes desséchés, émaciés et hagards, qui surgissent dans leurs grands manteaux blancs à larges bandes de pourpre, conservent une noblesse simple, héritée de leurs ancêtres taillés dans le marbre grec.

A quoi songent-ils ces saints si tristes? Ils méditent peut-être avec regrets sur le grand mystère de cette vie qu'ils n'ont pas comprise et qu'ils n'ont pas su transmettre. Ils ont négligé la réalité pour le rêve, qui console mal. Seule, devant les murailles d'or des palais célestes, la Panagia leur apparaît dans sa raideur imposante d'idole : elle siège sur un trône d'or constellé

de pierreries, impératrice souveraine d'un monde fantastique, le monde des extases et des hypostases.

Ici se révèle la qualité maîtresse de l'art byzantin, la splendeur féerique des colorations. A Saint-Apollinaire le Neuf, la Vierge porte une tunique et un manteau de pourpre; l'Enfant est vêtu de blanc; le trône est vert, blanc et or, le coussin orangé et or.

Rien dans nos plus belles cathédrales, dans nos palais les plus somptueux ne peut donner une idée de la merveilleuse richesse d'une basilique byzantine entièrement vêtue de mosaïques. Tout paraît pauvre et mesquin comparé à ces graves splendeurs. (1)

N'as-tu pas entendu, dans un beau concert de musique classique, une œuvre de maître, exécutée par une réunion d'artistes choisis? N'as-tu pas senti un frisson délicieux parcourir tout ton être, aux accents de cette grande voix collective, l'orchestre, qui tantôt vibre avec puissance, tantôt murmure tout bas quelque pure mélodie? Sa douceur n'est jamais fade, mais reste nerveuse, et sa vigueur contenue n'est jamais violence brutale. Ainsi dans les mosaïques byzantines; sur la splendeur des fonds d'or, les couleurs les plus éclatantes et les feux des pierreries sont comme voilés de mystère, ils chantent dans la pénombre, *sotto voce*. Rien de criard, rien de clinquant, rien qui ressemble au luxe vulgaire de l'art turc ou de l'art moderne.

Et de ces colorations à la fois si fortes et si douces, de ces bleus sombres, profonds comme une nuit d'été semée

---

(1) Viollet-le-Duc s'est montré singulièrement injuste pour ce genre de décoration où la couleur joue le principal rôle. Dessinateur savant, esprit clair, ami de la précision et de la logique, il a résisté au charme de ces émaux, à l'émouvante harmonie de ces colorations orientales. Il reproche aux mosaïques de ne pas s'accorder avec la pierre et de faire oublier les lignes de la construction. Mais cette observation ne serait-elle pas plus juste encore, si on l'appliquait à l'éclat hypnotisant des vitraux? La mosaïque ne doit pas être employée en petites taches isolées, mais lorsqu'elle recouvre entièrement l'intérieur d'un édifice, l'effet est prodigieux.

d'étoiles, de ces bleus pâles de turquoise mourante, de ces laiteux blancs d'opale, de ces verts tendres ou austères, de ces pourpres, couleur de vieux vin, qui brillent discrètement, semblables à des fleurs rares, dans l'éclat amorti des vieux ors, de tout cela se dégage une impression grave, austère, pénétrante, qui vous enivre comme un parfum.

Oublie donc les incorrections du dessin, ne vois plus que la couleur, et l'art byzantin t'apparaîtra comme le rêve grandiose d'un poète d'Orient, comme la vision troublante d'une imagination pieuse qui s'abîme et se noie dans la contemplation de l'Infini.

Madame Milliet à son fils

Octobre 68.

Je viens de recevoir ta lettre de Ravenne, cher enfant, on voit que tu es fatigué, que tu as porté une malle trop lourde, qu'il pleut, qu'il y a bien longtemps que tu es seul dans de mauvaises auberges, pas bien portant peut-être... Je voudrais te savoir avec un rayon de soleil et quelqu'un à qui parler.

Nous allons au Louvre deux fois par semaine, je ne puis te dire si ce que fait Louise est bien, tout ce que je sais c'est qu'elle s'applique tant qu'elle peut et s'y donne tout entière. Lorsque, au bout de deux heures, je lui dis qu'il faut partir, elle me regarde d'un air étonné, elle s'imagine que nous venons d'arriver.

IV

SÉJOUR A FLORENCE

OCTOBRE 1868

LA CHAPELLE DES ESPAGNOLS. — ANDREA PISANO. — GHIBERTI. — DONATELLO. — MASACCIO. — FILIPPO LIPPI. — GHIRLANDAJO. — BOTTICELLI. — LETTRES DE LOUISE.

IV

SÉJOUR A FLORENCE

OCTOBRE 1868

La Chapelle des Espagnols. — Andrea Pisano. — Ghiberti. — Donatello. — Masaccio. — Filippo Lippi. — Ghirlandajo. — Botticelli. — Lettres de Louise.

1

Paul M. à sa sœur Louise

Florence, octobre 68.

Me voici de nouveau à Florence au milieu de mes amis les Primitifs, et heureux comme un poisson dans l'eau. Giotto a formé de nombreux élèves, moins grands que lui, mais encore bien intéressants. Ce sont eux qui ont couvert de leurs peintures la Chapelle des Espagnols à Sainte-Marie-Nouvelle. Leur programme est très curieux pour l'histoire de l'enseignement. Il y a là quatorze figures allégoriques, représentant les Sciences que l'on étudiait alors, et à leurs pieds un savant célèbre. Te l'avouerai-je, quelques-unes de ces célébrités je ne les connais guère que de nom. Serions-nous moins instruits que les gens du moyen âge?

Dans la même chapelle, d'autres peintures rappellent les controverses théologiques qui passionnaient alors le peuple tout entier : Peut-on gagner le ciel en s'en tenant aux anciens dogmes de l'Église, ou bien faut-il se soumettre respectueusement aux dogmes récents? Cela ne te tour-

mente pas outre mesure, mais c'est le dernier avis que soutenait l'Inquisition par les moyens persuasifs que tu connais. — Des brebis couchées aux pieds du pape Benoit XI figurent les croyants. Ces chiens tachetés de blanc et de noir, ce sont les Dominicains, *domini canes* (calembour latin); ils triomphent de l'hérésie représentée par des loups qu'ils mordent à belles dents. Les dévots n'ont d'ailleurs jamais perdu l'habitude de déchirer leur prochain.

Au second plan, voici une fête champêtre : quelques naïves fillettes dansent en se tenant par la main, aux sons d'une musette rustique. Quatre belles dames assises devant un bosquet figurent les Plaisirs de la vie, et, tandis que de mauvais gamins, grimpés aux arbres, se régalent de fruits probablement défendus, saint Pierre, l'aimable portier du Paradis, invite à entrer une troupe d'enfants dociles que deux anges couronnent de fleurs. Plus haut enfin, le Père Éternel, avec le trône et un tas d'accessoires célestes, la Madone, l'Agneau, la Colombe, toute la famille.

A mon sens, ces compositions touffues et compliquées ne valent pas la claire simplicité des fresques de Padoue. La richesse exubérante de l'invention caractérise, il est vrai, l'art de la Renaissance où la vie déborde, mais le génie de Giotto, comme celui des Grecs, consiste à simplifier, à dire ce qui est nécessaire, rien de plus. C'est un art que je ne possède pas encore et cette lettre t'en donne la preuve.

2

Paul M. à sa mère

Florence.

Parmi les maîtres primitifs que j'étudie cette année il en est un pour lequel j'ai une admiration et une prédilection singulières, c'est Andrea Pisano, le grand sculpteur, le contemporain et l'ami de Giotto, l'auteur de la première porte du Baptistère, où dans 20 compartiments en forme de losanges quadrilobés, il a raconté la vie de saint Jean. (1)

(1) Il y travailla 9 années et la termina en 1330.

Les fonds sont d'ordinaire tout unis, c'est alors la suppression de l'idée de lieu; ailleurs quelques détails d'architecture ou de paysage sont indiqués, mais avec une concision vraiment sculpturale, selon les véritables lois du bas-relief. Les sujets choisis par Andrea ont été mille fois traités depuis; jamais avec une pareille puissance.

L'une des plus belles compositions représente la mort du Précurseur. Il est à genoux, la tête baissée, résigné. Le bourreau se dresse sur la pointe des deux pieds, pour le frapper de sa lourde épée, dans un mouvement d'une étonnante justesse. Il faudra attendre plus de cent ans, avant qu'un artiste sache créer une figure aussi savamment construite que celle de ce bourreau. Giotto lui-même n'a pas atteint cette science des proportions, de l'anatomie et de l'équilibre du corps humain, cette largeur puissante et ferme. Deux soldats, qui observent la scène du meurtre, se reculent avec un instinctif mouvement de pitié. En ce temps-là les soldats avaient horreur de verser le sang innocent; c'est admirable! (1)

La première porte du Baptistère excita à Florence un enthousiasme bien mérité et Andrea fut chargé de décorer de bas-reliefs en marbre le Campanile de Giotto. Le très beau programme élaboré par les deux amis a si peu vieilli qu'il pourrait être encore proposé de nos jours à des artistes. C'est une sorte d'histoire abrégée de la civilisation, les premières découvertes, le Commerce, l'Agriculture, etc...

Dans le bas-relief qui représente la Sculpture, rien n'est plus touchant que de voir avec quelle gravité émue, avec quel sentiment de la dignité de son art, le sculpteur mesure le coup de son maillet sur le ciseau qui taille dans le marbre un jeune corps. Cet enfant ébauché, encore à demi caché dans le giron paternel, l'artiste semble le créer de sa propre substance.

Au-dessus de cette série, sept bas-reliefs figurent les Sacrements. Par une bizarre coïncidence, après en avoir

(1) L'artiste leur a prêté ses propres sentiments, afin de les suggérer au spectateur.

fait quelques dessins, je relisais un soir le beau poème de Schiller, *la Cloche*, et les vers du poète me semblaient être une description exacte des bas-reliefs d'Andrea Pisano. Dans ces deux chefs-d'œuvre, le thème est en effet le même; c'est qu'il est de tous les temps : les cloches du Campanile ne sonnent-elles pas pour toutes les joies et pour toutes les douleurs de la vie ? Ici, point d'allégories recherchées, c'est l'homme même que le grand sculpteur va nous montrer « depuis le jour solennel où l'enfant bien aimé s'éveille à la lumière du jour, jusqu'à l'heure sombre où commence ce dernier sommeil dont personne ne s'est réveillé ».

Voici le Baptême : un jeune père tient son enfant sur les fonts baptismaux, tandis qu'un moine au visage énergique et grave verse l'eau sainte. Plus loin, un homme d'âge mûr donne l'onction du Saint Chrême; il se tient debout, pensif, en face de l'enfant et semble prévoir l'avenir : « Les heures joyeuses ou sombres de ta destinée sont encore cachées dans les voiles du temps, mais l'amour de ta mère veille avec de tendres soins sur ton matin doré. » Et la mère écoute naïvement les mystérieuses paroles, vaguement émue, devinant avec son cœur ce que son ignorance ne comprend qu'à demi. L'enfant est sérieux déjà, comme s'il avait conscience que cette main, posée sur son jeune front, cherche à y faire surgir la pensée.

Je ne connais guère qu'une œuvre moderne qui puisse rivaliser avec celle-là pour la simplicité solennelle et le sentiment profond des mystères de la vie, c'est *la Greffe* de François Millet. L'acte si ordinaire du paysan a fait songer l'artiste philosophe. L'aigre sauvageon poussera et deviendra un grand arbre, et il portera de doux fruits... et, à cette pensée, la mère reste songeuse, avec son enfant dans ses bras. La Greffe, n'est-ce pas le vrai symbole de l'éducation ?

J'ai exprimé la même idée dans les vers suivants :

Le paysan qui trouve un sauvageon robuste,
Veut de ses fruits amers corriger l'âpreté.
Par quel rayonnement divin de la Bonté
La greffe en fera-t-elle un savoureux arbuste ?

La femme est là, debout, qui regarde... Elle sent
Que son homme accomplit quelque chose d'auguste,
Un espoir d'avenir germe en son âme fruste :
La mère dans ses bras a serré son enfant.
Puisse-t-il être fort, être bon, être juste !

Or un peintre qui fut à la fois simple et grand,
Prenant l'émotion, dans sa couleur l'incruste.

Je n'ai point consulté les archives, mais je crois pouvoir affirmer sans crainte qu'Andrea Pisano n'a pas sculpté le bas-relief du *Mariage* et ne l'a même pas inspiré. L'artiste, — je le soupçonne d'être quelque barbare venu du Nord, — a vu le compère son voisin passer l'anneau au doigt de la commère sa voisine. La scène lui a paru drôle, et il a voulu nous faire rire en la racontant. Oh, lui aussi, il a observé les réalités de la vie, mais il les a vues par le petit côté, vulgaire et bas, incapable qu'il était de s'élever à une idée générale. Au milieu de ces œuvres de grand style, il a osé placer une scène de genre, de goût flamand. Les figures entassées en désordre débordent sur l'encadrement; les personnages sont des portraits, mais laids et d'un caractère trivial. Lorsque le même artiste nous montrait la boutique d'un potier et quelques ménagères venant marchander des vases, le naturalisme était mieux à sa place, mais ici c'est le *Mariage*, sujet éternellement jeune, charmant et grave ; les drôleries réalistes y font triste figure.

3

Paul M. à sa sœur Louise

Je t'envoie deux grandes photographies des portes de Ghiberti et je te conseille de les étudier avec soin. Les compositions sont comprises plutôt comme des tableaux que comme des bas-reliefs et, en les grandissant, on pourrait faire de superbes tapisseries.

C'est en 1407, à la suite d'un concours, que Ghiberti, âgé de 23 ans, fut chargé d'exécuter la première de ces portes, celle qui devait déjà rivaliser avec le chef-d'œuvre d'Andrea Pisano. Donatello n'avait encore que 18 ans, et en cette même année naissait Masaccio, on pourrait dire naissait l'art moderne. En ce temps-là les artistes avaient le désir de bien faire et non de gagner de l'argent le plus rapidement possible. Ghiberti travailla 25 ans à ses portes (de 1407 à 1432) et il se fit aider par 19 sculpteurs. Le bon public, qui admire en passant et de confiance une de ces œuvres consciencieuses et fortes, est persuadé qu'il l'a très sérieusement étudiée, quand il l'a regardée pendant dix minutes. Bien peu de gens ont le respect de ces merveilleux travaux, dans lesquels un homme de génie a mis sa pensée, son cœur et le meilleur de son être.

Dans le bas-relief du *Christ au milieu des docteurs*, je te signale la Vierge debout; elle est charmante, drapée avec une élégante recherche, avec une grâce bien florentine, qui peut rivaliser avec les plus jolies terres cuites de Tanagra. Je voudrais en avoir un moulage séparé.

Tu trouveras dans le *Baiser de Judas* des détails intéressants pour l'histoire du costume, ou plutôt pour l'histoire de l'idéal. L'accoutrement pseudo-romain d'un élégant petit soldat annonce des modes qui seront en faveur deux siècles

plus tard; son abondante et longue chevelure servira de modèle aux prétentieuses perruques de Louis XIV, qui en seront la caricature.

Dans la scène des *Saintes femmes au tombeau*, remarque que les Apôtres placés au fond sur un balcon sont trop grands pour l'architecture. Ghiberti ne connaît pas encore les lois de la perspective que Brunelleschi va bientôt découvrir et enseigner. Cependant cette unité de proportions entre les personnages et l'architecture, c'est ce même Ghiberti qui va la trouver et qui en donnera d'admirables exemples dans la troisième porte du Baptistère.

Ici chaque battant est divisé en cinq grands panneaux rectangulaires, disposition plus heureuse que les losanges quadrilobés, parce qu'elle offre à l'artiste des surfaces plus larges, dans lesquelles les compositions peuvent se développer plus librement.

L'influence de l'art antique que Ghiberti avait étudié avec passion, est facilement reconnaissable dans cette œuvre, si originale pourtant.

Une règle généralement admise, mais contre laquelle Michel-Ange a protesté aussi bien que Ghiberti, c'est l'unité rigoureuse du sujet figuré dans un seul cadre. C'est là une pure convention. Quoi! nous aurions le droit de dérouler, dans une série de dessins ou de peintures, une longue histoire, mais chaque scène devrait être présentée en tranches distinctes, séparées par des divisions apparentes : Une moulure, un pilastre, ou un ornement devrait toujours s'interposer, comme un entr'acte, entre les parties successives de l'action! (1) A mon sens, Ghiberti, dans chacun de ses panneaux décoratifs, a parfaitement respecté l'unité du sujet. Les différentes scènes d'un même drame se succèdent libre-

(1) La méthode de Ghiberti, comme la doctrine de M. Bergson, cherche à rendre sensible la continuité de nos idées.

ment à travers un seul paysage, mais dans leur enchaînement logique. *L'Expulsion du Paradis* par exemple, n'est-elle pas le dénouement tragique qui suit la chute de l'homme; et le péché n'a-t-il pas été prévu et voulu par Dieu, dès le moment de la Création d'Adam et d'Ève? Ces scènes ont entre elles des rapports de cause à effet, l'unité de l'action est complète, et justifie l'unité de lieu.

Un second reproche a été adressé à Ghiberti : Certaines figures, presque en ronde-bosse, sortent du plan qu'elles devraient décorer. Il faut du moins remarquer avec quel art les saillies ont été ménagées selon l'éloignement des figures. On trouve aussi ces bas-reliefs trop pittoresques, et nos pédants historiens ont la prétention d'enseigner au maître ce qu'il aurait dû faire. Pour moi, les portes du Baptistère étant ainsi, je les trouve bien, je m'en contente; on se contenterait à moins. Si, voyant un lévrier, vous trouvez qu'il a les jambes trop longues, et voyant un chien basset, vous dites qu'il a les jambes trop courtes, cela prouve simplement que vous ne comprenez pas ce que c'est que le caractère. Ne songez pas à des corrections impossibles ! Cet aspect nécessaire, inchangeable, est celui des véritables créations artistiques. L'œuvre s'impose ; ses défauts, si elle en a, font si bien partie intégrante d'elle-même, qu'on ne peut les corriger sans qu'elle cesse d'être.

Nos modernes réalistes me semblent avoir aussi une horreur excessive de la *tournure renaissance*. Ils ont raison, lorsque c'est une formule apprise, un maniérisme, mais le rythme des lignes a pourtant son charme. L'interdire absolument serait se tromper, comme ceux qui reprochent aux poètes de parler en vers.

Si Ghiberti n'avait pas débuté chez un orfèvre, son talent aurait eu peut-être encore plus d'ampleur et de liberté, mais avec moins de finesse et de précision. S'il n'avait pas étudié la peinture et la perspective, ses reliefs auraient peut-être été conçus dans des données plus sculpturales, mais nous ne posséderions pas les chefs-d'œuvre qu'il a créés.

Un élève fera bien d'éviter la recherche excessive du pittoresque en sculpture, comme aussi dans la peinture un aspect trop sculptural, mais il faut faire une distinction entre les conseils que donne un sage professeur à des commençants et l'appréciation des chefs-d'œuvre qui échappent à cette grammaire et à cette rhétorique d'écoliers.

Il faut s'efforcer de comprendre les maîtres, il faut les étudier, les respecter, les aimer ; mais il faut aussi se garder d'une admiration aveugle. L'art, même aux plus belles époques, reste l'art d'une époque ; il répond à des idées, à des mœurs, à des croyances qui ne sont plus les nôtres. Malgré l'importance indéniable des génies individuels, on ne peut oublier les influences qu'ils ont subies, le milieu dans lequel ils ont vécu. — (Bon ! voilà que je parle comme M. Taine, dont la théorie me semble pourtant exagérée). — N'essayons pas de refaire ce qu'ils ont fait, nous n'y parviendrions pas.

4

Paul M. à sa sœur Louise

Florence, octobre 68.

... Donatello est un des maîtres à la fois les plus célèbres et les plus discutés. Les uns l'admirent à cause de son réa-

lisme, les autres malgré son réalisme. La Renaissance a été un retour à l'étude directe de la nature et à la science des réalités, aussi bien qu'à la recherche d'une beauté idéale. C'est l'idée de choix qui a présidé à sa floraison, comme à celle de l'art antique. Les tendances naturalistes et idéalistes ne sont donc point contradictoires ; toutes deux s'opposent aux formules immuables et hiératiques des Byzantins. Donatello représente très brillamment cet esprit nouveau. Il constate les caractères individuels avec une audace joyeuse ; la fougue des mouvements donne à son art une vie intense, quelque chose de violent, de passionné, de dramatique, extrêmement moderne.

Tour à tour délicat et brutal, il a subi diverses influences, et il a eu, parfois simultanément, plusieurs manières ; sans les documents certains que nous possédons, on n'oserait pas attribuer au même maître des œuvres de tendances si opposées.

Donatello a beaucoup étudié la sculpture antique ; c'est là qu'il a retrouvé les vrais principes du bas-relief : aussi certains connaisseurs le considèrent comme le plus grand des sculpteurs modernes.

Tu admireras comme moi le *Saint Georges* dont je t'envoie la photographie et qui ressemble un peu à Fernand. Il est debout, tête nue et si fièrement campé sur les deux jambes qu'en le voyant je me rappelais les beaux vers de Tyrtée décrivant un hoplite grec : « Tenons-nous fermes et d'aplomb, les pieds écartés, bien plantés en terre. Que les dents mordent la lèvre, que les flancs du large bouclier protègent en bas les jambes, en haut la poitrine et les épaules. » Une sorte de chlamyde est nouée négligemment sur l'épaule du jeune héros. Le regard direct et presque provoquant a toute l'assurance du vrai courage.

Le *David* de bronze de Donatello est l'une des premières statues où la forme humaine, si peu comprise au moyen âge, ait été de nouveau présentée sans aucun vêtement. C'est un jeune garçon florentin aux formes nerveuses, maigres et un peu sèches, bizarrement coiffé d'un grand chapeau de paille. Ce réalisme-là, comme celui de Masaccio, a été pour moi une révélation. J'ai compris que les caractères

individuels peuvent s'allier au plus grand style; mais les formes jeunes et belles étant tout aussi réelles que la laideur, un artiste a bien le droit de les préférer et de les choisir.

Même dans ses statues de saints, Donatello s'est complètement affranchi des traditions béates et figées; il a fait des portraits fortement caractérisés, et cette sincérité passionnée n'enlève rien à la largeur de son style. Ce qui est peut-être un peu trop moderne, c'est une sorte de fièvre qui agite tous ses personnages. Chez lui, c'est bien la vie qui déborde; cette fierté d'allure, cette furie d'exécution dont Donatello et Michel-Ange ne sont pas toujours maîtres, c'est le fond de leur tempérament, la nature même de leur génie. Cela n'a rien de commun avec la fausse fougue et la fausse fièvre de certains modernes, (tels que notre romantique Carpeaux). Si Donatello est le plus grand portraitiste de cette époque, Ghiberti est plus poète, il compose mieux, il sait mieux coordonner les scènes et reste plus égal à lui-même. Chez Donatello, à côté de trouvailles admirables, on rencontre des faiblesses et des exagérations de violence qui refroidissent l'émotion.

Les bas-reliefs des deux chaires de l'église Saint-Laurent, par exemple, nous montrent une recherche excessive de l'expression dramatique. Les personnages sont entassés confusément, c'est une cohue de gens qui gesticulent et se démènent; les visages grimacent. Il semble que l'artiste vieillissant fasse effort pour étonner encore le monde par son audace; mais ces mouvements outrés, ces expressions théâtrales me laissent froid, et je songe alors aux gestes contenus, sobres et comme inconscients, qu'Andrea Pisano a trouvés dans l'obser-

vation sincère de la vie et dans le sentiment profond de son cœur.

Paul à sa sœur Louise

Florence.

... Ce que j'étudie de préférence dans l'art ancien, c'est ce qui peut servir de modèle à l'art moderne. Benedetto da Majano, ayant à faire le portrait d'Onofrio Vanni, a su éviter l'emploi de nos désagréables piédouches; il a placé son buste dans une niche, avec un large cartel portant une inscription. La tête est laide et de type plébéien, mais intelligente, pleine de finesse et de bonhomie. Nos sculpteurs devraient s'inspirer de pareils exemples, au lieu d'encombrer nos places des statues en pied de contemporains plus ou moins célèbres. Le pantalon, le chapeau ou les bottines d'un grand homme nous intéressent peu. Ce que la postérité désirera connaître, c'est le visage et la tête, cette boîte osseuse qui fut l'enveloppe d'un cerveau bien organisé.

5

Je n'oublierai jamais l'impression profonde que j'ai ressentie lorsque j'entrai pour la première fois dans un sanctuaire vénérable, la chapelle des Brancacci, à l'église *del Carmine*. Elle est pauvre et mal éclairée cette petite chapelle, et pourtant, quand l'œil s'est habitué à la demi-obscurité de ces murs noircis par la fumée des cierges, surgit rayonnante la pensée immortelle de Masaccio. Le jeune artiste n'a pas terminé ses admirables fresques, il est mort dans sa fleur, et cette fin prématurée est à jamais regrettable. Pauvre et méconnu, a-t-il du moins été soutenu dans sa tâche par la joie de créer un chef-d'œuvre? A-t-il eu pleine conscience de la révolution profonde que son génie allait produire dans l'art moderne? Il faut l'espérer

Masaccio le premier a donné l'exemple d'un accord parfait entre l'observation savante de la réalité et cette puissance de vision intérieure qui donne la vie à une scène légendaire. Le peintre en va fixer une image durable par une sorte de création.

Ils le savaient bien ces grands maîtres de la Renaissance qui tous, à commencer par Michel-Ange, sont venus en pèlerinage dans l'humble chapelle, et qui y sont restés de longues heures, dans une contemplation respectueuse. Ils écoutaient et méditaient ce que disent ces vieilles murailles, qui enseignent si bien la simplicité, la conviction et l'honnêteté artistiques.

C'est là que, pour la première fois, j'ai appris qu'il existe un grand et beau naturalisme, aussi éloigné de la vulgarité mesquine ou grossière que des pompeuses conventions académiques, un naturalisme qui dit fortement la vérité, sans adoucissements ni réticences, mais qui sait choisir les traits essentiels et négliger le reste. Ce réalisme-là ne ressemble guère à celui des petits Flamands, dont l'observation méticuleuse et tatillonne furète curieusement dans la nature pour en rédiger un trop complet procès-verbal. Pour eux la beauté ne compte pas. La noblesse de la forme humaine leur est inconnue, et ils ne se doutent pas, les malheureux, à quel point ces vilains bonshommes, dont ils étudient avec tant de zèle les rides et les verrues, restent disgracieux, dégingandés et mal bâtis.

Lorsque, par la pensée, j'imagine un tableau flamand égaré au milieu des nobles fresques italiennes, il me semble voir un canard qui barbote à côté des cygnes. (1)

Pour Masaccio le dessin n'est pas seulement un contour,

---

(1) Les admirations exclusives sont permises, utiles même, chez un jeune artiste ; elles seraient un défaut chez un historien de l'art. J'ai appris depuis lors qu'il y a plusieurs manières de bien peindre, comme il y a plusieurs sortes de beauté.

mais l'entente sculpturale des formes. Il distribue les ombres par larges masses qui déterminent les grands plans. Un statuaire pourrait modeler d'après ces figures si bien construites.

Compare l'Adam et Ève de Van Eyck, ou bien les espèces de vilains singes auxquels Rembrandt a donné ces noms, à la fresque de Masaccio, si simple et si belle, si émouvante par l'expression vraie du désespoir que Raphaël s'en est souvenu dans les Loges du Vatican. Admire la hardiesse du raccourci dans la figure de cet ange inexorable qui descend du ciel et dont l'épée flamboyante montre au genre humain tout entier le dur chemin de la vie.

Paul M. à sa mère

Masaccio travaillait aux fresques *del Carmine*, quand Filippo Lippi, jeune moine qui venait de prononcer ses vœux, lui demanda des leçons de peinture. Ce novice était un franc luron qui ne tarda pas à s'échapper du couvent. Fait prisonnier par des corsaires, il ne revint à Florence qu'après mille aventures et mille fredaines.

Un jour Cosme de Médicis, pour l'obliger à terminer un travail commencé, imagina de l'enfermer sous clé. Filippo coupa les draps de son lit et s'échappa par la fenêtre pour aller rejoindre sa belle.

Les religieuses de Prato ayant commandé au jeune moine un tableau d'autel, il ne pouvait se passer de modèle pour sa Madone et obtint de faire poser une charmante novice nommée Lucrezia Buti. Un jour la jeune fille demanda dévotement la permission d'aller voir l'exposition de la ceinture de la Vierge. Mais l'ingénue ne revint pas, s'étant laissée enlever par ce païen de Filippo. Un pape indulgent les libéra tous deux de leurs vœux ; ils auraient pu s'épouser, mais on prétend que le peintre, jaloux de sa liberté, préféra ne pas profiter de la permission. De cette union libre naquit Filippino, artiste de grand talent, qui termina les fresques commencées par Masaccio.

Je ne t'aurais pas raconté cette anecdote scandaleuse, si je ne la trouvais tout à fait symbolique : elle me semble

résumer l'histoire de l'art religieux à l'époque de la Renaissance. Et puis Filippo Lippi est un grand peintre; il a poussé si loin l'analyse du clair-obscur dans ses délicates demi-teintes, que quarante ans à l'avance, il fait pressentir Léonard de Vinci.

Si tu veux connaître les traits de Lucrezia Buti, je t'envoie sa photographie ; cette Vierge des *Uffizi* est son portrait ressemblant, nullement idéalisé. Elle a le front grand et le bas du visage très fin, avec une mine futée, moqueuse et pas très franche. Son élégant costume, le voile léger, arrangé avec art dans sa coquette coiffure, tout cela était à la dernière mode, tout cela, — son histoire surtout, — devait donner bien des distractions aux jeunes florentines en prière. L'enfant Jésus est un bon gros bébé, mais le petit saint Jean m'a tout l'air d'un espiègle plein de malice comme le peintre son père; sa gentille et rieuse frimousse n'a rien d'édifiant...

Ghirlandajo est le véritable héritier de l'art de Masaccio. Dans ses belles fresques de Sainte-Marie-Nouvelle, il a peint des sujets religieux et les a traités d'une manière admirable, mais ce qui n'est pas moins intéressant pour nous, ce sont les groupes de nombreux personnages contemporains qu'il a su y introduire. Voilà des portraits! C'est vraiment toute une époque qui ressuscite. Ces gens-là ont une telle intensité de vie qu'on croit les avoir rencontrés dans la rue, on les connaît, on va leur adresser la parole. Le dessin de Ghirlandajo est du plus grand style; le modelé ferme, simple et large; les colorations forment un ensemble très harmonieux dans sa sobriété ; ce sont des tons de feuilles mortes ou bien de beaux cachemires des Indes. Au fond, des boiseries en vieux chêne avec quelques fines arabesques d'or.

Quand tu viendras à Florence, c'est cet art-là que je te conseillerai d'étudier, plutôt que celui du tendre et maniéré Botticelli. Ne fais pas comme moi. Te l'avouerai-je, je me suis laissé séduire par ce charmeur, contre lequel M. Perrin m'avait pourtant mis en garde. Comment résister ? Elles sont si exquises ses longues femmes maigres, au doux sourire attristé ! Leur grâce mélancolique m'a fait oublier

qu'elles ne sont pas toujours bien correctement construites et qu'elles négligent parfois de se tenir d'aplomb.

6

Paul M. à sa sœur Alix

Florence, octobre 68.

... Pour cette fois, mon intention était d'étudier uniquement les maîtres primitifs, mais je suis déjà bien tiraillé, bien indécis. Je ne sais pas ce que ce sera à Rome. Comme j'ai eu raison de ne pas aller à Venise ! Il y a des moments où je suis un peu las de copier des dessins d'enfants ; Michel-Ange, qui a déjà tourné la tête à tant de gens, n'a pas encore fini. — D'autres fois je me souviens de Phidias, et il faut un peu l'oublier, si l'on veut admirer la Renaissance sans restrictions. Auprès des Grecs, tout cet art florentin semblerait un peu tourmenté dans sa grâce, incorrect même, malgré toute sa science.

Voilà ce que me dit ce Monsieur en habit noir qui s'appelle le Bon-Goût. Je vois tout cela, mais j'avoue que la grâce l'emporte. — Les Florentins sont les uns si naïfs dans leur manière, si charmants dans leurs fautes, les autres si fiers et si nobles dans leur emphase, ils ont tant de jeunesse, d'élan, de vie que je me laisse séduire malgré Giotto, malgré Phidias et malgré Minerve. Cependant si j'arrive devant ce beau bronze qu'on nomme l'*Idolino*, alors, comme en face des frontons du Parthénon, Michel-Ange me semble un géant malade, noblement exalté par la fièvre. Sa fougue, son âpre génie, sa douleur tragique ne valent pas la sérénité grecque.

Tu le vois, je suis toujours le même esprit flottant et inquiet, toujours en quête du mieux, n'admirant que d'un œil et ne sachant m'arrêter à rien. Entre Giotto et Michel-Ange, il y a un abîme ; eh bien, je suis au fond ; je grimpe tantôt à droite, tantôt à gauche, perdant en continuelles hésitations tout le fruit de mes études.

Dis à maman que je me porte à merveille ; elle a eu grand

tort de s'inquiéter ; ma lettre de Ravenne était celle d'un individu embêté par la pluie et les Byzantins, mais pas malade du tout.

7

Louise M. à son frère

Paris, novembre 1868.

A la ferme des Échelles nous avons eu beau temps. Je crois que, si j'y étais restée quelques jours de plus, j'aurais fini par adopter l'accent et les manières de parler de ces braves gens, ce qui choquerait fort M. Carré.

Figure-toi qu'il me demandait si j'avais lu Tacite. Maintenant qu'il connaît son Tacite à fond, il ne lit plus les journaux ; tous les actes politiques qu'on peut imaginer sont là-dedans. (1) — Il m'a proposé de faire un ouvrage sur la relation des monnaies grecques et de leur valeur ; surtout il ne faut pas que je parle de cette idée, on me la volerait. Il me parle d'un tas de choses qui ne sont pas utiles du tout, par exemple, que Cicéron mettait toujours le subjonctif, parce qu'il avait un caractère indécis, etc... Enfin il est très intéressant, mais trop savant pour moi. Il croit toujours qu'il a affaire à une grande personne très instruite, et il se trompe.

Je voulais aussi te demander ce que c'est que *Bréra*, si c'est une ville ou un homme.

Madame Milliet à son fils

Paris, novembre 68.

Louise va te raconter la visite de M. Perrin, et moi j'éprouve le besoin de te dire tout le plaisir qu'elle m'a fait. Il faut que Louise soit aussi naïve qu'elle l'est pour n'avoir pas la tête un peu montée par tous les éloges

(1) Comme Beulé, le savant professeur remarquait de nombreuses analogies entre les mœurs de la décadence romaine et celles du second empire.

qu'il lui a donnés : « Vous avez tout à fait le sentiment des anciens maîtres. » — Son enfant Jésus d'après Luini : « Ravissant ! c'est du Luini tout pur. » — Pour ses têtes d'après nature, le petit Julien : « Il a du caractère, une faute de dessin. » Mais celui de Rose : « Très bien dessiné, parfait, très ressemblant ! Il en est sûr. » — Ses compositions ? Ce qui l'a le plus intéressé, c'est sa Vénus animant la statue. Il est resté au moins un quart d'heure à la considérer : « Charmant, ravissant ! » Quelques objections cependant que Louise te dira.

Pour moi je te donne mon impression ; je te l'avoue, j'en suis un peu éblouie, grisée, mais je le dis à toi seul et ne l'ai point laissé voir.

Parlons de toi maintenant. M. Perrin te félicite de n'avoir pas été à Venise. Ensuite et à deux reprises : « Madame, quand votre fils sera de retour, surtout qu'il ne mette pas les pieds dans un atelier autre que le' sien, et pas de camarades ! On reconnaît de suite leur influence. » — Je n'ai pas osé lui dire que ton ennemi intime c'était toi-même, car c'est bien plus grave ; on met un ami à la porte, mais quand la contradiction est en soi-même, comment faire ! Il n'y a qu'un moyen, ce me semble, mettre un des deux *soi* à la porte.

Tu es loin de l'exclusivisme de M. Perrin. Je me suis attiré son courroux par une réponse maladroite. Il disait à Louise : « Ne regardez pas les coloristes ! » — Et Louise de répondre qu'elle ne les aimait pas du tout. — Là-dessus, j'ai la bêtise de dire : « Elle les aime si peu qu'elle ne voit même pas les beautés de leurs œuvres. » — Les petits yeux gris de M. Perrin s'allument et lancent des éclairs, ses lèvres disparaissent : « Madame, il n'y a rien à voir dans les coloristes, rien à y chercher, ce n'est qu'une enveloppe ! » Je me le suis tenu pour dit.

Louise M. à son frère

Novembre 1868.

M. Perrin est venu chez nous, c'est bien beau de sa part. Il a d'abord regardé mon *Hercule et Antée* et m'a montré avec

le compas des fautes d'aplomb. Mes fleurs d'après nature lui ont beaucoup plu, il a dit que c'était fait simplement, qu'on voyait que je n'avais pas copié de modèles de fleurs ; il a cependant trouvé quelques verts un peu *louches*. Ensuite venait un âne d'après un plâtre ; il a trouvé la tête bien dessinée : « C'est là le principal, on doit toujours dessiner les têtes mieux que le reste. »

Une *Descente de Croix* d'après Fra Angelico ; il est tombé en extase et a dit que j'avais l'esprit des maîtres primitifs. Mais ses yeux étant tombés sur la gravure de la Loge de Raphaël que j'ai copiée, il s'est écrié que c'était très dangereux de copier un modèle gravé grossièrement et brutalement, tandis que l'original était fin et délicat. — De mes compositions, c'est celle de Vénus qu'il aime le mieux, sauf que le Pygmalion est un peu jeune. En somme, il m'a fait plus de compliments qu'il ne m'a trouvé de défauts.

Maman lui a demandé une recommandation pour que je dessine au Louvre, mais il a dit qu'il était bien peu connu. Maman n'a pas osé insister. — Il nous a parlé d'Orsel pour lequel il a une véritable vénération et qui, prétend-il, lorsqu'il dessinait les lions du Jardin des Plantes, les avait domptés.

Je te dirai aussi que nous avons eu une composition de style : *l'Enfant et l'Ange gardien*. Mon ange a fait un magnifique sermon à l'enfant. Tu l'aurais trouvé un peu long et embêtant, et tu en aurais retranché la moitié. Je crois bien qu'au fond c'eût été mieux, mais j'aurais bien crié. J'ai été première.

Adieu, mon cher maître, car c'est à toi que je dois les compliments que j'ai reçus.

Madame Alix Payen à son frère

Novembre 68.

... Julien Plissonnier a vu les dessins et compositions de Louise. Il ne lui a pas marchandé les éloges. Il est véritablement étonné, ébahi de ce qu'elle a fait...

Dimanche nous dînions chez maman avec Fanny et

Maria (de la Colonie); l'on a parlé des femmes; de leur éducation, la discussion était très animée. Louise a très bien dit son mot, toujours d'un air tranquille. Quant à Fernand, il a des femmes une singulière idée. Du reste celles qu'il a fréquentées ne pouvaient pas lui donner une opinion juste. Il a beau avoir connu beaucoup de femmes, il ne connaît pas les femmes, c'est toujours la même qu'il a vue...

Madame Milliet à son fils

Novembre 68.

... On enterre aujourd'hui Rothschild, demain Rossini, Berryer est fort malade, Lamartine aussi. Les grands hommes du siècle s'en vont; que les jeunes se dépêchent!

V

ASSISE ET ROME

NOVEMBRE 1868 — JANVIER 1869

ASSISE. — ALLÉGORIES. — ROME. — RAPHAËL. — MOSAÏQUE DE SAINTE-PUDENTIENNE. — LETTRES DE LOUISE

V

ASSISE ET ROME

NOVEMBRE 1868 — JANVIER 1869

Assise. — Allégories. — Rome. — Raphaël. — Mosaïque de Sainte-Pudentienne. — Lettres de Louise.

1

Paul M. à son père

Assise, novembre 68.

J'ai voyagé dans le même compartiment que trois jeunes aristos tout frais sortis de quelque jésuitière. Ah! qu'ils avaient bien profité des excellents principes inculqués par nos Révérends Pères! L'un d'eux racontait avec maints détails cyniques ses précoces fredaines, dont il semblait très fier. Et comme son père avait exigé qu'il notât très exactement *toutes* ses dépenses, son calepin portait certains frais ingénieusement inscrits sous cette rubrique à double entente : « *Œuvres;* sans préciser, disait-il, s'il s'agissait de bonnes œuvres ou d'œuvres de chair, car il ne faut jamais mentir! »

Mon expérience n'est pas bien longue, mais j'ai toujours remarqué que l'immoralité et l'hypocrisie sont en raison directe de la dévotion,... chez les catholiques du moins, car je me plais à le reconnaître, mes amis, qui sont très religieux, restent pourtant les plus loyaux et les plus honnêtes garçons que je connaisse.

Paul à sa mère

Assise, novembre 68.

Me voici à Assise, la patrie de saint François. Ce doux illuminé excita de son vivant un indescriptible enthousiasme et sa vie devint promptement légendaire. Des séries de peintures furent consacrées à célébrer celui qu'on a surnommé le Patriarche de la Démocratie.

Ce fut seulement après quelques folies de jeunesse que François se décida à renoncer au monde. Un jour son père, homme positif, l'accablait publiquement de reproches ; le jeune exalté s'écrie qu'il ne veut plus rien devoir à ses parents, rien conserver de ce qu'ils lui ont donné. Aussitôt, en pleine place publique, il se dépouille de ses vêtements qu'il jette à terre, et le voilà tout nu qui continue à prendre le ciel à témoin. — De nos jours, semblable incartade mènerait tout droit en police correctionnelle. Heureusement l'évêque, qui passait par là, s'interpose : il abrite sous son manteau sacerdotal le jeune mystique, et protège le fils rebelle contre la colère de son père.

Je ne sais pas s'il est très sage de proposer à l'admiration de la jeunesse des actes semblables, qui révèlent un état maladif et contagieux. Mais d'autre part les doctrines de saint François étaient une religion vraiment nouvelle, religion sans haine, toute de tolérance et de bonté. Assurément son amour pour la nature contribua à donner aux arts une direction très heureuse. Il étendait sa sympathie à tous les êtres, aux animaux, aux plantes, au Soleil, à la Terre notre mère. On se mit à contempler avec émotion ces merveilles, dédaignées depuis de longs siècles et mal remplacées par des symboles abstraits. Les yeux allaient enfin s'ouvrir sur le monde réel.

J'oublie donc volontiers les hallucinations et les extases du malade déséquilibré, et je lui sais un gré

infini de sa tendresse pour tout ce qui respire, de cette bonté qui se dévoue, de cette poésie qui apportait un peu de joie et d'espoir aux pauvres gens de sa triste époque.

Paul M. à sa sœur Louise

Assise.

J'ai été quelque peu déçu en voyant les grandes peintures de Giotto dans l'église inférieure d'Assise ; elles sont loin de valoir celles de Padoue. (1) Ces allégories célèbrent les vertus de saint François, la *Chasteté*, l'*Obéissance*, et enfin le *Mariage du Saint avec la Pauvreté*.

Aujourd'hui l'ingéniosité des intentions, la poésie même et l'élévation de la pensée morale ne nous semblent pas suffire pour constituer à elles seules un chef-d'œuvre de l'art, et ici je ne trouve guère autre chose :

Sur un roc aride la Pauvreté se tient debout au milieu d'un buisson d'épines. Elle est peu séduisante, ma foi ! maigre, laide et vêtue de sales haillons rapiécés. Le Christ l'unit à saint François qui lui passe au doigt l'anneau nuptial, tandis qu'un chœur d'anges et de fidèles assiste à cette union mystique. Plus bas, au premier plan, un gamin lance des pierres à la Pauvreté et un roquet aboie contre elle. A gauche, un bon jeune homme, docile aux conseils de son ange gardien, se dépouille de son beau manteau rouge pour le donner à un vieux mendiant, tandis qu'à droite, un jeune et élégant chasseur, rapace comme son faucon, semble tourner en dérision cet acte charitable ; sourd aux bons conseils, il s'apprête à suivre les traces de cet avare qui serre une bourse contre son cœur.

L'allégorie de la Chasteté est un rébus amphigourique. Défie-toi des critiques d'art et de leurs belles phrases : Ils te parleront d'une vertueuse damoiselle renfermée dans une haute tour d'ivoire que défendent des créneaux et des mâchecoulis. Pour moi, je n'ai vu qu'une femme assez laide, assise à la fenêtre d'une minuscule tourelle, dans

(1) Elles semblent pour la plupart avoir été exécutées par ses élèves.

laquelle elle ne pourrait pas se tenir debout. — Un peu plus bas se penchent deux femmes, à demi cachées par des remparts crénelés. Leurs noms sont inscrits au-dessus d'elles, fort heureusement, sans cela j'aurais eu grand'peine à deviner que c'est la Pureté avec la Force d'âme *(Munditia et Fortitudo)*. Elles présentent la lance et le bouclier à un jeune néophyte nu qui, très humblement, lave ses péchés dans l'eau bénite. A gauche, un saint guerrier tient une discipline à lanières de cuir, tandis que saint François tend la main à quelques fidèles qui montent vers lui. A droite, la milice sacrée se porte à la défense de la citadelle attaquée par un terrible ennemi, l'Amour, grand garçon nu, ailé, aux yeux couverts d'un épais bandeau, au front couronné de roses, et dont les jambes se terminent en griffes d'oiseau de proie. Un moine également ailé le frappe des lanières de son fouet. A ses pieds, tombée à la renverse, s'étale l'Impureté, monstre aux jambes velues et à la tête de porc. Au fond, dans l'ombre, la Mort apparaît, horrible, brandissant sa faux contre un satyre qui personnifie les désirs sensuels.

Tout cela ne te semble-t-il pas trop ingénieux, terriblement compliqué, obscur, subtil ? La modération et la gravité des gestes conservent, il est vrai, quelque chose d'imposant, mais la science du dessin est encore en enfance, et les fresques de Padoue, postérieures seulement de quelques années, marquent un grand progrès dans le talent de Giotto.

Assise, nov. 68.

Hier au soir j'ai vu arriver dans mon auberge un petit abbé français joli, joli comme une fille, tout jeune, au visage poupin, blanc et rose. Il s'est fait servir un fin dîner : *fritto misto*, omelette au rhum, perdreau truffé, entremets sucrés, desserts variés, le tout arrosé de vieux *Chianti* et d'*Orvieto* premier choix. A peine arrivé, il avait endossé une chaude douillette et chaussé des pantoufles de velours; alors, le dos au feu, béatement renversé dans un grand fauteuil, il s'est mit à déguster en connaisseur un verre de chartreuse, couleur de topaze, et me dit en prenant un air de componction : « Oui, je viens en pèlerinage faire ma visite à saint François. » Il était devenu très causant,

spirituel, gai, presque tendre, quand soudain une petite moue plissa le coin de ses lèvres sensuelles, une ombre passa sur sa figure grassouillette, la colère brilla dans ses beaux yeux et il éprouva le besoin de me faire connaître la cause de son dépit : « Je m'étais arrêté à Pérouse, et je demandai à dire ma messe. On me montra de superbes vêtements sacerdotaux, de véritables œuvres d'art, et je me réjouissais déjà d'officier en public sous ces riches ornements, lorsqu'un vieux prêtre, jaloux sans doute, me donna dédaigneusement une chasuble noire à broderies d'argent, aussi vieille et aussi laide que lui. Cela ne se fait pas ! C'est comprendre bien mal les devoirs de l'hospitalité. Dans l'église, il y avait beaucoup de femmes... et même des dames... Ce n'est pas pour moi, mais dans l'intérêt de la religion, que je regrette une superbe chasuble en velours cramoisi, toute brodée d'or et de perles ; elle me faisait grande envie, j'en conviens. »

Humble saint François, apôtre de la Pauvreté, qu'eussiez-vous dit de votre pèlerin ?

2

CAMPAGNE ROMAINE

Comme un pâle ruban, le Tibre limoneux
Nonchalamment s'attarde en détours sinueux,
Dans une plaine immense où, morbide mystère,
Une chaude vapeur vibre en sortant de terre.

Pas d'arbres, pas de fleurs, ni vigne, ni guéret ;
Dans un morne infini, là-bas, Rome apparaît.
La fièvre règne seule aux friches solitaires,
Garde-toi d'aspirer ses poisons délétères.

L'orageux Sirocco, dans la saison d'été,
N'est pas le souffle sain d'une vive rafale,
Il engourdit, accable ; on s'endort, on s'affale.

Je t'appelle, au secours ! Quinine triomphale,
Plus forte que les traits d'Héraclès irrité,
Occis tous les oiseaux empestés de Stymphale.

Rome, novembre 68.

Parti d'Assise à 4 heures du matin, j'espérais arriver à Rome avant la nuit; j'aurais loué une chambre le jour même. Mais notre train qui n'en finissait pas, s'arrêtait à chaque instant; nous voyagions en compagnie d'immenses troupeaux de bœufs et de cochons. Il était tard quand nous sommes entrés à Rome. Aussitôt, je consigne ma malle à la gare, et me voilà parti à la recherche d'un logement, m'orientant dans la Ville Éternelle, comme quelqu'un qui la connaît un peu déjà. J'entrai d'abord au fameux restaurant *Lepri* (c'est-à-dire du Lièvre) et j'y soupai avec appétit. On me regardait. J'avais, paraît-il, une singulière tournure, avec mon pardessus poussiéreux et débraillé, aux poches bourrées d'un tas de choses, et mon vieux chapeau de paille au mois de novembre. Le voyageur ainsi vêtu se présentant de nuit, sans bagages, n'inspirait pas confiance. A l'Hôtel des Césars, on me toisa du regard : « Il n'y a pas de places! »

Cela m'amusait d'être pris pour un voleur.

Las pourtant de courir la ville, je réparai tant bien que mal le désordre de ma toilette, je sortis de ma poche mon guide Joanne et, renonçant à mon italien de cuisine, je parlai simplement français. Cela réussit, on me reçut dans un petit hôtel, non pourtant sans m'avoir demandé mon passeport. — Le lendemain, de grand matin, j'avais loué une chambre où je m'installai à la hâte, puis en route pour le Vatican! Je n'en ai visité qu'une bien petite partie, mais j'en suis ébloui!

Le soir même je dessinais à la Villa Médicis, où le modèle vivant pose tous les jours, de sept heures à neuf heures. Je compte en profiter. « La nature et les maîtres », c'est la bonne formule. Je n'ai pas la moindre envie de perdre mon temps au café. Mais quel ennui! Ici tous les musées sont fermés le samedi, le dimanche et le lundi, sans compter deux ou trois jours de fête par semaine. Cette pieuse fainéantise, si utile pour mon salut, ne fait point mon affaire en ce bas monde.

Novembre 68.

Ce matin j'irai faire visite à Raphaël. Les fresques de la Farnésine ne sont visibles que le 1er et le 15 de chaque mois,

Madame Milliet à son fils

Paris, ce 15 novembre 68.

Je suis bien aise que tu aies trouvé des jeunes gens de connaissance, je ne crains pas autant que M. Perrin que tu fréquentes des camarades. Ce sera un plaisir pour toi d'aller dessiner à la Villa Médicis et tu trouveras là de beaux modèles. Je déplore avec toi tous ces jours de fête qui vont t'empêcher de travailler dans les musées, cependant il ne faut pas t'absorber complètement dans la contemplation des maîtres. Rappelle-toi de temps en temps que tu habites la terre, et qu'il s'y passe encore parfois des choses intéressantes qui valent la peine d'être regardées.

Tous les jeudis après-midi nous allons au Louvre. Madame Pape m'a confié Brigitte qui vient avec nous. Louise persiste à rester chez les Égyptiens et il y fait un froid de Sibérie. Je gèle, les pieds sur les dalles de marbre ; elle aussi, seulement elle ne s'en aperçoit pas. Les vases grecs sont fermés, sans quoi, je l'eusse entraînée de gré ou de force vers ces contrées moins hyperboréennes.

Julien Plissonnier est à Paris, Henri lui a demandé un buste en plâtre, pour essayer des colliers. Pour cela il a fait un moulage de la polisseuse. Il paraît qu'il n'avait pas assez huilé la pauvre fille qui a poussé des cris de paon, quand il a fallu enlever le moule.

Henri a l'intention d'aller à Nice et il est question aussi de ce voyage pour Alix. Comme j'ai dit que je ne trouvais pas raisonnable qu'elle s'absentât en même temps que son mari, on ne m'en parle plus, mais je crois bien, — la raison n'étant pas positivement leur guide, — qu'elle ira le rejoindre.

Paul M. à sa mère

Rome, nov. 68.

Je suis allé plusieurs fois chez M. Pilliard, (1) toujours très aimable, très obligeant, très spirituel. Sa peinture, imitée du style pompéien, ne me plaît qu'à moitié; c'est sage, bien fait, et ennuyeux. — A chaque visite j'ai

(1) Ami de M. Perrin.

rencontré chez lui de nouveaux curés, des jeunes, des vieux, tous instruits, parlant très bien d'art et de littérature. Mais sitôt qu'il était question de religion ou de politique, tu n'as pas idée de leur verve et de leur rage. Cela m'amuse énormément. C'est un vrai torrent de théories antédiluviennes, insensées. Leur éloquence est bien celle du désespoir : plus d'injures que de raisons. Ces pauvres gens se sentent perdus; les gros mots sont leur dernière ressource, et cette arme-là n'a jamais fait grand mal à personne.

Bien entendu, je n'ai pas dit un mot contre ma pensée, mais j'avoue que mon silence était un peu jésuitique; on pouvait le prendre pour une approbation. J'avais grande envie de voir leur air effaré, si je m'étais déclaré fougueux socialiste; mais cela aurait arrêté leur verve, j'aurais trop perdu.

Ces gens-là ont une singulière façon d'entendre la charité chrétienne. Il faut voir comme ils traitent ce pauvre M. Duruy, et « ces canailles de républicains »; avec quelle joie féroce ils prévoient la guerre civile en Espagne; avec quel enthousiasme ils sont allés voir les odieuses exécutions de condamnés politiques commises ces jours derniers. — Sur ce point je n'ai pas pu m'empêcher de leur dire ma façon de penser.

Paul M. à sa sœur Louise

Rome, nov. 68.

... Il y a une formule qu'on répète partout et qui m'exaspère; on dit : les Grecs ne cherchaient que la beauté physique, l'art moderne a trouvé l'expression. C'est faux ! Mais cette erreur (que Taine a répétée) s'est répandue, parce qu'ils sont rares ceux qui lisent le grec, je veux dire ceux qui comprennent ce qu'un sculpteur grec a exprimé dans une de ces têtes, aujourd'hui sans nez, dans un de ces torses, aujourd'hui sans tête et sans bras. Et pourtant ces fragments mutilés suffisent pour nous révéler clairement, outre la perfection de la forme humaine, la noblesse simple et naturelle, la sérénité d'une âme bien équilibrée, la vie grecque avec sa liberté, son calme,

sa santé et la joie triomphante de la plus merveilleuse époque. — Bien sots ceux qui croient que les marbres de Phidias n'expriment rien ! Ce qu'il faut à ces Philistins ce sont des statues qui ressemblent à un acteur faisant la grimace de l'effroi ou de la colère, ou mieux encore dont la tête se penche et dont l'œil attendri se lève au ciel, avec une larme !

Paul M. à son père

Rome, nov. 68.

C'est à grand peine que je trouve un moment pour t'écrire, tant je suis occupé toute la journée au Vatican et le soir à l'Académie. Je suis comme un cheval qui approche de l'écurie, je sens que la fin de mon voyage n'est pas loin, je me dépêche. J'entasse les croquis et les souvenirs. — J'y mets d'autant plus d'ardeur qu'il m'a fallu perdre huit jours dans les bureaux à solliciter une permission de travail. J'ai été renvoyé du Vatican à la Villa Médicis, puis à l'Ambassade de France pour faire apostiller ma demande ; il a fallu la recommencer parce que le papier n'était pas d'un assez grand format, c'était manquer de respect à Son Excellence ! De là, je suis allé chez Monseigneur Pacca, Majordome de Sa Sainteté, le lendemain dans les bureaux de l'Administration, et enfin chez le Directeur des Musées, dont personne n'a voulu me dire l'adresse et que j'ai dû trouver comme j'ai pu. Il en faut de la patience ! Ah, si j'avais eu un confesseur, tout aurait été bien plus facile. Enfin je suis en règle; mais cela ne dispense pas des pourboires : à chaque porte, il y a une grille, et à chaque grille un gardien qui n'ouvre que moyennant finance; cela finit par devenir irritant.

Ajoute à cela la douane, les passeports, les gendarmes, les tas d'ordures, les curés, la vermine, les mendiants et toute la sainte crasse ; il y a de quoi faire prendre en grippe la Ville Éternelle. Heureusement Raphaël et Michel-Ange sont là, qui font tout oublier.

Tu sais si je suis modéré, si je suis disposé à respecter toutes les opinions et toutes les croyances *sincères ;* j'ai même une sorte de sympathie pour le mysticisme, quand

je le rencontre dans de belles âmes comme Fénelon ou Fra Angelico; mais ici tous ces crétins à l'air abruti et bien pensant me font sortir de mon caractère; ce mélange de débauche et de bigotisme est repoussant.

Assise m'avait semblé une curiosité antédiluvienne; c'est un village resté en retard de mille ans; cela m'amusait. Il y avait là de vieux moines momifiés qui pouvaient être plusieurs fois centenaires; ils me montraient la « maison de saint François » et parlaient de lui comme s'ils eussent été ses contemporains.

A Rome le jésuitisme est tout puissant. J'ai vu avec étonnement que la vilaine bête vit encore, cela me dégoûte et m'irrite.

Partout ailleurs en Italie j'ai trouvé l'obligeance et cette simplicité de manières à laquelle on reconnaît tout d'abord les gens qui ont reçu une éducation libérale. Ici au contraire, tout me choque : On adore ce que je méprise et l'on outrage ce que je vénère. Les statues antiques sont souillées par des restaurations stupides; la Vénus de Praxitèle a un jupon en zinc; les monuments sont à l'abandon, au milieu des immondices; on transforme en églises ces vénérables ruines avec une impudence de mauvais goût qui fait mal à voir. Partout les styles baroque et rococo étalent leur emphase et leur maniérisme ridicules. Il faudrait plus de temps que je n'en ai pour s'habituer à tout cela et ne plus le voir. Pourtant au milieu de ce fatras on découvre des choses admirables. J'en ai tant vu et si rapidement, que j'ai comme une indigestion de merveilles.

3

Paul à sa mère

Rome, nov. 68.

M. Perrin aura beau dire, il me sera toujours difficile d'admettre que l'art du divin Raphaël soit le commencement de la décadence. M. Lugardon n'était pas de cet avis.

Ce qui est unique au monde, ce dont les copies des

frères Balze ne vous donnent pas la moindre idée, ce sont les fresques des *Chambres* du Vatican : la *Dispute du Saint-Sacrement*, le *Parnasse*, l'*École d'Athènes*, etc... Il faudrait un courage, que je n'ai pas, pour fermer les yeux devant ces chefs-d'œuvre, et pour m'enfermer dans l'étude exclusive des Primitifs.

Dans la *Dispute*, la partie qui fut exécutée la première laisse encore voir des traces de timidité et de sécheresse, Raphaël sort de l'école du Pérugin, tandis que la partie droite montre déjà une exécution bien plus libre et très supérieure. C'est le moment précis de l'épanouissement. Comme ces plantes qu'on voit grandir et fleurir en une journée de printemps, le génie de Raphaël se développe alors avec une étonnante rapidité.

Aujourd'hui encore la puissante race romaine a conservé quelque chose de cette noblesse naturelle, de cette santé robuste que j'ai admirées dans les figures de Psyché et des déesses de la Farnésine. A côté de ces formes sculpturales, les élégances lymphatiques de nos Parisiennes paraissent bien mièvres et bien pauvres.

Je dois dire cependant que les *Loges* m'ont un peu déçu, non pas pour la composition, que j'admire beaucoup, mais pour l'exécution qui est souvent brutale, lâchée et même incorrecte. Ce sont d'ailleurs des élèves, des apprentis, qui ont exécuté ces peintures sous la direction de Jules Romain. — On reconnaît par place ses contours durement accentués et ses colorations de brique. — Toutefois, dans un petit nombre de têtes charmantes, par exemple celles des jeunes filles qui regardent le petit Moïse sauvé des eaux, je crois distinguer les retouches du véritable maître. Les croquis si vivants que Raphaël a improvisés pour toutes ces

compositions sont en partie conservés. Quant aux gravures de Chapron, elles sont peu fidèles, Rubens a passé par là, le dessin est devenu flamboyant, dans le style du dix-septième siècle ; M. Perrin a raison, Louise fera bien de s'en défier.

Paul à sa sœur Louise

Rome, novembre 68.

Je préfère de beaucoup les fresques des *Stanze* au fameux tableau de la *Transfiguration*. Ici, je me range à l'avis de M. Perrin ; la simplicité des Primitifs a déjà disparu, nous sommes sur la voie qui mène au style académique. Regarde, par exemple, l'homme assis à gauche et la superbe femme agenouillée au premier plan. Jamais dessin ne fut plus savant, jamais modelé plus solide, plus plein, jamais draperie mieux disposée pour laisser deviner le nu, cependant ces attitudes ont été choisies, non pas pour exprimer une émotion ressentie par l'artiste, mais parce qu'elles lui fournissaient de beaux motifs, de beaux *morceaux*. L'arrangement est impeccable, mais c'est un arrangement, chaque pli a été cherché avec soin sur le mannequin, et copié avec une habileté prodigieuse, mais draperies et personnages qui les portent, ne bougeront pas, ils auraient peur de déranger la belle ordonnance du tableau, ils posent. Je regrette le temps où Raphaël était moins savant, mais plus ému.

Paul M. à son père

Rome, décembre 68.

... Raphaël a confié à son élève Jean d'Udine, l'exécution des stucs et des charmantes arabesques qui décorent les pilastres des *Loges*. Si l'on avait besoin de démontrer à quel point les mœurs étaient relâchées à cette époque, il suffirait de présenter quelques-unes des compositions licencieuses qui ont trouvé place dans la demeure de Léon X. Ces images risquées n'étaient pas pour choquer des prélats que n'effarouchaient guère les réalités les plus scandaleuses. Ici, plus encore peut-être qu'au palais Farnèse, La Bruyère aurait pu s'indigner de voir « les saletés des dieux peintes pour les Pères de l'Église ».

Paul M. à sa mère

Rome, décembre 1868.

... Me promenant l'autre jour au hasard, je suis entré dans l'église de Sainte-Pudentienne, monument dont l'architecture a subi des restaurations modernes et qui ne semblait pas offrir un grand intérêt. Les guides n'en parlent pas.

A peine cependant avais-je fait quelques pas dans une nef mal éclairée, je fus forcé de m'arrêter soudain, stupéfait, ébloui. Mon cœur battait d'émotion, j'avais devant les yeux un spectacle dont rien n'approche, la plus splendide mosaïque qui soit au monde.

Figure-toi dans un ciel bleu de lin, strié de grands nuages gris, les monstrueux symboles des quatre Évangélistes surgissant, à peine entrevus, comme dans un rêve. Dans le bas, quelques personnages coupés à mi-corps : sainte Pudentienne et sainte Praxède tenant des couronnes au-dessus des têtes de saint Pierre et de saint Paul. Au fond, un portique en hémicycle, dont les sombres ouvertures d'un bleu sombre ont la couleur de la nuit ; la toiture est faite de plaques de bronze encadrées d'or. Au-dessus s'étagent les monuments d'une ville étrange, et, plus haut encore, un monticule aride, sur lequel se dresse, solennelle, une haute croix d'or.

Mais tout cela s'efface, tout disparaît devant une vision surnaturelle : Le Christ est là, de taille colossale ; sa barbe est brune, ses longs cheveux noirs pendent sur ses épaules. Il regarde au loin, vaguement, de ses yeux pâles et sévères, les iniquités humaines ; le regard est si triste, si intense, si poignant, qu'il vous va jusqu'au fond de l'âme. Les larmes me montaient aux yeux. La main gauche tient un livre ouvert, tandis que la droite s'étend dans un grand geste de bénédiction. La tunique d'or a de larges manches et deux bandes verticales d'azur ; le manteau grec, drapé sur les jambes, est aussi tout entier en souple étoffe d'or, le trône d'or, d'un dessin barbare est orné d'émeraudes et de rubis, recouvert d'un riche coussin de pourpre délicatement brodé d'or.

Ce qui fait, à mon sens, l'intérêt exceptionnel de cette émouvante figure du Christ, c'est que je la crois inspirée par un souvenir du Jupiter Olympien de Phidias. Évidemment, il y a eu transposition et libre interprétation, mais cet être grandiose et surhumain peut néanmoins nous aider à deviner l'aspect imposant de ces colosses d'ivoire et d'or que les plus illustres des statuaires grecs avaient créés, et dont rien dans l'art moderne ne saurait nous donner une idée même approximative. (1)

4

Paul M. à sa mère

Rome, décembre 68.

Il faut que je vous fasse des reproches à toutes deux. Pourquoi avoir accepté d'illustrer ce cahier d'honneur ? Louise a déjà si peu de temps pour faire des études sérieuses. Ses vacances ont été employées à fignoler de jolis petits dessins pour cadeaux, c'est déplorable ! Pour un peintre, les questions de goût sont choses importantes. Dans ce Paris si raffiné, si maniéré, si loin de la nature, il est rare de trouver un sentiment vrai, un geste simple et spontané. C'est pourtant de cela que vit la peinture.

Pour résister à l'influence de ce milieu factice, évite, par hygiène, de faire copier à Louise les dessins à la mode : point de Bertall, point de Gustave Doré, point non plus de vos petites gravures allemandes. Même dans les meilleures, le dessin est dur, lourd et sec. Les sujets gracieux y sont exploités systématiquement, trop de petites fleurs, petits oiseaux, petits ruisseaux, petites chaumières, petits enfants moins naïfs qu'ils n'en ont l'air, trop de banalités d'une poésie sentimentale, mesquine et bourgeoise. Point de Gavarni, point

(1) La mosaïque de Sainte-Pudentienne a subi quelques restaurations au huitième puis au seizième siècle, mais la composition, qui date probablement du quatrième siècle, a été respectée. Une faible reproduction en chromo-lithographie se trouve dans Labarte, *Histoire des Arts industriels*, tome II, planche 57.

de Töpfer ! — Les grands maîtres n'avaient pas la notion du ridicule. Aujourd'hui nous en avons peur, et cela nous paralyse. — J'ai vu à Munich les caricatures colossales de Kaulbach, c'est colossalement triste et peu spirituel. Je connais bien quelques caricatures antiques qui sont des badinages charmants, mais, en général, le rire n'est pas du domaine des arts plastiques. (1) Le sourire éginétique est déjà irritant. Heureusement pour Louise, elle étudie les Égyptiens, c'est un excellent contrepoison. Ces gens-là sont bien un peu raides, ils ont des yeux de face dans des têtes de profil, mais du moins, ils ne plaisantent pas, ils ne blaguent pas, ils ne font ni minauderies ni petites manières.

Louise M. à son frère

Décembre 68.

... Tâche de ne pas trop te plaire là-bas ; il ne faut pas t'habituer à vivre tout seul. Je t'assure que nous ne nous habituons pas du tout à ton absence, tu nous fais un grand vide ; tes sermons, qui me sont si utiles, me manquent. Songe aussi à ta pauvre Hamadryade qui doit trouver le temps bien long.

Figure-toi que je suis élève de M. Gleyre. Sa nièce lui a demandé sa recommandation pour que j'obtienne la permission de dessiner au Louvre. Maman nous emmène Brigitte Pape et moi, tous les jeudis. Nous n'y avons été que trois fois, toujours chez les Égyptiens. Brigitte ne dessine pas mal, mais franchement cela ne vaut pas de bien loin ce que je fais. Cela tient probablement à ce qu'elle n'a pas reçu de bonnes leçons comme tu m'en donnes.

J'ai fait aussi un *style : Un jour de bonheur*. Il a mérité une place de première, mais une chose m'indigne : Madame G... me dit : « C'est bien, mais vous avez des idées trop élevées pour votre âge. » J'ai trouvé cela si absurde, si stupide ! J'en suis bien aise d'avoir des idées élevées ! Il me semble qu'on doit chercher à s'élever les idées et non pas à les rétrécir.

---

(1) Cette opinion me semble aujourd'hui très exagérée.

Madame Milliet à son fils

Paris, décembre 68.

Cher enfant,

Nous avons hier, Louise et moi, passé la soirée chez madame Pape avec M. Gleyre et M. Monchablon. M. Gleyre a été charmant ; il m'a demandé de tes nouvelles avec beaucoup d'intérêt, ensuite je l'ai remercié de sa lettre pour Louise et je lui ai présenté son élève. — « Mais certainement, c'est mon élève, nous a-t-il dit, elle a de l'originalité et c'est chose rare aujourd'hui. » — Je lui demande s'il ne serait pas indiscret de la conduire chez lui. — « Point du tout, m'a-t-il répondu, cela me fera grand plaisir. » — Tu vois combien c'est aimable, pour lui surtout. — Je lui ai parlé de la chapelle de Giotto et de tes photographies. — Je lui ai dit que cette chapelle était à vendre, et que tu avais écrit à M. de Nieuwerkerke. — « Ah bien, il s'adresse bien ! » — Il a l'air de détester Nieuwerkerke, mais avec M. Monchablon, ils se sont monté la tête pour la chapelle ; je crois que s'ils avaient pu l'acheter séance tenante, ils l'eussent fait.

Il nous a parlé ensuite de son voyage en Égypte. Il a remonté pendant 700 lieues le cours du Nil ; il est allé jusqu'aux frontières de l'Abyssinie, a failli être dévoré par des crocodiles, etc... Enfin, il a été très intéressant.

M. Monchablon va faire le portrait de madame Pape. — « Il sera très ressemblant », disait-il. M. Gleyre le regardait en ouvrant de grands yeux et en souriant légèrement, de l'air fin que tu dois connaître. Madame Pape voudrait que son portrait fût prêt pour l'Exposition, mais M. Monchablon veut terminer d'abord son *Moïse :* « On trouve mes anges trop gentils, disait-il, je le veux bien, je vais les faire moins gentils. Je ne sais pas le temps que cela va me prendre, mais après cela, vous verrez comme votre portrait marchera ; ce sera tout de suite fait. » M. Gleyre souriait toujours. — A part cela, Monchablon a l'air d'un excellent garçon, une figure ouverte et avenante.

Chose singulière, les deux mots de M. Gleyre ont fait plus d'impression à Louise que tous les compliments de

M. Perrin ; elle s'est sentie quelqu'un. M. Perrin admirait ses compositions naïvement, mais comme elle était parfaitement de son avis et qu'elle l'eût sans doute trouvé un idiot s'il ne les avait pas appréciées, cela avait glissé sur elle ; tandis que l'attention avec laquelle M. Gleyre s'est occupé d'elle, l'a beaucoup flattée.

Paul M. à Louise

Rome, déc. 68.

Je t'étonnerai peut-être, mais je suis un peu de l'avis de ta maîtresse d'école. Il n'est pas bon d'avoir des idées au-dessus de son âge. Cette maxime n'est pas aussi absurde que tu le penses. J'aime d'ailleurs ton indignation. Tu trouves qu'il n'y a rien de trop haut pour toi, et c'est une chose excellente que de chercher à s'élever l'esprit ; mais il ne faut pas grimper trop vite, sous peine de dégringoler et de se casser le nez. Les fruits de serre chaude n'ont point de saveur. J'ai à ton service un tas de belles sentences de ce genre-là, qui ne manquent pas d'un certain fond de vérité. — La philosophie, si l'on s'en occupe trop tôt, blase et dégoûte de tout. On te fait beaucoup travailler, et je crois qu'en dehors de tes études, ce que tu as de mieux à faire c'est de jouer et de rire un peu, sans passer tes nuits à méditer sur la destinée. — Il y a une foule de beaux livres que tu ne comprendrais pas encore, ne t'en déplaise. En fait de science, il ne faut point raffiner : tâche de bien savoir d'abord ce que tout le monde sait. Tu es encore loin de compte.

En fait d'art c'est différent. Il n'y a rien de trop beau, même pour les commençants. Tu vois pourtant que j'ai trouvé les Vénitiens au-dessus de mon âge, et je suis enchanté que tu n'aimes pas encore Michel-Ange ; cela viendra plus tard.

Louise M. à son frère

24 décembre 68.

Je viens te souhaiter une bonne année, une bonne santé et un prompt retour...

Je vois que tu ne partages pas mon opinion sur les idées

de ma maîtresse d'école. mais ce que j'ai dit, j'ai cru devoir le dire, car je dis tout ce que je pense et je pense tout ce que je dis.

Nous avons eu dernièrement une composition. J'ai choisi ce sujet : *Ne jugez pas sur l'apparence.* J'ai renfoncé ma philosophie. puisque ces petites bécasses ont l'esprit trop mesquin pour comprendre ce qui est vraiment beau et bien, et j'ai traité mon sujet d'une manière plus frivole. Cela a beaucoup plu ; j'ai été première avec *huit jetons*, et on me l'a donnée à recopier sur le Cahier d'Honneur ! Mais les louanges que j'ai reçues m'ont peu touchée, car je savais bien au fond que mes idées n'étaient pas bien magnifiques, ni mon style bien correct, seulement il a quelque chose de drôle qui plaît, mais ce n'est qu'un vernis.

Tu trouves plus utile de commencer par apprendre ce que tout le monde sait, arithmétique, grammaire, etc... Certainement c'est utile ; mais c'est cela qui vous blase, et vous dégoûte, et vous assomme ! Tandis que, si l'on a un peu de philosophie, on apprend à supporter les choses désagréables, on aime la vertu, le devoir, et par conséquent l'étude. On fait une chose qui ennuie, parce que c'est son devoir de la faire. La vie est assez courte, il ne faut pas la perdre en vaines futilités. Pour rendre un jour à Dieu notre âme meilleure que nous ne l'avons reçue, il faut un constant et courageux exercice.

Tu me dis qu'il y a une foule de livres intéressants que je ne comprendrais pas. Cela me déplaît, parce que cela prouve que je suis encore trop cruche et trop bouchée. Il faut que je tâche de m'élever l'esprit et de comprendre.

En grandissant on fait des progrès. Quand je compare mes compositions dessinées de maintenant avec celles d'autrefois, il y a une grande différence. Plus tard, je trouverai celles que je fais maintenant détestables.

Nous avons été voir jouer *Phèdre* et *les Plaideurs* pour l'anniversaire de Racine. J'ai été bien contente de ma soirée. Mademoiselle Agar a joué admirablement le rôle de Phèdre. Les costumes étaient très beaux. Notre Fernand est bien peu classique : il a trouvé la tragédie assommante et préfère ces méchantes petites pièces, comme *la Cagnotte*

ou *la Famille Benoiton*. Il n'a pas éprouvé la moindre pitié, la moindre émotion au beau récit de Théramène, qui raconte la mort d'Hippolyte.

Madame Milliet à son fils

30 déc. 68.

... Il se passe à Paris un scandale qui te fera bondir : Figure-toi que l'on prête les tableaux du Louvre ! — aux amis du Gouvernement, bien entendu. — Voici comment cela s'est découvert : Le feu a pris chez M. Troplong, président du Sénat. Deux tableaux, flamands je crois, qui se trouvaient dans la chambre de madame Troplong, ont été brûlés. Il y avait au Sénat quarante tableaux du Louvre ; il y en a, dit-on, au Cercle Impérial, au Mess des Officiers supérieurs de la Garde, etc... Tous les jours ce sont des réclamations et des injures à l'adresse de M. de Nieuwerkerque ; on parle d'un tableau de 150 mille francs qui a disparu, et personne ne répond. Cela dépasse toute pudeur... (1)

Tâche de rapporter de Rome n'importe quoi, une image quelconque, pour notre cuisinière. On lui dira que cela a été béni par le pape ; cela fera son bonheur dans ce monde et dans l'autre.

Paul M. à sa sœur Louise

Rome, décembre 1868.

... Jusqu'ici j'ai suivi docilement le conseil de M. Perrin et je n'ai guère étudié que les Primitifs, mais je commence à croire que cette méthode n'est pas sans danger. Comment vivre avec ces hommes de génie sans les aimer, et comment les aimer sans les imiter un peu ? Or ce sont leurs défauts que je reproduirai sans doute. Il est plus facile de leur prendre leur raideur et leur gaucherie que d'infuser en soi leur simplicité de cœur, la fraîcheur vive de leur imagination d'enfant, la sincérité communicative de leur émotion.

---

(1) « M. Duval, célèbre collectionneur de Genève, avait cédé au Musée du Louvre une charmante statue antique, un satyre jouant de la flûte. Quand son fils, M. Etienne Duval, voulut revoir cette statue, elle avait disparu des collections du Musée. Il finit par découvrir qu'elle se trouvait chez une des *amies* de M. le Surintendant. » Note de M. Georges Nicole.

Je ne t'ai pas encore parlé de Michel-Ange, et pourtant son génie éclipse ici tous les autres. Je me sens incapable de te décrire ce que j'ai vu ; c'est au-dessus de toute expression. M. Perrin m'avait mis en garde contre le style tourmenté et les exagérations musculaires, mais je ne crois pas que l'étude de Michel-Ange soit aussi dangereuse qu'il le dit. N'avons-nous pas sous les yeux les œuvres ridiculement prétentieuses de ses imitateurs ? Il y a autre chose à étudier chez Michel-Ange que des attitudes contournées et des muscles formidables ; nul parmi les modernes, pas même Raphaël, n'a eu au même degré le sentiment de la beauté du corps humain. Cette machine merveilleuse, il en connaît tous les ressorts ; mais il n'a pas seulement la science de l'anatomie, il y joint un vif sentiment d'admiration pour la force et la souplesse, ce qu'on pourrait appeler la poésie de l'anatomie. Puis ces figures si nobles et si fières respirent une tristesse douloureuse qui n'est aucunement de la pose. Cette amère douleur, Michel-Ange l'éprouvait sincèrement, cette noble fierté, c'était le fond même de son âme, et s'il exprimait sans effort des choses grandes et fortes, c'est parce qu'il ne lui eût pas été possible de penser autrement.

Paul M. à son père

Janvier 69.

Dans ce premier séjour, beaucoup trop bref, j'aurai bien mal vu Rome, et bien peu dessiné. J'avais gardé Michel-Ange pour la fin, et j'ai bien fait. Si j'avais commencé par lui, je n'aurais pas quitté la Chapelle Sixtine.

.... J'ai vu trop de belles choses, j'en suis tout troublé. L'imagination est comme une source, elle a besoin de calme pour déposer et devenir pure.

J'ai mille beaux projets, il vaudrait mieux une seule idée, fixe, immuable, nettement gravée dans la cervelle ; l'exécution ne serait qu'un jeu. Mais rien de plus délicat, de plus fragile que ces idées changeantes ; un souffle, un mot, même bienveillant, suffit pour les modifier, et parfois pour les faire évanouir. Qu'y faire ? Peut-être les maîtres eux-mêmes ont-ils un peu tâtonné.

VI

JANVIER-FÉVRIER 1869

ORVIETO. — SIGNORELLI. — SIENNE. — LE SODOMA.
— FRESQUES DE MONTE-OLIVETO. — PARME. — CORRÈGE.

VI

JANVIER-FÉVRIER 1869

Orvieto. — Signorelli. — Sienne. — Le Sodoma. — Fresques de Monte-Oliveto. — Parme. — Corrège.

1

Paul à sa mère

Orvieto, janvier 69.

Le chemin de fer ne va pas encore jusqu'à Orvieto, il faut faire un long détour et la diligence est traînée par des bœufs. De Viterbe, pour me faire conduire ici, j'ai dû débattre le prix du voyage avec deux *vetturini* qui faisaient semblant d'être en concurrence. Je me suis enfin arrangé avec l'un d'eux, et c'est l'autre qui m'a conduit, c'étaient le père et le fils. *Commedianti!*

Me voilà en route au milieu de montagnes désertes, par un froid de Sibérie, dans un petit cabriolet découvert. La *Tramontane* qui soufflait ne le cède en rien à la bise de Genève; j'en suis encore tout gelé. Il était dix heures du soir quand nous sommes arrivés à Orvieto; les portes sont fermées à huit heures; nous voilà donc en panne devant l'enceinte fortifiée de la petite cité inhospitalière, fièrement perchée sur ses rochers abrupts. Il a fallu sonner, cogner, crier, pour réveiller les gardiens, qui faisaient peut-être semblant de dormir, et parlementer longuement. Enfin, au bout d'une demi-heure, on s'est décidé à nous ouvrir.

Le sacristain du *dôme* est en même temps photographe,

signe de progrès : « C'est dommage, me disait-il pour m'effrayer, que le chemin de fer ne soit pas fini; on assassine vraiment trop souvent les étrangers, aussi bien dans les hôtels que sur les grandes routes. » — On se contente de les écorcher un peu. La population de ces régions est, au contraire, très douce et même très honnête. Ma valise est d'ailleurs si plate, je suis si débraillé, si râpé, qu'un brigand ne m'arrêterait pas. Cette tenue me vaut des économies. En voyant ce pauvre artiste en voyage, les photographes baissent leurs prix et je crois que je fais pitié même aux aubergistes.

Paul M. à son père

Orvieto, janvier 1869.

... Luca Signorelli n'est pas un élève des Grecs, c'est un barbare et un réaliste, mais son énergie sauvage est d'une singulière puissance. Je ne connais rien de plus étrange, de plus saisissant que les fresques de sa grande chapelle dans la cathédrale d'Orvieto. — On s'étonne du courage et de la vigueur de cet artiste qui, âgé de soixante ans, osa entreprendre cet immense travail, et qui l'exécuta avec une fougue infatigable. (1)

Tout autour de la chapelle, règne un soubassement très richement décoré de rinceaux fantastiques à fond d'or, semés de petits tableaux, où les figures sont peintes en grisaille sur un fond couleur d'ardoise. Les sujets ne sont pas tirés de l'Écriture Sainte, mais de poèmes païens, de l'*Iliade*, de l'*Enéide*, des *Métamorphoses* d'Ovide, de la *Pharsale*, quelques-uns aussi de la *Divine Comédie*. Partout des hommes nus, des mouvements violents, des rapts, des meurtres, un dessin brutal, mais plein de vie et de caractère.

Michel-Ange admirait ces peintures et il s'en est même inspiré, très librement d'ailleurs, pour certaines figures de la Chapelle Sixtine, et en y mettant la marque de son génie idéaliste.

---

(1) De 1499 à 1504.

Parmi les grandes fresques d'Orvieto, l'une des plus belles nous montre la *Prédication de l'Antéchrist.*

A droite, au fond d'une grande place, s'élève un temple imposant, entouré de portiques et d'escaliers. Cet édifice rectangulaire, orné de niches et de colonnes, est surmonté de tours arrondies qui se superposent, sorte de Babel qui se perd à des hauteurs vertigineuses. C'est là que l'Antéchrist se fait adorer comme un dieu.

Dans le ciel, au milieu d'une gloire où brillent mille étoiles d'or, l'archange Michel ardent au combat, accourt à tire d'aile. Il triomphe de l'Esprit du Mal qui tombe à la renverse, la tête en avant, enveloppé d'un tourbillon de draperies.

Sur la terre aussi règne la violence. Une grêle de feu mêlée de sang jette l'épouvante dans une cohorte de gens armés dont les chevaux se cabrent. Déjà le sol est jonché de cadavres. Sous nos yeux, le sang coule de la blessure qu'un jeune moine a reçue à la tête; il expire et près de lui voici, terrassé, un malheureux vaincu qu'on étrangle. Partout des scènes de meurtre.

Cependant, debout sur un piédestal sculpté, l'Antéchrist a rassemblé le peuple; il parle, et le démon, à demi caché derrière son manteau, lui souffle à l'oreille les pernicieuses doctrines qui vont semer la discorde. Les gens qui l'écoutent, femmes, jeunes gens, vieillards, riches et pauvres, tous sont des personnages réels, des portraits individuels fortement caractérisés. Leurs costumes sont ceux du quinzième siècle, auxquels s'ajoutent pourtant quelques amples draperies à la manière antique.

Contre toutes les règles banales, le centre de la composition a été laissé vide. Cette hardiesse étonne; cela est unique, cela est imprévu comme la réalité. Cette grande place nue, déserte, contribue assurément à l'impression d'épouvante et de deuil qui se dégage de l'œuvre; on éprouve une sorte d'angoisse indicible, une attente de mort, on croit respirer l'âcre odeur du sang.

Signorelli vivait à une époque troublée; il fut témoin et peut-être acteur dans les guerres civiles qui déchiraient alors l'Italie. Les scènes de violence qu'il nous montre

ne sont point les rêves de son imagination; il a vu tout cela; il nous l'affirme, en plaçant dans un coin deux spectateurs impassibles, son propre portrait et celui de Fra Angelico.

L'Antéchrist est le signe avant-coureur de mille prodiges et de mille maux : « Alors, toutes choses accomplies, le monde finira, Amen. »

La Fin du Monde est venue; la terre tremble, tout s'écroule. Hommes et femmes essaient de fuir et poussent de grands cris, foule éperdue qui se précipite en désordre, écrasant sans pitié ceux qui sont tombés à terre. Les figures penchées en avant semblent sortir du cadre, tant les raccourcis sont rendus avec une étonnante hardiesse.

A droite, voici la *Résurrection :*

Dans un ciel tout criblé de gros clous d'or qui figurent les étoiles, deux anges sont debout, les ailes largement éployées. Ce sont de robustes jeunes hommes nus, à la chevelure flottante. Les joues gonflées, ils soufflent à pleins poumons dans de longs tubes de cuivre et font éclater un fracas de tonnerre. — Les ondes sonores sont figurées symboliquement par les replis sinueux des bannières et des longues banderoles qui flottent, attachées aux trompettes du Jugement dernier. — A cet appel, voici que les morts s'éveillent et commencent à sortir du sol, dont ils se dégagent avec effort. Les uns sont encore à l'état de squelettes, ou bien à demi enfouis sous la terre; les autres, déjà revêtus de chair, remercient le ciel avec effusion. Il y en a qui sautent de joie. Quelques amis qui se retrouvent après une longue séparation, se tiennent fraternellement embrassés. Tous sont nus. Leurs os et leurs muscles sont énergiquement accentués par un dessin nerveux, précis et savant.

C'est avec amour, avec une sorte de fanatisme, que les grands italiens du quinzième siècle tels que Castagno et Pollajuolo, étudiaient l'anatomie. La science était leur religion. — Vasari raconte qu'un fils de Signorelli ayant été tué à Cortone, « fils qu'il aimait beaucoup,

très beau de visage et de toute sa personne, Luca, malgré sa douleur, le fit dépouiller de ses vêtements, et avec une très grande fermeté d'âme, sans pousser un soupir, sans verser une larme, il fit le portrait de son fils entièrement nu, afin de pouvoir toujours contempler, grâce à l'œuvre de ses mains, celui que la nature lui avait donné, et que lui avait ravi une fortune ennemie ».

Le mâle visage et la fière tournure de ce jeune homme sont aisément reconnaissables dans les fresques de son père, auquel il a plus d'une fois servi de modèle.

Plus loin, Signorelli nous montre *les Élus*, robustes personnages presque tous debout, les yeux levés vers le ciel et dans la nudité paradisiaque. (Il est en effet peu vraisemblable que nos vêtements participent à l'immortalité de nos âmes). Des anges qui voltigent au-dessus des bienheureux ont déposé sur leurs têtes des couronnes d'or. D'autres jettent des fleurs à pleines mains. — Raphaël s'est souvenu du gracieux mouvement d'un de ces anges. (1) — D'autres enfin, disposés le long de l'arc qui termine en haut la muraille, sont assis sur de petits nuages, et font résonner leurs mandores. Mais ces anges eux-mêmes ne sont point des figures imaginaires; leur beauté est restée terrestre, ce sont des portraits. — Peut-être, pour peindre les joies du *Paradis* et ses béatitudes, souhaiterait-on un génie moins farouche que celui de Signorelli. En revanche il a créé un *Enfer* vraiment terrifiant :

Trois archanges, beaux jeunes gens munis de grandes ailes et armés de pied en cap, apparaissent dans le ciel. Debout, calmes, sans colère, les invincibles mandataires de la puissance divine menacent de tirer du fourreau leur épée, et déjà démons et damnés saisis de terreur tombent précipités. — Au milieu des airs descend en planant un

(1) A la Farnésine.

fauve démon, aux cornes de taureau, aux larges ailes griffues; son visage haineux se retourne comme pour cracher à la face de Dieu un dernier blasphème. Il emporte sur son dos une femme nue, frissonnante, échevelée, livide d'effroi.

Plus bas grouille une cohue hurlante, enchevêtrement hideux de tortionnaires et de suppliciés. Toutefois le désordre de cette mêlée n'est qu'apparent. Un art profond et caché a présidé à sa composition : Au premier plan, les pécheurs déjà frappés sont abattus et gisants à terre, dans des raccourcis d'une hardiesse extrême, d'autres prosternés à genoux, et chaque maudit forme avec son bourreau un groupe distinct, digne d'un grand sculpteur. Une femme nue a été projetée à plat ventre sur le sol; ses jambes se redressent crispées, et une souffrance indicible déforme son visage convulsé; c'est qu'un démon la frappe à grands coups de talon, repoussant du pied cette tête qu'il écrase, tandis qu'il tire violemment sur le nœud qui serre la gorge. Les bourreaux torturent leurs victimes avec une rage furieuse. L'un d'eux tord le cou d'un damné pour lui briser les vertèbres et pour arracher la tête du tronc.

Ces êtres terribles, aux cheveux hérissés, aux épais sourcils en broussailles, ont des corps velus, et leur peau a pris les tons verdâtres ou bleuissants des charognes; ils grincent des dents, mordant à pleines gueules, enfonçant leurs griffes dans les chairs saignantes, déchirant, étranglant, écartelant avec une joie féroce. Plusieurs emportent, la tête en bas, leurs victimes pantelantes dont les pieds s'agitent désespérément au-dessus de leurs têtes; et plus loin, semblables à une volée d'oiseaux de proie, de sinistres démons, s'abattant sur les cadavres, font palpiter dans les airs leurs sombres ailes de chauves-souris.

Le dessin de Signorelli affirme partout les contours, accentue les os et les muscles avec une énergie puissante; mais les mouvements les plus violents restent toujours vrais; tout cela a été observé sur nature, tout cela bouge, tout cela vit. Jamais la souffrance physique,

la terreur et l'angoisse des suppliciés, jamais la brutalité cruelle des bourreaux n'ont été exprimées avec plus de force. Cet *Enfer,* Signorelli l'a inventé de toutes pièces; sans rien emprunter à Dante, il rivalise avec lui de tragique horreur.

Et pourtant le procédé de la fresque lui interdisait les effets mystérieux de clair-obscur, que les peintres du quinzième siècle ignoraient d'ailleurs presque autant que Polygnote chez les Grecs. Il en est de même des effets de soleil; on n'en trouve guère d'exemples dans les fresques italiennes. Les anciens maîtres ignoraient la puissance expressive de la lumière et de l'ombre, mais aujourd'hui, obéissant à un scrupule que nous appelons le *respect du mur,* devons-nous nous interdire ces effets qui feraient oublier la surface à décorer? Je ne sais. (1)

2

Paul M. à sa mère

Sienne, janvier 69.

C'est ici seulement que l'on peut étudier un peintre bien séduisant, Antonio Bazzi, dit le Sodoma.

Dans une petite ville bigote et arriérée comme Sienne, c'était un scandale de voir le fils d'un simple cordonnier mener grand train et joyeuse vie. Le luxe de ses costumes, ses superbes chevaux de course qui avaient l'insolence de gagner tous les prix, ses nombreux serviteurs aux riches livrées, la troupe joyeuse de jeunes étourdis qui l'aidaient dans des farces d'un goût parfois douteux, son esprit moqueur qui ne respectait rien ni personne, il n'en fallait pas tant pour attirer à Antonio des envieux et des ennemis.

En ce temps-là l'impôt était établi déjà sur le capital et les artistes n'étaient pas les derniers à se plaindre d'être soumis à de lourdes charges.

---

(1) Raphaël a peint cependant saint Pierre dans sa prison.

Sodoma a consigné en plaisantant ses doléances dans les archives de Sienne. Comme sa maison était une véritable ménagerie, il énumère d'abord les animaux qu'il possède : écureuils, blaireaux, poules, tourterelles et guenons, puis il ajoute à cette liste : « J'ai de plus trois bêtes méchantes, je veux dire trois femmes, etc... »

Déjà, à Florence, j'avais vu le *Saint Sébastien* du Sodoma, beau jeune homme nu, d'un dessin libre et souple, d'un modelé moelleux, d'une couleur délicate et un peu morbide. J'avais admiré la puissance expressive que le maître a su tirer du clair-obscur ; sur le visage douloureusement tourné vers le ciel, il a fait descendre une ombre tragique, celle de la mort.

C'est à Sienne que se trouvent les plus belles peintures du Sodoma. L'*Évanouissement de sainte Catherine* est un chef-d'œuvre à la fois de sentiment tendre et d'exacte observation ; l'attitude abandonnée de la jeune sainte que soutiennent avec un empressement charitable deux de ses compagnes, la pâleur subite de son visage d'où le sang se retire, ces yeux qui se ferment languissamment, les genoux qui fléchissent, tous les symptômes de la syncope sont rendus avec une vérité pour ainsi dire médicale et pourtant pleine d'émotion.

Paul M. à sa mère

Sienne, janvier 69.

Je vous écris au retour d'une excursion qui m'a vivement intéressé. Je suis allé jusqu'au cloître de Monte-Oliveto pour voir des fresques de Signorelli et du Sodoma. Cette longue série de peintures raconte toute la vie de saint Benoît et son entrevue avec Totila. Reîtres et lansquenets, vêtus de costumes collants, sont crânement plantés, la lance au poing. Les scènes qui se déroulent à différents plans, dans de beaux paysages profonds, sont là gravées dans ma mémoire, mais je ne sais comment te les décrire, il y en a trop.

Je me souviens pourtant d'un jeune homme que le Sodoma a figuré à genoux devant un grand moine, c'est une sorte d'Enfant prodigue dont le repentir est exprimé avec un sentiment infiniment tendre et profond...

Il faut se borner, je vous dirai seulement quelques mots

d'une curieuse fresque de Signorelli qui a pour sujet la *Gourmandise* ou plutôt la *Désobéissance :*

Fatigués sans doute de l'ordinaire trop frugal qu'on leur servait au couvent, deux bons moines se sont esquivés en cachette, et les voilà attablés dans une auberge, se réjouissant de déguster quelques fiaschi des meilleurs crus et de savourer quelques friands morceaux. Grave péché selon la règle de saint Benoît ! — Un gentil petit page leur apporte un pâté de venaison, tandis qu'une jeune servante, dont un corsage collant moule les formes sculpturales, et dont la croupe est élégamment drapée d'une double jupe retroussée, verse à boire, le coude levé, dans une attitude à la fois très vraie et très gracieuse. Une autre soubrette timide s'empresse avec de petits airs tout à fait dévots. Près de la cheminée l'hôtesse donne des ordres à une vieille servante qui gravit un escalier. Nos deux bons moines auraient-ils l'intention de découcher ? Je le crains. — Au fond, par la porte entr'ouverte, on aperçoit un paysage ensoleillé, sur lequel se détache la fière silhouette d'un jeune homme qui semble faire le guet.

Tout cela est dessiné avec une science de la perspective qui montre en Signorelli un digne élève de Piero della Francesca.

Traité par une autre main, un pareil programme serait devenu le prétexte d'un piquant tableau de genre, mais la fresque conserve au style sa dignité et son élévation. L'exécution reste sérieuse et large; ce réalisme-là est excellent, tout nourri d'observations pénétrantes prises sur le vif, spirituel, mais sans le savoir, sans la moindre prétention à l'esprit, sans la moindre trace de satire caricaturale.

Paul M. à son père

Parme, février 69.

... Je commence à compter avec impatience les jours qui me restent avant mon retour au milieu de vous. Ce n'est pas que je sois las de voir de belles choses, je ne m'en lasserai jamais, mais j'en ai trop vu et en trop peu de temps. Puis la solitude commence à me peser, et j'éprouve de plus en plus le besoin de cette vie de famille dont j'espère bien ne me déshabituer jamais.

Je n'ai pas voulu traverser Parme sans saluer Corrège ; c'est un véritable chef d'école, un de ces génies qui savent voir ce que nul n'avait observé avant eux. Si les grands Florentins ont trouvé la perfection du dessin et du modelé, Corrège a découvert le charme de la lumière.

Même chez Léonard de Vinci, les dégradations infiniment délicates du clair-obscur ne sont encore qu'un moyen pour analyser les formes. Chez Corrège, la lumière est étudiée pour elle-même, avec amour, avec enthousiasme, elle devient le but suprême de la peinture. C'est elle qui donne la vie aux êtres et aux choses, elle éclaire, elle réchauffe, elle enveloppe tout d'une atmosphère de grâce et de voluptueuse poésie.

A l'église Saint-Jean, j'ai beaucoup admiré la coupole décorée de figures hardiment lancées en plein ciel et savamment plafonnantes. Au centre, le Christ, vêtu d'une simple draperie d'un rose doré, s'élève dans une gloire resplendissante, c'est un éblouissement. Les apôtres sont assis sur des nuages et la science des raccourcis est déjà complète dans ces figures. Le mérite était grand, vingt ans avant que Michel-Ange eût terminé le *Jugement dernier*.

On peut critiquer le système décoratif des plafonds plafonnants, mais l'idée une fois admise, Corrège a eu raison d'en poursuivre la réalisation logiquement jusqu'au bout. Ici d'ailleurs la clarté reste encore parfaite. Plus tard, Corrège et ses imitateurs abuseront de la science. Dans la cathédrale de Parme, l'*Assomption de la Vierge* est déjà un entassement confus de figures qui s'envolent. Les raccourcis sont violents, les genoux semblent toucher les mentons ; on ne distingue guère que les pieds et les jambes des beaux adolescents nus qui emportent la Vierge dans un tourbillon triomphal. Cela forme un fouillis tellement inextricable qu'on l'a comparé irrévérencieusement à un plat de grenouilles.

J'ai fait de grands efforts pour comprendre cette vaste composition, mais je ne la connais bien que grâce à des gravures.

Nul n'a su comme Corrège opposer les lumières aux lumières et noyer les ombres dans d'autres ombres, ce qui donne à l'ensemble une admirable largeur, parfois cependant au détriment de la clarté.

Ses personnages virils manquent un peu de gravité austère. Son talent féminin respire une grâce voluptueuse. Je me souviens que mon ami Balavoine, de passage à Dresde, ne se lassait pas d'admirer un saint Sébastien dont l'expression me semble pourtant peu mystique et terriblement profane. La beauté coquette des Vierges de Corrège a quelque chose de provocant et l'ardeur des saints qui la contemplent est bien peu céleste.

Chez ses successeurs, cette recherche d'une grâce tendre et raffinée produira un art moins pur, moins élevé, plus sensuel que celui des anciens maîtres.

Mais je m'arrête, ce sont là des critiques de vieux pédants et je n'en crois pas un mot. En présence des grands chefs-d'œuvre, ne faut-il pas tout d'abord tâcher de comprendre et admirer ? Qu'il est difficile de garder une juste mesure dans le blâme ou dans l'éloge ! La critique est moins aisée que ne le dit Boileau, et les juges sévères sont rarement les plus équitables. Pour apprécier une œuvre d'art, il faut se garder de demander à l'auteur autre chose que ce qu'il a voulu dire. Si je vois un connaisseur tomber en extase, pendant qu'un critique moqueur ricane et dénigre avec esprit, je me dis toujours que celui qui admire le plus est celui des deux qui a le mieux compris. Souvent les défauts sont réels, et il n'est pas inutile de les reconnaître, mais il faut surtout savoir les oublier. Admirer les qualités supérieures, s'incliner avec respect devant le génie, c'est une grande joie. Rien en ce monde n'est parfait, les maîtres eux-mêmes sont des hommes. Plaignons ceux qui ne s'aperçoivent pas que les grands hommes sont grands.

VII

1869-1870

CORRESPONDANCE
DE J. NICOLE AVEC PAUL M.

VII

1869-1870

CORRESPONDANCE DE J. NICOLE AVEC PAUL M.

1

Jules Nicole à Paul M.

Ischl, le 14 août 69.

... Parle-moi d'abord de Rome, de Rome où je m'indigne de n'être pas encore allé. — Je me suis un peu consolé en me plongeant dans les inscriptions romaines d'Orelli. Il y en a plus de sept mille, c'est donc une vraie mer à boire, mais il n'y en avait pas trop pour ma soif. J'ai le droit de dire que j'ai aussi passé mon hiver à Rome. Ce n'est pas sans doute la ville des Beaux-Arts que j'ai étudiée comme toi, je n'avais que la Rome ancienne, il a fallu m'en contenter. Je t'assure que j'ai ressenti des joies bien vives pendant ce travail. Le recueil d'Orelli est très complet, il renferme une espèce d'encyclopédie romaine : géographie, histoire, administration intérieure, vie des provinces, vie privée dans toutes les classes de la société, tout s'y trouve et beaucoup de choses avec. Le tableau changeant du monde romain se reconstruit peu à peu devant vous. C'est laborieux, c'est aride parfois, et l'on n'a pas toujours, en lisant les inscriptions, cette vue instantanée et frappante que les monuments doivent donner, mais l'impression qui vous reste a l'avantage d'être complète.

Deux idées surtout ont ressorti pour moi de cette immense galerie de détails : la force écrasante de l'esprit romain, sa victoire absolue sur toutes les autres nationalités, voilà ma première idée. Le peu de différences essentielles entre la civilisation d'alors et la nôtre, voilà ma seconde. Ce n'est pas neuf, mais à présent, je suis sûr que c'est vrai. Toi qui as vu Rome à Rome, dis-moi ce que tu penses de mes idées.

L'année dernière, j'ai fait le voyage de Genève à Odessa par Marseille, Messine et Constantinople. C'était magnifique. C'est un grand bonheur que Dieu m'a donné. Que de tableaux je vois revivre par le souvenir ! Sans parler de la Corse et de la Sardaigne qui ont pourtant leur prix, surtout la Sardaigne avec ses beaux rochers qui tombent dans la mer, avec Caprera et la petite maison blanche de Garibaldi, j'ai traversé au lever du soleil le détroit de Messine entre l'Etna d'un côté, semblable au fronton d'un immense temple grec, et la Calabre de l'autre, bordée de collines rocheuses d'une couleur que j'aurais voulu prendre à ton intention.

Et la Grèce ! Je l'ai vue aussi, presque tout le Péloponèse ; les trois pointes de la feuille de platane ont passé devant moi ; le golfe de Messénie, le Taygète, tout le pays de Sparte. Ah, le Taygète, ces sommets couverts de neige, et cette mer au pied ; ce mélange de montagnes et d'eau, de hauteur et d'infini, et cette lumière qui enchante tout cela ; c'est quelque chose qu'il faut que tu voies. — J'ai passé près de Cythère, île très nue, en souvenir de Vénus ; près de l'Argolide, enfin près d'Athènes. Oui, cher ami, j'ai vu le Pirée, l'Acropole et le Parthénon ; j'ai entendu cette musique inexprimable qui se dégage de ces ruines, et je n'y suis pas monté ! A Marseille on nous avait promis un arrêt de cinq heures, et le capitaine, je ne sais pour quelle raison d'économie, s'est remis en marche au bout d'une heure. Je pleurais presque en voyant Athènes s'éloigner.

Je ne veux pas te mener plus loin pour cette fois : si je franchissais les Dardanelles, il faudrait aller à Constantinople, et il ne me resterait rien pour ma prochaine lettre. C'est mon ami Paul Milliet qui devrait m'envoyer quelques bribes de son superflu ; lui qui ne sort de Paris que pour

vivre à Rome et qui est continuellement dans une atmosphère saturée d'idéal...

Paul M. à J. Nicole

Paris, 25 août 69.

... Tu me demandes si le mouvement politique m'intéresse. Il faudrait être bien égoïste pour y demeurer complètement étranger. J'ai suivi quelques réunions électorales; j'ai eu l'honneur d'être bousculé par les sergents de ville; j'ai entendu des discours furibonds, où Jules Favre était accablé d'injures; on lui reprochait surtout de n'être pas athée. Cela ne m'a pas empêché de voter pour lui. Mon père, qui a bien le droit d'être irréconciliable, votait pour Rochefort. Quant à l'émeute, personne n'a su au juste ce que c'était, ni qui l'avait faite.

Je n'ai pas tardé à reprendre ma vie accoutumée, et je crois bien que je ne serai jamais un homme politique. Je vis trop dans un monde imaginaire, en dehors de l'espace et du temps. N'ai-je pas eu de longues et délicieuses causeries avec Giotto et avec Michel-Ange?

Ah, cher ami, quel beau rêve j'ai fait pendant quatre mois, dans ce pays enchanté, où le passé est encore si vivant!

... Il me faut du calme, du recueillement, pour que l'enthousiasme me gagne. Quand je suis seul, enfermé dans quelque adorable chapelle, assis en face d'une fresque de Giotto, je regarde, immobile, je regarde pendant des heures. J'ai fait abdication complète de ma réflexion, de ma volonté, je suis absolument passif. Je ne pense plus, je regarde... Je sais à peine si je vis, c'est l'anéantissement dans la contemplation.

Et pendant ce temps-là l'image se grave peu à peu en moi, comme sur la plaque du photographe, et devient un souvenir ineffaçable. Cela est tout instinctif. Et alors, une émotion vague arrive, faible d'abord, comme un flot murmurant; elle grandit, c'est une marée montante qui m'emporte, je bois le chef-d'œuvre à longs traits, je m'en imprègne; c'est une vision, une extase; je me confonds avec l'œuvre, comme le mystique avec Dieu.

J'en suis à me demander si cet état d'esprit n'est pas

désastreux pour l'originalité ; mais je le goûte si rarement et j'y trouve tant de charmes que je n'ai jamais su résister. D'ailleurs il me reste dans la mémoire une image que je puis consulter ensuite pour faire la part de l'éloge et du blâme, mais il m'est impossible d'admirer et de juger à la fois.

... Tu me parles de Rome, mais de la Rome antique, de sa force, de ses conquêtes, de sa civilisation si peu différente de la nôtre ; mais dans la Rome des Papes il ne reste rien de cela. J'ai été véritablement attristé, et, sans les chefs-d'œuvre qui font oublier tout le reste, on se dégoûterait vite de cette sale ville et de son sale peuple. Je ne suis pas encore arrivé à comprendre la beauté des tas d'ordures. (1)

Partout une architecture théâtrale, prétentieuse, des statues de style flamboyant, partout la pose et l'ostentation. Le luxe révoltant du clergé, la mine insolente des laquais, l'air cafard et bas des robustes mendiants qui vous poursuivent, un culte pompeux et vide, mélange de superstition et de débauche, (2) les antiques Romains devenus des brigands ou des crétins, n'ayant plus ni dignité, ni cœur, ni sens moral, tout cela n'est-il pas triste ?

Dans le reste de l'Italie, j'ai trouvé partout cette politesse simple qui distingue les hommes libres. A Rome, on est insolent ou rampant selon le pourboire. Avec de l'argent ou des protections tout est permis.

Les fresques de Michel-Ange sont noircies par la fumée des cierges. On appuie chaque semaine des échelles sur les plus belles figures du *Jugement dernier,* et des manœuvres sont dessus qui cognent sans respect. Je l'ai vu, et cela me faisait un mal physique ; mon cœur se serrait. Dans ces moments-là, moi inoffensif, j'aurais voulu cravacher ces brutes, ou plutôt ceux qui les commandent. C'est qu'il s'agissait de choses importantes ! Il fallait bien changer les tentures d'un autel qu'on a eu l'heureuse idée de plaquer

---

(1) Cf. G. Bizet. *Lettres de Rome.*

(2) N'est-ce pas exagéré ? me demande J. Nicole. — Je réponds : Non.

sur le groupe central du *Jugement dernier*. Et cette cérémonie se renouvelle à chaque fête! Que deviendrait la religion si la Chapelle Sixtine n'était pas tendue de blanc le jour de l'Immaculée Conception?

C'est alors qu'il faut voir sous un dais splendide, le Pape debout, qui reçoit sans rire l'encens qu'on lui lance au nez de toutes parts comme à une idole, au milieu des chants solennels; tandis que la foule se prosterne et baise la terre à ses pieds. Quel spectacle pittoresque! Mais cela révolte trop pour qu'on puisse admirer sans arrière-pensée.

2

La querelle des Classiques et des Romantiques semblait terminée, mais les survivants des luttes de 1830 avaient conservé des convictions passionnées et exclusives dont la violence nous étonne aujourd'hui.

Paul M. à J. Nicole

Août 69.

M. Perrin vient de me faire une scène dont j'ai été profondément troublé. Tu t'en souviens, l'ami d'Orsel prétend mettre la peinture au service de la religion et de la morale. Il n'admet rien en dehors des Primitifs. Raphaël et Michel-Ange sont pour lui déjà dans la décadence. — Je trouve ces idées exagérées; pourtant avec une petite part de vérité, et, pour mettre de l'ordre dans mes études, j'avais consacré mon voyage presque exclusivement aux artistes du quinzième siècle. J'avais travaillé avec ardeur, avec délices. Le découragement avait été longtemps ma maladie, mais je revenais d'Italie fortifié par l'étude des maîtres et comme enivré de leurs chefs-d'œuvre. — M. Perrin me reçut froidement et, ouvrant à peine mon carton, il y jeta un coup d'œil rapide, tout en poussant des exclamations de dédain et presque d'indignation. Puis se levant : « M. Lugardon, dit-il, vous a autrefois recommandé à moi; à sa considération je crois devoir vous dire franchement la vérité. »

Ce début m'effraya. Déjà au retour de mon premier voyage, M. Perrin m'avait conseillé de mettre à part deux ou trois dessins et de brûler tout le reste. Il y avait du feu dans le salon, et il semblait m'inviter à faire en sa présence cet autodafé solennel. Puis, voyant que je n'avais pas assez d'héroïsme pour sacrifier mes chers souvenirs, il me conseilla d'en faire un paquet et d'y mettre les scellés, pour ne l'ouvrir qu'au jour où je serais de force à résister aux mauvais exemples. — Je m'attendais à quelque conseil du même genre. Ce fut bien pis !

— « Vos parents ont-ils de la fortune ? continua M. Perrin. — Monsieur, répondis-je très troublé, mes parents me permettent de continuer mes études aussi longtemps qu'il le faudra. — Vous êtes dans une voie déplorable. Si vous étiez un simple amateur, cela aurait moins d'importance... et encore ? Non, je vous dirais la même chose. Il fallait, dans tout votre voyage, faire seulement deux ou trois dessins. Chaque croquis lâché est un pas en arrière. Je ne vois là que des à peu près, des barbouillages romantiques, c'est-à-dire sans conscience. »

Et, après quelques épithètes injurieuses, il termina par celle-ci qu'il lança avec une expression de dégoût et de profond mépris : « C'est du Corrège ! ! ! »

Après quoi, il s'est radouci. Pendant plus de deux heures, il m'a témoigné beaucoup d'intérêt, me disant que je lui avais donné des espérances, qu'il ne fallait pas chercher des qualités inconciliables, que je me laissais influencer, qu'il fallait faire un grand effort de volonté, renoncer à mon tableau commencé, m'enfermer seul, pendant une année, pour copier les dessins de Flaxman, en me corrigeant avec des calques.

Ces reproches et ces conseils perdaient un peu de leur poids par leur exagération même. Mais ce qui me fit une impression bien plus forte, ce fut de voir quelques dessins d'Orsel. — M. Perrin me les expliqua avec un enthousiasme communicatif, de vrais chefs-d'œuvre ! dans une manière froide et abstraite, mais d'une précision, d'une science, d'une probité, d'une volonté admirables !

Ces émotions m'avaient remué profondément. Je sortis en remerciant bien sincèrement M. Perrin, calme en apparence, mais le désespoir dans l'âme. J'étais donc bien décidément incapable d'arriver à rien. Après quatre mois d'efforts, je me trouvais moins avancé qu'avant. J'étais brisé, hors de combat.

A la réflexion pourtant, je me suis dit que chacun avait ses idées. J'ai les miennes auxquelles je tiens. Je ne changerai d'opinion que pour de bonnes raisons et non pas sur l'avis d'un seul maître, quels que soient son mérite et son autorité.

En 1830, il y avait deux camps, aujourd'hui chacun marche seul. Nous n'admettons plus, pour notre usage du moins, la distinction entre coloristes et dessinateurs, distinction utile seulement pour la critique et l'histoire de l'art. Un peintre ne doit exagérer volontairement ni ses qualités ni ses défauts, pour se faire une originalité factice. Tout ce qu'on peut lui demander, c'est d'exprimer avec sincérité ce qu'il voit et ce qu'il sent; réalité ou vision, peu importe, pourvu qu'il puisse dire en conscience : voilà ce que j'ai vu.

Cette malheureuse scène m'a attristé; je me suis remis au travail sans goût. Quelques petits succès d'école, qui n'ont guère d'importance, ont pourtant contribué à me rendre courage.

Et toi, cher ami, viendras-tu à Paris pour un hiver seulement! Je souhaite que le paquet de programmes que je t'envoie soit un hameçon capable de te prendre et de te retenir.

Jules Nicole à Paul M.

Pétersbourg, le 13 janvier 70.

Les Russes, qui sont de trois cents ans en retard sur nous, ont imaginé, pour qu'on s'en aperçoive moins, de nous reconnaître dans leur calendrier une avance de treize jours. C'est ce qui fait que je suis encore entre Noël et le nouvel an, c'est-à-dire en congé, et j'en profite pour causer un peu avec toi.

Je pense constamment à mon projet d'études à Paris : je travaille et j'économise; j'économise surtout, c'est la condition *sine qua non* de toute étude désintéressée. Je me livre donc à la soif des richesses, au plaisir d'entasser; je m'informe des meilleurs placements; j'ai l'œil sur la cote et je surveille les oscillations du change. Tu ne m'en aurais pas cru capable.

Cependant mon ardeur au gain ne m'empêche pas de travailler. Je partage mes heures de loisir entre le russe, car il faut bien que je rapporte quelque chose de mon séjour ici, et mes chers auteurs anciens. Je suis le programme de la licence-ès-lettres; du reste il n'a rien de très formidable, et avec lui je ne fais pas beaucoup de nouvelles connaissances. J'aurai passablement à relire, ce qui est ennuyeux, lorsqu'il y a tant de choses qu'on n'a pas lues. En tête des auteurs grecs se trouve Sophocle pour le *Philoctète*, que j'ai déjà traduit avec délices. Quelle perfection, dans quelle simplicité!...

(Suit une analyse enthousiaste du chef-d'œuvre).

Après Sophocle vient Euripide pour *Hippolyte*. Quelle chute! Quelle différence, je ne dis pas avec Sophocle, mais avec Racine. Les trois quarts de la pièce ne sont pas d'un poète, mais d'un faiseur. Des réflexions philosophiques, de vraies dissertations aux endroits les plus pathétiques. On dirait du Voltaire, traduit mille ans d'avance. Les chœurs ne sont qu'un remplissage harmonieux. A cette harmonie près, c'est la musique d'entr'acte de la Comédie-Française; aucun rapport avec les épisodes. De temps en temps quelques vers admirables viennent vous rappeler que c'est pourtant à Athènes qu'Euripide écrivait. J'espère pour lui et pour moi qu'*Hippolyte* est sa plus mauvaise pièce.

Dans ta prochaine lettre je te prie de me copier la traduction latine des vers 490 à 492. Tu as l'édition Didot, moi je n'ai que le texte grec. (1)

---

(1) Mon ami lisant une édition dont le texte était altéré, avait su, au moyen de corrections ingénieuses et savantes, rétablir la meilleure leçon.

Pardonne-moi, cher ami, de te faire la victime de mes études. Je n'ai que toi. Quand je serai à Paris, tu en verras bien d'autres.

Et toi, comment vas-tu ? Est-ce que tu fais toujours bon ménage avec ton Hamadryade? Elle est venue souvent me voir cette figure si naïvement divine ; c'est surtout quand je travaille à mon grec qu'elle m'apparaît sortant de son chêne.

... A Genève on me regarde déjà comme un Russe et j'aurai à faire des frais considérables d'amabilité et de patriotisme, quand il s'agira de me gagner une place à notre soleil. Il y a des moments où j'ai bien peur de rester ici pour tout de bon ; il me semble que je pousse des racines comme Philémon, et j'ai besoin de me dire bien vite pour me rassurer que je n'ai pas de Baucis.

Paul à J. Nicole

25 janvier 1870.

... Tu me demandes des nouvelles de mon Hamadryade. Elle a un peu changé depuis que tu ne l'as vue. J'ai le malheur de croire tout ce qu'on me dit, et chaque fois que quelqu'un vient voir mon tableau, je le recommence, sans arriver à contenter ni les autres ni moi-même. Mon chêne a presque suivi les saisons ; pour le moment il est en automne ; je ne sais pas s'il va reverdir au printemps.

... Je suis bien loin de partager ton dédain pour Euripide et en particulier pour l'*Hippolyte* que l'on s'accorde généralement à regarder comme l'une de ses meilleures pièces. Schlegel a écrit en français un opuscule pour démontrer la supériorité de la pièce grecque sur la *Phèdre* de Racine. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas des changements heureux dans la pièce française ; le rôle de Phèdre tout entier est admirable, mais l'élégance même du langage nous ramène à chaque instant à une époque trop civilisée. La Phèdre d'Euripide est plus éloignée de la réalité moderne, et, pour les Grecs, la fatalité de la passion en atténuait l'horreur. — La pompe monotone de l'alexandrin et le manque de vraie simplicité me semblent balancer largement les arguties

philosophiques d'Euripide. Comment peux-tu supporter la tendre Aricie et « ses innocents appâts »? et : « si je la haïssais, je ne la fuirais pas », et : « vous voyez devant vous un prince déplorable ». Ce sont des personnages de l'*Astrée* qui parlent ainsi, et je ne puis pas me représenter Aricie autrement que vêtue du petit peplum en flanelle rose qu'elle porte aujourd'hui au théâtre.

Quant à l'Hippolyte de Racine, il me semble fade, galant et bête comme un petit marquis. S'il connaît l'amour, c'est probablement par les romans de mademoiselle de Scudéry. Il est loin du jeune ascète mystique, si vivant, si original, si plein de charme qu'a peint Euripide, et que j'aime tant.

Pour moi qui cherche dans les poètes des sujets de tableaux, j'en ai rarement trouvé d'aussi nombreux et d'aussi beaux que dans l'*Hippolyte*. C'est une de mes pièces de prédilection. Assurément ce n'est pas d'un art aussi grand ni aussi pur que celui de Sophocle, mais quelle mise en scène admirable! Dès le début, ces jeunes gens qui reviennent de la chasse; Hippolyte passant dédaigneusement devant la statue de Vénus pour aller offrir à Diane une couronne. — Que de fois, quand je me promenais seul dans la forêt en écoutant le bruit des feuilles, ai-je songé à ces mystiques entretiens de Diane. — Encore un tableau que je tâcherai de faire : Hippolyte écoutant la voix de Diane invisible pour lui.

Jules Nicole à Paul M.

Varsovie. (1)

En arrivant à Varsovie, j'ai vu bien des choses dignes d'attention. Comment ne pas s'intéresser à cette population si sympathique, pour ne pas dire plus; et puis quel contraste pittoresque, inconnu dans nos pays d'égalité, n'offrent pas ces deux peuples, les Chrétiens et les Juifs, vivant dans les mêmes rues, mais aussi séparés de condition et de figure que les blancs et les nègres en Amérique.

---

(1) Cette lettre, commencée en janvier, ne fut terminée que le 2 juin 1870.

Je n'ai pas vu, même en Espagne, un type aussi beau, aussi intelligent, une proportion aussi forte de jolies femmes que chez les Polonais ; et presque aussi nombreux qu'eux sont les Juifs, tous laids, vêtus de longues redingotes graisseuses qui leur tombent sur les talons et portant deux boucles de cheveux frisés, deux tire-bouchons, qui pendent sur leurs joues et donnent à leur laideur quelque chose d'efféminé.

Et voilà que, pour être resté six mois sans t'écrire, je suis obligé de me rabattre sur les Juifs de Varsovie. Mais j'ai pris envers moi-même l'engagement sérieux de ne plus laisser traîner les choses ainsi. C'est en les laissant s'allonger indéfiniment qu'on brise

Ces fils mystérieux où nos cœurs sont liés.

Et je ne veux pas briser le nôtre.

Je relisais cette semaine *les Nuées* d'Aristophane, et chaque mot de Strepsiade venait réveiller les souvenirs des temps heureux. Je te voyais assis à côté de moi, en face de Bétant qui faisait le paysan : « Viens ici pour que tu pleures. » Et *« croquer le marmot » !* Et *« empompadourer » !* S'il y a un paradis et que nous y allions, je suis bien sûr que nous y recommencerons les Nuées.

Paul, l'étudiant insoucieux qui, en 1869, s'occupait uniquement de littérature et d'art, était loin de prévoir les événements tragiques auxquels il allait bientôt se trouver mêlé.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

une famille de républicains fouriéristes 1

les Milliet 3

VIII. — voyage d'études
en Italie 5

1868-1869 7

I. — MILAN 9

Août-Septembre 1868;

Premier tableau : une Hamadryade. — Orsel et Perrin. — Second voyage en Italie. — Luini à Milan et à Saronno. — Lettres de deux jeunes artistes. — Métaphysique enfantine.

II. — PADOUE 31

Septembre-Octobre 1868;

Giotto. La chapelle de l'Arena. Allégories. — Un professeur trop savant.

III. — RAVENNE 43

Octobre 1868;

Mosaïques byzantines.

IV. — SÉJOUR A FLORENCE 53

Octobre 1868;

La Chapelle des Espagnols. — Andrea Pisano. — Ghiberti. — Donatello. — Masaccio. — Filippo Lippi. — Ghirlandajo. — Botticelli. — Lettres de Louise.

V. — ASSISE ET ROME 75

Novembre 1868 — Janvier 1869;

Assise. — Allégories. — Rome. — Raphaël. — Mosaïque de Sainte-Pudentienne. — Lettres de Louise.

VI. — *Janvier — Février 1869* 97

Orvieto. — Signorelli. — Sienne. — Le Sodoma. — Fresques de Monte-Oliveto. — Parme. — Corrège.

VII. — 1869-1870 111

CORRESPONDANCE DE J. NICOLE AVEC PAUL M.

Table de ce cahier 127

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour dix-huit cents exemplaires de ce premier cahier et pour quatorze exemplaires sur whatman le mardi premier août 1911.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 5954

un nouveau théologien

139971
41

M. Fernand Laudet

Le Bulletin des professeurs catholiques de l'Université, *publication mensuelle, première année, abonnement six francs par an, Joseph Lotte, professeur au Lycée, 1, rue Daniel, Coutances, Manche, dans son numéro 7, du 20 juillet 1911, a publié le communiqué suivant. Nous le reproduisons intégralement. Nous changeons seulement les numéros des paragraphes, pour les faire entrer dans notre comptabilité générale. Nous avons rétabli quelques paragraphes et fragments de paragraphes supprimés du* Bulletin *au dernier moment pour obéir aux nécessités de la mise en page.*

Coutances, le jeudi 20 juillet 1911.

Les quelques catholiques égarés à la *Revue hebdomadaire* ont lu avec stupeur l'article que M. Fernand Laudet, le directeur de cette revue, a fait paraître, dans son numéro 24, du 17 juin 1911, contre les vérités essentielles de notre foi.

Cet article est signé François le Grix. Il nous a été impossible à Coutances de savoir si ce nom, totalement inconnu dans les lettres françaises, est un pseudonyme de M. Laudet ou s'il ne s'agirait pas de quelque comparse qui existerait en réalité dans les bureaux de cette *Revue*. Dans le doute nous continuerons à le nommer M. le Grix.

L'article est dirigé apparemment contre *le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*. Il vise en réalité les propositions les plus fermes de notre théologie.

Ce sera l'honneur de Péguy que l'on ne pourra jamais entreprendre de ruiner son *mystère* sans se condamner par là-même à entreprendre de ruiner, dans son œuvre, les fondements mêmes de notre foi. M. Laudet, ou M. le Grix, nous en sera un nouvel exemple. Nous n'aurions pas retenu cet exemple s'il ne s'agissait cette fois-ci d'une revue qui prétend depuis

quelques années se faire une clientèle dans le monde catholique.

On sait assez que dans les termes mêmes M. Péguy n'emploie pas une expression qui ne soit prise dans le sens le plus rigoureusement et pour ainsi dire le plus techniquement théologique. On n'en saurait dire autant de M. Laudet. L'inexpérience incroyable de son langage aussitôt qu'il s'agit des vérités de la foi rend souvent malaisément saisissables les hérésies dont son article est bourré. Elles n'en sont que plus dangereuses et nous essaierons de les mettre en français.

§ 86. — ... « *après le rationalisme blasphématoire de Thalamas,* écrit M. Laudet, *après les pieuses et laïques exégèses d'Anatole France* » ... — Ainsi pour M. Laudet la *Vie de Jeanne d'Arc* de M. Anatole France est une *pieuse et laïque exégèse.*

Que l'œuvre, ou plutôt que le livre, ou plutôt que les deux volumes de M. Anatole France soient l'œuvre d'un laïque, nul ne le conteste. M. Anatole France n'a jamais émis la prétention d'être un clerc. Qu'est-ce que c'est là-dessus qu'une exégèse *laïque,* M. Laudet serait peut-être bien en peine de nous l'expliquer. On avait cru jusqu'ici qu'il n'y avait qu'une exégèse, et qu'elle était, ou qu'elle prétendait être *scientifique.* Et surtout qu'est-ce que c'est qu'une *laïque exégèse.* Et enfin qu'est-ce qu'une exégèse. On nomme généralement exégèse l'établissement et l'interprétation d'un texte sacré. Particulièrement d'un texte sacré antique. Ni des textes en forme de procès-verbaux et d'actes notariés de deux procès ecclésiastiques du commencement ou

enfin du premier tiers et du milieu du quinzième siècle ne sont des textes sacrés, ni ils ne sont des textes antiques. L'établissement, la lecture et l'édition de ces textes ne constitue pas proprement une exégèse. Enfin, cher monsieur Laudet, ce n'est point M. Anatole France qui nous a donné les textes des *Procès*. Michelet les avait lus et Quicherat en a fait du premier coup une édition que l'on peut dire éternelle. Tout ce que l'on peut lui reprocher, *quand on travaille dessus,* est peut-être que sa *table analytique des matières* n'est pas complète.

Mais ne querellons point M. Laudet sur des fautes de français. La propriété des termes n'est évidemment point son fort. Non seulement il trouve que M. Anatole France a fait une exégèse. Mais il trouve qu'il a fait une *pieuse* exégèse. Nous avons dit souvent que les attaques les plus violentes, les persécutions les plus brutales contre notre foi étaient infiniment moins dangereuses que les tentatives d'insinuation doucereuses. Ou plutôt les attaques violentes, les persécutions brutales ne sont point dangereuses pour notre foi. Elles ne font que de la ranimer. Seules les insinuations, les tentatives de pénétration doucereuses peuvent la corrompre. Dans ce cas particulier nous avons toujours pensé que les diatribes de M. Thalamas étaient infiniment moins dangereuses pour le culte que nous rendons à Jeanne d'Arc et au fond infiniment moins impies que les insinuations précautionneuses de M. Anatole France. Et les insinuations précautionneuses de M. Anatole France elles-mêmes, quand elles nous étaient présentées brutalement par les combistes elles n'étaient pas

dangereuses. Elles peuvent l'être infiniment quand elles nous sont hypocritement présentées comme des *piétés* par un homme comme M. Laudet, dans une Revue comme la *Revue hebdomadaire*. Mais ce n'est pas seulement ici une question de quantité, une question de degré. C'est une question de foi.

M. Anatole France est un athée. Nous prenons ici ce mot sans aucune arrière-pensée, sans aucune intention d'injure. Nous ne le prenons que dans son sens propre et pour ainsi dire technique et métaphysique. Le livre de M. Anatole France est le livre d'un athée. La Jeanne d'Arc de M. Anatole France est tout ce que l'on voudra, excepté une sainte et une chrétienne. Et non seulement la Jeanne d'Arc, mais tout le monde qui dans le livre de M. Anatole France entoure cette grande sainte est tout ce que l'on voudra, excepté un monde chrétien.

M. Anatole France est athée et profondément inchrétien. Il a fait un livre athée et profondément inchrétien. Rien à dire à cela. Au moins il est constant avec lui-même. Mais qu'ensuite un homme comme M. Laudet, une Revue comme la *Revue hebdomadaire* endosse pour ainsi dire cette attitude de M. Anatole France et essaye de faire croire à sa clientèle catholique et généralement chrétienne que de l'athéisme et de l'impiété constitue une *pieuse exégèse*, là est la tentative de détournement des consciences fidèles que nous surveillerons désormais. On essayerait en vain d'excuser un tel abus des mots par l'incapacité d'écrire ou par un excès de flagornerie littéraire. Tout ceci dépasse infiniment la critique littéraire et même la flagornerie politique et littéraire. Il y a là un plan que nous ne nous lasserons point de

dénoncer. Ce plan éclate dans les autres propositions de M. Laudet.

§ 87. — « *Péguy en arrive à ceci de nous restituer,* dit-il, ... *la Jeanne d'Arc de notre populaire histoire de France; la Jeanne d'Arc de « quand nous étions petits », la surnaturelle Jeanne d'Arc, enfin sainte Jeanne d'Arc.*

« *Qu'on entende surtout bien que ce n'est pas ici une entreprise historique. Péguy ne* raconte *pas Jeanne d'Arc. Il ne s'est pas entouré de documents. A-t-il lu seulement les histoires, les pièces du procès? Je n'en sais rien. Il la* représente; *il la ranime, présente au milieu de nous une seconde fois. La légende lui suffit; il ne la critique pas; il la regarde avec des yeux clairs de Français, et aussi cette vivante empreinte, ce sillon lumineux que Jeanne d'Arc a tracé et qui se lit encore sur tout le pays de France.* »

Laissons de côté cette métaphore imbécile de la fin, ce *sillon lumineux* qui veut se hausser au grand style. Remettons en forme la proposition centrale. Nous disons que cette proposition centrale est tout ce qu'il y a de plus injurieux pour les principes essentiels de notre foi.

Laissons de côté la mauvaise foi avec laquelle M. Laudet attaque l'œuvre de M. Péguy. Si M. Péguy consent de se détourner quelques semaines d'écrire le deuxième *Mystère de Jeanne d'Arc,* il pourra peut-être engager avec M. Laudet une conversation intéressante. La proposition centrale de M. Laudet est la suivante :

A. — *Il y a l'histoire et il y a la légende.*

B. — *Restituer :*

la Jeanne d'Arc de notre populaire histoire de France ;

la Jeanne d'Arc de « quand nous étions petits » ;

la surnaturelle Jeanne d'Arc ;

enfin sainte Jeanne d'Arc ;

ce n'est pas une entreprise historique ; la légende suffit.

en d'autres termes :

C. — *Il y a l'histoire et il y a la légende. La légende comprend :*

la Jeanne d'Arc de notre populaire histoire de France ;

la Jeanne d'Arc de « quand nous étions petits » ;

la surnaturelle *Jeanne d'Arc ;*

enfin sainte *Jeanne d'Arc.*

L'histoire comprend le reste.

§ 88. — Cette proposition centrale de M. Laudet comprend on pourrait presque dire une grosse hérésie historique, et on doit certainement dire la plus grave et la plus injurieuse hérésie en matière de foi.

D. — *Hérésie historique.* — M. Laudet retire de l'histoire et met dans la légende *la Jeanne d'Arc de notre populaire histoire de France.* Or M. Laudet nous permettra de le lui dire, il n'y a qu'une Jeanne d'Arc au monde qui soit historique, et c'est *la Jeanne d'Arc de notre populaire histoire de France.* Et il n'y a qu'une Jeanne d'Arc, ou enfin si je puis dire une catégorie de Jeanne d'Arc au monde qui soient légendaires, et ce

sont précisément celles qui sont nées dans les imaginations du Parti Intellectuel, notamment dans la pauvre imagination de M. Fernand Laudet. Nulle Jeanne d'Arc n'est historique, nulle Jeanne d'Arc n'est dans le tissu de la réalité de l'histoire qu'une Jeanne d'Arc profondément et éternellement peuple. A moins que M. Laudet ne croie que ces admirables *histoires,* la levée du siège d'Orléans, le sacre de Reims, la campagne de France ne soient des événements pour *populaire histoire de France.*

E. — Infiniment plus grave est l'hérésie en matière de foi. Pour M. Laudet *la* **surnaturelle** *Jeanne d'Arc, enfin* **sainte** *Jeanne d'Arc* ne sont pas de l'histoire et sont de la légende. Pour nous chrétiens, disons-le hautement, le surnaturel et la sainteté, c'est cela qui est l'histoire, la seule histoire peut-être qui nous intéresse, la seule histoire profonde et profondément réelle et nous accorderions plutôt que c'est tout le reste qui serait de la légende. Cette hérésie centrale de M. Laudet et de la *Revue hebdomadaire* que le surnaturel et le saint ne seraient pas de l'histoire et seraient de la légende, (notamment le surnaturel et le saint de l'histoire de Jeanne d'Arc), cette hérésie centrale est tellement monstrueuse que l'on peut dire qu'elle est *historiquement* la plus grave et qu'elle commande et enferme *historiquement* toutes les autres. De ces autres, qui sont innombrables, car l'erreur est multiple, nous trouverons quelques-unes éparses, (mais l'une tout particulièrement et comme éminemment scandaleuse), dans l'article de M. Laudet.

§ **89.** — *... la Jeanne d'Arc de « quand nous étions petits »...* M. Laudet a l'air de croire que la *Jeanne d'Arc de « quand nous étions petits »* était particulièrement méprisable. Il faudrait d'abord savoir si M. Laudet est devenu grand. M. Laudet n'a pas l'air de se douter un seul instant que nous devons entendre dans son sens le plus rigoureux et le plus littéral cette parole de Jésus, comme toutes les paroles de Jésus : *« Et il dit : « En vérité je vous le dis, si vous ne vous convertissez point, et ne vous faites point comme ces petits, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »* Matthieu, XVIII, 3 : *Et dixit : Amen dico vobis, nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.* Ses disciples venaient de lui demander : *« Qui, penses-tu, est (le) plus grand dans le royaume des cieux ? »* Matthieu, XVIII, 1 et 2 : *In illa hora accesserunt discipuli ad Jesum dicentes : Quis, putas, major est in regno cœlorum ?*

Et advocans Jesus parvulum, statuit eum in medio eorum.

A cette heure-là les disciples s'approchèrent de Jésus, disant : « Qui, penses-tu, est le plus grand dans le royaume des cieux ? »

Et Jésus appelant un enfant le plaça au milieu d'eux.

M. Laudet fera donc bien de ne pas trop mépriser la *Jeanne d'Arc de « quand nous étions petits »*. Ni peut-être le Jésus-Christ de « quand nous étions petits ».

§ **90.** — *... la surnaturelle Jeanne d'Arc, enfin sainte*

Jeanne d'Arc. — Si la *surnaturelle* Jeanne d'Arc et *sainte* Jeanne d'Arc sont de la légende et ne sont pas de l'histoire, monsieur Laudet, la communion des *saints*, la liaison mystique des *saints* entre eux et avec Jésus le premier des *saints* est aussi de la légende et n'est pas de l'histoire. Et la vie elle-même de Jésus, l'Annonciation, l'Incarnation, la Nativité, la vie obscure, la prédication, la Passion, la Mort, la Résurrection, toute la vie de saint Jésus, c'est aussi, monsieur Laudet, du *surnaturel* et de la *sainteté*. C'est même le même *surnaturel* et la même *sainteté*. Alors l'Annonciation, l'Incarnation, la Nativité, la vie obscure et la vie publique, la prédication, la Passion, la Mort, la Résurrection, et le Jugement, toute cette *vie de saint*, c'est aussi de la légende et ce n'est pas de l'histoire. Monsieur Laudet, c'est peut-être aussi un Jésus pour petits enfants, un Jésus pour *notre populaire histoire de* chrétienté.

§ **91.** — Laissons de côté cette extraordinaire proposition d'histoire littéraire et de critique littéraire que celui qui *raconte* ferait de l'histoire et ne ferait que de l'histoire et que celui qui *représente* ferait de la légende et ne ferait que de la légende. M. Péguy se donnera peut-être l'espace d'exposer à M. Laudet quelques-uns des principes les plus généralement connus de la critique et de l'histoire littéraire. — ... « *Il ne s'est pas entouré de documents*, dit M. Laudet. *A-t-il lu seulement les histoires, les pièces du procès? Je n'en sais rien.* » — M. Laudet pourrait le savoir. Évidemment Péguy ne s'est point *entouré* de *documents*. Mais il a dit vingt fois à quelles sources il avait puisé non seule-

ment généralement la matière, mais la forme même et la régulation intérieure de ses *mystères*. Nous savons tous que les *sources* de Péguy sont les suivantes, et dans cet ordre :

Premièrement le catéchisme (celui des petits enfants, monsieur Laudet); dans le catéchisme les sacrements;

Deuxièmement la messe et les vêpres; le salut; les offices; la liturgie;

Troisièmement les évangiles;

Quatrièmement les *Procès;*

Cinquièmement seulement et au dernier plan une connaissance *historique* de la chrétienté française aux onzième, douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles;

Plongeant naturellement dans *sixièmement* une connaissance plus générale du christianisme français et du christianisme en général. Ou, pour parler exactement, de la chrétienté française et de la chrétienté en général.

Mais pour M. Laudet ni le catéchisme et les sacrements; ni les offices et la liturgie; ni les évangiles ni la théologie ne sont évidemment des *documents*. Dont on *s'entoure*.

§ **92**. — M. Péguy a précisé souvent que des trois catéchismes qu'il a(vait) reçus celui qui avait été sa source la plus profonde, (et non pas seulement peut-être pour ses *Mystères de Jeanne d'Arc*), était le premier

des trois, celui qu'il avait reçu le plus jeune, le catéchisme de sa paroisse natale, qui était la paroisse Saint-Aignan d'Orléans. Comme le nom suffirait à l'indiquer, c'était une très vieille paroisse de province, pleine de familles pauvres et souvent misérables. Le « catéchisme » était plein d'enfants pauvres et souvent misérables. M. Laudet aimerait certainement mieux un catéchisme pour enfants riches; une religion pour « grandes personnes »; une paroisse de « bourgeois éclairés ». Il ne peut point pardonner à M. Péguy ce christianisme peuple, directement sorti du peuple. Il aimerait mieux un christianisme plus élégant. Distingué.

§ **93.** — M. Laudet est évidemment partisan d'une religion « raisonnable ». — « *La légende lui suffit,* dit-il; *il ne la critique pas; il la regarde avec des yeux clairs de Français* »... — Laissons de côté cet homme qui *ne critique pas* et en même temps qui *regarde avec des yeux clairs de Français.* Il ne serait peut-être pas toujours facile d'accorder une métaphore de M. Laudet avec une autre métaphore de M. Laudet. Ainsi pour M. Laudet nous chrétiens nous manquons de critique. Nous ne critiquons pas ce que M. Laudet nomme des *légendes.* Or nous prétendons au contraire, monsieur Laudet, que c'est le Parti Intellectuel qui manque de critique, et que c'est nous les chrétiens qui en réalité critiquons, qui par la critique même atteignons la réalité la plus profonde.

§ **94.** — « *Négliger l'histoire,* dit M. Laudet, *et lui*

préférer la légende, pour nous restituer plus sûrement la vraie Jeanne d'Arc!... » — C'est la même proposition que nous avons saisie ci-dessus.

§ 95. — ... « *L'accusée, la controversée,* dit M. Laudet, *la discutée, c'est précisément* toute *Jeanne d'Arc, au moins toute celle qu'il nous est permis de connaître, parce que c'est toute la missionnaire et toute la martyre; et Jeanne ne nous appartient que missionnaire et martyre,* de même, dit toujours M. Laudet, de même que le Christ ne nous appartient qu'après le jour où il lui plut de sortir de ses longues années d'ombre épaisse. » — En d'autres termes M. Laudet, nouveau docteur, nous interdit, — (et de quel ton), — de contempler, de nous proposer d'imiter les vertus des saints dans toutes les périodes de la vie des saints qui n'étaient pas des périodes de vie publique. Pour nous interdire de contempler les Vertus de Jeanne d'Arc, la Foi, la Charité, bientôt l'Espérance de Jeanne d'Arc, pour nous interdire d'assister à la grande Procession. *Il y avait une grande procession. En tête les trois Théologales*

Marchaient. Pour nous interdire de contempler les Vertus de Jeanne d'Arc jusqu'au moment où elle quitta la maison de son père, M. Laudet, *doctor novissimus,* nous interdit de contempler les Vertus de Jésus jusqu'au moment où il quitta la maison de son père. Voilà ce que notre nouveau docteur fait de *l'imitation de Jésus-Christ.*

Cette proposition, — que dis-je, une proposition, — M. le docteur ne se contente point de proposition, —

ce commandement, cette interdiction superbe est si grossièrement hérétique, elle est si monstrueuse que la lisant on doute d'abord, on est suffoqué. Il faut surmonter cette suffocation. Ou plutôt il faut la garder pour une occasion meilleure. Cette occasion meilleure ne tardera guère. M. le docteur y pourvoira.

Évidemment on est suffoqué de cette assurance extraordinaire. Il faut surmonter cette suffocation. Il faut examiner cette proposition, ce commandement, cette interdiction dans le détail. *Jeanne,* dit M. Laudet, *ne nous appartient que missionnaire et martyre.* Nous reviendrons sur ce point en ce qu'il a de particulier à la vie de Jeanne d'Arc. Mais généralement d'abord, et pour ce qui concerne tous les saints, M. Laudet se fait sur la vie des saints, sur la communion des saints, sur les vertus des saints des idées extraordinaires. Il paraît ignorer que des milliers et des milliers, que des centaines de milliers de saints, que des saints innombrables ont gagné le ciel, ont fait leur salut les yeux fixés sur la vie obscure des autres saints, et en eux et par eux en cette vie obscure et directement sur la vie obscure de Jésus. Mais nous-mêmes ne perdons pas la respiration. Que les injonctions de ce grand docteur ne nous coupent point le souffle. Nous-mêmes précisons :

Nous examinerons ci après ce qui dans les propositions de M. Laudet est particulier à Jeanne d'Arc. Retenons d'abord ce qui dans ces propositions est général, ce qui atteint Jésus et tous les *autres* saints.

F. — *Premièrement* pour nous interdire de considérer

les Vertus de Jeanne d'Arc jusqu'au moment où elle quitta la maison de son père, M. Laudet nous interdit de considérer les Vertus des saints qui n'ont pas eu de vie publique. Que deviennent alors, dans le système de M. Laudet, dans la théologie de M. Laudet, les vies, les souffrances, les épreuves, les exercices, les travaux, les Vertus, les grâces, les mérites, les prières de ces innombrables saints, des innombrables saints obscurs. M. Laudet les retranche purement et simplement. Quand on prend de l'hérésie, on n'en saurait trop prendre. M. Laudet exclut, retranche de la communion des saints et de la réversibilité des souffrances, des épreuves, des exercices, des travaux, des Vertus, des grâces, des mérites, des prières ces innombrables souffrances, ces innombrables épreuves, ces innombrables exercices, ces innombrables travaux, ces innombrables Vertus, ces innombrables grâces, ces innombrables mérites, ces innombrables prières. Il dépeuple littéralement la communion des saints et la réversibilité des grâces. Et l'on peut même dire qu'il les dépeuple de leur peuple le plus nombreux. Car il est évident qu'il y a infiniment plus de saints obscurs que de saints publics. Nous savons de toutes parts qu'il y a eu et qu'il y a d'innombrables saints secrets. Mais nous allons revenir sur ce point. Il nous suffit *premièrement* que M. Laudet nie la communion des saints et la réversibilité des grâces dans les parties à beaucoup près les plus étendues de la *géographie* de la sainteté. Nous reviendrons bientôt sur la profondeur même et sur ce qu'on pourrait nommer la *géologie* de la sainteté. Nous ne parlons ici, parlant de la sainteté,

que de son *extension* locale, géographique. Nous savons de certain qu'un très grand nombre de saints n'ont pas eu de vie publique et que la Gloire du ciel est la première qu'ils aient touchée.

G. — *Deuxièmement* pour nous interdire de considérer les Vertus de Jeanne d'Arc jusqu'au moment où elle quitta la maison de son père, M. Laudet nous interdit de considérer les Vertus des autres saints dans les périodes de leurs vies qui n'ont point été des périodes de vie publique. Ainsi, et pour nous en tenir encore à l'*extension* géographique de la sainteté, non seulement M. Laudet retranche de la communion des saints et de la réversibilité des grâces d'innombrables saints, mais pour le peu de saints qu'il garde, pour les saints publics, des saints publics M. Laudet en retranche encore toute la période de leur vie qui n'a pas été publique. Non seulement M. Laudet dépeuple la communion des saints et la réversibilité des grâces de son contingent géographiquement à beaucoup près le plus nombreux, de son peuple le plus nombreux mais pour le peu de contingent qu'il garde, pour le peu de peuple qu'il garde il dépeuple encore la communion des saints et la réversibilité des grâces d'une bonne partie, d'une grande partie de la vie de ces saints, de toute la partie non publique.

Deuxièmement M. Laudet nie, exclut, retranche de la communion des saints et de la réversibilité des grâces, des souffrances, des épreuves, des exercices, des travaux, des Vertus, des mérites, des prières toutes les saintetés, toutes les grâces, toutes les souffrances,

toutes les épreuves, tous les exercices, tous les travaux, toutes les Vertus, tous les mérites, toutes les prières des saints publics dans toutes les périodes privées, dans toutes les périodes obscures, dans toutes les périodes non publiques de leur vie.

§ **96.** — *En résumé,* et pour nous en tenir à l'*extension* comme géographique de la sainteté, M. Laudet nie la communion des saints, la participation, la commune participation, il nie toutes les réversibilités, il nie tout le glorieux (et si souvent obscur) appareil de la sainteté

premièrement dans tous les saints non publics;

deuxièmement dans toutes les vies non publiques, dans toutes les périodes non publiques des saints publics.

§ **97.** — *Au cas limite,* au cas éminent, au cas premier, au cas suprême il était fatalement conduit à retrancher de la vie de Jésus toute la vie privée, toute la vie obscure, toute la vie non publique de Jésus. Pour une fois il parle français et nous le dit expressément : *de même*, nous dit-il, *de même que le Christ ne nous appartient qu'après le jour où il lui plut de sortir de ses longues années d'ombre épaisse.* Énumérons un peu, dénombrons ces longues années d'ombre épaisse.

Ces longues années d'ombre épaisse, monsieur Laudet, comprennent : (et encore nous ne les épuisons certainement pas) : (il s'en faut) :

la Visitation;
l'Annonciation;

l'Incarnation ;
la Nativité :
la Circoncision ;
la Purification de la Vierge ;

Jésus assis parmi les docteurs ;

enfin et dans son ensemble toutes les trente premières années de la vie de Jésus, Jésus travaillant chez son père, la vie privée, la vie obscure, *la vie non publique* de Jésus.

Simplement. C'est tout ce qui, dans le système de M. Laudet, dans la théologie de M. Laudet, c'est tout ce qui, de la vie de Jésus, *ne nous appartient* pas. C'est tout ce qui *tombe* de la vie de Jésus. C'est tout ce que dans la théologie de M. Laudet nous n'avons pas le droit de saisir dans la vie de Jésus. De sorte que M. Laudet retranche du calendrier chrétien, et même de l'*almanach des Postes et Télégraphes*, tel que le facteur de la République nous l'a donné pour nos étrennes dans le département de la Manche, au moins les fêtes suivantes, (je suis naturellement le calendrier de 1911) : (et certainement je ne les épuise pas toutes) : (je veux dire que certainement je n'en épuise pas la liste) : (il s'en faut) :

Premier janvier	*la Circoncision ;*
6 janvier	*l'Épiphanie ;*
2 février	*la Purification ;*
25 mars	*l'Annonciation ;*
24 juin	*la Nativité de saint Jean Baptiste ;*
2 juillet	*la Visitation de la Vierge :*

peut-être le 15 août *l'Assomption*, car l'assomption de la vierge ne paraît pas avoir été *entourée*, comme dit M. Laudet, d'une grande publicité ;

8 septembre *la Nativité de la Vierge :*

21 novembre *la Présentation de la Vierge ;*

le dimanche 3 décembre, premier dimanche de l'Avent, commencement de l'Avent ;

en décembre tout l'Avent, notamment les quatre dimanches de l'Avent ;

8 décembre *l'Immaculée Conception ;*

enfin le 25 décembre *la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. **Noël**, qui est presque la moitié de la liturgie catholique, Pâques étant l'autre pôle. M. Laudet a une liturgie qui exclut, qui retranche **Noël**. La liturgie de M. Laudet n'est pas moins extraordinaire que sa théologie.

§ **98.** — Ainsi *troisièmement*, à la limite, et c'était son point d'aboutissement fatal, M. Laudet nie de la vie de Jésus tout ce qui précède son entrée en public. Il exclut, il retranche de la communion des saints et de toutes les réversibilités, des grâces, des mérites, des Vertus, des exercices, du travail, des souffrances, des prières, toute la vie de Jésus jusqu'au commencement de sa trentième année. Jusqu'au moment où il quitta la maison de son père. Dans la théologie de M. Laudet les *exemples* de Jésus, les *modèles* de Jésus, *exemplaria*, **ne nous appartiennent** *pas* jusqu'au commencement de sa trentième année. Dans la théologie de M. Laudet les prières qu'il adressait à son Père jusqu'au commen-

cement de sa trentième année ne comptent pas, n'entrent pas dans la communion des saints et dans la réversibilité des prières; ce sont des prières qui *tombent,* qui sont perdues pour nous. Dans le système, dans la théologie de M. Laudet toute la patience, au travail, et à l'existence même, tout le travail, toute cette vie de travail, d'obéissance et d'humilité que Jésus offrait à son Père jusqu'au commencement de sa trentième année n'entre pas dans la communion des saints, n'est pas une vie de *mérites;* c'est une vie qui ne compte pas, qui n'entre pas dans la réversibilité des mérites; ce sont des travaux, ce sont des obéissances et des humilités qui *tombent,* qui sont perdues pour nous. Qui ne comptent pas. *Qui ne nous appartiennent pas.*

§ 99. — Nous pouvons ainsi, nous pouvons à présent mesurer la négation totale, le retranchement total que la théologie de M. Laudet inflige à la théologie jusqu'ici reconnue. Nous pouvons mesurer la négation totale, le retranchement total que la théologie de M. Laudet opère dans la communion des saints et dans la réversibilité universelle. M. Laudet retranche de la communion des saints et de la réversibilité universelle :

Premièrement toutes les vies des saints non publics;

Deuxièmement toutes les vies non publiques des saints publics;

Troisièmement et à la limite éminente parmi les saints publics toute la vie non publique de Jésus.

Une conséquence particulière mais culminante est

que toutes les fois que la liturgie prononce et que nous prononçons ces paroles essentielles, toutes les fois que nous prions Dieu *par les mérites de Jésus-Christ* nous entendons cette expression comme il faut dans son sens plein, littéral, total, universel, tandis que M. Laudet au contraire les entend dans un sens conditionnel, partiel, tronqué.

§ **100.** — En niant la communion des saints et la réversibilité dans les parties que nous avons dites et rangées sous trois chefs, en retranchant de la communion des saints et de la réversibilité les parties que nous avons dites et rangées sous trois chefs M. Laudet a nié en ces trois parties cette face essentielle de la communion qui est ou qu'est l'imitation, il a retranché ces trois parties de cette face essentielle de la communion qu'est l'imitation. Dans le système, dans la théologie de M. Laudet et en partant de la source ; en descendant :

Premièrement les saints publics ne doivent point imiter, pour et dans leur vie non publique, la vie non publique de Jésus ;

Deuxièmement les saints non publics ne doivent point imiter, pour et dans toute leur vie, pour et dans leur vie entière, ni *premièrement* la vie non publique de Jésus, ni *deuxièmement* et en suite et en imitation d'imitation la vie non publique des saints publics ;

Troisièmement et enfin et généralement nous chrétiens nous ne devons pas imiter et nous pécheurs nous ne devons pas nous proposer au moins d'imiter *premiè-*

rement les vertus et la vie non publiques de Jésus; *deuxièmement* et en suite et en imitation d'imitation les vertus et la vie non publiques des saints publics; *troisièmement* et en suite et en fin et en imitation d'imitation d'imitation les vertus et la vie tout entières des saints non publics. Voilà ce que M. Laudet fait de cette expression *par les mérites de Jésus-Christ* qui est comme ou plutôt qui est l'articulation cardinale de la prière chrétienne et du mécanisme du salut. Voilà ce qu'il fait, voilà ce qu'il est contraint de faire de cette *Imitation de Jésus-Christ* et des *autres* saints qui est le tissu même dont est tissée la vie chrétienne. Il nous le dit expressément et il est conduit à nous le dire, il est contraint de nous le dire : « *De même que le Christ ne nous appartient qu'après le jour où il lui plut de sortir de ses longues années d'ombre épaisse.* » Nous venons de voir par quel mécanisme théologique ces *longues années d'ombre épaisse,* qui selon le docteur Laudet *ne nous appartiennent* pas sont au contraire partie intégrante et très considérable de la communion et de la réversibilité et font et forment au contraire le point de visée, le point d'application, *la surface d'application* de la de beaucoup majeure, *multo majoris,* imitation chrétienne. Nous voulons dire de la de beaucoup la plus grande en extension.

§ **101.** — M. Laudet, qui ne travaille évidemment que dans les grandeurs, temporelles, et qui ne se meut que dans les somptuosités publiques, paraît ignorer en effet qu'à ne considérer encore que l'*extension* pour ainsi dire *géographique* de la sainteté il y a eu et il y a

des milliers et des milliers, des centaines de milliers de chrétiens, — de saints, — des chrétiens innombrables, — des saints innombrables, — qui ont gagné le ciel les yeux fixés uniquement sur ces *longues années d'ombre épaisse* qui selon M. Laudet *ne nous appartiennent* pas. Évidemment ces saints peuvent paraître méprisables quand on a l'honneur d'être directeur de la *Revue hebdomadaire*. Ces saints obscurs sont des saints petites gens. Mais enfin tout le monde ne peut pas être directeur de la *Revue hebdomadaire*. Et briller dans le monde. M. Laudet paraît ignorer que des milliers de chrétiens, que des milliers de saints, que des chrétiens, que des saints innombrables ont gagné le ciel par la pratique obscure, en pratiquant obscurément les vertus mêmes *imitées*, les vertus obscures *imitées*. les vertus non publiques *imitées* :

premièrement et en *allant vers* la source, en *remontant* vers la source, *premièrement* de toutes les vertus, des vertus entières des saints non publics ;

deuxièmement des vertus non publiques de la vie non publique, de la période non publique *et aussi des vertus non publiques de la vie publique, de la période publique de la vie des saints publics* ;

troisièmement et notamment et éminemment dans les saints publics, parmi les saints publics, des vertus non publiques de la vie non publique, de la période non publique de la vie de Jésus *et aussi des vertus non publiques de la vie publique, de la période publique de la vie de Jésus.*

§ 102. — Car c'est tout de même trop entrer dans le système et dans la théologie extraordinaire de M. Laudet, dans cette théologie qui coupe la communion en deux, qui en supprime une partie et importante et considérable, qui en abrase, qui en retranche une partie et importante et considérable, et de la communion elle-même et en elle de la réversibilité, et ensemble en elle de l'imitation, c'est trop entrer nous-mêmes dans cette théologie extraordinaire, c'est trop donner les mains nous-mêmes à ce système, à cette théologie discontinue discontinuante que d'accorder, que de laisser poser cette séparation absolue entre la vie publique et la vie privée, même des saints,

premièrement entre des saints publics et des saints privés, non publics ;

deuxièmement dans la vie des saints publics entre une vie publique et une vie privée définies, posées comme séparées par une cloison étanche, entre une période publique et une période privée définies, posées comme séparées par une cloison étanche ;

troisièmement dans les saints publics, parmi les saints publics dans la vie de Jésus entre une vie publique et une vie privée définies, posées comme séparées par une cloison étanche, entre une période publique et une période privée définies, posées comme séparées par une cloison étanche. Même pour les directeurs de revue nous savons très bien que la vie privée ne cesse point totalement, n'est point obturée totalement

pendant la vie publique, à l'entrée dans la vie publique, peut-être au contraire. A plus forte raison des saints. A ne considérer que l'extension nous savons très bien que la vie privée des saints, comme des autres hommes, à plus forte raison que des autres hommes, n'est point annulée, réduite à zéro, ne cesse point totalement, n'est point obturée totalement pendant leur vie publique, à leur entrée dans la vie publique, peut-être au contraire. Et à la limite éminente nous savons très bien que la vie privée de Jésus ne cessa point totalement, ne fut point obturée totalement pendant sa vie publique, à son entrée dans la vie publique. Mais quittant la simple extension cette considération nous entraînerait déjà dans la profondeur et dans ce que nous avons nommé la *géologie* de la sainteté.

§ **103.** — Avant d'y entrer et pour épuiser sommairement l'extension et la considération de l'extension M. Laudet paraît ignorer que des milliers et des milliers, que des centaines de milliers d'ouvriers chrétiens ont vécu les yeux uniquement fixés sur l'atelier de Nazareth, que des chrétiens innombrables ont vécu, sont morts, ont gagné le ciel, ont fait leur salut les yeux uniquement fixés sur l'atelier de Nazareth ; que tout atelier chrétien est une image de l'atelier de Nazareth ; que ces ouvriers, que ces pauvres, que ces misérables ne peuplent pas seulement le ciel, monsieur Laudet, qu'ils encombrent littéralement le ciel ; qu'on ne voit qu'eux, dans le ciel ; qu'il n'y en a que pour eux ; que le ciel est plein de ces petites gens ; qu'on voit dans le ciel infiniment plus de ces petites gens que de directeurs de revue.

De ces petites gens qui n'ont pas une vie publique ; qui par conséquent *ne nous appartiennent* pas.

Que Jésus, monsieur Laudet, est essentiellement le Dieu des pauvres, des misérables, des ouvriers, par conséquent de ceux qui n'ont pas une vie publique.

Le ciel est un ciel de petites gens.

§ **104.** — Que de même que tout atelier chrétien est une image de l'atelier de Nazareth de même toute famille chrétienne est une image de la famille de Nazareth ; que de même que tout ouvrier chrétien *travaille comme* Jésus de même tout père chrétien, toute mère chrétienne aime, instruit, nourrit, élève ses enfants *comme* Joseph et Marie aimaient, instruisaient, nourrissaient, élevaient Jésus, tout fils chrétien aime, honore, nourrit ses parents *comme* Jésus aimait, honorait, nourrissait son père et sa mère. Mais les hérésies de M. Laudet sont si nombreuses, son article en est tellement bourré qu'il faut ici que nous nous ressaisissions un peu nous-mêmes et que nous refassions notre compte. L'homme qui nous supprime Noël même, Noël seulement, *Il est né, le divin enfant*, l'homme qui de la liturgie chrétienne et catholique retranche Noël seulement, la liturgie de Noël, qui au peuple chrétien même retranche ses *noëls*, enfin l'homme qui retranche tout n'en est pas à quelques douzaines de retranchements près. Je commence à croire que nous eussions mieux fait de compter ce qu'il garde. Nous aurions certainement déjà fini.

§ **105.** — *Historiquement* le martyre, j'entends le

martyre public, la gloire du martyre public, la mission publique et le martyre public a été donné à très peu d'hommes. C'est un fait. Très peu d'hommes par conséquent ont eu à en connaître, très peu d'hommes ont eu à prendre comme point d'application, comme surface d'application de leur imitation la mission publique et le martyre public de Jésus et des autres martyrs et des autres saints. Innombrable au contraire est la légion des chrétiens et des saints et il faut dire des martyrs qui ont été éprouvés dans le privé, qui n'ont pas été éprouvés publiquement. Or nous savons comme une des propositions les plus fermes de notre foi que Dieu ne fait aucune différence entre les uns et les autres et qu'ils reçoivent les mêmes couronnes. C'est une des propositions les plus fermes de notre foi que les mesures éternelles ne sont aucunement les mesures temporelles ; que ni les récompenses ni les peines ni les couronnements d'aucune sorte ne se mesurent à nos inscriptions temporelles ; qu'un pauvre homme dans son lit, que le dernier des malades peut au regard de Dieu, (et la chrétienté tout entière l'ignorant jusqu'au Jugement), mériter secrètement plus que le plus glorieux des saints. Faut-il renvoyer M. Laudet à la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies.* Ce n'est pas seulement la grandeur, c'est le propre de notre foi que la sainteté, que la grâce opère avec un minimum de matière temporelle et même qu'elle n'est jamais si à l'aise et si elle-même que dans le minimum de matière temporelle. Une liaison si parfaite unit le dernier des membres au Chef Couronné que le dernier des malades, dans son lit, est admis à imiter la souffrance même de

Jésus en croix. Le dernier des malades, dans son lit, imite littéralement, imite effectivement, imite *efficacement* la Passion même de Jésus, le martyre de Jésus et des autres saints et martyrs. Pascal, monsieur Laudet, est un auteur chrétien au moins égal à M. Anatole France. Pourtant le Sacrifice de la Croix est un sacrifice public, fut un sacrifice public et rien n'est aussi privé, rien n'est aussi non public qu'une misérable maladie qui tient un homme cloué sur son lit dans une misérable chambre. Il faut croire, monsieur Laudet, que la communion chrétienne, que la théologie chrétienne ne tient aucun compte de cette distinction, capitale dans votre théologie, du public et du non-public, puisque passant inconsidérément par dessus votre distinction nous avons reçu comme une des vérités essentielles de notre foi que le plus secret des malades imite littéralement la Passion de Jésus, les prières de Jésus, les souffrances de Jésus, les Vertus de Jésus, les mérites de Jésus, participe à la Passion, aux prières, aux souffrances, aux Vertus, aux mérites de Jésus ; que la maladie, les prières, les souffrances, les Vertus, les mérites du plus secret malade d'une part et la Passion, les prières, les souffrances, les Vertus, les mérites de Jésus d'autre part sont versés au même Trésor.

Que le dernier des malades peut, par une sorte d'affectation à Dieu, de consécration à Dieu, *tourner* sa maladie en martyre, faire de sa maladie la matière même d'un martyre.

§ 106. — Faut-il ajouter notamment pour Jeanne d'Arc

que par une singulière élection, par une vocation éminente, unique peut-être à ce point, elle subit conjointement le martyre secret de la maladie et le martyre public du feu. Nous savons par tous les textes qu'elle était brisée par plus de sept ans de combats intérieurs, par plus de cinq ans de vocation, par un an de bataille, (sans compter les batailles intérieures), par un an de captivité, par six mois de procès quand elle eut à subir la plus dure épreuve.

§ **107.** — Si peu d'hommes ont été appelés à la mission publique et au martyre, si la vocation de la mission et du martyre, si la mission elle-même et le martyre ont été donnés à peu d'hommes, en revanche, ou plutôt en dessous nous avons tous reçu la commune mission propre, pour ainsi dire, la commune vocation propre de nous sauver; et notamment nous avons tous reçu la commune loi de travail. M. Laudet lui-même ne l'ignore peut-être pas. Or dans la morale chrétienne et même dans la théologie chrétienne la loi du travail n'a point de base d'application plus sérieuse que le travail quotidien de Jésus dans l'atelier de Nazareth. La loi du travail est une loi, un commandement dans l'ancienne comme dans la nouvelle Loi. Mais combien nouvelle, combien nouveau, comme tout, dans la nouvelle Loi. Dans l'ancienne Loi la loi de travail, le commandement de travail procédait comme toute servitude de la chute d'Adam. C'était un châtiment de justice. *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.* Jésus endossant pour ainsi dire cette loi et la loi d'humilité en a fait une redevance d'amour. Ainsi est né le Tra-

vail nouveau. Dès lors des milliers et des centaines de milliers d'ateliers chrétiens n'ont plus été, ne sont plus que des *imitations* de l'atelier de Nazareth. L'homme aujourd'hui, telle est la loi nouvelle, tel est le statut nouveau l'homme aujourd'hui qui travaille n'est plus un forçat qui fait son temps. L'homme aujourd'hui qui travaille est un homme qui *fait comme* Jésus, qui imite Jésus. Le travail quotidien n'est plus une peine, il n'est plus uniquement une peine, il n'est plus que premièrement une peine. Il est aujourd'hui une imitation d'un auguste travail quotidien. L'homme qui fait sa journée est bon. Il n'a que ça à faire. Comme tout autre et au premier chef il est sûr ainsi d'imiter Jésus. L'homme qui fait sa journée imite au premier rang Jésus qui faisait sa journée. L'homme, l'ouvrier qui fait sa journée *non publique,* monsieur Laudet, imite au premier rang Jésus ouvrier, qui faisait sa journée *non publique.* Dans sa vie *non publique.* Dans la période *non publique* de sa vie. Des milliers d'ateliers obscurs, monsieur Laudet, des milliers d'humbles ateliers sont les reflets parmi nous, reflètent, répètent, *répètent* parmi nous, monsieur *le Grix,* l'atelier obscur, l'humble atelier de Nazareth. Et ceci est le tissu même et la moelle du monde chrétien. Des milliers et des centaines de milliers d'hommes, monsieur Laudet, d'ouvriers chrétiens n'ont eu que ceci à faire : leur journée ; n'ont eu qu'à travailler tranquillement du matin au soir, les yeux uniquement fixés sur cet humble atelier de Nazareth. Et celui qui n'a quitté l'établi et la varlope que pour se coucher pour mourir est celui qui est le plus agréable à Dieu. Il faut vous faire à cette idée, cher monsieur Laudet, que le ciel

est plein de ces gens-là, il est plein de cette espèce, il n'est pas uniquement plein, cher monsieur, d'aussi gros capitalistes que vous.

§ **108.** — M. Laudet est évidemment encore un chrétien pour paroisses riches. L'homme qui de la théologie se contente de nous supprimer, l'homme qui ne nous retranche que le mystère de l'Incarnation, l'homme selon qui, dans le système de qui, dans la théologie de qui les enseignements, les leçons de travail et d'humilité de Jésus tombent, *ne nous appartiennent* pas, est naturellement aussi celui dans la théologie de qui les obéissances et les patiences de Jésus, les enseignements, les patiences pour ainsi dire pratiques, les leçons d'obéissance de Jésus parallèlement tombent, *ne nous appartiennent* pas. Si M. Laudet avait quelque idée, quelque connaissance de ce que c'est qu'un christianisme réel et vivant, de ce que c'est que le tissu même du christianisme et plus profondément de ce que c'est que le tissu de la chrétienté même il saurait que la famille chrétienne, qui fait le tissu même, est étroitement imitée de la famille de Nazareth, est étroitement calquée sur la famille de Nazareth. Toute famille chrétienne a les yeux fixés sur la famille de Nazareth. Des milliers et des milliers de familles, chrétiennes, des centaines de milliers, des familles chrétiennes innombrables ont fait leur salut et gagné le ciel, ensemble, *en famille,* les yeux uniquement fixés sur la famille de Nazareth. Le quatrième commandement, monsieur Laudet, cet admirable commandement donné par Dieu à son peuple sur le Sinaï était tel : *Honorez votre père et votre mère,*

afin que vous viviez longtemps sur la terre que le Seigneur votre Dieu vous donnera. Tel était le commandement dans la première Loi, le commandement comme antérieur donné, dicté par Dieu à son peuple d'Israël par le ministère de Moïse. Tout en demeurant intacte cette première loi, ce commandement comme antérieur a revêtu dans le monde chrétien, dans la deuxième loi, dans la loi d'amour, dans la loi nouvelle, dans la chrétienté, dans la loi de chrétienté comme une jeunesse et une force nouvelle, littéralement une *autorisation* nouvelle. C'est qu'en effet un fait nouveau s'est produit pour nous, un fait d'une conséquence et d'une portée incalculable. Une famille modèle a pour ainsi dire fonctionné devant nous sous nos yeux, une famille à imiter. Jésus a revêtu ce quatrième commandement, l'a exercé, et par cela même, par cela seul, (devant nous) le laissant le même, il nous l'a rendu nouveau. Jésus a revêtu, et généralement et dans ce commandement particulier, cette première Loi, l'a exercée, et par cela même, par cela seul, (devant nous) la laissant la même, la respectant justement, il nous l'a rendue nouvelle. Il s'est passé ceci, pour nous chrétiens, que Jésus a revêtu cette première loi, et dans cette première loi ce quatrième commandement. Elle en a pris, elle en a reçu une jeunesse nouvelle, une nouveauté nouvelle. Un atelier et une famille brillent éternellement devant nous. Si M. Laudet avait quelque idée des mœurs chrétiennes et de ce que c'est qu'une famille chrétienne et de nos habitudes les plus incorporées et des plus anciennes traditions de nos paroisses il saurait qu'il n'y a certainement pas un enfant chrétien à qui on n'ait proposé des milliers de

fois le petit Jésus. Il est vrai que M. Laudet est plein de mépris pour le petit Jésus des petits enfants. C'est aussi le petit Jésus de « quand nous étions petits ». C'est depuis ce temps pourtant, c'est depuis lors que la famille chrétienne a été instituée. Non pas instituée par une loi seulement et par un commandement. Mais instituée par et sur un exemple vivant. Sur un exemplaire, et sur quel exemplaire. Depuis ce jour tout père et toute mère chrétienne est une image de Joseph et de Marie, tout fils et toute fille chrétienne est une image de Jésus. Tout père et toute mère est un ou une élève, un suivant, une suivante de Joseph et de Marie, tout fils et toute fille est un petit élève, une petite suivante de Jésus. Les enfants sont littéralement à l'école du petit Jésus. Évidemment c'est très ridicule pour M. Laudet. Mais nous n'y pouvons rien. Jésus a créé pour nous le modèle parfait de l'obéissance filiale et de la soumission dans le même temps, ensemble qu'il créait pour nous le modèle parfait du travail manuel et de la patience. Et il créait ces deux grands modèles ensemble, ces deux grands modèles comme solidaires et ne formant qu'un seul morceau de vie, ces deux grands modèles du tissu même de toute vie chrétienne pendant tous ces trente ans qui dans la théologie de M. Laudet *ne nous appartiennent* pas.

§ **109.** — Je prends un catéchisme au hasard. J'encours immédiatement le mépris de M. Laudet. Je passe outre. C'est encore quelque catéchisme pour enfants. J'encours doublement le mépris de M. Laudet. Je persévère, (parce que je suis courageux). (Et dans mes jours de

grand courage j'irais jusqu'à affronter le mépris de M. Laudet). C'est le *catéchisme du diocèse de Paris ; édition illustrée.* J'ouvre à la page 104, — *leçon VI,* — *du IVe commandement.* Or l'image que je vois en plein milieu du quatrième commandement, en haut de la page 105, c'est naturellement l'atelier et la famille de Nazareth, Jésus enfant, apprenti, travaillant avec son père sous le regard de sa mère qui elle-même travaille. Sous le regard de sa mère elle-même travaillante. L'image porte comme « légende » ces simples mots : « *Et il leur était soumis.* » Je dois dire à M. Laudet qu'en effet ce *catéchisme du diocèse de Paris,* édition illustrée, n'est certainement en effet qu'un sot catéchisme pour petits enfants. Et que ce n'est point là des *documents,* dont on *s'entoure.* Qui sait, même, qui sait si ces images dessinées, que l'on voit dans les catéchismes, sont authentiques.

§ 110. — « *Et il leur était soumis.* » Quelles sont, monsieur Laudet, ces indiscrètes paroles. Est-ce qu'elles ne tendraient pas à nous donner quelque renseignement sur ces parties de la vie de Jésus qui dans la théologie de M. Laudet *ne nous appartiennent* pas. Qui se permet de telles indiscrétions. Qui manque ainsi de respect à M. Laudet. Ces paroles, monsieur Laudet, vous ne l'ignorez peut-être point, ne sont pas de M. E. Thomas, vicaire à Saint-Sulpice, auteur de ce catéchisme. Elles sont du vieux Luc. II. 51. — *Et descendit cum eis, et venit Nazareth : et erat subditus illis. Et mater ejus conservabat omnia verba haec in corde suo.*

52. — *Et Jesus proficiebat sapientia, et aetate, et gratia apud Deum et homines.*

51. — *Et il descendit avec eux, et il vint à Nazareth ;* et il leur était soumis. *Et sa mère conservait toutes ces paroles dans son cœur.*

52. — *Et Jésus profitait en sagesse, et en âge, et en grâce auprès de Dieu et des hommes.*

Si la vie privée de Jésus *ne nous appartient* pas, monsieur Laudet, qu'est-ce que ces admirables textes viennent faire dans les Évangiles.

La théologie de M. Laudet fait tomber des pans entiers des Évangiles. Mais nous y venons.

§ **111.** — Enfin ou plutôt en outre Jésus n'a pas seulement comme redoublé, il n'a pas seulement consacré, *autorisé,* couronné même, il n'a pas seulement ratifié, il n'a pas seulement renouvelé le quatrième commandement en revêtant lui-même l'obéissance et la soumission filiale, *et erat subditus illis ;* il a en outre, il a en fin porté ce quatrième commandement à sa pleine réalisation, à toute sa puissance surnaturelle. Car l'obéissance, la soumission de Jésus à ses père et mère nourriciers, si parfaite en elle-même et d'un si éternel enseignement, n'étaient encore qu'une image temporelle, une représentation charnelle de l'obéissance filiale éternelle, de la parfaite soumission filiale éternelle de Jésus à son Père *qui êtes aux cieux.* L'obéissance, la soumission de tous les jours de Jésus à Joseph et à Marie annonçait, représentait, anticipait l'effrayante obéissance et soumission du Jeudi-Saint.

39. — *Et progressus pusillum, procidit in faciem suam, orans, et dicens : Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste : verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.*

40. — *Et venit ad discipulos suos, et invenit eos dormientes, et dicit Petro : Sic non potuistis una hora vigilare mecum?*

41. — *Vigilate, et orate ut non intretis in tentationem. Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma.*

42. — *Iterum secundo abiit, et oravit, dicens : Pater mi, si non potest hic calix transire nisi bibam illum, fiat voluntas tua.*

43. — *Et venit iterum, et invenit eos dormientes : erant enim oculi eorum gravati.*

44. — *Et relictis illis iterum abiit, et oravit tertio, eumdem sermonem dicens.*

45. — *Tunc venit ad discipulos. Et dixit.* C'est précisément cet apprentissage de trente ans, cette soumission, cette patience, cette obéissance de trente ans, de tous les jours d'un apprentissage de trente ans, préparatoire, introductoire à la soumission, à la patience, à l'obéissance suprême, à la soumission, à la patience, à l'obéissance du dernier jour que M. Laudet nous retranche comme *ne nous appartenant* pas.

§ **112.** — Il était fatal que M. Laudet remontât jusqu'à Jésus et nous ayant interdit les saints nous interdît aussi Jésus. Il y a dans l'hérésie même une sorte de logique interne ou plutôt l'hérésie même

emprunte la logique intérieure de la théologie. Il y a dans la théologie une telle logique interne, une telle ossature, une telle force de logique, il y a dans la foi une telle logique vivante, organisée, organique, un tel mouvement et un tel rythme que l'hérésie, qui est comme l'envers et la contrefaçon de la théologie et de la foi, en garde une certaine logique interne qui est pour ainsi dire l'envers, l'empreinte en creux, la contrefaçon de la logique fidèle. Il y a ainsi une force interne d'erreur qui est le *creux* de la force interne de vérité. C'est donc la communion même des saints, la communion *fidèle,* qui entraînait, à l'envers et en creux, M. Laudet, ayant nié une partie des saints, à nier la partie *correspondante* de Jésus. Et cette communion des saints est si parfaitement et si éternellement liée que le creux même et la contrefaçon de M. Laudet en demeurent liés. C'en serait une preuve de plus, s'il était nécessaire, après tant d'autres. Après tant de preuves. Les saints sont si étroitement liés ensemble et à Jésus dans l'affirmation, si parfaitement, si éternellement, que dans la négation même on ne peut les séparer.

§ 113. — Venant ainsi, conduits ainsi non plus seulement à la simple extension et à la géographie mais à la profondeur et à ce que nous nous sommes permis de nommer la *géologie* de la sainteté la relation du public au privé dans la sainteté, en matière de sainteté, nous paraîtra être la suivante : que *en sainteté, en matière de sainteté c'est le privé qui porte le public et que le public est tout soutenu, tout nourri du privé.* En sainteté, en matière de sainteté le public

plonge dans le privé, les vertus publiques se soutiennent littéralement, se nourrissent, *se recrutent* des vertus privées. En matière de sainteté le public vient du privé.

§ **114.** — Cette proposition ne laisse aucun doute pour qui connaît un peu les *vies de saints*. Il ne s'agit point de nier ici la distinction du public et du privé. En sainteté même, en matière de sainteté elle est pertinente. Il faut seulement dire d'abord qu'en général dans tout le monde et qu'en particulier en matière de sainteté cette distinction est presque toujours beaucoup plus précaire qu'on ne nous la fait. Les bords entre le public et le privé sont généralement beaucoup moins coupés, et moins coupants, qu'on ne nous les fait.

§ **115.** — Dans la mesure où cette distinction est fondée et où il est avéré que des saints ont reçu des missions publiques, il est avéré aussi que ce sont des saints particuliers et qui ont reçu des missions particulières.

§ **116.** — La discrimination entre des saints publics et des saints privés et dans les saints publics entre des parties publiques et des parties privées n'est peut-être point aussi arrêtée qu'on nous la fait. Elle est peut-être beaucoup plus précaire et mobile qu'on ne nous la fait. Mais au sens et dans la mesure où elle est certaine, je veux dire où il est certain qu'elle est, au sens et dans la mesure où elle est constante, où elle est acquise, la relation du public et du privé en matière de sainteté s'établit

telle et en ce sens, allant dans ce sens que le public baigne dans le privé, plonge dans le privé. Le public en matière de sainteté (pro)vient du privé. Le public est tout soutenu du privé, tout nourri, tout *né* du privé. C'est le privé qui est la matière propre, la base d'application, le dessous de la sainteté. C'est le privé qui est la terre profonde. La matière née, la terre natale de la sainteté. C'est du privé que la sainteté vient, naît. C'est du privé qu'elle vient proprement. C'est dans le privé qu'elle se retrempe. C'est dans le privé qu'elle se trouve, et se retrouve, chez elle. C'est du privé que la sainteté croît. Ce sont les saints publics qui sont particuliers et ce sont les parties publiques, les saintetés publiques qui sont particulières. Et ce sont les saints privés qui sont généraux, ce sont les parties privées, les saintetés privées qui sont générales, communes, ordinaires, littéralement qui sont dans l'ordre. Il est avéré, il suffit de connaître moindrement l'*histoire* des saints qui ont reçu des missions publiques pour savoir non seulement que ces saints publics étaient particuliers et que ces missions publiques étaient particulières, mais qu'elles ont généralement et même universellement été considérées par ces saints littéralement comme des *missions,* c'est-à-dire comme des *envois,* pour ainsi dire *en mission extraordinaire;* extérieure; en dehors; (et non pas seulement *en mission particulière);* et presque en dehors de l'ordre; disons le mot, comme des corvées, extrêmement désagréables, qu'il fallait bien faire, parce que tel était l'ordre de Dieu, et qu'il avait ses raisons, mais qui étaient certainement la plus grande épreuve que Dieu pût envoyer à ses saints. Tel était le goût, *studium,*

que les saints ont généralement eu pour les missions publiques. Les vies de saints, si M. Laudet en connaissait seulement une, et comme par hasard la vie de Jeanne d'Arc, et en plusieurs points, notamment celui que nous avons dit, la vie de Jésus, les vies de saints publics sont pleines de résistances pour ainsi dire à la publicité. Il est avéré que les saints publics ont toujours été remplis d'épouvante à l'idée même d'une mission publique, à la simple éventualité, au seul commandement, à la seule idée; qu'ils ont toujours demandé à Dieu *par les mérites de Jésus-Christ* et directement et indirectement par les autres saints d'abord et longtemps et vivement et profondément et quelquefois violemment de ne pas être chargés de ces missions, ensuite qu'ils ont toujours demandé par les mêmes mérites pour ces objets propres, pour ces *missions* extraordinaires des secours extraordinaires; car ils se sentaient comme dépaysés, désaxés dans ces missions publiques; ils s'y sentaient hors de leurs mœurs mêmes, (Jeanne d'Arc l'a senti et dit avec une acuité de vision admirable); ils s'y sentaient dans un très grand danger; *in maximo periculo* et dans une épreuve extraordinaire; ils s'y sentaient hors de leur place et comme provisoirement détachés, provisoirement délégués; ils s'y sentaient affectés, extraordinairement et comme provisoirement appliqués à un métier, à un office qui n'était pas le leur; ils s'y sentaient hors de leur matière, hors de leur métier, hors de leur office; ils y étaient *en délégation;* ils y redoublaient de prières. Nous savons par tous les exemples et par tous les textes qu'ils y redoublaient de sacrements. Notamment qu'ils y usaient non seulement de la communion

fréquente, mais de la communion quotidienne. Jeanne d'Arc, très notamment. Ils s'y sentaient exposés.

Et ils ne demandaient, par les mêmes mérites, généralement qu'à en être déchargés.

Ainsi la mission publique, la vie publique, la partie publique de la vie ont toujours été considérées par les saints qui en ont eu littéralement comme des *missions,* comme des *envois,* comme des départs, d'où ils ne demandaient qu'à revenir; non pas peut-être comme des essais; mais comme des épreuves extraordinaires, comme un métier où ils étaient gauches et non dressés, où par conséquent il fallait notamment redoubler d'humilités.

§ **117.** — Dans cet embarras, dans ce désarroi, dans cette détresse ils ne faisaient point seulement appel à la prière et aux sacrements : ils se rabattaient pour ainsi dire sur la vie privée, avec laquelle ils étaient liés, restés liés, avec laquelle ils étaient (plus) familiers, avec laquelle ils se sentaient (plus) rassurés, et c'était pour ainsi dire et même littéralement avec la vie privée qu'ils faisaient de la vie publique. C'était littéralement avec la vie privée, qu'ils connaissaient, qu'ils faisaient la vie publique, qu'ils ne connaissaient pas. C'est des vertus de la vie privée, des vertus familières, familiales, des vertus relativement faciles, petites, aisées, connues, portatives, *in manu,* sous la main, qu'ils bourraient la vie publique, qu'ils inventaient, qu'ils forgeaient, qu'ils improvisaient, qu'ils formaient, qu'ils faisaient, qu'ils obtenaient les vertus publiques, les vertus de la vie publique. De cette matière qu'ils connaissaient, la vie privée, les

vertus de la vie privée, ils tiraient, ils élaboraient, ils obtenaient, non point même par imitation, mais par extension, par application, par délégation cette matière qu'ils ne connaissaient pas, la vie publique, les vertus de la vie publique. Ce n'est point au hasard et par un caprice des mots, c'est par une logique interne la plus profonde du langage même que la *patience* est la vertu de la *passion*. Les saints chrétiens, les saints publics étaient éminemment des hommes, des saints, des *appelés, vocati,* qui pour se garantir dans l'extrême danger de missions extraordinaires y portaient d'abord, commençaient par y transporter les vertus ordinaires, usuelles, les vertus de tous les jours, familières, les vertus à la main, *virtutes manu factas.*

§ 118. — Il ne fait aucun doute et les saints le savaient bien qu'il y a une sorte d'accointance propre entre la sainteté et la petite vie, une convenance particulière, propre, un goût de la grâce pour le secret, pour la vertu secrète, une accointance de Dieu pour l'humilité (non pas seulement pour l'humilité du cœur, mais pour l'humilité de la situation même, comme garantissant, comme enregistrant temporellement, comme inscrivant temporellement l'humilité du cœur) une accointance propre de Jésus pour les pauvres et les misérables et les humbles et les obscurs et les *non publics.* Tous les Évangiles regorgent d'une tendresse propre de Jésus pour les *non-publics.* Tout le monde sent bien que les pauvres et les obscurs sont les favoris dans le royaume de Dieu. Ça en serait presque injuste, s'il n'était loisible à tout le monde d'être pauvre. Les

saints le sentaient bien, les saints l'ont bien compris qui devenus saints publics, envoyés en missions publiques, c'est-à-dire en missions extraordinaires, se sont toujours un peu considérés comme éloignés de la cour.

§ **119.** — Les saints y pourvoyaient *premièrement* en portant, en transportant la vie privée jusqu'en vie publique, les vertus de la vie privée jusqu'en vertus de vie publique, en prolongeant, (il ne faut même pas dire en augmentant, en accroissant, en agrandissant), en prolongeant simplement la vie privée et les vertus de la vie privée en vie publique et en vertus de la vie publique sans l'ombre d'une interception. Par le ministère et dans la personne de ces saints les vertus privées étaient promues, prolongées vie et vertus publiques, devenaient vertus publiques, étaient *continûment* prolongées vertus publiques, par le ministère et dans la personne de ces saints les vertus privées recevaient en matière publique leur application pleine et directe. Les vertus publiques étaient les vertus privées elles-mêmes, devenues publiques, prolongées publiques, les mêmes devenues publiques. Un homme comme saint Louis était un homme, un saint qui gouvernait le royaume de France exactement, directement, rigoureusement comme un bon père de famille gouverne sa maisonnée, comme un père de famille chrétien gouverne sa femme et ses enfants, — sa *maison*. — C'est dire que dans la théologie chrétienne, dans la réelle chrétienté le gouvernement de la *maison de France* est directement *imité* du gouvernement de cette *maison de Nazareth* qui selon M. Laudet et dans la théologie de M. Laudet ne nous appartient pas. Mais

peut-être que le roi de France n'est pas un assez grand personnage, peut-être que saint Louis des Français n'est pas un personnage assez public pour M. Laudet.

§ 120. — *Deuxièmement* les saints y pourvoyaient en vivant, en continuant de vivre leur vie privée tout au travers, tout en dedans, tout en dessous de leur vie publique. La vie chrétienne est organisée de telle sorte, (et M. Laudet est le seul à l'ignorer), que quelles que soient les destinées publiques, quelles que soient les vocations publiques d'un chrétien le tissu même de sa vie privée n'en reçoit aucune altération, aucune atténuation, aucune diminution d'aucune sorte. Aucune atteinte. A quelques destinées, à quelques missions, à quelques vocations publiques qu'un chrétien soit appelé, il reste toujours chrétien, il vit toujours chrétien, sa chrétienté privée, sa vertu privée est toujours la même, a toujours à s'exercer aussi pleinement, aussi la même. La vie privée court sous la vie publique, entretient, soutient, porte, supporte, nourrit la vie publique. Les vertus privées courent sous les vertus publiques, entretiennent, soutiennent, portent, supportent, nourrissent les vertus publiques. Les saints publics, faisant du public, ne sortent pas du privé. Le privé est le tissu même. *Publica,* les missions publiques ne sont jamais que des émergences, des éminences. Les vocations publiques, les missions publiques ne sont jamais que des îlots ; et c'est le privé qui est la mer profonde. Il y a une liaison secrète, une affection secrète de la grâce pour le secret, pour la petite vie, pour la vie secrète, pour les petites gens. Les saints le savent bien, les saints le sentent

bien, et c'est pour cela que les saints publics restent en liaison constante avec la vie privée, avec la petite vie. En double liaison, *premièrement* en liant leur vie publique à leur vie privée, leurs vertus publiques à leurs vertus privées en telle sorte que cette vie publique n'est que cette vie privée continûment prolongée, et que ces vertus publiques ne sont que ces vertus privées continûment prolongées, la même, les mêmes, *deuxièmement* en liant leur vie publique à leur vie privée, leurs vertus publiques à leurs vertus privées en telle sorte que cette vie publique plonge perpétuellement dans cette vie privée, que ces vertus publiques plongent perpétuellement dans ces vertus privées. La vie privée, les vertus privées sont pour le saint public la réserve perpétuellement présente, où il plonge perpétuellement. Quand nous voyons les saints publics se retrancher perpétuellement dans le privé, rentrer à chaque instant, se retirer à chaque instant en arrière dans les humilités du privé, faire *retraite,* ne croyons pas que ce retour, que cette revenue en arrière est pour eux un exercice d'humilité, qui leur coûterait. C'est le contraire. C'est la mission publique qui leur coûte et au contraire c'est sur la vie privée, c'est sur les vertus privées qu'ils se rabattent. D'eux-mêmes. Pour se rassurer. Pour prendre appui et pour prendre nourriture. Quand nous les voyons se rabattre ainsi constamment sur la vie privée, sur les vertus privées, ne croyons point que ce soit un exercice, qu'ils s'imposent, qu'ils s'infligent, des épreuves, des expiations, pour payer leurs grandeurs. C'est au contraire par une retombée naturelle, surnaturelle naturelle, qu'ils reviennent, qu'ils retombent, qu'ils retournent

dans le privé. Quand on les voit dans toutes les *vies des saints* retourner aussi opiniâtrément dans le privé, dans les vertus privées on serait tenté de croire qu'ils y chercheraient un exercice, comme une expiation, une compensation d'humilité(s) à leurs grandeurs. Au contraire c'est alors qu'ils suivaient la pente. Ils revenaient faire dans le privé une reprise du courant de la grâce. On pourrait presque dire, on peut dire que la tentation était au contraire pour eux de rentrer dans le privé, de replonger dans la petite vie. La tentation était de fuir ces missions extraordinaires, ces missions extraordinairement périlleuses. De se cacher, de se terrer dans la petite vie. Loin que la vie privée, loin que les vertus privées fussent pour les saints publics un exercice, une épreuve, c'est au contraire la vie publique, c'est la mission publique qui était l'épreuve entre toutes, et c'est la vie privée, les vertus privées, la *mission* privée, la commune mission privée, la retraite, le silence, le secret, l'ombre, le coin, le jardin de la grâce, la petite vie qui était l'asile où ils retombaient. Les missions publiques faisaient jouer l'obédience. Les douces missions de la vie privée ne faisaient jouer que le reposement.

§ **121.** — Le peuple chrétien le sentait si bien, justes et pécheurs en communion avec ses saints le peuple chrétien le savait si bien que c'est pour cela que ce qu'il demandait à ses saints, à tous ses saints et notamment à ses saints publics c'était au premier chef, soit pour la totale part, soit pour la plus grande part, d'abord les vertus privées; d'abord la vie privée. Un saint n'était saint que si le tissu même de sa vie était sainte, que si

sa vie quotidienne était sainte, que si sa vie privée était sainteté. Ensemble c'était cela d'abord que le peuple chrétien demandait à ses saints et c'est cela d'abord, c'est cela en dessous que les saints savaient bien que leur peuple d'abord leur demandait. Car c'était cela le premier, et le commun, et la nourriture et la grâce. C'était cela le connu, le rassurant, le familier, le nourrissant, le gracieux. Un saint public qui rentrait dans du privé était un saint qui se rassurait. Cela est particulièrement sensible dans toute la mission de Jeanne d'Arc.

§ **122**. — C'est pour cela que si M. Laudet avait la moindre idée de ce que c'était réellement que la vie de la chrétienté il saurait que tous les procès d'Église ne portent à beaucoup près sur rien tant que sur la vie privée, sur les mœurs privées, sur les vertus privées. Ce que le peuple chrétien demandait avant tout et sur tout à ses saints c'était une vie privée, des mœurs privées, des vertus privées. Eh bien cette demande est en quelque sorte pour nous enregistrée *historiquement*, inscrite historiquement par ceci et en cette forme, notariée, que les procès d'Église requéraient avant tout et sur tout une vie privée, des mœurs privées, des vertus privées.

§ **123**. — Notamment si M. Laudet avait quelque idée, parmi les procès d'Église, de ce que c'est qu'un procès de canonisation il saurait que ce que ces procès, — publics, je pense, — requièrent avant tout du candidat ce sont une vie privée, des mœurs privées, des vertus privées. On demandait avant tout au candidat, — on

lui demandait officiellement et *publiquement,* monsieur Laudet, — on lui demande encore, — une vie privée, des bonnes mœurs, des mœurs privées, des vertus privées. On demandait avant tout au saint, — on lui demande encore, — d'être un bon chrétien. On ne lui demandait des choses extraordinaires, quand on lui en demandait, qu'après. — *Je suis bonne chrétienne,* — le mot terrible de Jeanne d'Arc au Procès, le mot du dernier retranchement, la litanie du dernier retranchement. Ce cri de la dernière agonie, du dernier combat, selon M. Laudet ne nous appartiendrait pas. M. Laudet n'est pas sans avoir entendu parler à la *Revue hebdomadaire* d'un certain sire de Joinville qui nous a laissé une *vie,* une *histoire de saint Louis.* Cette *vie* est en réalité une contribution *(historique)* à une enquête, à un procès de canonisation. M. Laudet nous concédera peut-être que saint Louis, roi de France, était un homme public. Alors comment se fait-il que dans cette *vie de saint Louis,* par le sire de Joinville, il y ait une partie entière, considérable, qui soit de cette vie privée qui censément ne nous appartient pas et que tout le reste du livre soit encore plein de cette même vie privée.

§ **124.** — Pareillement et pour ainsi dire parallèlement si M. Laudet avait quelque idée, si M. Laudet avait la moindre idée de ce que c'est qu'un procès d'hérésie, qui est censément comme l'envers d'un procès de canonisation, comme un procès de canonisation *en creux,* il saurait que dans un procès d'hérésie l'enquête, ou les enquêtes, ne portait sur

rien tant, n'entreprenait pour ainsi dire rien tant, ne saisissait rien tant, n'atteignait rien tant que la vie privée, les mœurs privées, les péchés privés, les vices privés.

§ **125.** — Particulièrement, et notamment, et presque éminemment, (Jésus seul étant éminent), et nommément pour en venir enfin à ce que nous voulions dire, à ce que nous avions à dire de Jeanne d'Arc si M. Laudet avait quelque idée, si M. Laudet avait la moindre idée de ce que c'était que les procès de Jeanne d'Arc, (qui furent, ne l'oublions pas, des procès d'Église, des procès ecclésiastiques), notamment et premièrement de ce que fut le procès de condamnation, (qui fut, ne l'oublions pas, un procès d'hérésie), si M. Laudet avait seulement ouvert son Quicherat, pas le France, monsieur Laudet, le Quicherat, le seul qui ait fait, qui nous ait donné une édition des *Procès,* il saurait que l'enquête, ou plutôt que les enquêtes portèrent pour une très grande part, et peut-être pour la plus grande part, sur les mœurs, sur la vie privée, sur des allégations atteignant les vertus privées.

§ **126.** — De sorte que, — et ce sera notre dernière conclusion sur ce point, — de sorte que ce que M. Laudet nous interdit de considérer dans la vie de Jeanne d'Arc, sa vie privée, ses vertus privées, ses mérites privés, ce n'est pas seulement le modèle et le support et le commencement et la nourriture et comme l'essence de sa vie publique, de ses vertus publiques, de ses mérites publics, mais c'est textuellement ce dont

le *Procès de Condamnation* est plein, et ce dont est plein le *Procès de Réhabilitation.* Le Procès de Réhabilitation consistant à *défaire* un procès d'hérésie.

§ **127.** — Car ce que les tribunaux d'Église, les procès d'Église, les enquêtes d'Église plus ou moins préparatoires ou confirmatoires demandaient au candidat ou à l'accusé, cet autre candidat, ce candidat à l'envers, ce qu'elles requéraient du candidat ou de l'accusé, ce sur quoi portaient les interrogatoires, c'était généralement, c'était pour une grande part, c'était généralement pour la plus grande part une matière privée.

§ **128.** — Or rien n'est aussi public, d'autre part, aussi fait en présence du peuple chrétien, qu'un procès d'Église, un procès de canonisation, un procès d'hérésie, un procès de réhabilitation, des enquêtes ecclésiastiques.

§ **129.** — Par conséquent et ce sera sur ce point notre formule dernière ce que les juges d'Église, ce que les enquêteurs d'Église demandaient *publiquement,* requéraient *publiquement,* recherchaient *publiquement,* absolvaient *publiquement,* condamnaient *publiquement,* honoraient *publiquement* c'était précisément généralement la vie *privée,* les vertus *privées,* les vices, les péchés *privés,* les mérites *privés.* Le saint avait constamment à faire ses preuves de pureté *privée.* On avait généralement à faire contre l'hérétique les preuves d'impureté *privée.* On peut dire que la méthode ecclésiastique en ces matières consistait essentiellement à

projeter sur la vie privée le flot de la lumière *publique,* pour l'édification du *peuple* chrétien. C'est qu'au fond pour le chrétien, monsieur Laudet, il n'y a point de privé ni de public, tout se passant également sous le regard de Dieu.

§ **130.** — Particulièrement c'est pour cela que nous savons que la vie dite *privée* de Jeanne d'Arc a été l'objet d'enquêtes incessantes, ou plutôt nous savons que Jeanne d'Arc, comme toute personne éminente en chrétienté, et qui se disait envoyée de Dieu, a été dans sa vie dite *privée* l'objet d'enquêtes incessantes. *Publier* le *privé,* c'est le principe même, c'est la méthode ecclésiastique même. Le vieux principe de la confession publique court sous toute chrétienté. Le chrétien dans la paroisse, dans la chrétienté, est toujours le premier chrétien dans la communauté, l'ancien chrétien, le fidèle antique toujours prêt, toujours soumis à la confession publique, à la commune et comme mutuelle confession.

§ **131.** — Enquête à Chinon, enquête à Poitiers en arrivant devers le roi; enquêtes à Paris; enquêtes à Rouen; enquêtes à Domremy et généralement en Lorraine; enquêtes partout et toujours ce n'étaient encore là pour ainsi dire que des enquêtes propres, que les enquêtes officielles, datées, temporaires, partielles et pour ainsi dire fragmentaires. En un certain sens particulières. Mais que sera-ce de cette enquête pour ainsi dire perpétuelle, littéralement perpétuelle que le peuple chrétien poussait sur ses saints aussitôt qu'un saint

avait commencé d'émerger sous le regard de tous. Pour qui a si peu que ce soit l'idée de ce que c'était que le monde chrétien, pour qui a seulement regardé un peu un texte, j'entends un texte authentique, un procès, une chronique, il est évident que ces saints, à peine signalés, vivaient sous le regard du peuple. Le peuple avait tellement soif d'en avoir, le peuple chrétien, tellement soif d'en trouver. Aussi dès qu'une âme un peu émergente était confusément signalée, averti par un secret instinct, si profond, de troupeau qui cherche son pasteur, tout le peuple chrétien se serrait autour du saint qui venait. Le peuple attendait le saint. Le saint qui montait montait dès lors, vivait dès lors sous le regard de tout un peuple, sous une sorte de surveillance de *dulie*. Cela est particulièrement sensible dans toute l'histoire de l'*avènement* de Jeanne d'Arc; et aussi, bien que moins apparemment, dans toute l'histoire de son règne, et de sa contestation, et de son martyre, et de sa captivité. C'était une enquête chrétienne continuelle, une *publicité* perpétuelle, une sorte de jugement commun public latent ambiant anticipant les jugements en forme, anticipant, escomptant le jugement dernier même.

§ **132.** — Le saint vivait, comme tel, sous le regard de tous. Une immense attente, une immense attention de communion était sur lui. Le saint tout entier appartenait à tous. *Omnibus totus*. Tout à tous. Dans ces âges d'une certaine rudesse il y avait même dans le peuple chrétien une certaine gloutonnerie de sainteté. Non pas seulement un certain appétit. Dans les chroniques, dans les textes authentiques le peuple nous

paraît souvent brutaliser les saints, (comme ensuite il en brutalisait les reliques), pour en retirer pour ainsi dire de force l'efficace.

§ 133. — « *L'accusée,* dit M. Laudet, *la controversée, la discutée, c'est précisément* toute *Jeanne d'Arc, au moins toute celle qu'il nous est permis de connaître, parce que c'est toute la missionnaire et toute la martyre ; et Jeanne ne nous appartient que missionnaire et martyre.* » — M. Laudet n'oublie qu'un point, c'est qu'à Jeanne d'Arc missionnaire et martyre ce que l'on contesta précisément, ce que l'on *controversa,* ce que l'on *discuta,* ce que l'on *accusa* ce fut précisément pour une très grande part, peut-être pour la plus grande part sa vie privée. Le procès de condamnation en est plein. De sa vie privée. Le procès de réhabilitation est plein des histoires de son enfance rapportées par les témoins, — publics je pense, — par les gens de son temps et de son pays.

C'est de cela même que tous les deux procès sont pleins.

§ 134. — Pareillement, éminemment Jésus naturellement ne pouvait enseigner, ne pouvait prêcher que par une prédication *publique.* On se demande comment il eût pu faire autrement. Prêcher, enseigner autrement. Il ne pouvait parler à son peuple, s'adresser à son *peuple* que *publique*ment. Mais qu'est-ce qu'il enseignait ainsi publiquement. Quelle était la matière de son enseignement, de sa prédication *publique.* La matière de son enseignement, de sa prédication *publique* était *privée.* Toutes ces histoires de calebasses, de lampes,

de boisseau, de veuves, de drachmes, de péagers, de porchers, de bergers, qu'il nommait pasteurs, de bouviers, de vignerons, de publicains, de fermiers, de métayers, de petits cultivateurs, d'infirmes, de vagabonds, de moissonneurs, de centeniers, de Samaritains, d'aubergistes, étaient-elles des affaires publiques, étaient-elles des affaires d'État. La place que tiennent les affaires d'État dans l'enseignement des Évangiles est infime. Les didrachmes, le tribut à César. Cela est presque anormal, cela fait presque tache dans le tissu de cet enseignement. Cela est presque d'un autre ton. Tellement toute la matière de cet enseignement *public* est une matière *privée*. Jésus enseigne *publiquement* à vivre en pauvre, à vivre *privément*, en homme non public. Littéralement ce que Jésus prêche, à l'extrême rigueur, dans toute la rigueur, dans l'extrême rigueur des termes ce que Jésus enseigne, ce n'est point à vivre comme il enseigne, c'est à vivre comme il enseigne à vivre, là est tout le débat, et il enseigne à vivre précisément comme il vivait lui-même avant de commencer à enseigner. Ce qui revient à dire que sa vie privée, telle qu'il l'avait vécue avant le commencement de son enseignement, public, était la matière de son enseignement, devint la matière dont ensuite il fit son enseignement. Ce qui revient à dire que pour Jésus même nous sommes conduits à nous rabattre du public sur le privé. Et il n'est pas étonnant que nous soyons conduits à le faire pour Jésus comme pour *les autres* saints si ce que nous avons dit de la représentation éminente des saints en Jésus, dans le détail même, correspondait à la réalité mystique.

§ **135.** — Particulièrement Jésus homme public, prédicateur et missionnaire, nous a formellement commandé de vivre *comme des enfants*. Matthieu, XVIII-3, *sicut parvuli*. Les enfants n'étant point généralement des personnages publics, Jésus-Christ lui-même nous rabat ainsi et en ces propres termes, lui-même étant homme et public, sur la vie de « quand nous étions petits ». Enfin si M. Laudet méprise les saints petits, les saints enfants, qu'est-ce qu'il fait de Bernadette. De tant d'autres. Il est constant que la Vierge aime mieux apparaître aux enfants.

§ **136.** — Cette représentation des saints entre eux et en Jésus jusque dans le détail, et par suite et avant au premier degré ce parallélisme des saints entre eux et avec Jésus, jusque dans le détail, n'est jamais peut-être aussi saisissante, ne s'impose peut-être jamais à la pensée chrétienne avec une autorité aussi saisissante que dans la considération de l'histoire de la sainteté de Jeanne d'Arc. Nul parallélisme mystique, nulle représentation mystique, d'un saint en un saint, d'un saint en Jésus, n'est peut-être poussée, dans toute l'histoire de la communion mystique, à un degré aussi saisissant que la représentation, dans le détail même, de Jeanne d'Arc en Jésus. Il faut tenir notamment que les *Mystères* de M. Péguy ne garderaient point leur propre couronnement si cette représentation mystique cessait un seul instant d'être la grande régulation interne de son œuvre.

§ **137.** — Redescendons à M. Laudet. Ce que M. Lau-

det ne veut pas voir, ce qu'il ne veut pas considérer, c'est que l'on fait quelquefois du public avec du privé, des hommes publics avec des hommes privés, et réciproquement. Les événements publics sont gros, sont nourris d'événements privés, et retentissent indéfiniment en événements privés. Les hommes publics sont gros, sont nourris d'hommes privés, et retentissent indéfiniment pour ainsi dire en hommes privés. Et réciproquement tous ces témoins qui vinrent, qui furent appelés de Domremy à Paris ou à Rouen au Procès de Réhabilitation ou à Reims, qu'étaient-ils que des petites gens, des pauvres, des gens privés, non publics, qu'une sorte de grande vocation brusque, une vocation d'ensemble, entraînait tout à coup à faire, à constituer la plus grande action publique, la plus grande opération, la plus grande œuvre publique. *Une telle, femme Un tel; une telle, femme un tel,* y a-t-il rien de plus saisissant, et vraiment de plus angoissant, que ce défilé de petites gens, que ce chapelet de pauvres et d'ignorants, — (mais ils savent la plus grande science, car ils ont été témoins du plus grand fait), — qui au Procès de Réhabilitation viennent innocemment apporter leur pierre au plus grand monument public, au plus grand monument de l'histoire. Pour moi je ne sais rien de si poignant au monde que les pauvres témoignages, ou plutôt que les témoignages pauvres de ces femmes qui se suivent comme à la procession, *une telle, femme une telle, née une telle, de la paroisse de Domremy*, les femmes de son âge, si elle avait vécu, qui l'avaient connue petite fille, qui avaient joué avec elle, qui l'avaient vu partir et qui viennent témoigner, apporter ici des histoires

non pas seulement au tribunal de l'histoire et du public, mais au tribunal du mystique, à un tribunal d'Église, au tribunal même de Dieu, sous la foi d'un serment sacré, aussi innocemment, aussi obscurément, aussi ignoramment comme elles témoigneraient sur le pas de leur porte, comme elles raconteraient des histoires au vieux curé du village.

§ 138. — Qui ne voit que c'est cela précisément, — et cela seul, — qui nous donne toute sécurité. Nous avons tellement confiance dans les hommes d'État, dans les hommes publics que nous ne nous sentons pas assurés qu'une histoire est grande, ni surtout qu'elle est authentique, je dis une histoire publique, une histoire d'État, aussi longtemps que nous la voyons fondée sur leurs (seuls) témoignages, et elle-même composée, fondée d'eux ; au moins d'eux seuls. Nous ne nous sentons rassurés au contraire, nous ne voulons qu'une grande histoire ait de la grandeur, et même qu'elle soit authentique, une histoire de mémoire, une histoire publique, une histoire d'État, une histoire d'histoire, que si nous sentons, que si nous savons qu'elle provient *directement* du peuple. Telle est la confiance que nous avons en eux et dans le *public*. Nous public, nous peuple, nous ne voulons que du peuple et du privé. Nous voulons qu'une grande histoire soit nourrie directement du peuple. Et une grande histoire profane et à plus forte raison une grande histoire sacrée. La confiance ne règne pas. La confiance aux publics, aux officiels, en définitive aux intellectuels. Nous voulons que toute grande histoire

procède directement du peuple. Alors, à ce compte seulement nous sommes rassurés, nous la tenons pour bonne. Pour valable. Pour authentique. Non apprêtée, non feinte, non livresque. Non similaire, non imaginaire. Nous nous méfions toujours de ce qui est intellectuel et public, de ce qui vient d'intellectuel et de public, de ce qui est composé d'intellectuel et de public. Cela nous paraît toujours incurablement imaginaire, scolaire. Nous voulons toucher le fond, le rude; le réel. Et nous avons l'impression de ne toucher le fond que quand nous touchons le peuple. Le reste est deuxième. Le peuple seul est premier. Nous ne voulons tenir l'épopée républicaine et impériale pour une épopée authentique que si nous avons les mémoires du capitaine, le témoignage du simple soldat. Ceci pour les héros. Et voici pour les saints. Alors seulement nous nous sentons rassurés. Alors seulement nous croyons que c'est du vrai, plus rigoureusement que c'est du réel. Alors seulement nous en voulons. Nous en voulons bien. Le peuple seul est la terre profonde. Le peuple seul témoigne. Pareillement pour les saints, parallèlement pour les saints nous ne nous sentons rassurés, nous n'en voulons bien, nous n'en voulons que quand ils sortent du peuple et nous sont apportés par le peuple, quand le peuple est là, quand le peuple témoigne, quand le peuple en répond, quand cette vieille femme, qui est mariée, qui a quatre enfants, vient à la barre et dit : *Je l'ai bien connue quand elle était petite, avant qu'elle aye quitté le pays. Elle était comme ci, comme ça. Tous les dimanches matins elle allait à la messe.* Alors nous la prenons. Alors nous disons : Ça y est,

Nous l'avons. Nous y sommes. Nous rions d'avoir enfin un texte. Nous rions de sécurité. Nous voulons que le peuple soit dans le tissu même, dans la texture. Les docteurs n'ont pas seulement la mémoire longue, les docteurs nous inspirent une confiance si modérée qu'aussi longtemps que nous voyageons en leur seule compagnie nous avons cette impression, à laquelle nous avons beau faire, que nous faisons un voyage imaginaire, cette impression de fouler un sol imaginaire. Le peuple seul nous rend la terre. La Sorbonne scholastique à cet égard vaut la Sorbonne sociologique. La Sorbonne du quatorzième siècle est aussi incapable de nous garantir un saint que la Sorbonne du vingtième siècle est incapable de nous garantir un héros. Le peuple seul garantit le héros. Le peuple seul garantit le saint. Le peuple seul est assez ferme. Le peuple seul est assez profond. Le peuple seul est assez terre.

§ **139.** — Il faut donc avoir le plus grand soin de noter selon qu'on prend le peuple en extension ou selon qu'on le prend en profondeur. Le *peuple* en extension fait naturellement le *public*. C'est même le même mot. *Populus, publicus*. L'un est le direct adjectif de l'autre. Mais en profondeur au contraire l'adjectif *peuple* montre bien que toute la force du peuple est dans son privé.

§ **140.** — Le peuple chrétien, d'ensemble et considéré comme un public, c'est-à-dire le peuple chrétien *en extension* ne reçoit comme saints (et comme héros) par un secret instinct que ceux qui lui sont garantis, qui lui

sont donnés tels par le peuple en profondeur, par des témoins peuples, et non pas, nullement ceux qui lui sont donnés tels par les savants.

§ **141**. — Nous peuple nous ne commençons de le croire, que celui-ci est un héros, que celui-ci est un saint, que quand ça nous est dit par du peuple, par des témoignages peuples fût-ce à travers des siècles temporels. Tout ce que les docteurs nous racontent est pour nous moins que rien.

§ **142**. — Ce qui revient à dire que du public composé de public, constitué de public, appuyé, garanti de public ne nous dit rien qui vaille et nous restera toujours suspect et imaginaire et que le seul public que nous voulons est un public fraîchement, récemment, *de novo,* premièrement composé, constitué, appuyé, garanti de privé. Ce n'est que diamétralement le contraire de ce que croit M. Laudet. Nous voulons que le héros sorte du peuple, soit du peuple. Nous voulons que le saint sorte du peuple, soit du peuple. Nous voulons que le public sorte directement et immédiatement du privé, soit directement et immédiatement du privé. Soit directement et immédiatement nourri du privé. Que le contact surtout n'ait point été rompu. Nous voulons que le saint sorte et soit de la paroisse. Et nous voulons que ce soit cette vieille paroissienne qui vienne nous l'attester.

§ **143**. — M. Laudet croit que l'on ne fait du public qu'avec du public. Que le public est pour ainsi dire

d'avance du public. Nous voyons au contraire que le public ne prend sa force que du privé, ne vient, ne tient, ne naît, ne croît que du privé. Ne tire sa nourriture que du privé. On ne fait du public qu'avec du privé. Ce public, qui nous appartient, ne se fait qu'avec ce privé, qui ne nous appartient pas. M. Laudet en est choqué. M. Laudet n'en avait pas vu si long. Mais M. Laudet n'a-t-il point entendu dire, (à la *Revue hebdomadaire,* ce centre de nos informations), que quelquefois on faisait des militaires avec des civils. Il faut dire à la décharge de M. Laudet que depuis quelque temps en effet on fait surtout des civils avec des militaires.

§ **144.** — M. Laudet ne nous permet pas de considérer l'enfance de Jeanne d'Arc ; il prétend que l'enfance de Jeanne d'Arc ne nous appartient pas. Mais lui qui a la superstition de l'histoire sait-il seulement que ces véritables historiens, Quicherat, Siméon Luce, ont *en historiens* étudié l'histoire de l'enfance exactement comme l'histoire de la mission et du martyre.

§ **145.** — Que le public ne puisse être, arriver que par du privé, par le privé, qu'il ne puisse incessamment se faire, se refaire, se renouveler que par du privé, qu'il soit pour ainsi dire et même littéralement en lui-même infécond, qu'il ne puisse pas ressortir de lui-même, se rafraîchir, se faire, se refaire, se renouveler de lui-même, sortir de soi, naître de soi, qu'il ne puisse pas être de soi, venir de soi et pour ainsi dire de son dedans, c'est ce qui apparaît par toute l'histoire. Par

et dans toute l'histoire temporelle et peut-être par et dans toute l'histoire spirituelle. Par l'histoire des individus, des familles, des races, des promotions, des peuples, des fondateurs, des générations, par l'histoire des destinations, des vocations des hommes et des peuples, par toute l'histoire de toutes les grandes personnes. Que le public ne puisse se recommencer, se nourrir de soi, qu'il soit frappé à cet égard d'une sorte de stérilité incessante et comme réfléchie, incessamment réfléchie, — (j'entends ce mot de réfléchie en son sens physique comme d'une réflexion organique comparable à la réflexion optique), — que le public ne puisse incessamment (se) recommencer, se nourrir que du privé, qu'il faille toujours reprendre du pied, repartir du pied, non seulement c'est ce qui apparaît par l'événement même, par toute l'histoire des producteurs, des grandes familles et des grandes promotions, des grands peuples et des grands hommes, mais c'est un phénomène qui se présente avec une telle constance, c'est un phénomène ensemble si apparent pour ainsi dire et si profond que l'on peut dire non seulement que c'est une loi historique, — (on demande des lois *scientifiques*, en voilà une), — et non seulement une loi scientifique, et non seulement littéralement une loi expérimentale, une loi d'expérience, et de la totale expérience même, d'une expérience et de l'expérience universelle, mais que cette sorte de loi si évidente est, fait une des grandes lois de la régulation interne de l'événement même.

§ **146**. — Ce qui revient à dire que ce que nous retrouvons ici, c'est cette loi même de *l'inscription*

historique si frappante, si saisissante pour tout regard désintéressé, pour tout regard qui veut voir. Loi singulière de l'inscription (historique) temporelle. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que par une sorte, par on ne sait quelle contamination du temporel, venue du temporel, cette loi reçoit on ne sait quel agrandissement, a obtenu on ne sait quelle survaleur, quel accroissement de portée, quel prolongement d'on ne sait quelle inquiétante, quelle mystérieuse domination jusque dans l'inscription spirituelle. L'histoire n'a aucune considération du public. Ou plutôt elle a considération du public pour éviter constamment d'y renouveler sa source. Elle fait du public. Mais elle ne veut le faire qu'avec du privé. Non pas accidentellement; mais constamment, essentiellement, légalement. Par son procédé même, par sa méthode la plus profonde. Il faudrait presque dire par un *processus*, tellement cette fois-ci cette méthode présente d'automatisme et presque de mécanisme scientifique. L'histoire ne passe pas où l'on veut. L'histoire passe où elle veut. Des hommes, des peuples, des promotions, des races sans nombre auraient fait des sacrifices inouïs pour être inscrits au livre temporellement éternel. L'histoire passe toujours ailleurs. Et à ceux qui ne voulaient rien elle donne tout. Ce sont toujours ceux qui ne s'y attendent pas, qui n'y pensent pas, qui ne savent pas ce que c'est qui sont frôlés, qui sont touchés, qui sont fauchés de la grande aile. Ce sont ces petites filles de paroisse, ces petites paysannes qui furent les sœurs de Jeanne d'Arc et qui femmes vinrent déposer au plus grand procès du monde après le procès de Jésus. Et ce furent

ces bateliers, ces pêcheurs, ces péagers qui furent comme arrachés au passage, comme entraînés, enlevés d'un coup d'épaule, comme râflés par le Fils de Dieu.

§ **147.** — *De quoi vous plaignez-vous?* dit M. Laudet. Je ne vous supprime que le cantique de Siméon, et le cantique de Zacharie, et le cantique de la Vierge, qui est devenu votre *Magnificat,* et quelques autres, qui ne vous *appartiennent* pas davantage. Ah j'oubliais. Je vous supprime aussi la moitié de la *Salutation angélique,* la première moitié, la salutation angélique propre, elle-même, *ave Maria, gratia plena,* la source et le jaillissement de grâce de votre salutation.

§ **148.** — *Après cela,* dit M. Laudet, et cela étant, et je étant cela il ne me restait évidemment plus qu'à inculper M. Péguy de *modernisme.* Je n'y ai pas manqué. « *Du mauvais modernisme.* » Je savais que cette inculpation, ou que cette allégation, ou que cette injure de modernisme était devenue dans un certain monde une inculpation, une allégation, une injure *omnibus,* une sorte de passe-partout de la délation. Il ne me restait donc plus qu'à me faire un peu délateur. D'une certaine délation. Je n'y ai point manqué. Je l'ai fait sournoisement toutefois. J'ai bien marqué que je n'inculpais M. Péguy que de mauvais modernisme. Ah si c'était du bon, n'est-ce pas, je ne dirais pas. Oui, on pourrait voir. On pourrait causer. Nous sommes bons. Nous ne demandons qu'à causer. Mais voilà, ce malheureux Péguy n'a pas de chance. Il tombe dans un modernisme, et justement c'est dans le mauvais. Comme ça se

trouve. Il y a des êtres qui sont bien malheureux. Il est bien malheureux. Enfin nous l'aimons bien.

§ 149. — Monsieur Laudet, monsieur Laudet ne vous frappez pas. Qu'est-ce que c'est que du *mauvais* modernisme, monsieur Laudet. Il n'y en a point de bon. Et le vôtre, qui est du modernisme tout court, monsieur Laudet, est forcément et en cela même du mauvais modernisme et du modernisme mauvais. Écrire ce que vous écrivez, nier, retrancher les principes essentiels de la foi, rompre, retrancher l'ossature même et dedans crier au (mauvais) modernisme, c'est renouveler le coup classique du larron qui crie *au voleur*. Vous avez raison d'ailleurs. C'est un coup qui réussit toujours.

§ 150. — *Vous avez tort,* monsieur, je vous assure, dit M. Laudet, vous avez tort de vous fâcher. J'ai bien crié au mauvais modernisme. Je me suis bien fait le délateur de ce mauvais modernisme. Mais je l'ai fait avec tant de réticence ; avec tant de sournoiserie ; retirant d'une main ce que j'avançais de l'autre. En vérité j'y fus contraint. Plaignez-moi plutôt. C'était bien pour le bien de ce Péguy. J'ai tant de dévouement. J'en étais tout chagrin. Je l'ai dit, et l'on peut m'en croire, sur un ton de dignité offensée qui n'a trompé personne, sur ce ton de commisération prude qui donne un avis au pécheur, sur ce ton de hauteur importante, de détachement, d'éloignement, de ne pas y mettre les doigts, sur ce ton de sévérité qui se plaint elle-même d'être si forcée d'être sévère : ... *« enfin, d'un mot qu'il ne me*

plaît guère d'employer, du mauvais modernisme. » Ce pauvre enfant, qui ne savait pas, qui n'avait pas l'habitude d'employer ce mot, voilà qu'on l'a forcé à l'employer. C'est encore ce Péguy qui l'a forcé.

§ 151. — Il souffre. Continuons l'inventaire de ce souffrant. Dans une note M. Laudet veut qu'il doive y avoir un *Mystère de la foi*. M. Laudet abuse. On ne lui demandait pas de la collaboration. Qu'il laisse donc les *mystères* de M. Péguy s'organiser comme ils voudront. Si M. Laudet savait un peu lire, s'il avait su seulement un peu voir, s'il avait compris si peu que ce fût non pas seulement au *mystère de la charité* mais à ce dur et tendre quatorzième siècle, et quinzième, mais à cette dure et tendre chrétienté et à toute chrétienté il saurait qu'il n'y a qu'un mystère que nous sommes sûrs qu'il ne puisse pas y avoir, et que c'est, comme par hasard, un *mystère de la foi*. La question de la foi, de croire ou de ne pas croire, non seulement ne se posait évidemment pas pour une sainte comme Jeanne d'Arc, mais si M. Laudet avait quelque idée, quelque intelligence de ce que c'était que ce peuple de chrétienté il saurait que cette question ne se posait ensemble pas plus pour tout le monde, pour toute cette chrétienté, il faudrait presque emprunter le langage des autres et dire : pour toute cette *humanité*. Elle n'était point faite comme ça. Elle n'était point d'une nature, elle n'était point faite de manière à douter de croire, à hésiter de croire. Littéralement les pécheurs n'en étaient pas plus tentés que les saints. Ce n'était pas leur genre. La tentation de ne pas croire ne devait venir qu'à de tout

autres mondes, à de tout nouveaux mondes, qui sont précisément les mondes modernes.

§ **152.** — Nous arrivons ici au faîte, à ce faîte de bassesse, nous atteignons à cette proposition dès longtemps annoncée, qui venait, qui venait, si scandaleusement extraordinaire que tout cœur chrétien en sera révolté dans ses sources les plus profondes. A vrai dire nous n'y parvenons pas encore d'une seule traite. Ce serait trop de courage. Nous n'y parvenons d'abord que par l'étape d'une inquiétude. « ... *qui n'est peut-être pas plus voisine du vrai,* nous dit M. Laudet dans son français si incurablement incertain, *que l'inexplicable prédestinée qu'on nous enseignait jadis.* » Ou cette inquiétante, ou cette insidieuse phrase ne veut rien dire, ce qui me paraît tout de même un peu difficile, ou qu'est-ce que c'est que cette *inexplicable prédestinée qu'on nous enseignait jadis* et qui n'était pas *voisine du vrai.*

§ **153.** — N'en doutons point. Cette *inexplicable prédestinée* qu'on enseignait jadis à M. Laudet et que M. Laudet aujourd'hui trouve si peu *voisine du vrai,* c'est tout tranquillement la Jeanne d'Arc du catéchisme; c'est encore ici le catéchisme qui revient; je veux dire c'est la Jeanne d'Arc comme elle ressort de tout l'enseignement du catéchisme sur les saints. En un mot c'est la *légende* qui revient sous cette nouvelle forme. C'est encore la Jeanne d'Arc de « quand nous étions petits ». Dans l' « inexplicable » français de M. Laudet, *voisine* veut dire à peu près *voisine; vrai* veut dire *réel; inex-*

plicable veut dire *mystique; prédestinée* veut dire *appelée, élue;* commandée, vouée; *vocata; on* veut dire *« les curés »,* notamment le malheureux curé qui eut M. Laudet dans son catéchisme; *nous* veut dire *nous autres modernes* qui heureusement ne sommes plus si bêtes; nous autres modernes qui enfin; nous autres qui sommes libérés; *enseignait* veut dire *enseignait; jadis* veut dire *dans le temps,* enfin, vous comprenez, dans les temps d'ignorance.

§ **154**. — ... *« qui n'est peut-être pas plus voisine du vrai que l'inexplicable prédestinée qu'on nous enseignait jadis. »... L'inexplicable prédestinée qu'on nous enseignait jadis,* je ne sais pas si on saisit bien, dans cette formule où il n'y a pas un mot juste, pas un mot propre, je ne sais pas si l'on entend dans cette formule tout le mépris que l'auteur y a mis pour nous autres imbéciles qui croyons encore au catéchisme et à l'histoire sainte. *Jadis* surtout est un chef-d'œuvre, dans son genre; et même dans tous les genres. *L'inexplicable prédestinée qu'on nous enseignait* **jadis**. *Jadis,* vous comprenez, c'est *dans le temps;* dans le temps qu'on était bête; dans la nuit obscure du moyen-âge; dans le temps qu'on allait au catéchisme; *qu'on nous enseignait jadis;* qui sait, du temps que M. Laudet lui-même allait au catéchisme (tout le monde a eu ses faiblesses), et croyait peut-être lui-même aux enseignements de son curé. *L'inexplicable prédestinée qu'on nous enseignait jadis. — Jadis,* mes enfants, c'étaient ces temps ténébreux où des peuples entiers, où des peuples d'imbéciles recevaient dans les dernières des paroisses,

dans les plus misérables catéchismes, par le ministère des plus pauvres curés, les enseignements de l'Église. — *Jadis,* mes amis, c'étaient ces temps reculés où le haut esprit de M. Laudet ne s'était point encore ouvert aux lucidités, aux intelligences, aux *explications* du monde moderne.

§ **155.** — Ce qui n'est pas plus voisin du vrai, pour M. Laudet, ou plutôt celle *qui n'est pas plus voisine du vrai,* — (et encore il y a un *peut-être* qui donne à entendre que celle qui vient est tout ce qu'il y a de moins voisin du vrai), — c'est tout ce qu'il y a de plus réel pour nous, c'est peut-être ce qui seul est réel pour nous, ce qui au moins pour nous est la source de tout réel, c'est *la surnaturelle Jeanne d'Arc, enfin sainte Jeanne d'Arc.*

§ **156.** — Quand nous disons *la Jeanne d'Arc du catéchisme et de l'histoire sainte* nous voulons dire de cette sorte de petite histoire sainte de la chrétienté qui accompagnait au catéchisme et suivait l'histoire sainte du peuple d'Israël.

§ **157.** — Déjà dans une phrase extrêmement douteuse, de forme et de pensée, (ce qui va souvent ensemble), fort mal écrite, ou plutôt pas écrite du tout, où M. Laudet représentait que M. Péguy « *tentait d'enchaîner la chimère...* » il semblait bien, sous l'incertitude hasardeuse et sous le goût douteux ou plutôt non douteux des expressions, que *la chimère* à enchaîner était la sainteté même.

§ **158.** — Par ces chemins d'incertitude, par ces étapes d'inquiétude et par ces relais douteux nous sommes arrivés enfin; enfin nous gravissons; enfin nous parvenons à ce faîte de bassesse, à cette proposition si scandaleusement extraordinaire que l'on se demande comment cet homme a pu l'écrire. « — *Je l'imaginais,* dit-il de Jeanne d'Arc enfant, *je l'imaginais plus naïve. Comment,* **sans cela,** *en eût-elle* **cru ses voix ?**

§ **159.** — Si on ne voyait pas, si on ne trouvait pas cette proposition imprimée tout de son long dans la *Revue hebdomadaire,* on n'y croirait pas, on se demande comment elle a pu passer par la tête de son auteur. Elle est si extraordinaire qu'elle en est toute saisissante, proprement toute suffocante, et que tout de suite on voit bien qu'on n'a rien à y dire. Et qu'on n'aura jamais rien à y dire. Quand Jeanne d'Arc entend et voit ses *voix,* quand une sainte reçoit sa vocation par le ministère d'autres saintes, M. Laudet en conclut qu'elle était *naïve.* — *Je l'imaginais plus naïve. Comment, sans cela, en eût-elle cru ses voix?*

§ **160.** — Cette proposition est si effarante qu'elle porte avec soi son propre commentaire. On est tout bête. On n'a rien à dire. On regarde la phrase comme un idiot. — **Je l'imaginais plus naïve.** *Comment,* **sans cela,** *en eût-elle cru ses voix?*

§ **161.** — Dans cette extraordinaire proposition, digne couronnement de tant d'hérésies, apparaît enfin

la véritable pensée de M. Laudet, ou plutôt le fond de la pensée de M. Laudet. Le fond de la pensée de M. Laudet, disons-le sans fard, c'est que ceux qui croient sont des imbéciles. C'est que de croire c'est bon pour des gens comme nous autres. Mais un grand seigneur, mais un grand, mais un haut esprit comme lui. Pensez donc; le directeur de *la Revue hebdomadaire*. M. Laudet lui-même. Le fond de la pensée, (s'il est permis de parler ainsi), de M. Laudet lui-même, c'est que de croire c'est bon pour nous autres imbéciles. Que celui qui croit, n'est-ce pas, est toujours un peu sot, entre nous, un peu niais, un peu *naïf*. Que c'est un bon type. Qu'il faut encourager cela (ou *ça*), naturellement, pour le monde, oui, pour les femmes, pour les enfants, pour les curés de campagne, pour les *petites* gens, pour les pauvres, pour les misérables, mais que nous autres, n'est-ce pas, entre hommes, au fumoir... — Eh bien oui, on sait à quoi s'en tenir. On sait faire la part de ce qui est raisonnable.

§ **162.** — Tout dans les allégations précédentes nous acheminait à ce fond de la pensée de M. Laudet. C'est là qu'allaient, c'est là qu'aboutissaient ces tentatives, ces échelonnements, ces éclaireurs, ce « *rationalisme blasphématoire de Thalamas* », (comme si le rationalisme de M. Laudet n'était pas infiniment plus blasphématoire), (dans sa froideur polie et si distinguément méprisante), ces « *pieuses et laïques exégèses* », et « *notre populaire histoire de France* », et « *quand nous étions petits* », et « *surnaturelle* » et « *sainte* », (« *enfin sainte Jeanne d'Arc* », sainte

placée ici ainsi comme une sorte de citation, en style indirect, et sur un infléchissement ayant, recevant on ne sait quel singulier ton d'un mépris). (Et *enfin* placé aussi curieusement, aussi malheureusement). Enfin on n'en sortirait pas, de nuancer le ton du mépris intellectuel de M. Laudet pour les plus profondes réalités de notre foi.

§ **163.** — Là se rendaient, c'est là qu'allaient, c'est là qu'aboutissaient ces alignements d'éclaireurs, tant de paroles douteuses, ou malheureusement non douteuses, tant de pensées plus douteuses encore. Tant de paroles véreuses, tant de pensées plus véreuses encore. « *Qu'on entende surtout bien,* — (oui on entend, monsieur Laudet), — *qu'on entende surtout bien que ce n'est pas ici une entreprise historique. Péguy ne* raconte *pas Jeanne d'Arc. Il ne s'est pas entouré de documents. A-t-il lu seulement les histoires, les pièces du procès ? Je n'en sais rien. Il la* représente; *il la ranime, présente au milieu de nous une seconde fois. La légende lui suffit; il ne la critique pas; il la regarde avec des yeux clairs de Français, et aussi cette vivante empreinte, ce sillon lumineux que Jeanne d'Arc a tracé et qui se lit encore sur tout le pays de France.* »

§ **164.** — Tant de paroles douteuses, tant de paroles véreuses, tant de paroles creuses, tant de cogitations intellectuelles et vaines, *cogitationes inanes,* tant de tristes annonciateurs. « *Négliger l'histoire et lui préférer la légende, pour nous restituer plus sûrement*

la vraie Jeanne d'Arc !... » — ... « *d'inquiétude, parce qu'un poète était devant moi qui tentait d'enchaîner la chimère...* »

§ **165.** — Triste cortège, tristes appariteurs. — « *L'accusée, la controversée, la discutée, c'est précisément* toute *Jeanne d'Arc, au moins toute celle qu'il nous est permis de connaître, parce que c'est toute la missionnaire et toute la martyre ; et Jeanne ne nous appartient que missionnaire et martyre, de même que le Christ ne nous appartient qu'après le jour où il lui plut, — (où il lui plut,* quelle dévotion, monsieur l'intellectuel, quelle soumission aux volontés du Christ), — *où il lui plut de sortir de ses longues années d'ombre épaisse.* — (ceci c'est bien encore une délicatesse d'intellectuel, de ne pas saisir la vie privée. Monsieur l'intellectuel est trop discret, que de saisir une vie privée). — *Le reste,* — (peste, monsieur l'intellectuel, quelle galanterie dans l'expression; alors tout ce que nous avons dit, tout ce que nous avons vainement essayé de nombrer, c'est *le reste;* voyons ce qu'il advient de ce *reste.) — Le reste, surtout quand ce reste consiste* — (nous savons à présent, au moins en partie, monsieur Laudet, un peu en quoi *ce reste consiste) — surtout quand ce reste consiste à vouloir expliquer la sainteté,* — (monsieur Laudet tantôt vous nous arguez d'expliquer, et tantôt vous nous arguez d' « *inexplicable* prédestinée »), — *à vouloir expliquer la sainteté, la* représenter, *à démêler le sublime amalgame — (démêler le sublime amalgame,* quel français, monsieur Laudet ; *démêler : sublime : amal-*

game; peut-on mettre plus de grossièretés en trois mots, plus de lourdeur pataude et d'inconvenances; et d'inconventions) — *à démêler le sublime amalgame qui, dans une âme, mêle aux ferments humains* — (oui, oui, mais n'interrompons plus, il faut en finir) — *mêle aux ferments humains l'inconnaissable vertu divine, à prétendre discerner la mesure de conscience qu'une âme sainte a de sa sainteté, je sens obscurément* — (oh voui, monsieur Laudet, vous sentez obscurément; mais aussi vous pensez et vous écrivez clairement) — *... que c'est... enfin, d'un mot qu'il ne me plaît guère d'employer, du mauvais modernisme. »*

§ **166.** — Triste cortège; tristes annonciateurs; nous y arrivons. — ... *« qui n'est peut-être pas plus voisine du vrai que l'inexplicable prédestinée qu'on nous enseignait jadis. »* — Nous atteignons. — *« — Je l'imaginais plus naïve. Comment, sans cela, en eût-elle cru ses voix? »* — Nous en trouverons d'autres, des postcouronnements.

§ **167.** — Il faut se garder ici de parler de catholicisme mondain et de croire que nous querellons au catholicisme mondain. Ceci est infiniment plus grave. Quelles que soient les faiblesses du catholicisme mondain, il est un catholicisme tout de même. Il est un mauvais catholicisme, mais enfin il est un catholicisme. Le catholicisme de M. Laudet n'est pas un catholicisme du tout. Il n'est même pas un christianisme du tout.

§ **168.** — Je ne dis point que M. Laudet n'ait point très proprement le vice de mondanité. Mais il fait de ce

vice pour ainsi dire un usage infiniment plus grave que le catholicisme mondain. Le catholicisme mondain est un mauvais catholicisme. C'est un très mauvais christianisme. Si en dépression pourtant que soient ses faiblesses, ce ne sont jamais que des faiblesses de dépression et d'affaiblissement. Ce ne sont point si je puis dire des faiblesses d'injonction, de commandement. Quelque légitime répulsion, quelque pitié qu'inspire le catholicisme mondain, au moins il a conscience, il a connaissance de sa faiblesse et ne veut point la faire prendre pour de la force. Il ne présente point sa faiblesse comme une force, pour une force. Il ne s'en vante pas. Il n'est pas fier de sa faiblesse. Il avoue son affaiblissement pour un affaiblissement. Il avoue sa dépression pour une dépression. Il ne commet point cette double faute, *premièrement* d'en faire des propositions, et *deuxièmement* de vouloir imposer ces propositions ; *premièrement* d'en faire des propositions, et *deuxièmement* de ces propositions elles-mêmes de faire des commandements. Ainsi le catholicisme mondain peut être haïssable, il peut être méprisable, il peut être condamnable, il peut être misérable, c'est-à-dire il peut être pitoyable. Mais il n'est point hérétique, ni au premier ni au deuxième degré. Il ne se porte point candidat à l'hérésie. Il ne se meut que dans l'ordre du péché. Péché de bassesse, péché de faiblesse, qui sont péchés de paresse. Mais il ne se porte point jusque dans l'ordre de l'hérésie.

§ **169.** — Tout autre est l'attitude, doublement autre, et doublement pour ainsi dire infiniment plus grave est la situation de M. Fernand Laudet. Son vice de monda-

nité le porte pour ainsi dire doublement infiniment plus loin. *Premièrement* M. Laudet fait des propositions; et *deuxièmement* il nous les enjoint. *Premièrement,* au premier degré M. Laudet propose; *deuxièmement,* au deuxième degré M. Laudet impose. *Premièrement,* au premier degré M. Laudet fait des propositions. A quel point, jusqu'où hérétiques, nous l'avons peut-être assez vu. *Deuxièmement,* au deuxième degré M. Laudet fait des commandements. Sur quel ton, l'homme qui dit : *Ceci vous appartient, ceci ne vous appartient pas,* dans la vie de Jésus et des saints, — de quel ton nous l'avons peut-être assez vu. De ses propositions hérétiques M. Laudet fait des commandements hérétiques. Il est hérétique de proposition(s) et hérétique de commandement.

§ **170.** — Il est tout injonction. Il est un des plus hauts spécimens de l'homme qui ne croit pas et qui prétend limiter la foi des autres. Il est l'homme qui dit, d'un air entendu : *Mais oui, nous savons bien ce que c'est, nous savons bien ce qu'il en est.* Il est pour une religion raisonnable. Il est l'homme qui dit : *Il faut être raisonnable.* Disons le mot : Il est l'homme qui veut, il est l'homme qui dit : *Il faut une religion pour le peuple.*

§ **171.** — Ce qui est bien, en un sens, l'injure la plus profonde que l'on ait jamais adressée à notre foi. Mais encore une fois il ne s'agit point de signaler cette vieille injure toutes les fois qu'elle se représente. Il s'agit ici d'un homme, il s'agit ici d'une revue qui se donne

comme « bien pensante », qui essaie de se faire une clientèle dans le monde catholique. Là est la tentative de détournement des consciences fidèles que nous ne cesserons point de dénoncer.

§ **172.** — Rien n'est aussi dangereux pour notre foi que cet athéisme déguisé. Tout n'est point perdu, il s'en faut, avec un athéisme révolutionnaire. Des charités malentendues, des flambées de charité peuvent y brûler détournées, qui quelque jour seront reconduites. Mais il n'y a rien à faire avec un athéisme réactionnaire, avec un athéisme bourgeois. Il n'y a rien à attendre, il ne faut rien *espérer* d'un athéisme réactionnaire, d'un athéisme bourgeois. C'est un athéisme sans étincelle, qui ne s'allumera, qui ne flambera jamais. C'est un athéisme sans charité, et même sans imitation ni contrefaçon de charité. C'est donc un athéisme sans espérance. L'espérance ne peut jouer que dans un certain minimum de charité. L'espérance, la lueur d'espérance ne peut s'allumer que d'un certain feu. De l'athéisme réactionnaire, de l'athéisme bourgeois on ne peut rien attendre, que cendre et que poussière, parce que tout n'y est que mort et que cendre.

C'est un athéisme sans espoir.

§ **173.** — Honte à celui qui a honte. Il ne faut pas seulement considérer, dans un athéisme, de combien la foi manque, mais d'où vient qu'elle manque. C'est-à-dire il ne faut pas considérer seulement, il ne faut pas compter seulement, il ne faut pas mesurer seulement en *extension*, en *géographie* quelle est la surface de la

commune foi, de la commune créance qu'un cœur pour ainsi dire ne recouvre plus. Et de voir et de compter et de mesurer ce qu'il recouvre encore et par un calcul, par une *règle des fractions* de calculer la proportion, le rapport de l'une et l'autre, de la surface fidèle et de la surface infidèle, à la commune surface totale. Il faut voir, surtout il faut voir, surtout il faut examiner *en profondeur,* en *géologie,* d'où vient le manque dans les surfaces manquantes. Il y a des manques très larges, qui ne sont point profonds. Il y a des manques très étroits, qui sont profonds infiniment. Il y a des manques qui épouvanteraient en surface, dont il ne faut que rire.

§ **174.** — De toutes les causes de manque la plus injurieuse pour notre foi, une des plus fréquentes malheureusement dans le monde moderne, la plus pernicieuse sans aucun doute, la plus méprisable, la plus laide, la plus offensante pour notre foi, la plus honteuse aussi, la seule honteuse même peut-être est évidemment la honte. C'est malheureusement celle de M. Laudet. Honte au honteux. La honte implique une telle lâcheté qu'elle est sans ressource. Honte, malheur à celui qui a honte. La honte seule est honteuse. Nous n'avons que faire parmi nous de *chrétiens honteux,* au sens de ce mot, de cet adjectif, où l'on dit : *un pauvre honteux.*

§ **175.** — On peut croire ou ne pas croire, ce sont deux situations différentes. Pour nous chrétiens l'une est la situation fidèle, l'autre est la situation infidèle. Pour nous les infidèles sont des hommes qui ne sont pas éclairés.

On peut croire plus ou moins en *extension,* en *géographie.* C'est-à-dire la créance particulière, individuelle peut recouvrir une partie plus ou moins grande de la commune surface totale. Ce sont des gradations et des variations sans nombre de situations partiellement fidèles, partiellement infidèles. Pour nous chrétiens les partiellement fidèles partiellement infidèles sont des hommes qui ne sont que partiellement éclairés.

§ **176.** — Mais que dire de l'homme, et n'encourra-t-il pas le commun mépris, le mépris des uns et des autres, des fidèles et des infidèles, que dire de l'homme qui veut tromper les uns et les autres, qui veut toucher aux deux guichets, qui veut jouer les deux jeux, tenir les deux termes ensemble du pari, émarger aux deux listes, figurer à la fois sur les listes temporelles et sur la liste éternelle. L'homme qui d'une main *fait semblant de croire* pour se faire une grosse carrière temporelle dans le monde bien pensant, tromper les catholiques, se faire une (grosse) clientèle catholique; et de l'autre main. De l'autre main l'homme qui a honte, l'homme qui tremble de honte que quelquefois *on ne croie qu'il croit.*

§ **177.** — *Vae tepidis;* malheur aux tièdes. Honte au honteux. Malheur et honte à celui qui a honte. Il ne s'agit point tant ici encore de croire ou de ne pas croire. Et quelle est la surface de recouvrement et les manques de recouvrement de la créance. Il s'agit de savoir quelle est la source profonde de l'incréance, quelles sont les profondeurs de ces manques, d'où viennent, d'où remon-

tent ces incrédulités. Or nulle source n'est aussi honteuse que la honte. Et la peur. Et de toutes les peurs la plus honteuse est certainement la peur du ridicule, d'être ridicule, de paraître ridicule, la peur de passer pour un imbécile. On peut croire ou ne pas croire (enfin nous nous entendons ici). Mais honte à celui qui renierait son Dieu pour ne point faire sourire les gens d'esprit. Honte à celui qui renierait sa foi pour ne pas donner dans le ridicule, pour ne point prêter à sourire, *pour ne point passer pour un imbécile. Il s'agit ici* de l'homme qui ne s'occupe point de savoir s'il croit ou s'il ne croit pas. Il s'agit de l'homme qui n'a qu'un souci, qui n'a qu'une pensée : *ne pas faire sourire M. Anatole France.* Il s'agit de l'homme qui vendrait son Dieu pour ne pas être ridicule. Il s'agit de l'homme qui craint, de l'homme qui a peur, du malheureux qui tremble dans sa peau de la peur d'avoir peur, de la peur d'avoir l'air, de la peur d'avoir l'air d'être dupe (de ce qu'il dit), de la peur de faire sourire un des augures du Parti Intellectuel. Il s'agit de l'homme, du malheureux apeuré, qui regarde de tous les côtés, qui lance timoré des regards circonvoisins pour être bien sûr que quelqu'un de l'honorable assistance n'a point souri de lui, de sa foi, de son Dieu. C'est l'homme qui lance tout autour de lui des regards préventifs. Sur la société. Des regards de connivence. C'est l'homme qui tremble. C'est l'homme dont le regard demande pardon d'avance pour Dieu ; dans les salons.

§ **178.** — Telle est malheureusement exactement la situation de M. Laudet, ou de M. le Grix, selon qu'il se

nomme. Tout son article tremble, tout son article sue la peur de paraître croire aux yeux du Parti Intellectuel. — *Voyons, vous m'entendez bien, je ne suis pas si bête que de croire tout, je ne suis pas si bête que de croire ça,* tel est le *leit-motiv* honteux, le *leit-motiv* de couardise qui court sous tout cet article. Et surtout *je ne suis pas si bête que de croire comme eux,* que de croire comme tout le monde, que de croire comme le commun, comme les petites gens, que de croire comme les pauvres, comme les enfants, comme les peuples. *Et vous m'entendez bien,* comme le dit cette vieille chanson de soldats.

§ **179.** — Bannir de chrétienté tout ce qui en est, tout ce qui en fait la source et la force. Il y a longtemps que nous n'avions pas assisté peut-être à une telle entreprise de démolition de la chrétienté du dedans, en son dedans. Retrancher, bannir de chrétienté l'enfance même, qui en est certainement la source la plus pure. Supprimer des sources de sainteté cette enfance qui en est certainement la source la plus pure. La source première. La plus antique, la plus aimée, la plus profonde source. Enfin M. Laudet n'a donc jamais entendu parler, même dans le monde, il n'a donc jamais entendu passer ces expressions, même en musique : *la sainte enfance, l'enfance du Christ.* M. Laudet n'a donc jamais vu passer dans les rues une bande de petites pensionnaires, et on ne lui a jamais dit : *C'est la Sainte-Enfance.* Si M. Laudet supprime, si M. Laudet abroge de la sainteté l'enfance, qu'est-ce que M. Laudet fait des saints enfants, les

plus purs, les plus tendres, les plus célestes, et sans parler ici des saints Innocents qu'est-ce que M. Laudet fait de cette glorieuse enfance de sainte Geneviève, qui demeurera dans les siècles la lumière de Paris, comme l'échec de Jeanne d'Arc en demeurera la grande ombre.

§ 180. — Je ne crois pas que l'on ait assisté depuis longtemps à une pareille tentative de désorganisation du christianisme. De la chrétienté même. Si vous retranchez du christianisme, monsieur Laudet, de la chrétienté, de la sainteté, de *ce qui nous appartient* l'enfance du Christ, que faites-vous de ces innombrables œuvres dont nos cathédrales sont pleines. Que faites-vous de nos cathédrales mêmes et de nos églises. Que faites-vous de tant d'œuvres, non point œuvres d'art seulement, comme les voient nos modernes, mais œuvres d'une éternelle piété. Œuvres qui ne se détachent point du culte et de la prière et de l'adoration au point qu'elles sont comme, qu'elles sont littéralement une inscription charnelle, une inscription temporelle, une inscription lapidaire, pétrée, dans la pierre même, du culte et de la prière, la plus intérieure, et de l'adoration la plus intime. Le corps de l'adoration. Œuvres de pierre, inscriptions, incorporations ; œuvres dont il ne faut pas dire seulement qu'elles font corps avec le culte, qu'elles font corps avec la prière, qu'elles font corps avec l'adoration; mais œuvres dont il faut dire qu'elles sont le corps même du culte, le corps même de la prière, le corps même de l'adoration. L'inscription dans la dure, dans la temporelle, dans l'extérieure pierre, de la vie intérieure la plus profonde

et la plus tendre. Œuvres qui ne se séparent point non seulement du culte et de la prière et de l'adoration, mais œuvres dans l'église qui ne se séparent point de l'église, œuvres dans la cathédrale qui ne se séparent point de la cathédrale. Œuvres qui ne sont point seulement l'ornement et le couronnement, œuvres qui sont le tissu même de l'église et de la cathédrale, la texture, la pierre dans la pierre. Et les églises et les cathédrales ne sont pas seulement des maisons, générales, et ces œuvres ne sont pas des objets, particuliers, qui y sont placés. Logés dans ces maisons. Mais les unes et les autres, les cathédrales et les œuvres, ensemble, les unes dans les autres et les autres logeant les unes, ensemble sont le même tissu, la même pierre, le même monument temporel éternel, ensemble la même inscription éternelle, historique, temporelle, ensemble le même dur corps charnel de culte, de piété, le même dur corps creusé de prière et de vie intérieure et d'éloquente, de si éloquente adoration muette. Nouvel iconoclaste c'est pourtant ces œuvres, c'est ces vingt siècles d'inscription que M. Laudet entend nous nier. C'est ces vingt siècles de mémorialiste inscription que ce commandeur entend nous supprimer, nous retirer, nous abroger, nous retrancher ; nous interdire. Vous n'avez donc jamais vu, monsieur Laudet, dans une de nos églises ou de nos cathédrales, où ils sont à leur place, ou du moins dans une exposition ou dans un musée, où ils ne sont pas à leur place, tableau ou statue, toile ou bois ou pierre vous n'avez donc jamais vu *l'enfant* Jésus porté sur les bras de sa mère, et sainte Anne, et saint Jean-Baptiste, et le vieux Joachim, et saint Joseph. Et

Zacharie et sainte Elisabeth. Ces deux ou trois ménages. Et dans un coin le donateur avec ses fils; et dans l'autre coin la femme du donateur avec ses filles; et dans le fond un beau village français.

§ **181.** — Bannir de chrétienté la jeunesse, nous retrancher de notre christianisme l'enfance notre premier héritage, fleur de chrétienté, source de notre grâce. Retrancher, bannir de chrétienté la pauvreté, le travail, la famille, ces trois piliers de toute vie, quelle tentative de décomposition organique, de désorganisation, de démembrement. Alors M. Laudet n'a jamais entendu parler de la *très sainte Pauvreté,* et des Noces du Saint et de la Pauvreté.

§ **182.** — Bannir de chrétienté, retrancher la maladie, cette fabrique portative de martyre, cette fabrique de martyre à domicile. Quand au contraire la maladie fait partie si intégrante du mécanisme de la sainteté que l'on ne sait pas si les saints malades ne sont pas les plus grands d'entre les saints. Quand la maladie fait une pièce si essentielle du mécanisme même, de l'articulation de la sainteté que l'on ne sait pas si un saint comme saint Louis est plus grand comme roi, comme croisé, ou comme malade. A tel point que Joinville, qui était peut-être un aussi grand docteur en chrétienté que M. Laudet, et un aussi grand clerc, voulait qu'on le mît au nombre des martyrs, et non pas seulement, comme on le fit, au nombre des confesseurs. Tant il est vrai que pour le peuple chrétien la grande peine fait un véritable martyre. I. 5. *Et de ce me semble-il que*

on ne li fist mie assez, quant on ne le mist ou nombre des martirs, pour les grans peinnes que il souffri ou pelerinaige de la croiz, par l'espace de six anz que je fu en sa compaignie, et pour ce meismement que il ensui Nostre-Signour ou fait de la croiz. Car se Diex morut en la croiz, aussi fist-il; car croisiez estoit-il quant il mourut à Thunes.

§ **183.** — I. 2... *La premiere partie si devise comment il se gouverna tout son tens selonc Dieu et selonc l'Eglise, et au profit de son regne.* — Dans cette première partie combien de vie privée. Et même dans la deuxième. *(et à l'aide de Dieu li livres est assouvis en dous parties). La seconde partie dou livre si parle de ses granz chevaleries et de ses granz faiz d'armes.*

§ **184.** — C'est défaire le christianisme que d'en retirer la misère, la pauvreté, la maladie. Réciproquement et ensemble c'est défaire la misère, la pauvreté, la maladie, que d'en retirer la chrétienté, intérieure, le christianisme. Le christianisme est le grand régulateur, interne, de la misère, de la pauvreté, de la maladie. La misère, la pauvreté, la maladie est certainement un ressort, un grand régulateur interne du christianisme.

§ **185.** — Retranchant la vie privée M. Laudet décentre le christianisme. Toute chrétienté aboutit à ce couronnement de la croix. Mais toute chrétienté commence à ce rude berceau que fut une crèche.

§ **186.** — Tout malade peut se faire une croix, s'éle-

ver au martyre, s'élever jusqu'à participer à la Passion. Faire de son lit un gril et un chevalet. C'est donc que cette distinction du public et du privé ne tient pas au regard de Dieu.

§ 187. — « *Comment, sans cela, en eût-elle cru ses voix?*

« *Sa première voix dans l'esprit de Péguy,* dit M. Laudet, *c'est manifestement Gervaise.* » Monsieur Laudet, laissez donc M. Péguy tranquille. Les *voix* de Jeanne d'Arc, monsieur Laudet, sont saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite. I. 71. *Interrogata an erat vox angeli quae loquebatur ei, vel an erat vox Sancti aut Sanctae, aut Dei sine medio : respondit quod illa vox erat sanctae Katharinae et sanctae Margaretae. Et figurae earum sunt coronatae pulchris coronis, multum opulenter et multum pretiose.*

I. 72. *Interrogata, quomodo scit quod sunt illae duae Sanctae ; an bene cognoscat unam ab altera : respondit quod bene scit quod sunt ipsae, et bene cognoscit unam ab altera.*

I. 72. *Interrogata, quomodo bene cognoscit unam [ab] altera : respondit quod cognoscit eas per salutationem quam ei faciunt. Dixit etiam quod bene sunt septem anni elapsi, quod ipsam acceperunt gubernandam. Dixit etiam quod illas Sanctas per hoc cognoscit quod se nominant ei.*

I. 72. *Item dixit quod habuerat confortationem a sancto Michaele.*

I. 73. *Interrogata quae praedictarum sibi apparentium venit primo ad ipsam : respondit quod sanctus Michael primo venit.*

§ **188.** — Vous ne paraissez pas vous douter un seul instant, monsieur Laudet, que quand on parle des *voix* de Jeanne d'Arc on parle très précisément; on sait très bien ce que l'on veut dire ; on veut dire quelque chose de très précis. On veut dire saint Michel, sainte Catherine, et sainte Marguerite. Quand on parle des voix de Jeanne d'Arc on ne parle point vaguement, on ne veut point dire des extériôrisâtions de sensâtions, on ne parle point le langage de l'école, on fuit non seulement le langage mais la pensée de l'École, on est à cent lieues de la *parole intérieure* et de ce pauvre M. Egger. Il ne s'agit point d'objectivâtion et de projection au dehors et de tout le tremblement. Il ne s'agit point de sortir tous les appareils du laboratoire. On veut dire, il s'agit de saint Michel, de sainte Catherine, et de sainte Marguerite.

§ **189.** — Il ne s'agit pas d'extériorisation de faits de conscience. Il y a des hommes, — et ils sont malheureusement devenus innombrables dans les temps modernes, — qui croient que les *voix* de Jeanne d'Arc étaient des hallucinations; il faut dire le mot, ne reculons point devant le mot, et de même que nous avons employé le mot athée littéralement techniquement, sans une ombre d'injure, ainsi nous employons ici de notre côté le mot hallucination pour ainsi dire aussi sans une ombre d'injure pour nous. Des hommes qui sont malheureusement devenus innombrables dans le monde moderne

croient que les *voix* de Jeanne d'Arc étaient des projections hors d'elle de ses propres mouvements du cœur, d'un courage, d'une race, d'une ardeur, d'une charité toute humaine. Ils croient qu'elle était une héroïne. Ils croient, malheureusement ils enseignent que les *voix* de Jeanne d'Arc étaient les extériorisations de ses états de conscience, les objectivations de ses faits de conscience ; un cœur ardent, brûlant de charité, qui pris dès la plus jeune enfance dans un système de théologie traduit, projette en ce système, encadre en ce cadre, projette en visions de cette théologie ses propres mouvements. A la limite une âme ardente qui projette en inspirations divines extérieures, venant du dehors, ses propres inspirations humaines intérieures, internes, venues du dedans. Disons donc le mot, sans offense pour personne, ce sont pour eux des hallucinations. Des hallucinations je le veux bien pour ainsi dire en tout bien tout honneur. Des hallucinations pour ainsi dire pour le bon motif. De hautes et de nobles et d'ardentes hallucinations. Si l'on veut encore des hallucinations uniques. Des hallucinations comme il n'en serait pas donné à beaucoup d'autres. Des hallucinations comme il n'en serait donné à nul autre. Des hallucinations rares, uniques. Des hallucinations héroïques. Des hallucinations qui feraient la preuve qu'une âme est une grande âme, une âme héroïque et humainement une âme sainte. Mais enfin des hallucinations. Dans ce système Jeanne d'Arc serait, est une hallucinée. Une hallucinée si je puis dire de (tout) premier ordre. La plus pure, la plus noble, la plus grande, la plus sainte, (humainement), des hallucinées. Une hallucinée si l'on

veut encore infiniment héroïque, infiniment (humainement) sainte ; humainement *divine,* car ils ne reculent point toujours devant ce mot ; et plusieurs même l'affectent et l'affectionnent particulièrement ; sans que ce soit toujours par pose ni par un larcin ; qui serait alors, qui est quelquefois d'un goût douteux. Enfin une hallucinée infiniment supérieure, une âme hallucinée, une hallucinée d'infiniment plus de prix que tant d'âmes saines. — Une hallucinée enfin.

§ **190.** — C'est-à-dire, ne fuyons pas les mots, une folle. Sans offenser personne et en tout bien tout honneur une folle. Une âme non saine, non en possession, en puissance, en jouissance de la commune, de la normale, de la régulière puissance et santé. Une folle extraordinaire, une folle héroïque, une folle humainement sainte, humainement divine, une folle sublime. Enfin une folle.

§ **191.** — Généralement ces hommes ont un système, enseignent un système, — (et c'est entre tous un système et physique et métaphysique ; c'est-à-dire d'une part et physiologique et psychologique et sociologique, et d'autre part métaphysique), — (entre tous métaphysique), — un système où liés eux-mêmes, — (comme l'était M. Laudet), — liés *en creux,* entraînés par la *réelle* communion des saints, par la *réelle* liaison des saints ils croient, ils enseignent que généralement nos saints sont des fous, notamment des hallucinés, que nommément Jésus, le saint éminent, est éminemment un fou, notamment un halluciné.

§ **192.** — Pour nous chrétiens ces hommes sont des hommes qui ne sont point éclairés et des hommes qui ne sont point assez profonds. Ils manquent de lumières que nous avons eu le bonheur de recevoir. Ils ne voient point ce que nous voyons, ce qui éclate à nos yeux. **Je vois,** *je sais, je crois, je suis* **dés***abusée.* Ils sont abusés. Ils ne voient point dans les réalités spirituelles. Ils ne sont point profonds ; ils ne pénètrent point, ils ne descendent point, ils n'affouillent point, ils n'approfondissent point dans les réalités spirituelles.

§ **193.** — Mais enfin tant que ces hommes sont de bonne foi, — (et beaucoup d'entre eux sont de bonne foi), — non seulement nous ne devons pas et nous ne pouvons pas leur refuser notre estime, mais et encore plus, et surtout, et premièrement nous ne devons pas et nous ne pouvons pas songer à leur refuser tous les secours spirituels dont nous pouvons disposer.

§ **194.** — Mais quelle est, or quelle est d'abord, quelle est première, quelle est essentiellement cette bonne foi que nous sommes en droit, que nous avons le droit, et le devoir, de leur demander. Cette bonne foi consiste évidemment, cette bonne foi élémentaire, cette bonne foi pour ainsi dire grossière, la première et comme la plus grosse que nous devions, que nous puissions leur demander consiste évidemment à ne point vouloir entrer, je veux dire à ce qu'ils ne veuillent point entrer chez nous, pénétrer parmi nous sous de petits manteaux bleus. Cette toute simple probité élémentaire, cette bonne foi que nous leur demandons, que nous n'avons

pas même à leur demander, qu'ils nous rendent naturellement, avant, que nous ayons à la leur demander, sans que nous ayons à la leur demander, c'est tout uniment de ne pas se dire catholiques et de ne pas vouloir se faire passer pour chrétiens.

§ **195.** — Il faut leur rendre cette justice que c'est ce qu'ils font généralement et c'est pour cela que nous sommes relativement à l'aise avec eux. Ni M. Anatole France ne se dit catholique, ni M. Georges Dumas n'est un pilier de sacristie. Aussi on peut les voir, on peut causer. Ils ne cherchent à tromper personne.

§ **196.** — Tout autre est malheureusement la situation de M. Laudet, à moins qu'il ne se nomme M. le Grix, et de la *Revue hebdomadaire*, et de M. le Grix, et de M. Laudet derrière M. le Grix. Littéralement il veut tromper tout le monde. C'est une mauvaise foi ambidextre. Il veut tromper également nos adversaires et nous. Il encourt un égal mépris de nos adversaires et de nous.

§ **197.** — Telle est malheureusement exactement *doublement* la situation de M. Laudet envers nous; parmi nous; chez nous. Il n'entre chez nous que pour nous trahir. Il n'entre dans notre maison que pour nous vendre. Cet homme qui vend son Dieu (pour un sourire, je veux dire pour ne pas tomber sous le sourire d'un augure du Parti Intellectuel) (sèche luxure), cet homme qui vend son Dieu vend aussi la chrétienté. Il n'entre chez nous que pour nous vendre. Telle est malheureu-

sement exactement je dis *doublement* la situation de M. Laudet parmi nous. Je dis doublement, car les vérités de la foi qu'il renonce, il les renonce parce qu'il en a honte. Et les vérités de la foi qu'il garde, il en a honte. Il a honte de les garder.

§ **198.** — Les loups sont les loups et les brebis sont les brebis. Mais que dire non pas du mauvais berger. Que dire du faux berger, du voleur qui entre dans la bergerie déguisé en berger. *Il viendra des voleurs.* Que dire de l'homme qui n'entre parmi nous, de l'homme, de la revue qui veut se faire une grosse clientèle catholique et qui n'entre parmi nous que pour y introduire sournoisement, frauduleusement, sous le couvert, familièrement les thèses, les propositions athéistiques, matérialistes, les métaphysiques athéistiques, matérialistes.

§ **199.** — Notre thèse, monsieur Laudet, notre position chrétienne, notre proposition est, la voix de notre raison est, (et non pas seulement le cri de notre cœur), que la sainteté est la santé même, j'entends très nommément notre sainteté, je veux dire la sainteté chrétienne, la sainteté de nos saints; que nos saints ne sont pas des fous; particulièrement qu'ils ne sont pas des hallucinés. Que nos saints sont sains. *Sanctos ess e sanos.* Que cette sainteté est la santé même, qu'elle est la plus haute santé spirituelle, la plus ferme, la plus profonde. Enfin monsieur Laudet nous n'allons pas chercher nos saints à la Salpêtrière. Et ceux qui vont les y chercher n'ont que faire parmi nous.

§ **200.** — M. Le Grix, M. Laudet veut nous faire un christianisme honteux, une chrétienté honteuse, qui aurait honte de soi, honte de Dieu. Un christianisme, une chrétienté de deuxième zone. L'Église est une, monsieur Laudet, la communion est une en tous les sens, notamment en celui-ci qu'il n'y a qu'une Église d'une zone, qu'une chrétienté d'une zone; de la première.

§ **201.** — Que de vie privée dans toute Église, dans tout christianisme, dans toute chrétienté. Partout.

§ **202.** — Nous n'allons point chercher nos saints à la Salpêtrière. Ni aucun. Ni éminemment Jésus.

§ **203.** — Jésus nous appartient tout entier. Évidemment c'est extraordinaire, quand on y pense. Mais c'est le secret même, c'est le mystère de la Rédemption.

§ **204.** — Jésus a revêtu les infirmités humaines, la faim, la soif, le sommeil; cette infirmité résumé, le vieillissement. Il a revêtu aussi l'infirmité, la privauté.

§ **205.** — Il nous supprime Noël, la moitié de l'année.

§ **206.** — Cette naissance de l'année. De l'année d'un an et de l'an éternel.

§ **207.** — Déblayons. « *pour fournir à Jeanne des motifs d'exaltation*, écrit M. Laudet, *pour matérialiser les premières voix de sa conscience* ». — C'est la même hérésie.

§ **208.** — « *l'accent moderne de ce Mystère* », écrit M. Laudet. — C'est la même rétorsion de modernisme.

§ **209.** — *[Péguy]*, écrit M. Laudet, « *s'est trompé* (littéralement, « *je crois qu'il s'est trompé) parce qu'il est, quoi qu'il fasse, un homme du vingtième siècle, un homme informé par le vingtième siècle, même s'il veut, de volonté et de passion, se refaire une âme du quinzième.* » — Si M. Laudet écrivait français, *informé* voudrait dire ce qu'il veut dire, *mis en une certaine forme*. Dans le langage avachi qu'écrit M. Laudet *informé* veut dire *qui a reçu des informations*, c'est-à-dire, (au sens des journaux), des renseignements, des nouvelles.

Mettons en français cette phrase de M. Laudet. Elle veut dire. Que l'information, que le renseignement, que la nouvelle que reçoit *un homme du vingtième siècle, un homme informé par le vingtième siècle*, c'est de ne pas pouvoir *se refaire* ce que M. Laudet nomme *une âme du quinzième*, et qui est tout uniment une âme chrétienne.

§ **210.** — Il ne s'agit pas de « *se refaire* », monsieur Laudet, « *une âme du quinzième* ». Il ne s'agit point ici de snobisme, et d'une archéologie et d'une antiquincaillerie d'âme. Il s'agit simplement, monsieur Laudet, d'avoir l'âme qu'on a, ou plutôt d'être l'âme que l'on est. La chrétienté est une dans le temps, monsieur Laudet, le christianisme est un, l'Église est une, la communion est une. C'est pour cela que le chrétien n'a aucunement, n'a nullement besoin d'avoir recours à un

archaïsme d'âme, et que rien ne serait aussi sot, aussi criminel, aussi dangereux qu'un tel archaïsme.

§ **211.** — Il vient s'asseoir à notre table et il ne mange notre pain que pour livrer le Pain éternel.

§ **212.** — Ce n'est point dans les cliniques, monsieur Laudet, ce n'est point à la Salpêtrière que nous allons chercher nos saints. Pour nous chrétiens la sainteté est toute santé. C'est le pécheur qui est malade.

§ **213.** — Si M. Laudet avait quelque idée de ce que c'est que la communion, et l'Église, et le christianisme, et la chrétienté, il saurait précisément que la communion des saints est, en un de ses sens, précisément cette saisie directe que nous avons, nous chrétiens, non seulement des saints du quinzième siècle, mais ensemble des saints de tous les siècles, et autant que de tous autres des saints du premier siècle, et ensemble éminemment de Jésus, par la prière et par les sacrements, par la grâce, *par les mérites de Jésus-Christ* et des saints, cette saisie immédiate, instantanée, intemporelle, éternelle, sans avoir à nous faire aucune archéologie d'âme.

§ **214.** — Il faut rendre cette justice à M. Laudet qu'il se continue ici. Il est constant avec lui-même et dans son hérésie. Il va compléter tout aussitôt sa pensée. « *un Péguy ne peut retrouver, s'il prie, la charmante ou terrible candeur des âges de foi.* »

§ **215.** — Il ne fait aucun doute que la *candeur* des

âges de foi rejoint la *naïveté* de Jeanne d'Arc qui croyait ses voix. Cette idée que celui qui croit est forcément un imbécile est une des rares idées de M. Laudet, (s'il est permis de parler ainsi), qui présente un peu de consistance. *Charmante ou terrible* candeur des âges de foi est là pour amadouer, pour tromper la clientèle catholique, mais c'est *candeur* qui porte (pour ainsi dire) la pensée. C'est *candeur* qui est le mot. *Charmante ou terrible* est là aussi pour la littérature, pour le bien faire, pour l'élégance attendue, pour le rond de jambe accoutumée. Mais faisons à M. Laudet plus d'honneur qu'il ne s'en fait lui-même. Qu'est-ce que c'est qu'un *âge de foi.*

§ **216.** — Il faut s'entendre rigoureusement sur cette expression qu'on voit souvent sortir d'un peu partout. A parler rigoureusement, à parler proprement tous les âges sont des âges de foi. Tous les siècles temporels sont les siècles de Jésus. Cette distinction entre des siècles qui seraient de foi et des siècles qui ne seraient pas de foi est vaine, est creuse, tombe.

§ **217.** — Il n'y a qu'une distinction qui vaille, il n'y a qu'une distinction qui compte, il n'y a qu'une distinction qui soit fondée, qui soit rigoureuse entre les siècles temporels, et ce n'est nullement la distinction, devenue courante pour ainsi dire dans le monde moderne, entre des siècles de foi et des siècles d'incrédulité, entre des *âges de foi* et des âges d'incrédulité. Il n'y a qu'une distinction qui soit, et c'est entre les siècles de l'ancienne loi, qui était la loi de

justice, et les siècles de la nouvelle loi, qui est la loi d'amour.

§ **218.** — Depuis Jésus, depuis l'avènement, depuis l'incarnation, depuis l'annonciation de Jésus nous sommes sous une seule et même loi, qui est la loi d'amour. Depuis Jésus, *post Christum natum,* tous les siècles temporels sont également situés sous le même niveau, tous les siècles temporels sont régulés sous la même commune régulation interne, qui est la régulation de la loi d'amour. En ce sens tous les siècles de chrétienté se valent, sont les mêmes, sont même le même. Depuis Jésus tous les siècles temporels sont les mêmes, sont le même, sont de la même nature infiniment profonde, de la même texture mystique, littéralement sont de la même éternité.

§ **219.** — Voilà la seule distinction qui soit, voilà le seul classement qui importe. Quand ensuite on parle des *âges de foi,* il faut faire attention qu'on fait alors allusion, qu'on fait une référence à un fait historique général qu'il ne faut manier pour ainsi dire qu'avec la plus extrême circonspection.

§ **220.** — La vertu de Foi, qui est la première des trois Théologales, se décompose immédiatement pour ainsi dire en deux grandes vertus, qui seraient la créance, ou foi propre, et la fidélité. Les manquements à la foi, à la créance, tombant plutôt dans l'ordre de l'hérésie, les manquements à la fidélité tombant plutôt dans l'ordre du péché. Les manquements à la foi, les

incréances et les mécréances, étant plutôt hérétiques, constituant plutôt des propositions d'hérésie, et les manquements, les infidélités ne constituant généralement pas des propositions formelles.

§ **221**. — Si l'on veut bien ne pas perdre de vue cette distinction du deuxième degré et si l'on veut bien considérer en premier cette deuxième vertu de la fidélité, deuxième dans la grande Foi, et si l'on veut bien ne pas se mettre dans la fâcheuse disposition d'esprit de tant de mauvais chrétiens qui ne pensent qu'à condamner leurs frères, oubliant eux-mêmes qu'il a été dit : *Ne jugez point;* si l'on veut bien ne pas se mettre dans cette fâcheuse attitude du cœur, non point seulement fâcheuse, mais criminelle, et surtout si profondément inchrétienne; si on veut bien regarder d'un cœur simple ce qui se passe en nous et autour de nous on constatera que dans le monde moderne, ou plutôt dans le monde chrétien pendant qu'il traverse la période moderne, pendant qu'il baigne dans le monde moderne il y a (faut-il dire encore; il faut dire déjà; il faut dire toujours) un très grand nombre de fidélités.

§ **222**. — Combattues plus que jamais, battues de tous les vents de nombreuses fidélités fleurissent.

§ **223**. — Que sera-ce des créances; et proprement des fois. Quand on parle des âges de foi si l'on veut dire que pendant des siècles, qui étaient des siècles de chrétienté, qui étaient des siècles de la loi d'amour, qui

étaient des siècles du règne de la grâce, *anni Domini, anni gratiae Domini,* la foi, la créance était commune, était pour ainsi dire et littéralement publique, était dans le sang et dans les veines communes, était dans le peuple, allait de soi, était pour ainsi dire de droit commun, recevait non pas seulement un assentiment mais une célébration publique, solennelle, officielle, et qu'aujourd'hui il n'en est plus de même on a raison. On a *historiquement* raison. On ne fait que constater, qu'enregistrer un fait historique. Mais ici encore il ne faut l'enregistrer qu'avec la plus extrême attention, il ne faut le manier qu'avec la circonspection la plus extrême.

§ **224**. — Il est d'abord permis de se demander si nos fidélités modernes, — *privées,* monsieur Laudet, — forcément devenues privées, je veux dire non publiques en ce sens qu'elles ne reçoivent généralement plus la célébration publique, la célébration du peuple et de l'État, non solennelles, non officielles, c'est une question de savoir si nos fidélités modernes, je veux dire nos fidélités chrétiennes baignant dans le monde moderne, assaillies, battues de tous les vents, battues de tant d'épreuves, et qui viennent de passer intactes par ces deux siècles d'épreuves intellectuelles, qui viennent de traverser indemnes, inentamées, inaltérées ces deux, ces trois siècles d'épreuves intellectualistes; c'est une grande question que de savoir si nos fidélités, si nos créances modernes, c'est-à-dire chrétiennes baignant dans le monde moderne, traversant intactes le monde moderne, l'âge

moderne, les siècles modernes, les deux et les plusieurs siècles intellectualistes n'en reçoivent pas une singulière beauté, une beauté non encore obtenue, et une singulière grandeur aux yeux de Dieu. C'est une question éternelle que de savoir si nos saintetés modernes, c'est-à-dire nos saintetés chrétiennes plongeant dans le monde moderne, dans cette *vastatio,* dans cet abîme d'incrédulité, d'incréance, d'infidélité du monde moderne, isolées comme des phares qu'assaillerait en vain une mer depuis bientôt trois siècles démontée ne sont pas, ne seraient pas les plus agréables aux yeux de Dieu. *Nolite judicare,* nous ne le jugerons point, et ce n'est pas nous, on l'oublie trop souvent, qui sommes chargés de faire le jugement. Mais sans aller jusqu'aux saints, jusqu'à nos saints modernes, chronologiquement modernes, nous pécheurs nous devons éviter de tomber dans l'orgueil. Ce n'est peut-être pas un orgueil que de voir. Ce n'est peut-être pas de l'orgueil. Que de constater autour de nous. Qu'assaillis de toutes parts, éprouvés de toutes parts, nullement ébranlés nos constances modernes, nos fidélités modernes, nos créances modernes, chronologiquement modernes, isolées dans ce monde moderne, battues dans tout un monde, inlassablement assaillies, infatigablement battues, inépuisablement battues des flots et des tempêtes, toujours debout, seules dans tout un monde, debout dans toute une mer inépuisablement démontée, seules dans toute une mer, intactes, entières, jamais, nullement ébranlées, jamais, nullement ébréchées, jamais, nullement entamées, finissent par faire,

par constituer, par élever un beau monument à la face de Dieu.

A la gloire de Dieu.

§ 225. — Et surtout et j'y insiste un monument que l'on n'avait jamais vu. Que notre situation soit nouvelle, que notre combat soit nouveau, ce n'est peut-être pas à nous de le dire, mais enfin qui ne voit que notre situation est nouvelle, que notre combat est nouveau. Que cette Église moderne, que cette chrétienté moderne, — chrétienne baignant dans le monde moderne, chrétienne traversant le monde moderne, la période moderne a une sorte de grande beauté tragique propre, presque une grande beauté non pas de veuve mais de femme qui seule garde une Forteresse. Une de ces Bretonnes, une de ces Françaises héroïques, une de ces tragiques châtelaines qui des années et des années gardaient le Château intact pour le Seigneur et pour le Maître, pour l'Époux. Qui ne voit que notre Créance et notre Fidélité est plus que jamais une Féalité. Que notre Constance, que notre Foi, que notre créance, que notre fidélité a une valeur propre, une valeur jusqu'ici inconnue, ayant passé précisément par des épreuves jusqu'ici inconnues, une valeur unique, une grandeur non encore éprouvée, un sens plein, un sens d'épreuve. C'est une question, une question éternelle, de savoir si l'ignorance est plus près de Dieu, ou si c'est l'expérience, si l'ignorance est plus belle au regard de Dieu, ou si c'est l'expérience, si l'ignorance est plus agréable à Dieu, ou si c'est l'expérience. Mais ce que nous pouvons dire, parce que nous le voyons, que nous n'avons qu'à

le voir, c'est que nos constances, c'est que nos fidélités, c'est que nos créances ont une certaine nouvelle beauté propre, une certaine valeur, une certaine nouvelle grandeur propre. Comme inventée pour nous. Comme créée pour ce monde moderne. Nos fidélités sont comme plus fidèles que les fidélités anciennes. Nos créances sont des fidélités comme plus fidèles que les fidélités anciennes. Loin que nos fois soient diminuées, comme le veut M. Laudet, elles sont peut-être en un certain sens comme augmentées. Comme illustrées. Plus que jamais elles sont des fois qui tiennent bon. *Miles Christi,* tout chrétien est aujourd'hui un soldat; le soldat du Christ. Il n'y a plus de chrétien tranquille. Ces Croisades que nos pères allaient chercher jusque sur les terres des Infidèles, *non solum in terras Infidelium, sed, ut ita dicam, in terras ipsas infideles,* ce sont elles aujourd'hui qui nous ont rejoints au contraire, ce sont elles à présent qui nous ont rejoints, et nous les avons à domicile. Nos fidélités sont des citadelles. Ces croisades qui transportaient des peuples, qui transportaient un continent sur un continent, qui jetaient des continents les uns sur les autres, elles se sont retransportées vers nous, elles ont reflué chez nous, elles sont revenues jusque dans nos maisons. Comme un flot, sous la forme d'un flot d'incrédulité elles ont reflué jusqu'à nous. Nous n'allons plus porter le combat chez les Infidèles. Ce sont les infidèles épars, les infidèles communs, diffus ou précis, informes et formels, informes *ou* formels, généralement répandus, les infidèles de droit commun, et encore plus ce sont les infidélités qui nous ont rapporté le combat chez nous. Le moindre de nous est un

soldat. Le moindre de nous est littéralement un croisé. Nos pères comme un flot de peuple, comme un flot d'armée envahissaient des continents infidèles. A présent au contraire c'est le flot d'infidélité au contraire qui tient la mer, qui tient la haute mer et qui incessamment nous assaille de toutes parts. Toutes nos maisons sont des forteresses *in periculo maris,* au péril de la mer. La *guerre sainte* est partout. Elle est toujours. C'est pour cela qu'elle n'a plus besoin d'être prêchée nulle part. Je veux dire en un point déterminé. Qu'elle n'a plus besoin d'être prêchée jamais. Je veux dire à un instant déterminé. C'est elle à présent qui va de soi, qui est de droit, commun. C'est pour cela qu'elle n'a plus besoin d'être décrétée. Signifiée. Elle est toujours. Elle est partout. Ce n'est plus la guerre de Cent Ans. C'est à l'heure qu'il est une guerre de deux cents ou de cent cinquante et des années. Cette guerre sainte qui autrefois s'avançait comme un grand flot dont on savait le nom, cette guerre continentale, transcontinentale, que des peuples entiers, que des armées continentales transportaient d'un continent sur l'autre, brisée aujourd'hui, émiettée en mille flots elle vient aujourd'hui battre le seuil de notre porte. Ainsi nous sommes tous des flots battus d'une incessante tempête et nos maisons sont toutes des forteresses dans la mer. Qu'est-ce à dire, sinon que les vertus qui alors n'étaient requises que d'une certaine fraction de la chrétienté aujourd'hui sont requises de la chrétienté tout entière. C'est ce que M. Laudet nomme un affaiblissement, une diminution, un affadissement de la foi. C'est le contraire, monsieur Laudet. Qui ne voit

au contraire que c'est le contraire. Les vertus qui n'étaient requises que d'une partie sont aujourd'hui requises du tout. De tout le monde. Les vertus qui n'étaient requises que de quelques-uns, de plusieurs, sont aujourd'hui requises de tous, du moindre. Une guerre, des vertus qui n'étaient que temporaires, fragmentaires, aujourd'hui sont requises constantes, permanentes, totales, temporellement éternelles. Une guerre, des vertus qui étaient volontaires, puisqu'elles faisaient l'objet et la matière d'un vœu, aujourd'hui sont requises, exigées, impérieusement exigées sans même, avant même que nous ayons à nous en occuper. Sans que nous soyons consultés. Sans qu'on nous demande, sans que nous ayons à donner notre avis. C'est le cas de le dire : Tout le monde est soldat malgré son consentement. Quelle preuve de confiance dans les troupes. C'est littéralement un service militaire obligatoire et il est extrêmement remarquable que les sociétés civiles ont exactement suivi la même loi, la loi de chrétienté. C'est une levée en masse. Ce qui n'était requis que des vieilles troupes, ce qui n'était demandé qu'au grognard est aujourd'hui demandé au conscrit. Ce qui était du domaine du vœu, et par conséquent laissé à la liberté de chacun, est devenu la loi commune. La mer bat le seuil de nos portes. Un vœu, et de guerre perpétuelle, a été fait sans nous pour nous avant notre naissance, par ce seul fait que nous naissons dans ces siècles temporels. C'est pour cela que nos constances, que nos fidélités, que nos créances ont cette beauté, nouvelle, cette rareté, cette invention, cette innovation de beauté, d'être perpétuellement battues imbattables. On a tellement compté sur

nous qu'où les autres étaient libres nous sommes forcés. Contraints. Ce qui aux autres était offert, à nous est imposé. Ce qui pour les autres était extraordinaire, pour nous est ordinaire, va de soi. C'est le tissu même de notre vie, le tissu de notre courage. C'est ce que M. Laudet nomme une diminution, une déperdition, un fléchissement, un affadissement de notre foi, une diminution, une déperdition, un fléchissement, un affaissement, un affadissement de chrétienté. Une diminution en extension, en géographie, je le lui concède, c'est un fait historique, et même un fait historique capital, qui ne le voit. Mais qui ne voit aussi que cette diminution même, capitale, quantitative, a entraîné pour le christianisme même, pour la chrétienté, pour les chrétiens qui restaient un statut nouveau, une condition peut-être infiniment plus profonde, une fidélité peut-être infiniment plus éprouvée, une condition peut-être infiniment plus affouillée en profondeur, en géologie. Nos pères avaient besoin de *se croiser,* eux-mêmes, et de se transporter pour faire la croisade. Nous Dieu nous a croisés lui-même, quelle preuve de confiance, pour une croisade incessante sur place. Les plus faibles femmes, les enfants au berceau sont déjà des assiégés. La guerre bat le seuil de nos portes. Nous n'avons pas besoin d'aller la chercher, d'aller la porter. C'est elle qui nous cherche. Et qui nous trouve. Les vertus qui n'étaient requises que des militaires pour ainsi dire, des hommes d'armes, du seigneur en armure aujourd'hui sont requises de cette femme et de cet enfant. C'est de là que nos constances, c'est de là que nos fidélités, c'est de là que nos créances reçoivent, c'est de là qu'elles

revêtent cette grandeur unique, cette tragique beauté obsidionale, unique au monde, cette beauté de fidélité dans l'investissement, qui fait la grandeur, qui fait la tragique beauté unique des grands sièges militaires, du siège d'Orléans et du siège de Paris et pourquoi ne pas le dire de Rochereau dans Béfort, de Masséna dans Gênes. Nous sommes tous aujourd'hui placés à la brèche. Nous sommes tous à la frontière. La frontière est partout. La guerre est partout, brisée, morcelée en mille morceaux, émiettée. Nous sommes tous placés aux marches du royaume. *Nous sommes tous des marquis,* il est certain que nous faisons des guerres que nos aïeux n'avaient point faites, *nous sommes tous des marquis,* comme ce Guillaume III, dit d'Auvergne, évêque de Paris, voulait que le fût ce théologien. IX. 46. *« uns grans maistres de divinitei ».* 48. *« — Or vous dirai-je autre chose, fist li evesques. Vous savez que li roys de France guerroie au roy d'Engleterre; et savez que li chastiaus qui est plus en la marche de aus dous, c'est la Rochelle en Poitou. Or vous veuil faire une demande : que se li roys vous avoit baillié la Rochelle à garder, qui est en la male marche, et il m'eust baillié le chastel de Montleheri à garder, qui est au cuer de France et en terre de pais, auquel li roys deveroit savoir meillour grei en la fin de sa guerre, ou à vous qui averiés gardée la Rochelle sanz perdre, ou à moy qui li averoie gardé le chastel de Montlehery sans perdre? — En non Dieu, sire, fist li maistres, à moy qui averoie gardée la Rochelle sanz perdre. »*

49. *« — Maistre, dist li evesques, je vous di que mes*

cuers est semblables au chastel de Montleheri; car nulle temptacion ne nulle doute je n'ai dou sacrement de l'autel. Pour laquel chose je vou di que pour un grei que Diex me sait de ce que je le croy fermement et en pais, vous en sait Diex quatre, pour ce que vous li gardez vostre cuer en la guerre de tribulacion, et avez si bone volentei envers li que vous pour nulle riens terrienne, ne pour meschief que on feist dou cors, ne le relenquiriés. Dont je vous di que soiés touz aaises; que vostre estaz plait miex à Nostre Signour en ce cas, que ne fait li miens. » Quant li maistres oy ce, il s'agenouilla devant l'evesque, et se tint bien pour paié.

§ **226.** — Si donc on veut dire que nous sommes en un certain sens, qu'une vague, qu'une grande vague d'incrédulité a passé, qui n'était point connue, qui n'était certainement peut-être point soupçonnée dans les temps antérieurs, que nous sommes en un certain sens dans et sous un certain règne de l'incrédulité on a raison de le dire, on a même le droit et le devoir de le dire. Mais on ne fait qu'énoncer un gros fait historique, un fait historique général, assez grossier, sur lequel il n'y a ni ne peut y avoir aucune hésitation, pas la moindre discussion.

§ **227.** — Une vague a passé; tout le monde est d'accord sur ce point. Combien de temps restera-t-elle étale; nul ne le sait. Mais si l'on veut dire qu'elle a tout submergé, (ce que veut dire, ce que dit M. Laudet), en ce sens qu'elle aurait envahi la nature même de notre foi, c'est alors que l'on tombe, (comme M. Laudet

y tombe), et dans l'hérésie d'histoire et dans l'hérésie de foi.

§ 228. — Une grande vague a passé. C'est un grand fait, historique, un gros fait grossier, social. Que cette vague ait tout submergé en extension, en étendue, en géographie, c'est ce que nul ne songerait à soutenir. Des pans entiers de christianisme, de chrétienté sont debout aux quatre coins de la terre, (oui, monsieur Laudet, oui, je sais, la terre est ronde, moi aussi j'ai été à l'école), de vieilles souches bourgeonnent, et fleurissent et poussent et feuillissent et fructifient partout.

§ 229. — Qu'un statut historique nouveau, qu'un statut social nouveau en soit résulté pour l'Église, pour le christianisme, pour la chrétienté, pour tout chrétien, non seulement c'est ce que nul ne conteste, mais c'est ce que nous venons de considérer nous-mêmes, et c'est, nous l'avons vu, peut-être ce dont tout chrétien au fond se glorifie, peut et doit se glorifier.

§ 230. — Qu'il y ait là un affaissement de l'Église, du christianisme, de la chrétienté, du chrétien, comme le veut M. Laudet, nous avons vu que c'est une première hérésie, une hérésie d'histoire et une hérésie de foi.

§ 231. — Il n'est pas seulement dans la foi, il est d'histoire que nos fidélités modernes, — chrétiennes baignant dans le monde moderne, — en ont reçu, en ont obtenu une exaltation au contraire, une nourriture,

un perpétuel avivement. Un statut nouveau. Nos fidélités, nos constances, nos créances, nos fois sont elles aussi, elles toujours, des fidélités de tribulation. Nous aussi, nous tous, nous toujours nous lui gardons nos cœurs *en la guerre de tribulacion*. Nos fidélités sont dans toute la pleine force littérale du beau mot latin des fidélités *d'obsession*.

§ 232. — Où M. Laudet a vu un affaissement, l'histoire et ensemble la foi ne peuvent voir qu'une exaltation. Rien n'est aussi beau qu'une fidélité dans l'épreuve, rien n'est aussi beau que le courage dans la solitude, rien n'est aussi beau que cette sorte d'éternité temporelle, rien n'est aussi beau, rien n'est aussi grand que celui à qui on confie le poste de solitude. Mais que si on va jusqu'à dire ce que dit M. Laudet, que cette vague aurait pour ainsi dire envahi l'intérieur de chrétienté, qu'elle aurait littéralement inondé, submergé, envahi le dedans de l'Église, le dedans du christianisme, le dedans de la chrétienté, le dedans du chrétien, qu'elle aurait envahi, altéré le dedans de notre foi en telle sorte qu'il y aurait lieu de distinguer, et même d'opposer, monsieur Laudet, des *âges de foi* et des âges qui, monsieur Laudet sans doute ne seraient pas de foi, et donc en telle sorte qu'il y aurait lieu de distinguer, et même d'opposer, monsieur Laudet, une foi qui serait naïve et de candeur, (celle de Jeanne d'Arc et du « quinzième »), et une foi, monsieur Laudet, (la nôtre, *la vôtre)* qui ne serait pas naïve et de candeur, sur ce point rassurez-vous, monsieur Laudet, nous sommes en mesure de vous rassurer ; nous préférons vous le

dire tout de suite : nous sommes aussi bêtes que saint Augustin et que saint Paul, que saint Louis et que saint François, et que Jeanne d'Arc, et pourquoi ne pas le dire, que Pascal et que Corneille.

§ 233. — Cette idée, cette proposition qu'il y aurait eu un christianisme, une chrétienté, une foi, un chrétien et par conséquent une Église naïve et de candeur et qu'ensuite et qu'aujourd'hui il y aurait un autre christianisme, une autre chrétienté, *une autre foi*, un autre chrétien et par conséquent une autre Église qui ne serait pas naïve et qui ne serait pas de candeur est une des plus grosses hérésies, une des plus grossières propositions hérétiques, une des plus grosses hérésies et historiques et de foi, et d'histoire et de foi que l'on puisse écrire, enseigner. Cette deuxième hérésie, M. Laudet l'écrit, l'enseigne.

§ 234. — L'Église est une, monsieur Laudet, identique à soi, la même à soi-même, *eadem sibi, eadem ipsi*, identiquement la même, historiquement une, chronologiquement une, temporellement éternelle. La communion est une, identique à soi, la même à soi-même, identiquement la même, historiquement la même, historiquement une, chronologiquement une, temporellement éternelle. La foi est une. Il faut que vous renonciez à cette idée qu'il y aurait eu un christianisme, une communion, une chrétienté, une foi, une Église d'imbéciles *terribles ou charmants*, et qu'ensuite, et qu'aujourd'hui il n'y aurait plus qu'une chrétienté honteuse de gens extrêmement intelligents comme vous. Sur ce point

rassurez-vous, monsieur Laudet. L'Église, qui est une dans tous les sens, est une aussi dans le temps. Vous qui avez honte de votre Dieu et qui tremblez que votre foi ne paraisse ridicule, vous n'êtes point de chrétienté. Nous qui sommes de chrétienté nous sommes naïfs et de candeur.

§ 235. — Placés dans ce nouveau statut, historique, social, que nous ne songeons point à nier, au contraire, dont nous aurions peut-être lieu de nous glorifier si l'on veut dire en outre ce que veut dire M. Laudet, ce que M. Laudet écrit, ce que M. Laudet enseigne, que nous sommes autres en dedans, que nous sommes altérés intérieurement, que l'Église est autre en dedans, que la communion, que le christianisme, que la foi, que la chrétienté est autre en dedans, qu'il y a une autre sorte de chrétienté, une nouvelle sorte, une sorte qui serait la sorte moderne, c'est alors que l'on commet en plein, dans son plein, cette deuxième grossière hérésie qui est ensemble une hérésie d'histoire et une hérésie de foi.

§ 236. — Situés dans ce nouveau statut, historique, social, dans ce nouveau climat, dans ce nouveau monde, dans cette nouvelle géographie quand on dit le christianisme moderne, la chrétienté moderne on veut dire, on dit le même christianisme, la même chrétienté, le christianisme chrétien, la chrétienté chrétienne, la même en dedans, la même absolument, la même interne traversant la période moderne, *passant par* cet âge moderne, *baignant dans* ce monde moderne. Quand on

dit le chrétien moderne on veut dire, on dit le même chrétien en dedans, le même absolument, le même interne traversant la période moderne, *passant par* cet âge moderne, *baignant dans* le monde moderne.

§ 237. — Le même interne, monsieur Laudet. La même foi. Le plus humble prêtre dans la dernière des paroisses françaises donne, *(c'était une humble église au cintre surbaissé,*

L'église où nous entrâmes),

le dernier des fidèles dans la plus humble des paroisses françaises reçoit le même corps de Jésus, *corpus Domini Nostri Jesu Christi,* que donnait et que recevait, que donnait ou que recevait saint Augustin et saint Paul, (saint Aignan, saint Loup, saint Gratien), (sainte Geneviève), (saint Germain), saint Louis et saint François, Jeanne d'Arc, Pascal, Corneille. Le même corps absolument identiquement le même. Temporellement éternellement le même et éternellement éternellement le même. Le même en éternité temporelle et en éternité éternelle. Tout chrétien qui prie, monsieur Laudet, *secundum verbum orationis,* tout malheureux homme qui dit son *Notre Père* fait une référence directe, immédiate, instantanée à Jésus qui le prononça pour la première fois. Il *imite,* il saisit, il atteint directement Jésus priant, comme dans la communion il saisit directement le corps de Jésus. Dans ce merveilleux cortège de la prière c'est toujours Jésus-Christ qui marche devant et tout homme qui marche après est toujours éternellement le second.

§ 238. — Il faudra que M. Laudet se fasse à cette

idée que nous autres nous ne faisons *aucun* **progrès.** Ce sont les modernes qui font des progrès. Que nous sommes bêtes une fois pour toutes. Que nous sommes aussi bêtes que saint Jean Chrysostome.

§ 239. — *Humainement* même il y a dans cette proposition de M. Laudet une ignorance, un manque, ce que l'on serait presque tenté de nommer une hérésie humaine, c'est-à-dire une hérésie en matière d'humanité, de connaissance et d'histoire de l'humanité. M. Laudet a l'air de croire que l'humanité, en elle-même, que l'homme aurait moins besoin de Dieu et de Jésus qu'au « quinzième ». Croit-il donc, cet homme heureux, que la bassesse, que la misère, que la détresse de l'homme est devenue moindre. N'a-t-il donc jamais entendu parler, n'a-t-il donc jamais entendu dire, même par des *laïques,* même par des profanes, même par des historiens, même par des modernes, même (au sens et) au point de vue purement humain que la misère de l'homme moderne, que la détresse du monde moderne est une des plus profondes que l'histoire, (même purement humaine), ait jamais eu à enregistrer. Croit-il donc, ce rare génie, que l'humanité soit devenue moins douloureuse. Croit-il qu'on ait changé le cœur. Qu'on ait *perfectionné* le cœur humain. Croit-il que le père qui voit son enfant malade souffre moins qu'au « quinzième ». Qu'il ait moins besoin de la prière et des sacrements. Croit-il que l'homme qui meurt meure moins qu'au « quinzième » et que l'homme qui vieillit vieillit moins qu'au « quinzième » et que l'humanité n'ait plus la même capacité qu'au « quinzième » de détresse et de ce qu'ils nomment

neurasthénie. On reconnaît bien là l'incurable frivolité du gros bourgeois français. La même capacité de vide et de creux et d'absence. Les mêmes déficiences, les mêmes manques. Croit-il donc, ce gros capitaliste, et pour nous en tenir à ce seul exemple, à ce seul *cas*, croit-il donc que l'anxiété du pain quotidien ait diminué dans le monde et qu'il n'y ait pas autant d'hommes qu'au « quinzième » qui tremblent pour la faim, qui tremblent pour le pain de leur femme et de leurs enfants et qu'ils tremblent moins et que quand nous demandons *le pain de chaque jour*, et que nous le demandons pour *aujourd'hui* nous le demandons d'un moindre cœur qu'au « quinzième ».

§ **240.** — Aussi ni la forme ni la matière des sacrements n'a varié, n'a diminué d'un atome; ni la forme, ni la matière, ni l'objet, ni le mode, ni la surface d'application, ni la directitude, ni le contenu ni pour ainsi dire le contenant de la créance; rien de la foi; ni pour ainsi dire la forme ni la matière de la prière.

§ **241.** — Ni un atome n'a varié, ni un atome n'a disparu, ni en rien n'a varié ou diminué ni ce que nous croyons, ni comment nous le croyons, ni en quoi nous le croyons, ni qui nous le croyons, qui étant; *qui credamus*. Nous ne souffrons aucuns perfectionnements; au moins des leurs.

§ **242.** — *« se refaire une âme du quinzième »*, on voit le petit garçon qui veut aussitôt parler comme les

grandes personnes. Qui essaye aussitôt d'emprunter le jargon. *Se refaire une âme de ceci, une âme de cela,* où n'a-t-on pas vu traîner ce cliché psychologico-littéraire, cette fausse élégance endimanchée, ce coup de plume, cette lavasse. Cette fausse élégance *au courant, dans le train.* Et surtout ce « quinzième », « une âme du quinzième ». Il ne faut pas dire « le quinzième siècle ». Ce serait trop lourd. C'est nous autres imbéciles qui disons tout uniment « le quatorzième siècle », « le quinzième siècle » ; c'est-à-dire qui nous servons tout bêtement du mot siècle, (qui est un nom commun, ou enfin à peine un nom propre), en le faisant précéder à chaque fois comme par hasard du nombre ordinal dont nous avons besoin. Comme c'est pataud, comme c'est paysan. Ce qui est élégant, ce qui est familier, c'est de dire *le quinzième,* tout court. On voit qu'il couche avec, le quinzième. Et ce n'est pas avec le quinzième arrondissement. Il est comme le touriste à hauteur, qui ne sait pas un mot d'italien, ni non plus un mot d'Italie ; et qui à Modane commence à parler *quattrocento.*

§ **243.** — Un jour Brunetière recevait une dame qui lui avait apporté de la copie. Même à la *Revue des Deux Mondes* les dames apportent quelquefois de la copie. — Madame, dit Brunetière, je ne puis malheureusement publier votre roman. Et pourtant c'est du pur seizième. — Eh quoi, monsieur, dit la dame, aurais-je ce bonheur, que mon œuvre, que mon style serait un style de ce grand seizième siècle. — Madame, dit Brunetière, j'ai voulu dire du seizième arrondissement.

§ **244.** — « *Qui ne voit,* dit M. Laudet, *même s'il est mal instruit, comme moi, des auteurs mystiques,* »... (*Il* c'est toujours Péguy). Monsieur Laudet vous êtes *mal instruit, des auteurs mystiques.* Vous le dites. C'est votre affaire. Nous autres nous n'en sommes pas *mal instruits,* parce que nous n'en sommes pas instruits du tout. Pour nous chrétiens les livres mystiques, à commencer par les Évangiles, à remonter jusqu'à la Bible, et en y comptant les *Procès* de Jeanne d'Arc, sont des livres de nourriture, nullement des *auteurs* de qui on *est instruit,* des *documents,* dont on *s'entoure.*

§ **245.** — « *qu'il est téméraire de supposer* »... Il ne s'agit pas du tout pour nous de supposition ni d'artifice. Ni d'arbitraire. Ni de gratuit.

§ **246.** — « *Sans doute,* écrit M. Laudet, *toutes les visions sont des transpositions ;* »... C'est ici encore une hérésie, la proposition la plus formellement hérétique. Les visions, monsieur Laudet, ne sont nullement des transpositions. Savez-vous ce qu'elles sont? Eh bien elles sont des visions. Elles sont des communications, des communions, des saisies directes. C'est même pour cela et en cela qu'elles sont des visions. Ce sont les autres langages que Dieu parle à sa créature qui sont moins des visions ou qui ne sont pas des visions, qui sont, plus ou moins, des transpositions, jusqu'à la limite à cette proposition qui a tant de grandeur et que l'on trouve dans les philosophes, que la création même est un langage que Dieu parle à sa créature.

§ **247**. — « *et les mystiques s'accommodent volontiers quelquefois du réalisme le plus brutal.* » — Qu'est-ce que c'est que ce jargon de *réalisme*. Et il ne s'agit pas de savoir de quoi les mystiques s'accommodent ou ne s'accommodent pas. Il ne s'agit pas pour les mystiques de s'accommoder ou de ne s'accommoder pas. Les mystiques n'ont pas à s'accommoder ou à ne s'accommoder pas. On ne leur demande généralement pas leur avis. Les mystiques ont à recevoir, les mystiques reçoivent des **visions** *directes* précisément, des ordres, des commandements, des *voix*.

§ **248**. — « *Mais Péguy laisse trop apparaître ce que cette vision directe des mystères du Golgotha* »... tout à l'heure *toutes les visions* étaient des *transpositions*. A présent c'est une *vision directe*. Quelle incohérence ; quel flottement ; quel affaissement perpétuel de pensée, si l'on peut dire.

§ **249**. — « *suppose de raison critique, de raison raisonnante, ambitieuse de comprendre, de s'expliquer, de* se représenter ; » — C'est toujours la même rétorsion. Il fallait que M. Laudet arguât, inculpât M. Péguy d'intellectualisme.

§ **250**. — « *la même, précisément, qui, lorsque notre siècle veut être fervent,* »... c'est toujours cette même idée, cette même hérésie, cette même interdiction, (sur quel ton), à *notre siècle d'être fervent*. Sur ce ton de commandement insupportable et surtout sur cette hypothèse gratuitement, arbitrairement accordée, sur ce

ton plus insupportable encore qu'on le sait bien, que c'est entendu, que ça va de soi, que c'est réglé. C'est toujours cette injonction, cette proposition si formellement hérétique d'interdire à *notre siècle d'être* ce que M. Laudet nomme *fervent* et qui veut dire tout uniment chrétien. C'est cette injonction, ce haut commandement, cette proposition si formellement hérétique d'interdire à notre siècle d'être chrétien comme les autres. Cette proposition que nous ne serions plus en chrétienté ; que nous ne serions plus dans le royaume. Que Jésus ne serait plus de ce temps, (lui qui est de tous les temps). Qu'il y aurait eu une coupure, en chrétienté, en christianisme. Une coupure horizontale temporelle absolue. Que nous n'aurions pas le droit d'être chrétiens comme nos pères. Que Jésus en somme ne serait pas venu pour sauver tout le monde, — (quelle monstrueuse hérésie), — mais seulement certains siècles, une certaine couche horizontale du temps. Que Jésus en somme ne serait pas de tous les temps. Que chez nous littéralement il ne serait pas chez lui. Que dans notre monde, dans notre temps il ne serait pas dans un monde à lui, dans un temps à lui. Que ce serait aujourd'hui, désormais, fini de lui, et pour lui. Que nous ne sommes pas, que nous ne sommes plus chrétiens naturellement, par une opération interne, naturelle, ordinaire, mais par on ne sait quel coup, factice, par on ne sait quelle gageure d'un artifice extraordinaire. Cette idée, cette hérésie, cette proposition si formellement hérétique que quand *notre siècle veut être* ce que M. Laudet nomme *fervent* et qui veut dire tout uniment *chrétien,* il ferait quelque chose d'extraordinaire, une

sorte d'entreprise de gageure d'archaïsme, il ferait on ne sait quoi d'artificiel et de faux, il ferait, il entreprendrait quelque chose qui ne serait pas de son droit, de sa nature, de son dedans, de sa règle.

§ **251.** — Faut-il vous redire, monsieur Laudet, faut-il vous redire une dernière fois notre foi. Faut-il vous redire une dernière fois votre catéchisme. Que l'Église est une dans tous les sens de ce mot et notamment dans les siècles. Que l'Église a reçu des promesses éternelles. Que Jésus est venu pour sauver tout le monde, et ceux des siècles ultérieurs autant que ceux des siècles antérieurs. Que tous les siècles sont de son royaume et du royaume de ses mérites et du royaume de la grâce de Dieu. Que tous les siècles sont à lui et qu'il est chez lui dans tous les siècles du temps et dans tous les royaumes de la terre. Que tous les siècles de tous les temps lui appartiennent, et ce qui est encore infiniment plus grave, infiniment nouveau, ce qui est le mystère même et le secret et le centre de la Rédemption qu'il **appartient à tous les siècles de tous les temps.** Qu'il y a eu des *âges de foi* qui étaient des âges de christianisme, des siècles de chrétienté, des temps de la loi nouvelle, *anni Domini,* des années du temps de Dieu et de la grâce de Dieu, *anni gratiae Domini,* où la foi incontestée recevait une sorte de consécration, si l'on peut dire, littéralement une solennelle célébration publique, et qu'il y a des âges de christianisme, des siècles de chrétienté, des temps de la loi nouvelle, *anni Domini, anni iidem ejusdem Domini,* les mêmes années du

même Dieu, des années du temps de Dieu et de la grâce du même Dieu, *anni iidem ejusdem gratiae ejusdem Domini,* des mêmes années de la même grâce du même Dieu où *la même* foi évidemment contestée ne reçoit évidemment plus la même consécration, la même solennelle célébration publique. Et des siècles actuels et des siècles modernes, — trempant dans le monde moderne, — qui au cœur sont les mêmes, qui au dedans sont intégralement éternellement les mêmes, de la même foi, du même Dieu, du même Jésus, du règne de la même grâce. Du même temps. *De la même ère.* De la même éternité. De la même ère temporelle, éternelle. Qu'il en sera toujours éternellement ainsi. Jusqu'au jugement. Que toujours éternellement ainsi jusqu'au jugement il y aura de ces mêmes années. En un mot qu'il n'y a qu'une *ère.* Et que c'est l'ère chrétienne. Et qu'il n'y a qu'une ère chrétienne. Et qu'elle commence pour tout le monde, pour tous les siècles, à cette naissance du Christ que M. Laudet veut précisément nous annuler, nous supprimer, nous retrancher, nous interdire, à cette naissance du Christ qui selon M. Laudet *ne nous appartient* pas. (Monsieur Laudet je ne voudrais pas vous embêter, mais enfin vous nous interdisez comme *privé* cette Nativité, le point de départ de la chronologie de vingt grands peuples). *Post Christum natum* et qu'éternellement elle aura commencé là et qu'éternellement elle sera pour finir au jugement. De sorte que quand *notre siècle veut être fervent,* monsieur Laudet, c'est-à-dire chrétien, eh bien il fait la même chose que les petits camarades.

Il fait en un sens, et comme le voulait Pascal, tout ce qu'il y a de plus ordinaire. De plus simple. De moins nouveau.

C'est la grâce de la grâce pour ainsi dire qu'elle est ensemble infiniment nouvelle et antique infiniment, que tout ce qu'elle fait est infiniment nouveau et antique infiniment.

§ 252. — « *aboutit aux illustrations « documentaires » de l'Évangile d'un James Tissot,* »... autrefois il nous arguait, il arguait (à) M. Péguy de ne pas s'être *entouré de documents.* Il nous arguë à présent d'aboutir « aux illustrations « documentaires » de l'Évangile d'un James Tissot ». Quelle incohérence, dans la pensée, pour ainsi dire, dans les termes mêmes. Décidément c'est lui, non les saints, qui est un peu fou.

Et cette référence de Péguy à Tissot et des *Mystères* aux *Évangiles,* comme c'est trouvé.

Il est vrai qu'en note, dans une note où il y a aussitôt une grossièreté, il est *très bien averti qu'*il court *ici le risque du contre-sens.* Rassurez-vous, monsieur Laudet, *il y a longtemps* que vous ne le courez plus.

§ 253. — « *à l'exégèse loysiste.* » — C'est le même argument, la même rétorsion, la même délation de modernisme. Arguer Péguy de loysisme, on oserait presque dire que c'est assez joyeux.

Assez réussi.

§ 254. — « *Toujours cette fausse naïveté, cette naïveté*

informée... » Toujours cette injonction, cette interdiction qu'il nous fait d'être chrétiens. D'être les mêmes *naïfs* que les chrétiens des *mêmes* siècles temporels antérieurs. Et toujours cet *informé,* cette information.

§ 255. — « **On ne recommence pas.** (C'est lui qui souligne). On ne recommence pas. *Combien de fois le faudra-t-il redire.* » — (Suivent des allégations littéraires). — Tout le débat est là, monsieur Laudet, tout le centre de l'hérésie est là et vous avez précisément trouvé la formule. *On ne recommence pas,* dites-vous; et vous le soulignez. Eh bien si, monsieur Laudet, on recommence. Et on recommence même tout le temps. On recommence même toujours. On recommence même éternellement. Il n'y a qu'après le jugement que l'on ne recommencera pas. Jusque là on recommence tout le temps. On ne fait que ça, de recommencer. C'est même cela qui est la vie de chrétienté. La prière, monsieur, recommence tout le temps, le sacrement recommence tout le temps. La naissance même et la mort temporelles recommencent tout le temps. (Et la famille et la race, temporelles, et le labour et les semailles). La tentation, malheureusement le péché recommence tout le temps. Tout le temps tous les jours la prière recommence à demander à Dieu le pain de chaque jour. Le sacrifice de la messe recommence tout le temps le Sacrifice de la Croix.

Son corps, son même corps, pend à la même croix;
Ses yeux, ses mêmes yeux, tremblent des mêmes larmes;

Son sang, son même sang, saigne des mêmes plaies ;
Son cœur, son même cœur, saigne du même amour.

Il y a une chrétienté internelle, un internel chrétien qui toujours le même recommence tout le temps.

§ **256.** — « *D'Annunzio,* écrit-il, *pourtant capable de miracles,* » ... — Quel dérèglement des mœurs portant jusque dans le langage même. Quel goût, quelle volonté de parler improprement, de se tromper de registre, quelle obstination à vouloir, à se condamner à parler improprement, que d'écrire, dans un article qui est tout de même en matière de foi, que M. d'Annunzio est *capable de miracles.*

§ **257.** — Il ne restait plus à M. Laudet que de conclure sur une diffamation qui entrât dans la catégorie de la délation. Il n'y a pas manqué. « *Il a voulu,* dit-il de M. Péguy, *il a voulu se passer du rituel et du cérémonial ;* — (ainsi c'est M. Péguy qui a voulu se passer du *rituel* et du *cérémonial ;* et sans doute c'est M. Laudet qui n'a pas voulu s'en passer et qui les a observés et qui les a respectés. Dans ce langage macaronique où M. d'Annunzio est *capable de miracles,* M. Péguy devient quelqu'un qui « *a chanté l'office tout de travers, en prêtre mal habile et un peu raisonneur* ». On sent tout ce qu'il y a non pas seulement de faux, cela nous le savons, mais de cavalier, mais d'impie, mais d'offensant pour la liturgie et littéralement de mal élevé dans ces derniers propos.

Cahiers de la Quinzaine. — *Mardi premier août 1911.* — § **258.** — Il est vrai que nos fidélités ne sont plus les blés profonds. Elles sont devenues le chardon bleu des sables. — *Maintenant que mon temps décroît comme un flambeau,*

Et je pense, écoutant gémir le vent amer,
Et l'onde aux plis infranchissables;
L'été rit, et l'on voit sur le bord de la mer
Fleurir le chardon bleu des sables.

§ **259.** — Il n'a donc jamais entendu dire, il ignore totalement cette expression : *la Sainte Famille; une Sainte Famille.* C'est une expression toute faite, une expression habituée, à laquelle on ne fait même plus attention. Si on la décomposait pourtant, si on se remettait à son origine, à son point de formation quel singulier rapprochement de deux mots. Que la famille, que la simple famille, (que le *privé* par conséquent), ait été à ce point consacrée sacrée, consacrée sainte, soudée sacrée, qu'elle ait été ainsi sacrée sacrée, c'est ce que l'on ne considère pas, c'est ce à quoi l'on ne pense généralement pas assez.

§ **260.** — Nos fidélités sont des fidélités dans des bourrasques.

§ **261.** — *Rochereau dans Béfort et Masséna dans Gênes.* — Pourquoi taire aussi ces grands assiégés, ces grands généraux, Loup dans Troyes, Aignan dans Orléans, Geneviève dans Paris.

Jeanne d'Arc dans Compiègne, Augustin dans Hippone.

Et ce grand Assiégé, ce grand Général aux innombrables têtes, (si seulement il y en avait eu une), *le Peuple de Paris.*

§ **262.** — Quelle méconnaissance non plus de la chrétienté, c'est entendu, mais de l'humanité même, de la plus simple humanité. Comme si le prix du malheur avait diminué depuis le « quinzième ». Ce malheureux n'a donc aucune vie propre. Il n'a donc reçu les confidences d'aucune famille, d'aucun être. Il s'est laissé prendre à ce masque de stoïcisme que nous portons tous, qui chez tous recouvre les plus profondes détresses.

Comme s'il y avait moins de malheur sur le marché des valeurs.

§ **263.** — Une lettre dans le genre humoristique de M. Salomon Reinach à M. Lotte sur ce *communiqué* du *Bulletin* me rappelle fort opportunément que je suis fort en retard de ma correspondance avec M. Salomon Reinach. Nous en étions restés à Bernard-Lazare. Ce n'est pas sans un poignement, sans un serrement de cœur que loin de ces misérables arguties de M. Laudet je remonte brusquement à la haute mémoire que nous avons gardée de notre grand ami Bernard-Lazare. Quelques jours après *Notre Jeunesse* M. Salomon Reinach m'écrivait une lettre à laquelle je souscris à peu près entièrement.

Fixons ce point d'histoire. J'ai dit, et je maintiens, que Bernard-Lazare dans le triomphe ou plutôt

aussitôt après le triomphe politique d'un certain parti politique dreyfusiste immédiatement installé dans le triomphe de l'affaire Dreyfus même fut en quelques semaines délaissé, renié par l'État-Major politique dreyfusiste ainsi instantanément constitué parce qu'il devenait embarrassant, parce qu'il demeurait fidèle à une première, à une ancienne, à une originelle mystique dreyfusiste premièrement instituée. Je l'ai dit, et comment ne le maintiendrais-je pas quand tout cela est aujourd'hui acquis, universellement reconnu.

Ceci dit, qui est une thèse de politique générale, d'histoire générale en général, si je puis dire, et d'histoire générale de la politique, il est entendu aussi et je sais bien que Bernard-Lazare conserva jusqu'au dernier jour, — (jusqu'à ce dernier jour qui vint tôt, qui venait, qui était là), — en Israël un faisceau non pas seulement d'amitiés fidèles, mais de fidélités propres, de fidélités fidèles et de fidélités féales, de fidélités non pas seulement d'amitié (c'est déjà le fond de l'homme), mais de fidélités proprement religieuses, de fidélités de foi, de créance, de suite, d'accompagnement, d'un crédit total. C'est l'honneur d'Israël que cette suite, que cet accompagnement, que cette fidélité n'a jamais manqué au prophète.

Si donc l'on veut dire que jusqu'à son dernier jour imminent, jusqu'à son dernier jour qui était là une poignée de Juifs, de fidèles, et non pas seulement d'amis, accompagna, étreignit pour ainsi dire Bernard-Lazare et ne le lâcha point jusque dans la mort, non seulement j'y consens, mais j'y consens d'autant plus volontiers que c'est exactement et totalement ce que j'ai dit, et

que je suis le premier qui l'ai dit. Et même le seul, puisqu'il n'y a que moi qui parle de Bernard-Lazare. C'est un point d'histoire acquis et sur lequel il n'y a point à revenir. C'est l'honneur d'Israël que cette sorte de poignée d'hommes, de serrement, d'étreinte, que cette sorte d'accompagnement n'a jamais manqué au prophète. Je serais d'autant moins fondé à le nier ou à le taire ou à le contester que toute cette poignée d'hommes est restée personnellement de nos amis, et en un sens de nos fidèles. Hier encore un nouveau, un tout jeune homme venait me voir, me rapportant précisément un petit paquet des lettres que j'écrivais à Bernard-Lazare dans ces temps héroïques.

Que si ensuite et aussi l'on veut dire que tout autour, plus largement un certain nombre de Juifs d'un certain monde garda à Bernard-Lazare jusqu'à sa mort et même perpétuellement après une sorte de fidélité sociale, de fidélité historique, une fidélité matérielle d'une certaine sorte inébranlable, une fidélité pour tout dire temporelle, c'est ce que nul ne conteste, c'est ce que je contesterai moins que personne, et c'est encore un très grand honneur d'Israël que de savoir généralement très bien régler ces sortes de situation. Israël en ceci, et sur beaucoup d'autres points, pourrait nous servir de modèle. Nous savons tous comment les affaires de Bernard-Lazare furent réglées, comment sa situation fut établie. Jusqu'à sa mort et pour ainsi dire perpétuellement pour après sa mort. Ceci aussi est un point d'histoire définitivement acquis.

En d'autres termes, et en résumé pour ainsi dire

géographique Bernard-Lazare fut abandonné, pour les raisons que j'ai dites, par un énorme État-Major de politiciens également Juifs et chrétiens. Il ne fut abandonné ni par une poignée de Juifs mystiques ni par une certaine société de ce que je nommerais volontiers des Juifs sociaux, — des Juifs non pas mystiquement ni ethniquement mais socialement Juifs.

Il ne fut donc abandonné ni au premier degré par une poignée fervente, par une poignée mystique, ni au deuxième degré par une société sage, par une société sociale.

Que si ensuite M. Salomon Reinach revendique d'avoir été de cette société sage, de cette société sociale, et en ce sens de n'avoir point abandonné Bernard-Lazare et de lui avoir été fidèle jusqu'à la mort et depuis et après et toujours non seulement je le lui accorderai mais je suis assez renseigné pour être tenu de le mettre tout à fait à la tête de cette société. En ce deuxième sens nous savons tous que M. Salomon Reinach est resté socialement fidèle à Bernard-Lazare, qu'il est resté socialement très près du cœur et de la mémoire de Bernard-Lazare.

Mais que si M. Salomon Reinach voulait glisser, voulait se promouvoir de ce deuxième degré au premier, s'il voulait passer de cette société à cette poignée ardente, je serais à mon grand regret forcé de ne point le laisser passer. M. Salomon Reinach a été, constamment, est demeuré socialement fidèle à Bernard-Lazare, a été,

constamment, est demeuré socialement très près de Bernard-Lazare, dans la préparation, dans la bataille, dans la victoire, dans la défaite. Mais il n'a jamais été de cette ardente poignée. Ni avant, ni après, ni dans la préparation, ni dans la bataille, ni dans la victoire ni dans la défaite il n'a jamais été ni au cœur ni à la pensée de Bernard-Lazare, parce qu'il n'a jamais été ni au cœur ni à la pensée de personne et de rien.

C'est ennuyeux, on ne peut pas causer, voilà déjà les gros mots qui viennent. J'en étais là de ma correspondance avec M. Salomon Reinach et je ne lui avais pas répondu, pour vingt raisons dont l'une était que justement je ne voulais pas lui dire des gros mots. Et puis je suis bien vieux à présent pour dire le fond de ma pensée. Le fond de ma pensée, c'est que M. Salomon Reinach ne comprend rien. Allais-je révéler ce secret. Je ne pouvais m'y résoudre, quand enfin, partant le premier, M. Salomon Reinach se rappelle à ma bienveillante attention par cette lettre, par ce petit billet qu'il écrivait à Lotte aussitôt ayant lu le *communiqué* du *Bulletin*.

Il ne faut rien prendre au tragique. Si je prenais au sérieux ce petit billet du matin, il serait plein des plus grossières injures pour moi et des plus basses grossièretés et d'un ton absolument insupportable. M. Reinach (par exemple) commence par m'y appeler *l'ami Péguy*. Je n'aime pas, qu'on m'appelle *l'ami Péguy*. Vous non plus. Je me méfie. Je me demande ce que j'ai commis pour mériter cette familiarité. Et puis en français *l'ami Péguy* ne veut généralement pas dire

le Péguy ami. Au contraire. Aussi j'aimerais mieux qu'on dise : *l'ennemi Péguy.* Comme ça on saurait ce qu'on veut dire, et on serait sensiblement plus près de la vérité.

Vais-je faire état d'un billet écrit au courant de la plume, et sur le coup d'un *communiqué.* Vais-je me mettre martel en tête. Ai-je même le droit d'en connaître, bien que la lettre que l'abonné écrit à son directeur de revue soit toujours un peu en un certain sens une lettre publique et non pas seulement privée et presque par suite une lettre publiable. (Allons, allons, mon pauvre monsieur Laudet, nous n'aurons pas la paix aujourd'hui avec ce public, et ce privé, et ce publiable). Ce qui accroît mon embarras, et en même temps le fait tomber, c'est que toutes ces injures extrêmes et grossièretés sont pour ainsi dire si visiblement innocentes et en quelque sorte bienveillantes et presque paternelles ou du moins avunculaires ou enfin amicales et camarades que j'en demeure vraiment fort embarrassé.

Mettons-nous à la place de M. Reinach. Quand j'ai commencé, comme on dit, enfin quand j'avais vingt ans, il avait précisément l'âge que j'ai aujourd'hui, il s'acheminait rapidement vers la quarantaine. L'*Annuaire* de l'*Association Amicale de Secours des Anciens Élèves de l'École Normale Supérieure,* (familièrement A. A. A. S. A. E. E. N. S.) (mon cher camarade, mon cher camarade, (c'est M. Salomon Reinach lui-même que j'ose nommer ainsi), on a fondé une *association amicale de secours* des anciens élèves *de l'École Normale Supérieure,* c'était bien. Mon cher camarade

ce qui serait mieux, voulez-vous vous mettre avec moi, nous allons fonder l'association amicale de secours *de l' (ancienne) École Normale elle-même*. Elle en a bougrement besoin de secours, notre vieille maison ; et peut-être qu'en travaillant beaucoup nous arriverions à en sauver quelques reliques des mains politiciennes, des séniles mains de M. Lavisse). cet *Annuaire* nous porte donc, M. Reinach et moi, à une distance de dix-huit ans en promotion. J'y suis compté dans la promotion de 94, et M. Reinach dans la promotion de 76. Cela fait sensiblement 18. Si précoce que pût être M. Reinach et si *enfant arriéré* que j'aie toujours été, et bien que de son temps on ne fît pas de service militaire, il ne peut guère y avoir qu'un flottement de quelques années entre les âges d'admission, d'entrée à l'École. M. Reinach abordait donc la quarantaine quand nous levions l'ancre de nos vingt années. Je suis à M. Reinach, (on me passera cette expression mathématique), comme sont à moi ces tout jeunes gens qui viennent aujourd'hui me voir.

Or il est extrêmement difficile sinon impossible à une génération, à une promotion qui vieillit de croire que les autres vieillissent aussi. Plus précisément ils veulent bien voir que leurs anciens vieillissent, et ils mesurent ce vieillissement d'une façon pour ainsi dire géométrique, comme des arpenteurs, par leur propre avancement dans les grandeurs, dans les places, dans les autorités temporelles, dans les puissances, mais ils ne veulent point se rendre compte que les autres, que leurs cadets, que les *jeunes*, hélas, que les générations suivantes progressent sensiblement avec la même

vitesse. Toutes les crises de famille, *les pères et les fils,* viennent de là. Cet homme ne veut pas comprendre que cet homme aussi, son fils, est devenu un homme. Et les mères sont généralement pires que les pères. Parce que les femmes sont encore pires que les hommes. Toute cette crise de la Sorbonne, qui est si profonde, (pas la Sorbonne, la crise), vient de ce que toute une génération, qui arrive à la soixantaine, ne veut pas comprendre que toute une génération, une autre, la nôtre, arrive à la quarantaine.

Si ce malentendu perpétuel, perpétuellement fourni, perpétuellement renouvelé, se produit, se déverse régulièrement de génération en génération comme une cascade de malentendu et d'inentendu au point que c'est la loi même du vieillissement dans la famille, dans la race, dans le peuple, — dans la philosophie, dans la métaphysique, dans la morale, dans un art, dans une science, — quel ne devait-il pas se produire entre la génération qui nous a précédés et nous, quand on considère le degré de suffisance scientifique où est parvenue la génération qui nous a précédés. Je ne crois pas que chez aucun peuple en aucun temps on ait jamais, on puisse trouver une génération, une promotion qui ait jamais été aussi sûre d'elle, qui ait jamais présenté une métaphysique aussi impudemment, aussi impunément comme étant une physique et comme n'étant pas une métaphysique.

Par suite et comme il était naturel je ne crois pas que chez aucun peuple en aucun temps il y ait jamais eu une génération qui ait traité aussi durement, aussi ingratement, avec une telle haine, avec une telle

fureur, avec une telle aigreur, si malencontreusement la génération suivante que la génération qui nous a précédés nous a traités et nous traite. Elle est vraiment, elle a vraiment pour nous des sentiments comme ces vieilles ogresses des contes de fée qui voulaient toujours dévorer la jeune reine sur coulis de petits pois.

C'est ainsi que la vieille Sorbonne est devenue une sorte d'ogresse au moment même où nous ne demandions qu'à l'entourer du plus filial respect. Que nos anciens ne s'y trompent pas, — et nous-mêmes il est temps bientôt que nous commencions à ne pas l'oublier, — les jeunes gens, la bonne race, la saine race française ne demande qu'à admirer, elle ne demande qu'à aimer, elle ne demande qu'à respecter, elle ne demande qu'à être filiale. Encore faut-il qu'on ne les reboule pas, qu'on ne les traite pas injurieusement, qu'on ne les reçoive pas avec des paroles injurieuses, avec des silences plus injurieux encore. Nous ne voulons pas être traités comme des suspects par des anciens qui sans nous n'existeraient pas dans une maison qui sans nous était emportée il y a quinze ans dans la tourmente antisémitique. Les jeunes gens, la bonne race, la saine race française, le Français a aussi une certaine fierté, un sentiment très vif de sa dignité, un honneur. Il est aussi facile à décourager qu'à encourager. Le moindre bon traitement, la moindre amitié, la moindre paternité spirituelle en fait un féal. Une accumulation de mauvais traitements finit par en faire un révolté.

Nous le voyons assez toutes les fois qu'au régiment nous retrouvons « *les hommes* », nos Français comme

ils sont, libérés de toutes les servitudes sociales, réaiguisés de tous les émoussements sociaux. Car l'homme n'est jamais libre qu'au régiment. Et nous aussi nous ne sommes jamais libres qu'au régiment. Hors des servitudes civiles; hors des émoussements civils. Sensible au bon procédé, sensible au mauvais; sensible au mot courtois, sensible à l'injure; suivant jusqu'à la mort le chef ami, le chef aimé, le chef courtois, haïssant à mort le chef discourtois, le chef injurieux, tel est le Français, tel est le peuple, tels nous sommes. Il n'y avait pas de *crise de la Sorbonne* quand un homme comme Gaston Paris, quand un homme comme Brunetière, l'un austère et doux, l'autre austère et apparemment dur et secrètement tendre faisaient, et largement, leur devoir d'aînés envers toute une pléiade, envers toute une génération, envers toute une promotion. Installant précisément au pouvoir spirituel en l'installant au pouvoir temporel précisément cette génération, ce parti qui aujourd'hui veut fermer les portes derrière lui, qui refuse de continuer le mouvement, la *tradition* du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. Parti doublement coupable, qui ne veut plus derrière lui que des esclaves spirituels et temporels, qui ne veut même plus d'élèves derrière lui, loin qu'il y veuille des hommes libres. Parti doublement coupable, car ce flambeau de tradition qu'il refuse de léguer, qu'il refuse de passer, *quem tradere non vult,* ce flambeau de commandement, spirituel, temporel, ce flambeau de haute amitié, d'aînesse, de paternité spirituelle, ils ne l'avaient point inventé, ce flambeau, ils ne l'avaient point allumé eux-mêmes, allumé premiers, ils l'avaient emprunté, eux-mêmes ils l'avaient reçu de

leurs anciens, de leurs propres aînés, de leurs pères spirituels. C'est précisément la génération installée par Paris et Brunetière, et qui sans Paris et Brunetière ne serait rien, qui fait le Croquemitaine et le Barbe Bleue avec nous, avec la génération suivante. Mais nous ne nous laisserons peut-être pas manger.

Nous ne souffrirons pas d'être traités en suspects par quelques coquebins, par quelques francs-fileurs dans une République qui nous doit tout, qui tout entière n'est que par nous, qui sans nous, sans notre solidité sombrait il y a quinze ans dans la tourmente antisémitique. Par quelques francs-fileurs qui à la moindre apparence de danger filaient jusqu'au Nouvion en Thiérache et tremblaient dans leur peau et allaient se terrer. Pour moi, qu'on le sache bien, personnellement je n'endurerai pas qu'un Lavisse, tout gonflé de rentes et de pensions et de traitements et d'honneurs, (au pluriel, au pluriel), tout entripaillé de prébendes pour avoir semé autour de lui les désastres dans la République et dans l'Université, je n'endurerai pas qu'un Lavisse, quand même il serait de vingt Académies, vienne impunément faire des facéties et des grossièretés, fussent-elles normaliennes, sur la carrière de peines et de soucis, de travail et de détresses de toutes sortes que nous fournissons depuis vingt ans, en très grande partie justement par la faute de la génération précédente. Il en a assez dit cette année. Il en a assez fait cette année. Il s'est assez occupé de moi cette année. Qu'il recommence à s'occuper de Louis XIV. Que ce gras fossoyeur porte sa main papale sur quelque cadavre moins récalcitrant. Qu'il continue seulement d'enterrer l'École Normale. C'est un grand

crime, et un grand cadavre, et qui demandera beaucoup de terre. S'il revenait à s'occuper de moi je le préviens que les démarches les plus instantes ne m'empêcheraient plus de lui demander les seuls comptes, hélas, que l'on ait jamais pu songer à demander de lui.

Tel est le jeu *historique* de ces deux générations, celle qui nous a précédés, qui arrive à la soixantaine, et la nôtre, qui arrive à la quarantaine. Ce que cette génération précédente avait reçu de sa précédente, elle ne (nous) l'a point transmis, elle ne l'a point *traduit*. Et ce que nous la génération suivante nous transmettons déjà à la génération suivante, à la génération qui nous suit, nous ne l'avons point reçu. Ainsi celle qui avait reçu n'a point donné et celle qui a donné déjà, qui donne, n'a point reçu. Singulière réversion, mutualité singulière temporelle, cascade interrompue. Ainsi la génération précédente a été une génération absorbante, littéralement une génération cupide et avare, temporellement, spirituellement, qui a étouffé, qui a gardé pour soi, ce qu'elle avait reçu. Et nous, notre génération, nous avons été forcés d'être une génération créatrice, qui devons tout tirer de nous, le temporel et le spirituel, qui devons créer, tirer de nous tout ce que nous avons commencé de transmettre à nos successeurs. Ceux qui avaient été comblés de biens ont tout absorbé, sont demeurés stériles. Et nous qui n'avions rien reçu nous avons dû trouver en nous-mêmes une fécondité qui ne sortît que de nous.

On ne saura jamais jusqu'à quel point la génération qui nous a précédés, (je ne parle pas naturellement, je

ne parle jamais des pauvres gens), (je ne parle que des grands seigneurs de la Politique et de l'Université, mais je parle d'eux tous à de très rares exceptions près), on ne saura jamais jusqu'à quel point cette génération a été criminelle par cette lâche défection, par ce lâche abandon de son poste, envers la France et envers la culture, envers le civique, envers les lettres, envers l'intelligence et le cœur, envers toute humanité. Cela aussi est un point d'histoire, mais malheureusement il ne sera jamais éclairci. Quand les témoins viendront, c'est-à-dire les générations suivantes, notre génération, notre pauvre génération sacrifiée aura relevé, aura réparé déjà tant de désastres que les traces historiques de ce crime ne seront déjà plus aisément saisissables. Nous seuls pouvons savoir tout ce que nous avons trouvé de ruines et de désastres quand nous sommes arrivés à l'âge d'hommes. (Ce qui prouve une fois de plus que ce qu'ils nomment *la vérité historique* ne peut jamais s'établir *intégralement* puisqu'il faudrait que l'historien, *vir historicus,* fût littéralement de toutes les générations, qu'il fût contemporain de tous les temps).

(Et comme dans une génération mauvaise tout est mauvais, il est notoire que cette génération est celle aussi qui en chrétienté nous a donné tant de mauvais chrétiens, tant de chrétiens *honteux,* au sens que nous avons défini).

Ce que je veux dire, — et ce serait le commencement d'une conversation avec M. Salomon Reinach, ce serait même le commencement de toute conversation qui por-

terait sur cette matière, — *prolégomènes à toute métaphysique future,* — c'est qu'il y a entre la génération qui nous précède et nous une coupure comme il n'y en a peut-être jamais eu entre deux générations qui se suivaient. Et que l'on ne nous dise pas que c'est l'habitude, qu'il en est toujours ainsi, qu'il en est forcément ainsi. Nous avons deux *témoins,* nous avons deux (autres) exemples. L'un avant, l'autre après. Premièrement la liaison de la génération qu'illustraient Paris et Brunetière précisément à la génération qui nous précède. Deuxièmement notre propre liaison à la génération qui nous suit. Aux *nouveaux* jeunes gens.

Je demande pardon à M. Salomon Reinach d'avoir ainsi été conduit par un simple rapprochement purement géographique dans le temps, si je puis dire, à mettre à côté de son nom le nom de M. Lavisse. Il est évident que par ailleurs il ne peut rien y avoir de commun entre ces deux hommes. M. Salomon Reinach n'a point un Nouvion en Thiérache où il s'enfuie. Toutes les fois que des guerres presque civiles et presque plus que civiles ont conduit ce pays à deux doigts des plus extrêmes dangers, M. Salomon Reinach était là. Comme nous. Parmi nous. Il était présent.

M. Salomon Reinach m'arrêterait peut-être ici. — Que parlez-vous de générations, me dirait-il très sincèrement. Nous, ce que vous nommez le Parti Intellectuel, n'avons-nous pas aussi avec nous des jeunes gens. Revoyez sur l'*Annuaire.* Nous avons avec nous plusieurs de vos jeunes camarades.

Monsieur Reinach quand un parti intellectuel, quand un pouvoir spirituel temporel dispose du budget de l'État, de toutes les places de l'État, — (de toutes les hautes places et de toutes les places de Paris, laissant aux autres le soin d'aller enseigner dans de censément ingrates provinces), — quand il dispose de toutes les faveurs, de tout l'avancement, de tout le pouvoir, de tout l'argent, de toutes les relations, — (notamment des mariages, il y aurait un beau *travail* à faire sur l'accélération des gendres dans l'Université depuis trente ans), — (avant je n'y étais pas), — quand on dispose de tout il faudrait que l'on eût bien changé l'humanité depuis trente ans pour n'avoir pas avec soi quelques douzaines de jeunes gens; — (et j'ajoute : quand on dispose de pouvoir casser les reins à quelques autres, à tous ceux qui ne marcheraient pas droit; cela s'est vu; cela se voit; cela se verra).

Puisque M. Salomon Reinach est certainement pour les méthodes expérimentales, qu'il rouvre l'annuaire, moi aussi je suis pour l'expérience. Qu'il dresse les tables. Qu'il dresse les présences, les absences, les variations concomitantes. Qu'il compte, qu'il mesure les carrières que l'on fait, — (j'entends les carrières politiques et les carrières universitaires), — quand on *marche avec* le parti intellectuel, et celles que l'on ne fait pas quand on ne marche pas avec. Les plus hautes valeurs des différentes promotions reléguées, laissées en province, (le seul philosophe qu'il y eût dans ma promotion encore à Bordeaux après un tour du monde et je pense au moins dix ans du meilleur enseignement de lycée), et des galopins de vingt-cinq ans pourvus de

chaires, pourvu qu'ils y enseignent ce qu'ils nomment la sociologie. Faites les comparaisons, monsieur Reinach, reparcourez les carrières de tous ceux qui marchent avec le Parti Intellectuel, et étonnez-vous avec moi au contraire qu'il y ait encore quelques voix libres qui s'élèvent.

Pour moi quand je regarde ce que nous sommes je trouve que nous sommes encore beaucoup. Quand je regarde ce qu'on fait de nous, je trouve que nous sommes encore beaucoup. Et qu'il faut qu'il y ait non pas seulement dans l'humanité mais proprement dans cette race une rare valeur propre, un goût propre de la liberté, une rare vaillance propre pour qu'il y ait encore quelques voix libres qui s'élèvent.

Il faut que cette race ait la liberté chevillée au corps.

Ai-je bien le droit de me plaindre, avons-nous seulement à présent le droit de nous plaindre. Il paraît qu'il faut au contraire que nous soyons extrêmement joyeux. Comme eux. Le roi s'amuse. C'est du moins ce que notre camarade M. Rudler me prescrit ou me fait prescrire, et sur quel ton, dans sa *Revue Critique des Livres Nouveaux*.

De tous les camarades qui figurent à l'*Annuaire*, cher monsieur Reinach, notre camarade Rudler offre bien un des exemples les plus éclatants d'un malheureux sur qui la fortune s'acharne. M. Rudler, (G. Rudler, Gontran, Gustave, Gaspard ou Gaëtan Rudler), est le type de l'homme qui n'a pas de chance. Ses travaux microscopiques sur l'histoire des lettres françaises, — (ou plutôt sur l'histoire de la littérature), — (française), — (car ici

encore il faut distinguer), — l'ont conduit, — eh bien oui, il y a des gens qui n'ont pas de chance, — l'ont conduit à découvrir que notre maître, — (et son maître), — enfin que notre commun maître M. Lanson était un homme d'un génie extraordinaire. Que faire quand par un coup de la fortune ennemie on a découvert, on se trouve brusquement le détenteur d'un aussi pesant secret. Ah si M. Rudler avait découvert, si ses études et recherches micrographiques l'avaient conduit à découvrir que notre commun maître M. Lanson n'était pas tout à fait un homme d'un génie extraordinaire, oh alors la voie du devoir était toute indiquée. Heureux les devoirs difficiles. Μακάριοι, heureux les devoirs austères. Mais voilà. Mettez-vous un peu à la place de M. Rudler.

Je ne dis pas à sa place de maître de conférences. L'État ne le voudrait peut-être pas. Ne riez pas. Il n'y a pas de quoi plaisanter. M. Rudler, notre camarade M. Rudler n'avait pas découvert que notre commun maître M. Lanson n'était pas tout à fait un homme d'un génie extraordinaire, il avait justement, comme par hasard il avait justement découvert au contraire que notre commun maître M. Lanson était un homme d'un génie extraordinaire. La vérité avant tout. Ingrats qui riez, futiles et frivoles, c'est que vous ne savez pas combien un tel secret pèse. Pour les stoïciens, et M. Rudler est évidemment stoïcien, les devoirs faciles sont évidemment les seuls qui soient difficiles; il n'y a qu'eux qui comptent, il n'y a qu'eux qui embarrassent; braver les infortunes ne serait rien; nous en avons l'habitude; mais braver les fortunes. M. Rudler n'hésita pourtant point. Il prit son courage à deux mains. Dans

un élan de sincérité qui est demeuré célèbre M. Rudler proclama devant l'univers étonné que notre maître M. Lanson est un homme d'un génie extraordinaire. Aujourd'hui M. Rudler fait à l'École Normale Supérieure un cours, ou des cours, notamment un sur Hugo, que les élèves trouvent généralement mauvais.

Ce qui étonna un peu l'univers, ce ne fut pas d'apprendre des douces lèvres de M. Rudler que notre maître M. Lanson était un homme d'un génie extraordinaire. Depuis quelque temps l'univers s'y attendait. Comme on dit, cela se sentait venir. Ce qui étonna un peu l'univers, ce fut un certain ton, ce furent les expressions mêmes qu'employa M. Rudler. En quels termes il nous fit part de sa découverte, le souvenir en est resté universellement présent. Des expressions dont on userait à peine, dont on oserait à peine user pour un Corneille ou pour un Pascal, pour un Beethoven ou pour un Rembrandt, notre camarade M. Rudler en usait fort *libérablement* pour notre maître M. Lanson. De sorte que l'on se demande ce qu'on dirait si il venait un nouvel Eschyle ou un nouveau Pindare, un nouveau Sophocle ou un nouveau Platon, un Virgile, un nouveau Ronsard ou un nouveau du Bellay, un nouveau Descartes et un nouveau Corneille, un Pascal, un Racine, un Marivaux, un Lamartine et un Hugo, un Vigny, un Michelet. Un Musset. Ou plutôt on sait très bien ce qui arriverait. Le *nouveau* serait fort mal reçu en Sorbonne. Je veux dire dans tout le Parti Intellectuel. C'est à l'École Normale que j'ai entendu dire, — (je dois dire que ce n'était pas en conférence), — c'était au commencement de la liquidation de l'affaire Dreyfus que j'ai

entendu dire à l'École Normale, passant le seuil de la porte, pour entrer : « *J'espère qu'à présent on va foutre tout ça en l'air. On commence à nous emm..... avec Corneille et Racine.* » L'homme qui prononçait ces paroles mémorables était l'un des deux fonctionnaires les plus permanents, les seuls permanents, de la maison, l'un des deux qui n'aient point bougé depuis vingt ans, l'un des deux qui usent directeurs, sous-directeurs et maîtres de conférences, comme on les nommait, comme on ne les nomme peut-être plus, l'un des deux qui usent les programmes mêmes, l'un des deux qui usent les « transformations ». Il était dès lors, il est encore dans la maison le délégué permanent du jauressisme, le représentant officiel de Jaurès dans la maison. Il y avait alors un fort parti. Il n'y a plus personne. Il n'y a plus que le directeur. Mais il l'a bien. Il était dès lors le dominateur et l'épouvantateur automatique de M. Lavisse. Il était alors le secrétaire de M. Lavisse à la *Revue de Paris*. Il épouvantait tous les deux jours M. Lavisse par des gros mots, par une de ces « engueulades » dont je me suis permis de citer un texte. *A présent* dans ce texte voulait dire : *A présent que nous avons fini l'affaire Dreyfus ; à présent que nous allons être les maîtres ; à présent que ces jeunes gens vont continuer à nous suivre.* Il voulait dire que nous autres jeunes gens nous allions employer notre victoire et notre force à démolir ce qui est la France même.

De tels mots forment la jeunesse. Nos anciens, nos aînés s'étonnent que nous nous soyons éloignés d'eux, détachés, qu'il y ait entre eux et nous, entre leur génération et la nôtre une coupure la plus profonde peut-

être qu'il y ait jamais eu entre deux générations. Des hommes que nous étions le plus portés à respecter, à aimer, que déjà nous respections par provision, que nous aimions d'avance, des hommes à qui nous avions donné notre cœur, des lèvres dont nous attendions des bonnes paroles, des encouragements, des conseils, les légitimes leçons d'une expérience aînée fraternelle nous n'avons jamais entendu tomber que l'injure et l'offense et l'ingratitude et l'aigreur et la dérision et l'envie. Or nous sommes de la race des Français qui ne supportons point l'offense.

Voilà des textes. De telles paroles, de tels propos forment la jeunesse. C'est encore dans ce milieu de l'École Normale, c'est dans ce petit monde qui ne se croit pas rien et qui n'est pas rien que fut prononcée une autre parole mémorable. Elle fut prononcée par un des maîtres de la maison. — « *Cette fois-ci,* dit-il, *nous le tenons, nous aurons sa peau.* » — La peau dont il s'agissait n'était point si je puis dire une peau ordinaire. Il ne s'agissait de rien moins que de la peau de Pascal. — Quel Pascal? — Pascal, quoi; pas Paschal Grousset, bien sûr; Blaise Pascal. C'était au seuil de cette petite conjuration, de cette petite cabale qui fut tramée à l'École Normale et dans le milieu de l'École Normale par un nommé Mathieu ou Matthieu pour démontrer que Pascal était le dernier des faussaires et qui n'a pas laissé de traces. Ni la cabale ni Mathieu. M. Lavisse naturellement avait prêté la *Revue de Paris* pour la perpétration de cet attentat. Quand il vit que cela tournait mal, lâche dans le crime même, il lâcha ses complices et déclara qu'il ne s'était pas aperçu qu'on faisait ça.

Ayant donc fait cette découverte que notre maître M. Lanson était un homme d'un génie extraordinaire, — (plaignons le jeune homme qui est le dépositaire d'un tel secret), — M. Rudler prit sur lui, entreprit de divulguer ce secret et cette découverte. En quels termes nous le savons, et ces termes si je puis dire ont eu tant d'écho(s) que M. Rudler lui-même ne les oubliera peut-être jamais plus. Aujourd'hui M. Rudler est à l'École Normale, il enseigne à l'École Normale. Y est-il professeur, professeur-adjoint, chargé de cours, maître de conférences, (professeur) suppléant, chargé d'un cours supplémentaire, ou complémentaire, ou quelque autre titre, c'est ce qu'il ne sera jamais possible de savoir, notre malheureuse École ayant subi de tels bouleversements que le diable n'y reconnaîtrait jamais un suppléant d'un titulaire. M. Rudler a découvert que M. Lanson, M. Rudler est entré à l'École Normale. Je ne dis point que ceci soit le résultat de cela. Moi aussi je veux voir dans ce résultat une simple coïncidence. Sous la Troisième République il n'y a point de faveurs. Les avancements ne sont jamais accordés qu'au mérite. Et il n'y a jamais eu une seule exception. Et tout est toujours exactement proportionné au mérite, à la vingtième décimale près. Notamment dans l'Université. Et très notamment dans la Haute Université. Les influences n'ont jamais servi à rien, ni les protections, ni les relations, ni les liaisons, ni les compromissions, ni les alliances, ni tout le politique et tout le parlementaire. Je suis convaincu qu'un jeune homme qui aurait eu le malheur de découvrir que notre maître M. Lanson n'écrit pas en français aurait eu une aussi belle fortune

universitaire que M. Rudler. Il n'y a point de coteries dans l'Université. Notamment dans la Haute Université. Il n'y a point de coterie à la Sorbonne qui fasse les avancements. *Par conséquent* M. Rudler n'est à l'École Normale que par son seul mérite.

J'avais donc fait, enfin j'avais fait à ce monsieur notre camarade Rudler une plaisanterie fort innocente, — (je m'y entends), — précisément sur ces termes en lesquels il avait parlé de M. Lanson. Là-dessus M. Rudler éprouva le besoin de me vouer une haine mortelle. Jusqu'ici je n'y vois pas d'inconvénient, rien ne vaut un bon ennemi. Où je vois un inconvénient, c'est que M. Rudler, voulant m'aligner un éreintement de main de maître, (de maître de conférences), se dérobe derrière un certain petit garçon qui signe je crois Pons Daumelas.

Si j'avais quelqu'un en face de moi, si j'avais en face de moi M. Rudler je dirais que cet article est de la dernière bassesse. De la plus basse grossièreté. Et je sais encore assez de français, n'en déplaise à M. Rudler, pour que, quand je dis bassesse et grossièreté, je ne veuille pas dire qu'un article m'est désagréable, ou qu'il m'est ennemi, ou hostile, *infensus,* ou que je ne l'aime pas.

Ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans ce morceau remarquable c'est que M. Rudler ou son pseudo-pompe me reproche particulièrement d'être *geignard.* Ainsi, ce qui veut dire qu'il paraît que tout va bien, et

que c'est nous qui inventons que ça va mal. C'est le vent d'automne qui fait croire qu'actuellement il y a des crises. Tout va bien. Nos maîtres font avancer les violons. *Vibrez, trombone et chanterelle!*

Que Magnan danse la trénis
Et Saint-Arnaud la pastourelle!

Tout va bien. Il n'y a pas une crise de la Sorbonne, une question de la Sorbonne. C'est une illusion d'optique. C'est nous qui avons inventé ça, qu'il y a une crise de la Sorbonne, une question de la Sorbonne. Personne ne s'aperçoit qu'il y en ait une. C'est la télégraphie sans fil qui a fait croire qu'il y avait une question de la Sorbonne. Il n'y a point une crise de l'enseignement, de tous les enseignements. Ça ne se voit pas. C'est une invention des méchants. Il n'y a pas une crise de l'Université, des trois ordres d'enseignement. Et même de l'enseignement extérieur. Il n'y a pas une crise, il n'y a pas eu tout un bouleversement de l'École Normale. C'est une paille. C'est un souffle. C'est un rien. Ça passe. C'est la thermodynamique qui en est cause. M. Rudler y est. M. Rudler y enseigne. Comment ça irait-il mal. Comment pourrait-il y y avoir une crise, quand M. Rudler y est, quand M. Rudler y enseigne. M. Rudler est gai. M. Rudler est content. M. Rudler y est. M. Rudler est heureux. M. Rudler y enseigne. M. Rudler n'est pas *geignard*. Il n'y a jamais eu une crise de l'École Normale, une question de l'École Normale. Il n'y a pas une crise du latin. Ce sont les journalistes qui ont inventé ça. Il n'y a pas une crise

du grec. Il n'y a pas une crise du français. Il n'y a pas une crise de la culture en général. Il n'y a pas une crise de toute la mentalité publique. Il n'y a pas une crise dans les lycées. Il n'y a pas une crise dans les Facultés. Il n'y a pas une crise dans tout le monde universitaire et même dans tout le monde pensant. Comment voulez-vous qu'il y ait une crise, puisque M. Rudler enseigne à l'École Normale Supérieure.

Le Parti Intellectuel, lui, n'est pas *geignard.* Non, mais il en est venu dans sa soif de domination, dans son besoin de tyrannie à un tel degré de susceptibilité, à un tel point de sursensibilité, — (je ne dis point de suprasensibilité, ce qui prouve que le latin dans le français est encore une belle langue), — que l'on ne peut plus seulement prononcer ce mot, ces trois syllabes, *la Sor-bonne,* sans s'attirer aussitôt de bas en haut des regards obliquement circonférentiels. Que si vous ajoutez que vous connaissez M. Massis et que c'est un fort honnête homme, aussitôt on vous regarde, on vous regarde, — ou plutôt on ne vous regarde pas, — comme je n'aimerais pas à être regardé. Il était naturel d'ailleurs que cette affaire, qu'une affaire qui venait du Parti Intellectuel et qui intéressait le Parti Intellectuel finît par des mots *tabous.* Je connais une maison où l'on ne peut plus aller, parce que si vous dites par exemple : *Il y a un fiacre qui remonte la rue de la Sorbonne,* à ce seul nom, à ce seul mot de Sorbonne tout le monde vousse les épaules et regarde obstinément dans le fond de son verre. Je veux dire, dans le fond de sa tasse.

Le Parti Intellectuel est comme tous les pouvoirs absolus, quand les prend l'esprit de vertige, l'*esprit d'imprudence et d'erreur*. Ils ne veulent recevoir aucune réforme du dedans. Ils traitent comme ennemis ceux qui veulent du dedans, longtemps, longuement, patiemment leur faire entendre la voix de la raison; la voix de la justice; la voix de la liberté; la voix de la justesse. Qu'ils ne s'étonnent point dès lors de recevoir des atteintes matérielles, et de les recevoir du dehors. C'est la loi.

C'est l'événement de toutes les tyrannies.

Ce sera évidemment plus tard aussi une grande question dans l'histoire des littératures que de savoir si ce *Pons* je ne sais plus comment, Pons Daumelas aussi existe ou si ce ne serait pas un pseudonyme de notre M. Rudler. Il y a du pour et du contre. Les balances des méthodes scientifiques hésitent, fléchissent en des oscillations d'une ténuité merveilleuse. Les deux thèses se balancent avec des raffinements de voluptés. (Toujours les *voluptés sourdes* de M. Rudler, si j'ai bonne mémoire). Ce qui me ferait croire que cet article, fort bas, ne serait pas de M. Rudler, c'est qu'il est tout de même écrit en un certain français auquel M. Rudler n'atteint pas. Mais ce qui me ferait croire que c'est un *pseud*onyme, et non pas un *onyme* tout court ni même un *par*onyme, c'est que c'est un nom si évidemment forgé. Faisons appel, mes enfants, non plus à nos vieux instincts, ni à notre goût, ils sont passés de règne, mais à ces règles subtiles que nos maîtres ont instaurées parmi nous. Pons Domelas, Ponce Daumelas, je ne sais

pas si vous êtes comme moi, c'est un nom qui sent la forgerie. On ne me fera jamais croire qu'un vrai homme s'appelle comme ça. C'est un nom fabriqué, un nom bissecteur, un nom si évidemment composé, juste au milieu, Pons Daumelas on voit tout de suite que c'est un petit compromis mitigé entre le célèbre Ponce Pilate et le presque aussi célèbre Domela Nieuwenhuis.

Si encore il s'appelait Pierre Pons, à la rigueur ça pourrait être naturel. C'est un malheur, de s'appeler Pierre Pons. Par conséquent ça peut arriver à quelqu'un.

Nous connaissons tous les trésors de perfection qu'il y a dans la phrase suivante : *Madame, c'est moi que je suis le professeur de français qu'on vous a parlé.* On croyait jusqu'ici non seulement que c'était le sublime du genre, mais qu'on ne pourrait jamais faire mieux. On se trompait. Nous avons aujourd'hui le sursublime du genre. Quelqu'un a fait mieux. Depuis le 15 juillet. Il y a une phrase encore supérieure. Vous voudriez bien savoir où. Puisque vous êtes abonné aux cahiers, je vais vous le dire. Il y a une phrase supérieure, encore supérieure précisément dans ce *numéro 7, VIe année, (Deuxième Série), 15 Juillet 1911,* de cette *Revue Critique des Livres Nouveaux,* publiée chez Cornély, 101, rue de Vaugirard. Prix du numéro, 0.60. Abonnements 5 francs par an pour la France, et 6 francs pour l'Étranger. Je ne saurais trop remercier M. Ponse Pilate d'avoir attiré mon attention sur ce numéro, en voulant bien s'y occuper de ma modeste personne. Car si M. Domela Nieuwenhuis n'avait point attiré mon atten-

tion sur ce numéro, j'ignorais toute ma vie cette phrase extraordinaire, Scaferlati supérieur. Et j'y aurais beaucoup perdu. Et l'univers aussi l'ignorait toute sa vie. Et l'univers aussi y aurait beaucoup perdu. Car l'univers ne lit pas la *Revue Critique des Livres Nouveaux*. Il a tort. Mais n'anticipons pas.

Frappé de mon indignité, et de voir que je ne savais pas le français, et que c'était le cousin Pons qui le savait, mais nullement entêté, il faut me rendre cette justice, je me mis incontinent en devoir de l'apprendre, — (pas le Pons, le français), — dans cette *Revue* qui m'enseignait si gentiment que je ne le savais pas.

J'avoue que j'allai de surprise en surprise. Si le cousin Ménélas n'avait point attiré mon attention sur ce numéro, j'étais frustré de grands enseignements. Le cousin Pons est évidemment du pays de M. Combes. Il y a longtemps que je soupçonnais cette *Revue Critique des Livres Nouveaux* d'être un organe, si je puis dire, combiste. Cette *Revue* porte des enseignements jusque sur sa couverture. Ainsi on y voit, sur sa couverture, que le cousin Rudler y est représenté comme *Docteur ès lettres* et comme *Professeur au Lycée Louis le Grand*. Il n'y est pas représenté comme exerçant quelque domination à l'École Normale Supérieure. Serait-ce une erreur de mes sens abusés, que notre camarade fait un cours à l'École Normale Supérieure, et des mauvaises leçons sur Hugo. Mais ouvrons la revue du cousin Paméla. La première leçon que j'y prends est une assez bonne leçon de classement. Tout peu cousin que je sois, je distingue assez rapidement ce que c'est que cette *Revue*. C'est une *Revue* cousine. Je veux dire entre cou-

sins. C'est d'abord, et excellemment, c'est au premier degré une revue où ceux qui ne font rien disent du mal de ceux qui font quelque chose. Mais si par malheur, — (ou par erreur), — un de ceux qui ne font rien a eu le malheur de faire quelque chose, alors un autre de ceux qui ne font rien est délégué à dire de celui qui par malheur a fait quelque chose un bien dont sur un exemple on va avoir une légère idée. Ainsi la *Revue* devient au deuxième degré une *Revue* d'encensement mutuel. Mon Dieu ce n'est pas la première fois que ça se voit. En un mot il y a pour ces gens-là ceux qui sont de la *Revue,* et ceux qui ne sont pas de la *Revue.* Le cousin Pénélope est de la *Revue,* et moi Péguy on se rend compte assez rapidement que je ne suis pas de la *Revue.* Car « *chaque numéro de la* Revue, si j'en crois la dernière page de la couverture, *est divisé en trois parties : 1° étude sur un ouvrage récent, ou sur un ensemble de publications récentes de premier ordre ou d'actualité ; 2° comptes rendus ordinaires ; 3° livres annoncés sommairement.* » On pense bien que je suis dans les *comptes rendus ordinaires.* On m'aurait bien mis dans les *livres annoncés sommairement,* mais on n'aurait pas eu la place pour m'éreinter. Il fallait deux pages et neuf lignes au cousin Babylas. Le livre *hors ligne,* ou pour parler exactement le livre *de premier ordre* d'aujourd'hui est le tome III de l'*Histoire de la langue française,* des origines à 1900, de notre maître M. Brunot (attention, attention, il faut dire ici notre maître et ne pas aller dire notre cousin M. Brunot, le roi n'est pas son cousin). (Et je ne me fierais qu'à demi à sa jovialité). C'est donc le tome III de

M. Brunot qui est l'*ouvrage récent ou d'actualité*. On pouvait tomber beaucoup plus mal. Je n'ai aucune compétence dans l'*Histoire de la langue française*, mais en attendant que j'y aie acquis quelque compétence, ce qui ne saurait tarder, je suis plein de respect pour notre maître M. Brunot, j'ai pour les travaux de M. Brunot, moi écrivain, tout le respect qu'un soldat qui a fait la guerre a pour un historien des poudres et salpêtres, qui ne l'a pas faite, tout le respect qu'un peintre, qui a fait des tableaux, a pour un historien de la boîte à couleurs, qui n'en a point fait. Mais en attendant que j'aie acquis quelque compétence dans l'*Histoire de la langue française* je dois à M. Brunot par ce numéro même un bon enseignement. Car c'est un cousin nommé Sudre ou si vous voulez c'est un nommé le cousin Sudre qui fut chargé, ou qui se chargea de présenter le livre de M. Brunot. Vous dites, monsieur Reinach, ou enfin vous me diriez que vous avez des jeunes gens avec vous, que le Parti Intellectuel a des jeunes gens avec lui. Voyez quels sont vos jeunes gens. Écoutez, puisque aussi bien vous collaborez, vous aussi, à cette *Revue*, et que votre nom est dans le petit rectangle de la couverture, dans le petit cartel de tête, écoutez, instruisez-vous avec moi, écoutez, apprenons comment et jusqu'où ces jeunes gens-là, les vôtres, poussent l'art de la flagornerie, écoutez en quels termes ils parlent d'un patron. On se croirait aux meilleurs jours de la Faculté de Médecine. Le cousin Sudre dit tout le bien qu'il pense du livre du patron. Il en a le droit et ce n'est pas là que commence la flagornerie littéraire. Et universitaire. Mais quand il a fini le cousin Sudre se dit : *C'est pas tout ça. Est-ce que le patron va*

être content. Il fait cette injure au patron, que nous ne lui ferions pas, de supposer que le patron aime la louange. Et alors le cousin Sudre se lance dans un lyrisme qui n'est pas de Château-Thierry. (M. le Grix avait bien raison de nous annoncer une renaissance du lyrisme en France). Écoutons un peu. Notez que c'est après la fin de son article. Son article est fini quand il commence :

J'ai essayé d'indiquer ce qui dans l'œuvre de M. Brunot est absolument hors ligne. Je ne voudrais pas que ces comptes rendus, forcément fragmentaires, fissent illusion sur l'admiration que m'inspire l'ouvrage entier, (vous croiriez là-dessus que l'ouvrage entier ne lui inspire pas d'admiration. Vous vous trompez doublement, et sur sa psychologie, où vous êtes impardonnable, et deuxièmement vous n'y êtes pas, on voit bien que vous ne connaissez pas leur français, deuxièmement sur son français.) *admiration que partageront* (vous êtes rassuré tout de suite) *admiration que partageront tous ceux qui le liront ou auront à le consulter.* (On ne dira pas que ces jeunes gens n'ont pas le sens de l'admiration). *Ils ne sauront en vérité ce qu'il faut admirer le plus, de la colossale faculté de travail de l'auteur ou de sa belle, saine et utile érudition. Mais tous resteront d'accord que ce monument manquait à l'étude, à l'honneur de notre langue, et qu'il est d'un bon et savant Français de l'avoir élevé.* (Car ces amis de Jaurès sont aussi de bons Français quand il faut).

On avait voulu nous faire croire que la vieille

gymnastique aux agrès avait été remplacée dans les écoles par la gymnastique suédoise. Nous savons à présent par quoi la vieille gymnastique aux agrès a été remplacée dans les écoles. Elle y a été remplacée par un judicieux exercice, par une gymnastique rationnelle du maniement de l'encensoir. Et par quelques exercices d'assouplissement.

Nous savions tous le degré de haute perfection qu'atteint la phrase du *professeur de français qu'on vous a parlé*. Il y avait aussi une phrase de Patin qui était célèbre quand nous étions au lycée. L'une et l'autre ne sont plus rien depuis cette phrase que je vois. Elle est dans les *comptes rendus* ordinaires. Il faut passer pour la trouver par dessus le compte rendu « ordinaire » que m'a réservé le cousin Péloponèse. Après trois ou quatre comptes rendus on arrive à la phrase suivante. Je préviens que malgré le jeu des premières métaphores, il ne s'agit point dans cette *Revue Critique* de géographie marine ni d'un traité d'obstétrique. Il s'agit d'un livre d'un certain Cazamian sur *l'Angleterre moderne*. Voici la phrase : « *[Il a essayé, et réussi, la synthèse de l'âme et de l'histoire anglaises depuis cent ans. Non plus l'une de ces synthèses psychologiques à la manière de Taine et de son école, qui ne sont que des* portraits *classiques agrandis à la taille des peuples, mais une synthèse historique, dans laquelle une connaissance étendue des faits en soutient et en nourrit l'interprétation.]* » Voici le beau de la phrase, et les métaphores : « *Il a évité les principaux écueils de sa conception. Sous le schéma*

philosophique il est aisé même à des lecteurs moyennement au fait des choses anglaises, de replacer le drame, avec ses angoisses. Mais le schéma lui-même ne crée point de rigidité. L'auteur ne fige pas la vie dans des constructions systématiques. Partout il donne à entendre qu'il n'existe point de tendances pures, sans mélange des tendances contraires, et qu'un peuple ne peut pas se jeter tout entier du côté de l'une ou de l'autre adaptation. Grâce à la variété nuancée et heureuse de ses formules, il a dégagé les dominantes, mais respecté la complexité profonde des choses. Aussi, quand on discuterait avec lui sur ses dosages de réflexion et de raison, ou même sur le rattachement de telle ou telle tendance à l'une ou à l'autre des adaptations, on n'ébranlerait ni l'ensemble de sa construction ni son idée générale, parfaitement légitime quoiqu'appliquée rétrospectivement au siècle passé. »

Eh bien voilà, j'ai honte à le dire parce que c'est tellement extraordinaire qu'on ne va pas me croire : Voilà : *L'homme qui écrit ça enseigne le* français *à l'École Normale Supérieure.* Cette phrase est de Rudler lui-même.

Charles Péguy

... « *parfaitement légitime quoiqu'appliquée rétrospectivement au siècle passé.* » Et si on l'appliquait *rétrospectivement* au siècle futur, mon cher camarade, est-ce qu'elle serait encore *parfaitement légitime*, son

idée générale. — Et je ne parle pas, je ne parle plus du perpétuel encensement mutuel.

On n'en croirait pas le témoignage de ses yeux. Voilà les remaniements. Voilà les améliorations. Voilà les perfectionnements. Non il n'y a pas une crise du français. C'est un leurre. L'homme qui écrit comme ça, l'homme qui écrit ça ; ce jargon ; ce paquet de clichés ; cette lavasse abstraite ; ce ramassement fadasse de pauvretés ; je n'en reviens pas ; l'homme qui écrit ça, (soyons gais, surtout, ne soyons pas *geignards),* l'homme qui écrit ça enseigne le français à l'École Normale Supérieure.

On me dit : *Ne vous excitez pas. Ce Rudler est un médiocre. Il ne porte ombrage à personne. C'est pour cela qu'il a fait cette rapide carrière. C'est toujours ainsi dans le Parti Intellectuel.* — Je réponds : *Je sais que c'est toujours ainsi dans le Parti Intellectuel, mais je sais aussi que c'est à force de ne pas avoir voulu* « s'exciter » *que nous en sommes où nous en sommes.*

« Il a évité les principaux écueils de sa conception. » (Heureusement encore qu'il a évité les principaux). *Sous le schéma philosophique... »* Non, si quelqu'un prétend que la phrase du *professeur de français* ou que la phrase de Patin a une plus haute perfection que la phrase de M. Rudler, je dis qu'il faut que ce quelqu'un soit un envieux, un jaloux, un ennemi de M. Rudler.

Je sais bien que c'est leur théorie, (et encore plus leur pratique, certes), qu'on n'a pas besoin de savoir écrire pour s'occuper des écrivains et des écritures, (et ils

ne s'en privent pas, de ne pas savoir écrire), peut-être au contraire, (ils en abusent un peu de ce *contraire),* qu'il vaut même mieux ne pas savoir écrire pour s'occuper des écrivains et des écritures, (on est moins partial, sans doute), pour faire l'histoire des écrivains et des écritures. Mais notre thèse à nous écrivains est que nous avons sur les œuvres et sur les vies et dans les œuvres et dans les vies de nos modèles et de nos maîtres des intelligences profondes que les non écrivains n'y ont pas. Il y aura toujours ceux qui sont du métier et ceux qui n'en sont pas. Notre thèse à nous écrivains est que nous avons sur les œuvres et sur les vies et dans les œuvres et dans les vies de nos anciens et de nos pères, de nos modèles et de nos maîtres des intelligences profondes. Je dis qu'un Tharaud, parce que Tharaud est écrivain, parce que Tharaud est romancier, parce que Tharaud vient de faire *la Maîtresse Servante,* je dis qu'un Tharaud, quand il ouvre seulement un roman de Flaubert, un roman de Maupassant, y a, y trouve, (sans chercher), y reçoit des intelligences instantanées qu'un Rudler ne recevra jamais, qui d'ailleurs ne se trouvent point, ne s'obtiennent point. Et par contre notre thèse est qu'il y a une certaine incapacité d'écrire, une sorte de certaine malpropreté d'écriture qui *dé(ha)bilite* un homme pour les hommes et pour les œuvres de l'écriture. Que ça ne trompe pas, que c'est incurable, et qu'un homme qui a une fois commis une phrase comme cette phrase de M. Rudler, un vers de Racine ou un vers de Ronsard ne lui sonnera jamais dans la tête. Après ça il peut avoir deux cent cinquante et une mille fiches. Nous nous en foutons, de

ses fiches. Nous en avons assez de ces petits dominateurs qui prétendent faire l'histoire d'une réalité sans entendre à cette réalité. L'homme qui se joue dans ses métaphores comme un tardigrade, l'homme qui est tardigrade restera tardigrade.

Même jour, le soir. — Je me rends bien compte de tout ce qu'il y a de bas à relever toutes ces bassesses, et la haine et l'envie et l'ordure et la honte. Ce n'est pas sans une tristesse elle-même incurable et sans une amertume, ce n'est pas sans un serrement de cœur, sans une angoisse, sans un discrédit et une déconsidération de soi, sans un sentiment d'un avilissement à ses propres yeux qu'on engage la conversation avec ces gens. On a le sentiment d'une grande diminution. On n'a jamais la connaissance, d'avance, de l'épreuve. On ne prévoit jamais comme sera, quelle sera l'épreuve. Je croyais avoir l'expérience de la vie. Je croyais que ma procession pourrait se dérouler sans avanie; qu'elle pourrait se dérouler innocemment devant un public innocent; innocemment comme elle était conçue; innocente devant un public innocent, pure devant un public pur. Je me trompais. Mais quand quelques mauvais garnements viennent publiquement faire des incongruités, il faut bien faire avancer quelques pertuisaniers. J'ai fait avancer quelques pertuisaniers. Si l'on m'en demande, j'en ferai avancer d'autres, tant qu'il en faudra. Je ferai tous les métiers, tant qu'il en faudra. Si on salit la rue, je me ferai balayeur de la rue,

afin que les pieds purs, afin que les pieds propres ne se salissent point.

Je ferai tous les métiers. J'ai l'habitude. Tout ce que je demande, c'est que tout ce fiel crève sur ces fielleux et que bientôt je puisse retravailler d'un cœur pur.

Il y a douze ans, quand parut le premier cahier de la première série, le Parti Intellectuel se récria. Ils riaient entre eux, ils plaisantaient, ils gouaillaient. Ils ont toujours été le parti de la dérision. Ils raillaient. Ils ricanaient. C'est leur fort. Ils disaient à l'École Normale et dans tout ce milieu de l'École Normale : *On a vu paraître le premier. On ne verra jamais paraître les autres.* Ils riaient aux éclats dans leur grosse face pseudo-bismarckienne. *On a vu paraître le premier. On ne verra jamais paraître le deuxième.* Ils mentaient. On a vu paraître le deuxième et un certain nombre d'autres depuis.

Quand est parue la première *Jeanne d'Arc*, je veux dire le premier *mystère, le mystère de la Charité de Jeanne d'Arc,* le Parti Intellectuel dit : *On a vu paraître la première. On ne verra jamais paraître la deuxième.* Ils mentent. On verra paraître la deuxième et un certain nombre d'autres.

On ne verra pas paraître la deuxième. Ils ne sont pas

si malins. Ils n'ont jamais rien empêché. Ils peuvent nous faire beaucoup de mal. On l'a vu. Ils peuvent nous faire beaucoup souffrir. On l'a vu. On le voit. Mais ils ne nous empêcheront pas de produire. Il y a dans la race de producteur une force qui vainc tout.

J'étais assez ridicule en effet quand parut le premier cahier de la première série. Sans un sou, malade, *(geignard* comme dit Rudler), trahi, abandonné de toutes parts j'entreprenais de remonter ensemble tous les courants de basse démagogie politicienne qui sortaient de partout comme des eaux sales pour corrompre le dreyfusisme, pour *profiter* de l'affaire Dreyfus. Aujourd'hui ces démagogies, qui sont proprement les mêmes, qui sont proprement les démagogies intellectuelles, se sont ressaisies. Elles veulent tenter le même assaut. Elles trouveront la même résistance. Ce que nous avons fait, ce que nous avons réussi quand nous n'étions rien, nous le ferons peut-être encore aujourd'hui que nous sommes quelque chose.

Le calcul du Parti Intellectuel était double, était à double révolution. On montait cette cabale au développement de laquelle nous assistons depuis bientôt un an. Et alors de deux choses l'une. Ou bien je ne répondais pas et on espérait nous écraser sous cette cabale. Ou bien je répondais, je perdais mon temps à répondre, je ne travaillais pas, et la deuxième *Jeanne d'Arc* ne paraissait pas tout de même. Ce double calcul est dou-

blement déjoué. Je réponds. Et il faut *espérer* que la deuxième Jeanne d'Arc paraîtra tout de même. Ils n'ont pas évité les principaux écueils de leur conception.

M. Laudet non plus n'a point évité les principaux écueils de sa conception. Il y a en effet un point, il faut qu'il y ait un point qui soit bien acquis, c'est un point de méthode, c'est que je sais beaucoup trop bien mon métier d'homme d'action pour me laisser embarguigner jamais, embaragouiner à la signature de quelque comparse. Ce n'est pas la première fois que je suis l'objet d'un guet-apens. Je commence à savoir. C'est une des premières leçons que j'ai reçue de notre maître M. Sorel il y a douze quinze ans, du temps que je commençais mon deuxième apprentissage, (le seul qui compte, l'apprentissage de la méchanceté des autres), et le Parti Intellectuel se chargeait de me dresser. Il faut lui rendre cette justice, (au Parti Intellectuel) que d'ailleurs il ne le faisait pas gratuitement. *Si vous voulez travailler tranquille,* me disait M. Sorel, (on pense que je voulais travailler tranquille), *quand vous voyez, quand vous sentez qu'on vous monte un coup, une cabale, tous ces gens-là sont généralement pleutres et sournois, ne lanternez pas; ne vous laissez pas lanterner; dans une revue; ne vous laissez pas arrêter à celui qui signe l'article. Vous comprenez. Si on lui fait signer l'article, à celui-là, c'est justement parce que l'on pense qu'ayant moins de volume il est le moins vulnérable. Allez droit à la tête, à l'auteur de la*

cabale, au directeur de la revue, et descendez-le. Après on vous laissera la paix.

J'ai constamment appliqué cette méthode et je m'en suis toujours trouvé bien. Tout ce que nous demandons, nous autres écrivains, nous autres producteurs, je puis peut-être le dire, c'est de travailler tranquilles. Mais si quelque mauvais garnement vient nous faire du chahut dans l'atelier, et vouloir nous saboter notre travail, nous pouvons peut-être retrouver assez de vigueur pour prendre l'intrus par les deux épaules et le mettre à la porte. Cette vigueur que nous employons généralement à travailler, par une opération magique, monsieur Laudet, nous pouvons en transformer une partie, (nous avons un petit transformateur breveté), en vigueur de combat.

Qu'on nous laisse la paix, c'est tout ce que nous demandons. Qu'on nous laisse tranquilles. Qu'on nous laisse travailler. Mais si on nous dérange, au moins nous ferons qu'on ne nous aura pas dérangés pour rien. J'ai suivi cette méthode il y a dix ans et nous y avons gagné dix ans de paix. Puisqu'on m'a dérangé cette année, je suivrai cette méthode de telle sorte que nous y gagnerons dix nouvelles années de paix. Je veux un nouveau décennat. Je suis modeste. Je l'aurai. Ce qui perd M. Laudet, c'est qu'il est trop jeune. Je veux dire trop nouveau venu dans les lettres. S'il savait les précédents, s'il avait connu les histoires d'il y a dix ans, il est probable qu'il aurait cherché une victime

un peu moins récalcitrante. Je sais bien qu'aujourd'hui M. Laudet aimerait mieux que tout ceci n'eût pas eu lieu. Mais puisqu'il m'a dérangé je puis lui assurer, — (ou l'assurer), — qu'il ne m'aura pas dérangé pour rien.

C'est cette méthode que j'ai appliquée il y a dix ans. C'est cette méthode que j'ai constamment tenue prête. C'est cette méthode que j'appliquerai cette année. Je ne connais que les têtes. Je ne connais pas Ménélas. Ni Pénélope. Je connais Rudler et je ne connais que Rudler. Et s'il est nécessaire j'irai plus haut que Rudler encore, j'atteindrai plus haut, j'irai jusqu'à quelque tête couronnée. Je monte toujours. Je ne descends jamais. Je ne connais pas M. le Grix. Quand même on me ferait déjeuner vingt-sept fois avec lui, je ne le connais pas, je ne veux pas le connaître. Je connais M. Laudet. Je ne connais que M. Laudet. Je ne veux connaître que M. Laudet. Autrement ce serait trop commode. Si M. le Grix réclame son droit à l'existence et tout ce qui s'ensuit, il passera deuxième. Il se mettra derrière son patron.

Comme M. Sorel me l'a dit quand j'étais jeune, ainsi je me retourne et je le dis à mon tour à tout jeune homme qui voudrait fonder une institution, une entreprise, une maison, une œuvre et qui naturellement serait aussitôt assailli de cabales démagogiques. *Frapper à la tête.* Ce n'est pas tout à fait le mot de

César. *Frapper au visage. — Non : feri vultum; sed : feri caput.* Frapper à la tête. Et alors ne pas y aller de main morte. Ne pas se battre pour la frime. Toute cette vigueur que ces jeunes gens déploient pour l'encensement, la déployer pour l'enfoncement. Tout ce courage qu'un Sudre déploie pour manœuvrer l'encensoir sur le nez de M. Brunot, le déployer pour casser sur les mêmes sortes de nez d'autres sortes d'encensoirs. (Ce qui rend tout à fait comique l'opération dudit Sudre, c'est que quand M. Brunot est conduit à parler dudit, il ne manque jamais de le juger ainsi : *Ah oui,* dit-il, *Sudre, c'est encore un de ces nécrophages.* (Enfin un de ces insectes qui vivent de cadavres). — Et pendant ce temps le Sudre tremblant se dit : *Est-ce qu'au moins le patron trouvera que je lui ai fait assez de compliments dans mon papier).*

Non que je ne distingue entre les deux agressions que nous avons à repousser simultanément. Quand le Parti Intellectuel nous attaque avec cette violence, et cette mauvaise foi, et cet acharnement, il fait son devoir pour ainsi dire, il fait son métier, il fait son office. Il reste fidèle à son caractère propre. Il reprend une lutte qui date de plus de dix ans, un nouveau siège de Troie, plus long que le siège de Troie, une lutte plus que décennale, une lutte qu'il perd depuis plus de dix ans. C'est son affaire. Nous sommes à ses ordres.

Mais quand M. Laudet, quand la *Revue hebdomadaire* choisit pour se jeter sur nous exactement le même

temps que d'autre part le Parti Intellectuel prend pour se jeter sur nous, j'ai le droit, j'ai le devoir de dire que cette coïncidence est extrêmement suspecte.

Samedi 12 août 1911. — La preuve que ma méthode a du bon, et que souvent elle force l'auteur, elle force la tête à se démasquer, c'est que M. Laudet me répond aujourd'hui dans son numéro 32, daté d'aujourd'hui, sous ce titre : *un disciple de Péguy*. C'est le moment de reprendre nos paragraphes.

Je dirais que ma méthode est celle qui fait sortir le loup du bois, si le loup n'était depuis Vigny et même avant un animal noble.

§ 264. — Enfin j'ai quelqu'un devant moi. — « Le Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université, écrit M. Laudet, *du 20 juillet 1911, qui paraît à Coutances et qui, de son aveu, a 190 abonnés, parmi lesquels trente-trois abonnés fermes n'ont pas encore acquitté leur abonnement,...* ». — M. Laudet s'amuse beaucoup de ce *Bulletin* qui paraît à Coutances, qui *de son aveu* a 190 abonnés, *parmi lesquels trente-trois abonnés fermes n'ont pas encore acquitté leur abonnement.* Ceci est à la page 271. Il y revient à la page 273 : « *d'autre part Péguy n'en est pas réduit à ne trouver d'hospitalité pour sa prose qu'à Coutances dans le* Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université *qui a 190 abonnés, parmi lesquels 33 abonnés fermes n'ont pas encore acquitté leur abonnement.* » Ce

doublon ne lui suffit pas. Il raille. Il jubile. Il est comme Rudler. Lui non plus il n'est pas un *geignard*. Il est façonné d'autre sorte. Il recommence à la 278 : « *Le journal qui a publié cette pauvre littérature, c'est-à-dire le* Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université, *qui n'a que 190 abonnés fermes dont 33 n'ont pas encore acquitté leur abonnement,...* ». On sent qu'il y tient. Il est fasciné par ces 190 abonnés dont 33. Ce n'est pas un homme qui fait deux fois la même plaisanterie. Il ne la fait que trois fois. Il n'est pas comme moi. Il n'est pas lourd dans ses plaisanteries.

Les abonnés du *Bulletin*, (les 190 abonnés, moi aussi), savent que Lotte se fait un devoir, (ne se considérant que comme un simple gérant), de rendre compte régulièrement à ses abonnés de la situation du *Bulletin*. Je pense qu'il le fait régulièrement dans tous ses numéros. En tout cas il l'a fait dans son numéro 7, du 20 Juillet 1911. Il devait d'autant plus le faire dans ce numéro que ce numéro 7, du 20 Juillet 1911 était le dernier numéro de son année scolaire, le numéro qui fermait son année avant son départ en vacances. Il fit donc suivre mon *communiqué* d'une *correspondance*, comme il le fallait pour mettre à jour le courrier du journal, et d'une *note de gérance*. Je lis dans cette *note de gérance*, sous la signature *E.-J. L.*, qui pour tout Coutances veut dire *Joseph Lotte*, les lignes suivantes :

... « *Nous comptons à ce jour :*

Abonnés fermes : 190 (parmi lesquels Mgr. l'Archevêque d'Avignon et Mgr. l'Évêque d'Évreux).

Abonnés possibles : 611.

Recettes globales : 1,002 fr. 45.

Dépenses globales : 1,211 fr. 10 (y compris bien entendu les frais d'établissement et d'envoi de ce numéro exceptionnel).

N. B. — 33 abonnés fermes des premiers mois n'ont pas encore acquitté leur abonnement. Qu'ils se libèrent dès octobre.

E.-J. L. »

C'est cette *note de gérance* qui a eu le don de mettre en joie notre cousin Laudet. Au moment même où les pataquès de notre cousin le Grix commençaient à l'inquiéter, cette *note de gérance* l'a soudain rasséréné. Elle a eu la vertu de le rasséréner. Ces *abonnés fermes* et ces *abonnés possibles,* ces *190* et ces *611,* et ces *33,* ces nombres fatidiques, et ces *recettes globales,* — (petit globe), — et ces *dépenses globales,* ces misérables recettes et ces misérables dépenses, tout cela a paru du dernier ridicule à M. Laudet. Jusqu'à cette phrase qu'il y a dans le paragraphe précédent, cette attention pour les abonnés pauvres. Il faut voir comme le gaillard s'esbaudit. Il est gai *z'et content,* monsieur Laudet. Son toit s'égaye et rit de mille odeurs divines. Il faut voir comme il se fiche de ces 190 abonnés fermes, (il est vrai qu'en se fichant de ces 190 abonnés fermes dans la parenthèse il se fiche aussi, dedans, de Mgr. l'Archevêque d'Avignon et de Mgr. l'Évêque d'Évreux, qui y sont inclus, mais il ne s'en aperçoit pas, il est tout à la joie).

C'est ce Lotte surtout qui lui paraît un imbécile. Comment, voilà un garçon qui a un *Bulletin* catholique, qui écrit pour des catholiques et il n'a pas encore su en soutirer des rentes. Il entend que son *Bulletin* pour ainsi dire mène littéralement une vie chrétienne. Catholique il a, il gère gratuitement un *Bulletin* chrétien, un *Bulletin* pauvre. Quel scandale pour M. Laudet. Et lui-même, Lotte, ayant, gérant ce *Bulletin* il fait tranquillement sa classe au lycée, il enseigne aux jeunes citoyens le latin, le français, peut-être le grec, il continue, il fait son métier, il fait tranquillement sa classe de sixième ou de cinquième au lycée, à moins que ce ne soit sa classe de quatrième, enfin sa classe de grammaire. Comme on sent que M. Laudet méprise un pareil imbécile.

1,002 fr. 45. — 1,211 fr. 10. — Évidemment quand on est M. Laudet, quand on a vingt mille, trente mille, quarante mille abonnés, (on ne sait jamais avec les Revues, excepté avec le *Bulletin* de Lotte et les *Cahiers de la Quinzaine* et quelques autres *petites* Revues), vingt, trente, quarante mille abonnés à vingt et trente francs et non plus à six francs, quand on est une grosse puissance sociale, quand on a donc un budget de quatre ou cinq cent mille francs, et qui passe peut-être le million, quand on a un gros volume social, comment ne pas mépriser ce budget d'un millier de francs. M. Laudet est convaincu que nous allons jouer le pot de terre contre lui qui va jouer le pot de fer. Cela le fait rire. Il a raison de connaître La Fontaine. Ça peut beaucoup servir. Mais il n'y a pas seulement *La Fontaine et ses fables*. Il y a une vieille histoire

dans une tout autre sorte de fabuliste. (Et encore peut-être pas tout à fait si autre que cela, puisque ce La Fontaine était fanatique d'un de ces anciens). M. Laudet la connaît peut-être. Il la cherchera au livre des *Rois,* livre I, chapitre XVII, verset 4, (on les a mis en versets) :

... « *il étoit de Geth, & il avoit six coudées & un palme de haut.*

5. *Il avoit en tête un casque d'airain ; il étoit revêtu d'une cuirasse à écailles, qui pesoit cinq mille sicles d'airain.*

6. *Il avoit sur les cuisses des cuissards d'airain ; & un bouclier d'airain lui couvroit les épaules.*

7. *La hampe de sa lance étoit comme ces grands bois dont se servent les tisserans ; & le fer de sa lance pesoit six cens sicles de fer :* **& son Écuyer marchoit devant lui. »**

M. Laudet connaît la suite. M. Laudet connaît la fin. M. Laudet fera bien de suivre la version française de « *Monsieur le Maistre de Saci* ». Elle a une innocence admirable.

Pendant que nous y sommes et que M. Laudet exerce son mépris de gros volume, je lui demande instamment de me comprendre dans ce mépris où il enferme Lotte. On ne saurait être en meilleure compagnie. Et de comprendre les *cahiers* dans ce mépris où il enferme le

Bulletin. Car les *cahiers* sont, dans leur genre, une revue aussi pauvre, peut-être plus pauvre que le *Bulletin*. Cette année autant que jamais, monsieur Laudet, les *cahiers* oscillent de neuf cents à onze cents abonnements.

§ **265.** — Puisque M. Laudet veut absolument assurer l'existence à M. le Grix, j'y consens. M. le Grix n'y gagnera peut-être pas. M. Laudet non plus. Dans ce système et sans rien engager du fond du débat nous nommerons pour le bon ordre *article de M. le Grix* celui auquel répond le *communiqué* et *article de M. Laudet* celui auquel je réponds en ce moment même.

« *Quoi qu'il en soit,* dit M. Laudet, *il est intéressant, ne serait-ce que pour défendre la liberté de la critique, de remettre les choses au point.* »

M. Laudet sait très bien qu'il ne s'agit aucunement, dans tout ce débat, de la *liberté de la critique*. La liberté de la critique n'est pas en cause. Quand même je le voudrais, je ne vois pas bien comment je m'y prendrais pour empêcher M. le Grix d'écrire chez M. Laudet. Seulement si la liberté de la critique joue pour M. le Grix et pour M. Laudet elle joue également pour moi. M. Laudet et M. le Grix ont cent fois le droit de critiquer mes textes. Mais ensuite, quand ils ont fini, ou quand ils en ont fini une partie, ou quand ils ont fini de commencer, j'ai bien le droit, à mon tour, de considérer, de traiter leur critique comme un texte et de la critiquer. Il n'y a pas un privilège de critique. M. Laudet et M. le

Grix ne peuvent pas m'empêcher de me faire critique. Je ne les empêche pas de se faire écrivains.

Qu'est-ce que ça veut dire, *la liberté de la critique*. Je crois que nous sommes libres, de nous critiquer. Quand même je le voudrais, la liberté de la critique est hors de mon atteinte.

§ **266**. — Avec sa *liberté de la critique* M. Laudet détourne le débat. Ou enfin essaye de le détourner. Je ramènerai M. Laudet. J'ai accusé, j'accuse M. Laudet de tenter d'opérer un détournement des consciences fidèles. C'est clair, (comme disait l'autre). M. Laudet ne peut pas me demander de refaire ici et perpétuellement mon *communiqué*. Qu'il apprenne à lire un texte. Je ne puis que confirmer ici, en beaucoup moins bons termes, ce que j'ai mis, ce que j'ai prouvé tout au long de mon communiqué : *M. Laudet veut opérer un détournement des consciences fidèles*. Il fait, il veut faire littéralement une prévarication, un abus de confiance spirituel qui dans sa pensée peut avoir, doit avoir pour lui d'heureuses conséquences matérielles. Je me résume. M. Laudet veut tenter l'opération suivante, apparemment spirituelle, réellement temporelle, si je puis dire, en un certain sens propre de ce mot *temporel*. M. Laudet a beaucoup d'abonnements, — (est-ce là de la « *diffamation* », monsieur Laudet). — M. Laudet a une grosse clientèle bourgeoise. Plutôt libérale, comme on dit, c'est-à-dire généralement plutôt voltairienne, renanienne par les côtés inférieurs de Renan, enfin inchrétienne. Je n'y vois pour ma part aucune sorte d'inconvénient. Il faut qu'il y ait des Revues pour tout le monde et ce

n'est certainement pas moi qui dirai le contraire. Il faut que tout le monde gagne sa vie. En travaillant. Il faut que tout le monde vive. Sera-ce *diffamer,* monsieur Laudet, sera-ce commettre une « *diffamation* » que d'avancer qu'il faut que M. Laudet vive ; et avec lui et derrière lui qu'il faut que la *Revue hebdomadaire* vive. M. Laudet voudrait accroître son fonds de commerce. Je ne vois aucun mal à cela. Moi aussi je voudrais bien accroître le mien. J'ai trop le respect du commerce, et de l'industrie, et de l'agriculture, pour trouver à redire à ce que M. Laudet veuille étendre ses affaires. Il voudrait bien doubler sa clientèle. A sa clientèle actuelle, à sa grosse clientèle bourgeoise dite libérale, voltairienne, renanienne par les bas-côtés, — (je n'écris pas par les bas côtés), — combiste enfin et plus ou moins inchrétienne et antichrétienne il voudrait bien *s'adjoindre* une grosse clientèle bourgeoise chrétienne, — (autant que ces mots peuvent aller ensemble, c'est-à-dire, j'en conviens, très peu ou pas du tout je l'avoue). — C'est ici que l'opération se gâte. Car les positions sont prises de telle sorte, et pour l'éternité, qu'il ne peut y arriver qu'en trompant, — (en essayant de tromper), — les uns et les autres. C'est ce que j'ai dit, c'est ce que je maintiens, c'est ce que j'ai mis, c'est ce que j'ai prouvé tout au long de mon *communiqué.* M. Laudet ne peut pas me demander de refaire indéfiniment mon *communiqué.*

M. Laudet a beau faire. Il n'est point le maître des situations. Son intention est louable, commercialement. — (Elle le serait peut-être moins moralement et en philosophie). — Mais il ne peut pas contenter les deux clientèles. Il ne peut songer à vouloir cumuler les deux

clientèles qu'en ayant l'intention de tromper l'une et l'autre. Aux rationalistes, — (comme ils se nomment), — il n'offrira jamais qu'une raison frelatée. Aux chrétiens, — (on vient de le voir), — il n'offrira jamais qu'une foi frelatée.

Que M. Laudet le veuille ou non, le monde et la réalité ne se rue point encore aux pieds de M. Laudet. Il y a ceux qui sont chrétiens et pour qui la *Jeanne d'Arc* de M. Anatole France est égale à zéro, — (et encore certainement infiniment plus dangereuse que zéro), — et il y a ceux qui ne sont pas chrétiens et pour qui la *Jeanne d'Arc* de M. Anatole France est tout. Épuise la réalité. M. Laudet essaiera en vain de concilier ces deux clientèles. Il sera conduit à les trahir l'une et l'autre, il sera forcé de les trahir l'une et l'autre.

J'ajoute aussitôt que ceux qui seront toujours les plus trahis, dans cette combinaison, dans toute combinaison de cette nature et de ce modèle, ce seront toujours les catholiques. On l'a vu amplement par cet article de M. le Grix. D'abord c'est leur habitude. Ensuite c'est une sorte de loi. Quand on fait de ces falsifications et de ces sophistications de denrées alimentaires, quand on fait de ces mélanges et, comme disent nos typos, de ces *mastics* de publics, ce sont toujours les cœurs fidèles qui sont contaminés, ce sont toujours les cœurs fidèles qui sont lésés, qui reçoivent une atteinte. L'impur tache toujours le pur, le pur, hélas, ne purifie point l'impur. On l'a bien vu par cet article de M. le Grix, où l'opération n'a point consisté à faire croire aux amis de M. Anatole France que la *Jeanne d'Arc* des *Procès,* que la *Jeanne d'Arc de notre populaire Histoire de France,* que *la*

surnaturelle Jeanne d'Arc, enfin, que *sainte Jeanne d'Arc* était *historique,* mais où naturellement elle a consisté au contraire à vouloir faire croire aux chrétiens que la *Vie de Jeanne d'Arc,* de M. Anatole France, était une *pieuse et laïque exégèse.*

Je ne puis que m'en tenir à la position que j'ai exposée dans le *communiqué* et qui sur ce point a toujours été la mienne. Je ne puis que confirmer ce que j'ai posé, en de beaucoup meilleurs termes, dans le *communiqué.* Le commencement, ou plutôt l'avant-commencement de toute conversation, de tout propos, de toute guerre, — *(qu'il y a une première et une deuxième loyauté de la guerre),* — de toute entrée en matière même, de toute alliance, de toute amitié, de toute paix, c'est d'abord que d'abord chacun soit ce qu'il est, loyalement, sincèrement, clairement, sérieusement; que chacun soit proprement ce qu'il est. L'être qu'il est. Et le plus profondément qu'il le peut. Alors on peut causer. Alors on peut voir. Alors on peut être. Alors, mais alors seulement. Celui qui fait des brouillages, des contaminations et des mastics, des micmacs et des chevauchements, celui qui rompt les parenthèses n'est pas criminel seulement envers ceux qu'il contamine ou fait contaminer. Il est criminel envers tout le monde parce qu'il est criminel envers tout le système. Il blesse tout le système. Il empêche le propos même, la conversation, la guerre, la paix, l'existence, l'être, tout. Il ne frelate pas seulement ceux qu'il frelate. Il frelate ensemble les amis et les ennemis de ceux qu'il frelate et les tiers de ceux qu'il frelate et ensemble les témoins et ensemble tous les autres. Tout.

§ 267. — Ce grief me paraît infiniment grave et M. Laudet a peut-être tort de regretter que sur cette matière j'aie fait un *communiqué*. Ce *communiqué* au contraire l'a sauvé de quelques vivacités que j'eusse certainement laissé passer dans un article ordinaire. Ce grief, ce premier *crimen*, ce premier chef d'accusation est selon moi tellement grave que ce que je veux dire à présent n'a plus qu'une importance évidemment secondaire, n'est plus qu'une trahison du deuxième plan. D'autant que j'en suis plus particulièrement la victime et qu'une simple décence m'interdit de trop y insister.

Voici ce que je vais dire. Il y a une première duplicité, une première trahison de M. Laudet qui est à mon sens infiniment grave parce qu'elle porte sur la foi et en matière de foi et qu'elle porte atteinte à la chrétienté même. Il y a une deuxième duplicité, une deuxième trahison de M. Laudet, infiniment moins grave, j'en conviens, secondaire, j'en conviens, sérieuse tout de même, parce qu'elle porte sur la culture et qu'elle porte atteinte à nos *humanités*.

Que M. Laudet ne fasse pas l'ignorant. Qu'il ne se fasse pas plus ignorant que nous ne sommes. M. Laudet sait fort bien que l'année qui vient de finir s'achevait sur une bataille acharnée entre le Parti Intellectuel et le reste de la nation. Que ces vacances ne sont qu'une courte trêve. Que l'année qui va s'ouvrir est déjà toute chaude d'avance. Qu'elle n'attend que de s'ouvrir. Qu'elle ne demande qu'à s'ouvrir. Que dès son principe, dès son début nous allons assister, je veux dire que j'espère bien que nous allons participer à la re-

prise, au recommencement de cette lutte acharnée, à peine interrompue. Qu'on a rarement vu autant d'acharnement, autant de passion, autant de violence, autant de ressentiment, autant de haine, — (ce qui est malheureusement généralement bon signe), — autant d'amour. Spirituel. Qu'une fois de plus la France montre qu'elle est le grand pays, le terrain né des batailles spirituelles, des haines spirituelles, des révolutions spirituelles. Que porté en particulier sur la *question du latin,* et sur la *question du français,* — (et sur la question du grec), — ce grand débat porte très profondément sur toute la culture, à une profondeur la plus profonde, et que c'est la culture même qui est en cause, comme aux heures les plus graves des dangers d'écrasement de la culture par la barbarie.

D'autre part que M. Laudet ne fasse pas l'ignorant. Qu'il ne se fasse pas plus ignorant que nous ne sommes. D'autre part M. Laudet sait très bien qu'à tort ou à raison les *Cahiers de la Quinzaine* et moi sommes ou si l'on veut sont ce qui est le plus en butte aux attaques, aux violences, aux perfidies, aux offenses, aux campagnes, aux cabales, aux ignominies, à tous les coups du Parti Intellectuel. Dans ce grand débat qui met d'un côté le Parti Intellectuel conjuré pour la domination spirituelle et ensemble temporelle de ce peuple, sur ce peuple, et de l'autre côté tout le reste de la nation enfin révoltée, à tort ou à raison les *cahiers* sont ce qui est le plus assailli, le plus violemment, le plus sournoisement, le plus dangereusement par le Parti Intellectuel. Nous sommes la forteresse la plus assaillie. C'est contre nous que le Parti Intellectuel déploie, et

replie, sa plus virulente haine, — (et il y est compétent, en haine), — cette haine que ne connaissent point tous ceux qui n'ont point eu le contact du Parti Intellectuel, tous ceux qui n'y ont point directement passé, cette haine qui ne peut avoir d'égale que certaines haines ecclésiastiques. Nous sommes la forteresse la plus assaillie. La plus violemment, la plus sournoisement; la plus dangereusement, la plus mauvaisement. Nous aussi, et sur ce terrain, nous sommes aux marches extrêmes. C'est un grand honneur pour nous, et qui nous impose de grands devoirs. Le plus dangereusement, le plus mauvaisement, le plus haineusement on vient de le voir encore par le coup de ce Daumélas. Pourquoi le Parti Intellectuel est-il aussi furieusement acharné à notre perte, d'une haine aussi profonde, aussi sourde, aussi tenace, venant d'aussi loin, aussi profondément sincère, il y en a vingt raisons qu'il serait aisé de développer. Mais c'était, mais ce serait un travail historique. Nous sommes ses plus anciens et ses plus fermes ennemis. Les plus anciens. Ces *cahiers* étaient à peine fondés que déjà, seuls, pauvres, nuds nous entreprenions de lutter contre ce Parti qui préparait et officiellement et sournoisement, — (les deux peuvent aller ensemble), — l'abaissement de tout un peuple, l'abaissement mental, *intellectuel,* — (car, par un phénomène assez singulier, le Parti Intellectuel est le parti de l'abaissement *intellectuel* même, le parti qui est *contre l'intelligence),* — l'abaissement moral et de cœur et d'esprit, l'abaissement de race même. Le Parti Intellectuel en riait beaucoup alors. Il en faisait des gorges chaudes. Nous n'étions rien, et eux ils avaient quel

immense bateau. — L'heure est venue de payer. Il paraît que depuis quelque temps ils rient beaucoup moins.

D'autres sont venus. Un grand peuple s'est ressaisi. Que si le Parti Intellectuel nous considère comme son ennemi le plus dangereux, il doit savoir, c'est un grand honneur qu'il nous fait. En tout cas nous sommes celui, ou ceux, à qui ils en veulent le plus. Et ils savent en vouloir. Il y en a une raison profonde. C'est que j'ai passé par leur école. Ils ont contre moi cette haine infernale de camarades, la plus basse invention qu'il y ait jamais eu. Qui sait, ils avaient peut-être formé le projet insensé de m'entraîner dans leur complot de domination, dans leur entreprise, dans leur pernicieuse entreprise de l'abaissement de tout un peuple. Ces grands savants connaissaient mal les caractères. Ces grands psychologues et sociologues n'étaient guère forts en psychologie. Ces maîtres ne connaissaient point leurs élèves. Ces camarades ne connaissaient point leurs camarades. Ces grands savants ne connaissaient point les hommes.

Qu'ils ne s'abusent point d'ailleurs. Ils n'ont parmi les anciens élèves de notre ancienne École, — *Scholae olim Normalis olim alumni,* — qu'une infime minorité. Tout l'enseignement secondaire est avec nous, sauf les quelques clients méprisés qu'ils s'y ménagent de promotion en promotion. Les deux tiers de l'Enseignement Supérieur sont avec nous, tout ce qui est plus préoccupé de travailler que de *venir à Paris.*

Là n'est pas leur force. On ne saurait trop le répéter, leur force n'est pas dans l'enseignement. Leur force

est dans une sorte de maçonnerie extrêmement bien organisée; leur force est une sorte de force de gouvernement à la fois officiel et occulte. Dans une attention constante et sournoise à accaparer, à usurper tout ce qu'ils peuvent du gouvernement de l'État. Et non seulement de l'État, mais tout ce qui est corps, situation, position, établissement temporel-spirituel. Mais là leur force est immense, on ne saurait trop le répéter, et ménage de cruelles surprises à ceux qui ne veulent pas la voir, ou qui ne veulent pas la voir toute, qui ne veulent pas croire qu'elle est immense. Un exemple récent l'a durement montré. S'il y avait un corps que l'on croyait qui avait échappé à la domination du Parti Intellectuel, c'était bien l'Académie Française. Or l'Académie Française voulait l'année dernière, enfin dans le courant de la dernière année scolaire, fonder un grand prix qui honorât les lettres françaises, qui marquât expressément le rang que les lettres doivent occuper dans une société comme la nôtre. Le Parti Intellectuel, mal rassemblé, ne put arriver à temps pour empêcher la création du prix. Il se ressaisit vite. La tyrannie est toujours mieux organisée que la liberté. Le Parti Intellectuel décida que le prix ne serait pas attribué. On sait assez que le Parti Intellectuel n'a pas de plus grand ennemi que les Lettres : les Lettres grecques; les Lettres latines; les Lettres françaises. Le Parti Intellectuel résolut que le prix ne serait pas attribué. Il ne l'a pas été. On réussissait ainsi deux coups. Premièrement on discréditait les Lettres dans leur ensemble, en corps, on les montrait incapables de

recevoir, de se faire attribuer, décerner un prix expressément fondé pour elles. Deuxièmement on tentait de discréditer l'écrivain, quel qu'il fût, à qui l'Académie pouvait penser pour l'attribution de ce prix. Or cet écrivain, il suffisait qu'il fût un écrivain pour être un ennemi né du Parti Intellectuel.

La preuve est faite. Quand je disais aux nouveaux : *Vous ne savez pas combien ils sont puissants. Je les connais. Il y a vingt ans qu'ils sont sur moi. Méfiez-vous.* — les enfants riaient, disant : *C'est un vieux. Il veut faire valoir ses campagnes. Il exagère l'ennemi.*— A présent ils ont vu. La preuve est faite. Ou encore on précisait : *Vous les voyez partout,* me disait-on. *Eh bien oui, on vous accorde qu'ils sont très forts chez eux. Ils sont très forts en Sorbonne. Ils sont souverains pour faire une nomination dans l'Enseignement Supérieur. Hors de là on ne les connaît pas. Ils n'existent pas. Ils ne sont rien dans le monde. Ils ne sont rien à Paris.* — L'expérience est faite, sur un bon exemple, — (ai-je encore le droit de dire *sur un exemple éminent),* — qu'ils ne sont rien dans le monde. Aujourd'hui la preuve est faite, publique. Il a suffi qu'un ordre vînt, porté par M. Lavisse. Il a suffi qu'un ordre du Parti Intellectuel fût apporté, parti de la rue d'Ulm, pour que l'Académie fléchît, pour qu'une résolution, pour qu'un vote presque solennel, pour qu'une institution de l'Académie fût abolie, fût nulle, fût non avenue. Pour que la volonté de l'Académie fléchît. En somme pour que l'Académie se déjugeât.

Tout cela n'est peut-être que misère, j'y consens, en

comparaison de l'autre opération que je reproche à M. Laudet. Je consens que les matières de la foi sont infiniment graves et que toute tentative de contamination de ces matières est infiniment grave. Mais je crois aussi et d'autre part que les matières de la culture sont graves, très graves, infiniment sérieuses et que toute tentative de contamination de la culture est grave, très grave, infiniment sérieuse. Or en nous assaillant à cette date et en ces termes, M. Laudet a commis envers la culture une trahison de même ordre, sur un autre plan, et de même forme que celle qu'il avait commise contre la foi.

Que M. Laudet le veuille ou non, les positions sont prises, les partis sont engagés. Il n'y a pas trois armées *ennemies entre elles trois* sur un champ de bataille. Il n'y a pas trois armées ennemies telles, ainsi définies qu'elles se battent, sur un même champ de bataille, chacune contre les deux autres ensemble et séparément. Sur un champ de bataille il n'y a qu'une ligne de bataille, *acies,* et de part et d'autre une et une autre armée. Ennemies. En ce sens et sur ce terrain on n'est pas ennemi *à trois.*

Après cette courte trêve des vacances, qui n'est même pas une trêve pour tout le monde, on le voit, une bataille va recommencer, une des plus ardentes batailles spirituelles que l'on ait vu depuis longtemps. Il n'y aura qu'une ligne de bataille, *acies,* et de part et d'autre une et une autre armée. Ennemies. D'un côté il y aura le Parti Intellectuel et de l'autre tout le reste de la nation. Tout le reste d'un peuple enfin réveillé. La lutte n'est

point inégale. Ou si elle l'est elle l'est en sens contraire de ce que l'on veut dire. Car le Parti est organisé et le peuple n'est pas méfiant.

Cela étant, telle étant la situation je dis que M. Laudet et la *Revue hebdomadaire,* en nous assaillant, nous, en cette (même) forme, qui est exactement la forme où le Parti Intellectuel nous assaille ; dans ces (mêmes) termes, qui sont exactement les termes où le Parti Intellectuel nous assaille ; à cette (même) date, qui est exactement la date où le Parti Intellectuel nous préparait ce nouvel assaut ; nous qui sommes les plus assaillis de l'ennemi, les plus battus du Parti Intellectuel, je dis qu'en se livrant précisément à cette opération, en procédant à cet assaut, en cette forme, en ces termes, à cette date, M. Laudet s'est livré à une opération extrêmement suspecte.

Je sais combien la foi est infiniment grave. Je sais aussi que la culture est infiniment sérieuse. J'espère d'ailleurs montrer, dans mon *dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle,* que de la culture à la foi il n'y a point, il n'y a aucunement contrariété, mais au contraire accointance profonde, parenté profonde, profonde nourriture de la culture pour la foi, littéralement une vocation, une destination profonde de la culture pour la foi.

Ce que M. Laudet fait pour la foi : donner des gages aux Infidèles, qu'il veut garder, au moment même où il veut pénétrer dans la clientèle fidèle, se faire une

grosse clientèle fidèle, — (autant que tous ces trois mots peuvent aller ensemble), — cela même il le fait, cette même opération il la fait pour la culture. D'une part il fait semblant de défendre la culture. C'est la position qu'il adopte officiellement. Il est je pense mon propre collègue dans un des comités de cette *Ligue* excellente que M. Richepin vient de fonder *pour la culture française,* pour la défense du français, du latin, *et du grec.* En même temps il donne, de l'autre main il donne des gages au Parti Intellectuel. Il prend le temps que le Parti Intellectuel va m'assaillir pour m'assaillir en la même forme ; dans les mêmes termes ; à la même date. Ce que faisant il donne au Parti Intellectuel certainement le gage le plus important qu'il pût lui donner. Le gage *discriminatoire.* Celui qui compte. Le seul peut-être qui compte. Le seul au fond auquel le Parti Intellectuel tînt, et tienne. Le seul qu'il ait à cœur. Et qui soit au fond.

Laissons-moi de côté. Ne considérons pour ainsi dire que le dessin et la forme de l'opération. Je dis que M. le Grix aura beau chercher dans son dictionnaire, dans toutes les langues du monde cette belle opération n'a qu'un nom, dans toutes les langues du monde cette savante opération se nomme une trahison. Elle est peut-être très habile, mais elle est, mais elle se nomme une trahison tout de même. M. Laudet est doublement double. Il trahit la foi et il trahit la culture. En deux trahisons de même forme, symétriques, ou plutôt homothétiques, poursuivies sur deux plans différents dont nous avons commencé de montrer la relation. Et

puisque M. Laudet veut des signatures, il voit que je l'écris ici, sous ma signature et sous ma responsabilité.

§ 268. — Je veux bien marcher contre le Parti Intellectuel. J'ai l'habitude. Je consens même de marcher encadré contre le Parti Intellectuel, bien que j'aie perdu l'habitude de marcher encadré. Mais pendant que je marche je ne veux pas être trahi par mon camarade de combat. Je sais trop ce que c'est. J'ai assez pris l'habitude pendant l'affaire Dreyfus. Je sais, j'ai appris ce que c'est que d'être trahi par son État-Major et par ses camarades de la ligne. Cette expérience m'a suffi pour ma vie entière. Je ne veux pas recommencer. Pendant l'affaire Dreyfus Jaurès nous excitait : *Marchons à fond contre les antisémites,* criait-il. Et pendant qu'en effet nous nous marchions à fond contre les antisémites, lui et ses acolytes, Jaurès et les acolytes de Jaurès avaient déjà commencé de nous trahir par derrière, avaient déjà commencé de nous tirer dans le dos. Il avait trahi Bernard-Lazare même. Les tractations avaient commencé. Une seule expérience me suffit. Cette expérience m'a dressé pour ma vie entière. Je ne veux pas recommencer avec M. Laudet. J'ai des drôles d'idées, — (s'il m'est encore permis de parler ainsi); — je ne veux pas que mon camarade de rang me fusille. J'en ai une ambition. Je ne veux pas que l'on crie, que M. Laudet (me) crie : *Marchons à fond contre le Parti Intellectuel,* et que pendant ce temps-là M. Laudet fasse une alliance occulte avec le Parti Intellectuel, s'entende derrière mon dos avec le Parti Intellectuel pour me fusiller dans le dos. Si c'est

ainsi, j'aime beaucoup mieux continuer à marcher tout seul contre le Parti Intellectuel. J'ai l'habitude. Il y a vingt ans que je marche tout seul. Ça (me) réussit très bien.

§ **269.** — Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que ça veut dire, *la liberté de la critique,* leur liberté de la critique. Si la liberté de la critique est à eux, elle est aussi à moi. Alors quoi. Y a-t-il un brevet de la critique. N'ai-je point le droit d'être à mon tour, de me faire à mon tour le critique de M. le Grix et de M. Laudet.

§ **270.** — Voulait-on qu'assailli des deux côtés à la fois, et des deux côtés contraires non seulement je ne pusse pas travailler à la *Jeanne d'Arc,* mais encore que je ne pusse répondre à la fois des deux côtés, à ces deux agressions contraires. Malheureusement pour eux ces hautes températures me réussissent admirablement. Aussitôt que le thermomètre passe 35 à l'ombre, cher monsieur Laudet, j'écris tellement vite qu'il y a un margeur uniquement occupé à recevoir ma copie.

§ **271.** — Mais qu'est-ce que je vais parler de margeur à M. Laudet. M. Laudet ne sait pas ce que c'est qu'un margeur. Ce fin diplomate sait-il seulement, a-t-il seulement jamais mis le pied dans une imprimerie.

§ **272.** — Dans cette sorte de singulier échange de trahison, dans ce contre-appointement, dans ce singulier balancement de trahison ce sont toujours les cœurs purs qui sont le plus atteints, qui sont pour ainsi dire

frustrés. Non seulement les cœurs purs de tous les uns et de tous les autres partis, mais en outre ce sont les cœurs fidèles qui sont frustrés. Ils perdent toujours plus. La contamination a toujours lieu dans le mauvais sens. Sur le plan de la foi les chrétiens sont frustrés. Sur le plan de la culture les tenants de la culture sont frustrés.

§ **273.** — *Recettes globales : 1,002 fr. 45. — Dépenses globales : 1,211 fr. 10 (y compris bien entendu les frais d'établissement et d'envoi de ce numéro exceptionnel),* — j'avoue que cette note de gérance ne m'inspire point les mêmes sentiments de mépris qu'elle inspire à M. Laudet. — *Abonnés fermes, abonnés possibles,* — et des *abonnés fermes des premiers mois qui n'ont pas encore acquitté leur abonnement,* ce n'est pas sans une grande tendresse que je retrouve ces vieux amis. Ce n'est pas sans un grand retour en arrière et sans une certaine mélancolie. Ces commencements du *Bulletin* sont tellement identiques pour l'esprit et pour les mœurs aux commencements des *cahiers.* Cette *note de gérance* ressemble tellement à tant de notes de gérance que j'ai fait passer pendant les premières années des cahiers. C'est tellement le même ton, la même résonance de pauvreté, la même petitesse de vie, la même petitesse, la même sincérité, la même pureté de pauvreté. C'est tellement une de ces notes comme il faut que j'en fasse de série en série, d'année en année. Ces abonnements fermes et ces abonnés mous, c'est tellement de nos vieilles connaissances. Nos abonnés de la première heure, les quelques

personnes qui peuvent encore avoir de nos si rares première et deuxième séries et quelques autres n'ont point oublié, retrouveront aisément que c'était toujours ainsi. Elles verront sur nos vieilles couvertures, sur les deuxième, troisième et quatrième pages de nos vieilles couvertures. M. Laudet me permettra donc de lui demander de me mettre, c'est-à-dire qu'il me mette, qu'il me comprenne avec Lotte dans le mépris qu'il manifeste pour cette sorte de *notes de gérances*.

§ **274.** — Ce mépris s'explique d'autant plus que ce n'est point par de semblables, par d'aussi petits procédés que M. Laudet conduit sa barque. M. Laudet est un excellent homme d'affaires, — (est-ce là de la *diffamation*, monsieur Laudet). — M. Laudet est un gros commerçant, — (est-ce là de la diffamation), — (monsieur Laudet). — M. Laudet sait très bien gouverner, M. Laudet sait très bien comment on gouverne une grosse affaire. — (Est-ce là de la diffamation, monsieur Laudet). — M. Laudet a un excellent esprit mercantile. — (Mais c'est nécessaire, dans une affaire, c'est même très bien, monsieur Laudet). — M. Laudet a dans sa *Revue* beaucoup d'annonces commerciales. — Je voudrais qu'il en eût dix fois plus. — M. Laudet doit y gagner beaucoup d'argent. — Je voudrais qu'il y en gagnât dix fois plus). — (Est-ce là vous vouloir du mal, monsieur Laudet, est-ce là de la diffamation). — M. Laudet conduit très bien son affaire. — (Est-ce là de la diffamation, monsieur Laudet). — Si j'étais de ses commanditaires je serais rassuré. Je voudrais bien être de ses commanditaires. — (Ai-je assez bonne opinion de vous, monsieur Laudet).

— M. Laudet sait comment on gagne une grosse clientèle bourgeoise. Il sait même comment on essaie d'en gagner deux. — M. Laudet fait des économies sur les petites gens, sur son petit personnel, — (peut-être sur M. le Grix), — (je serais tenté de défendre M. le Grix contre M. Laudet), — sur ses collaborateurs obscurs, — (je ne dis pas cela pour M. le Grix, il n'est plus obscur), — sur les jeunes gens. — Il a cent fois raison. C'est ainsi qu'on fait les bonnes maisons. — Il fait des ponts d'or, il fait un énorme traitement aux grosses signatures littéraires, il fait travailler à des prix de famine les écrivains inconnus, eussent-ils, comme M. le Grix, du talent. — Mais oui, c'est pour compenser. Et c'est pour cela que Victor Hugo, qui se connaissait en affaires de librairie, et qui a eu souvent à traiter avec lui, — (du côté des grosses signatures, s'entend), — dit encore fort souvent de lui, quand il pense à leurs anciens traités. Il a un assez bon mot, Hugo. *Laudet,* me disait-il tout récemment encore,

Il était généreux,... quoiqu'il fût économe.

§ 275. — Quelques amis de province, qui ne connaissent ni ce Laudet ni ce le Grix m'écrivent : *N'y a-t-il pas une grande cruauté à passer ainsi au laminoir deux malheureux que personne ne connaît.* — Que nos amis se détrompent. Ces deux malheureux ne sont pas en effet très connus, mais ils sont très puissants. M. Laudet est très puissant. Et puisqu'il endosse aujourd'hui M. le Grix, par cet endossement à la date d'aujourd'hui M. le Grix devient très puissant. Il n'est pas dans mes habitudes d'attaquer quelqu'un qui n'est pas puissant.

J'ai failli il y a quelques mois, ou quelques années, — (décidément c'est un homme avec qui je n'ai pas la mémoire des dates), — me laisser embrayer dans une polémique avec un publiciste qui était en même temps un de nos abonnés et qui avait failli devenir un de nos collaborateurs. — (Et mon Dieu, la vie est si longue, je ne réponds point qu'il ne le devienne pas un jour). — J'ai des raisons de croire que j'avais raison dans le fond de ce débat. Aussitôt pourtant que j'eus connu que mon adversaire n'était pas une puissance, j'arrêtai net la polémique. Je publiai dans mon plus prochain numéro et intégralement la réponse de mon adversaire, sans un commentaire, sans un mot de moi, me donnant ainsi, et bien gratuitement, toutes les apparences d'avoir tort.

C'est ma seule règle. Qu'on se rassure. M. Laudet est une des plus grosses puissances de Paris. Ça ne durera peut-être pas toujours. Ça ne durera peut-être pas longtemps. Mais actuellement M. Laudet est une des puissances, une des grosses puissances de Paris. L'homme qui peut du jour au lendemain payer vingt mille, trente mille francs aux maîtres du roman pour publier dans sa *Revue* un seul roman inédit est toujours une des très grosses puissances de Paris. Aussi est-il aisé de sentir dans l'article de M. Laudet un certain étonnement. L'étonnement de l'homme à qui on ne s'oppose point d'habitude, et qui en voit un, qui en trouve un, qui s'oppose. Il se demande un peu, dans son article, d'où lui vient cette audace.

§ **276.** — Venons-en aux personnes. Ce sera vite fait. Il faut en finir aujourd'hui. La réponse de M. Laudet

est si hésitante, si fluctuante; et en même temps si poussiéreuse. Elle est en même temps si vaseuse. Elle est si discréditée d'allées et venues, d'allées et de retours, de reprises, de regrets, de repentirs et quelquefois de remords que cette fois-ci il faut que je le résume moi-même et que j'en fasse quelques propositions.

§ **277.** — Pour donner une idée, toutefois, avant de commencer d'établir ces quelques propositions, de ce que je nomme les *regrets* perpétuels de M. Laudet, — (et je prends ce mot au sens où les peintres le prennent), — (et aussi les écrivains), — voici comment, voici expressément en quels termes M. Laudet endosse M. le Grix et l'article de M. le Grix sans l'endosser tout en l'endossant : « *Et voilà pourquoi c'est moi,* dit M. Laudet, *qui prends la plume, aujourd'hui, non pas pour défendre un article que j'ai approuvé sans cependant en avoir écrit ni inspiré un traître mot, ...* » — (*Traître* mot est un mot heureux, monsieur Laudet). — (Ça c'est un mot trouvé. Vous êtes un assez bon comique). — C'est ce qu'on nomme couvrir et découvrir. On peut dire que sa main gauche ignore ce que *ne donne pas* sa main droite. Si c'est dans la diplomatie que M. Laudet a appris l'art de formules aussi heureusement équilibrées, d'endossements aussi savamment compensés, de faux fuyants aussi merveilleusement dosés, il faut remercier le sort de ce qu'aujourd'hui M. Laudet n'exerce plus ces incontestables talents dans la diplomatie de l'État, mais seulement dans la diplomatie de la *Revue hebdomadaire*. C'est moins dangereux pour la France.

§ 278. — Premièrement *de l'existence même de M. le Grix.* — M. Laudet sait très bien pourquoi je n'ai pas voulu saisir M. le Grix dans mon *communiqué,* pourquoi j'ai voulu saisir et j'ai saisi M. Laudet.

Premièrement pour une raison de méthode générale que j'ai longuement exposée. Je ne veux pas avoir affaire à des sous-verges. Il faut toujours aller à la tête. Il faut toujours saisir le chef.

Deuxièmement parce que dans l'espèce et sur ce point je suis forcé d'opposer le démenti le plus formel et à M. Laudet et à M. le Grix, — (et ainsi cette règle de méthode générale se trouve doublement justifiée dans ce cas particulier), — parce que cette agression de la *Revue hebdomadaire* non seulement n'a pas été inventée, imaginée, voulue par le seul M. le Grix, mais encore n'a pas été seulement concertée, liée, préparée par le seul M. Laudet uni, lié à M. le Grix. Au premier degré l'agression de la *Revue hebdomadaire* n'est pas du seul M. le Grix. Elle est de M. le Grix lié à M. Laudet et dans cette liaison M. Laudet est évidemment la tête, a évidemment la responsabilité capitale. Au deuxième degré l'agression de la *Revue hebdomadaire* n'est pas seulement de ce couple, elle n'est pas seulement de M. le Grix lié à M. Laudet, M. le Grix quelque façon de secrétaire et M. Laudet directeur, tête, responsable, elle est je ne dirai pas de tout un monde mais de tout un certain milieu où circulait ce couple, de tout un petit milieu de beau monde, — (et de faux monde), — où ce couple a

quelque circulation. Ainsi la responsabilité s'équilibre, se répartit, se polarise ainsi : dans ce certain milieu ce couple centralise l'affaire, et dans ce couple M. Laudet centralise l'affaire et la responsabilité.

Dans ce certain petit milieu c'était une affaire connue, une affaire courue, d'avance, une affaire classée. Tout le monde le savait, que ce coup allait sortir. Tout le monde en parlait. M. le Grix promenait partout sa face moche, disant d'un air fin, le seul qui lui soit naturel : *Je fais un article sur la* Jeanne d'Arc *de Péguy. Je ne sais pas si il sera bien content.* — Aujourd'hui vous savez, monsieur le Grix, si je suis bien content. Et c'est peut-être vous qui n'(en) êtes pas *bien content,* aujourd'hui.

Je ne dis pas, mon impression est même que leur principale idée, si je puis dire, était de s'amuser. Dans ce certain petit milieu. C'est une bande qui commettrait tous les crimes pour s'amuser. De même qu'ils renieraient Dieu pour ne pas prêter à rire, pour ne pas s'exposer au ridicule, de même ils vendraient leur père et leur mère pour s'amuser un peu, au sens où ils entendent s'amuser, c'est-à-dire pour être les promoteurs, aux yeux d'une assemblée, d'un certain ridicule public, d'une certaine risée qu'ils projettent sur une tierce personne. Où l'affaire devient assez cocasse, c'est que ces deux imbéciles, — (M. Laudet et M. le Grix), — ayant à choisir une victime qui ne récalcitrerait pas, m'ont choisi.

De préférence.

Il est fort possible que leur idée, si je puis dire, ait

été surtout de me brimer. Je ne suis pas chargé de faire leur psychologie. Je suis chargé de les remettre à leur place. Qui n'est pas très bonne. Actuellement. Il est très possible qu'ils se soient dit d'abord seulement : *On va rigoler avec Péguy,* — (je veux dire *de* Péguy), — (si j'ai encore le droit d'employer ce mot rigoler). — Ils rigolent moins, aujourd'hui. Il y avait aussi ce le Grix, qui écrit que je *ronronne.* Il trouve peut-être, à présent, que je ronronne trop. Il aimerait mieux que je ronronne après un autre.

Je savais tout cela. Je voyais venir. Pendant des semaines et des semaines le Grix *préparait son article,* comme il disait. Toutes les fois que je rencontrais non pas un ami commun, je ne dis pas un ami commun à Laudet et à moi, nous n'en avons naturellement pas, mais un camarade commun, dans ce grand Paris où tout le monde se connaît, une connaissance commune, à Laudet et à moi, à le Grix et à moi, je lui disais : *Laudet me prépare un coup. Il a tort. Ça l'amuse beaucoup. Il a tort. Ça l'amuse avant. Ça ne l'amusera pas autant après. Vous devriez lui dire qu'il a tort. Lui expliquer. Qu'il me laisse tranquille. Moi je ne sais pas me battre. Je ne suis bon qu'à travailler. Je n'aime que la tranquillité. Je sacrifierais tout à ma tranquillité. Je suis un écrivain. Je ne suis pas un militant. Et puis je ne me bats pas comme ces messieurs. Je suis un homme de paix. Je suis très capable de donner un mauvais coup. Avec moi on sait bien quand on commence. On ne sait pas quand on finit. Comment on finit. M. Laudet peut se faire embarquer bien loin.* Il faut croire qu'au-

cun de ces *avis au porteur* n'est arrivé à sa destination. J'ose affirmer ici que M. Laudet n'a pas un (seul) ami. Si M. Laudet avait un seul ami, on l'eût averti, on l'eût avisé des risques qu'il courait, des risques de l'opération qu'il préparait. Tout le monde autour de lui savait à quoi s'en tenir, savait à quoi il s'exposait. Lui seul ne l'a point su. Les grands n'ont point d'amis. Lui ne me connaît que depuis quelques mois. Il ne connaît généralement les lettres que depuis quelques mois. — (*Il ne connaît*, enfin je sais ce que je veux dire). — Mais il est entouré de gens qui me connaissent depuis quinze ans, qui avaient vu d'autres exemples, connu d'anciennes histoires, qui pouvaient, qui devaient le mettre en garde. Qui pouvaient, qui devaient lui dire : *Vous allez commencer une vilaine histoire*. Nul ne l'a fait. C'était pourtant l'office d'un véritable ami. Je ne suis pas sûr au contraire qu'ils ne l'aient point excité, encouragé plutôt peut-être, pour lui plaire, pour le flatter, hélas lui-même pour le trahir peut-être, pour abonder dans son sens, peut-être par une bassesse du cœur, par un besoin obscur, par une complicité, par un besoin de complicité de crime. M. Laudet n'a pas un ami. Peut-être hélas pour se moquer de lui. Par jalousie, par envie. Pour le voir engagé, lui camarade, confrère, peut-être haï, sûrement haï, dans une mauvaise histoire, cœurs ténébreux peut-être pour le voir basculé, périlleux, engagé dans une aventure. Périlleuse. C'est triste à dire, ils ont tous eu au moins peur de lui déplaire. C'est ainsi que les puissants ne connaissent jamais la vérité. J'ai donc le droit d'avancer que M. Laudet n'a pas un ami. C'est la grande tristesse

et c'est la grande infortune des rois, c'est la grande incapacité, la grande faiblesse, la grande diminution des puissants et des dominateurs, c'est la grande solitude des monarques, qu'ils ne sont jamais entourés que de courtisans, que nul n'ose leur dire la vérité. M. Laudet n'est malheureusement entouré que de gens, et de jeunes gens, qui n'ont qu'une pensée : qu'un jour ou l'autre ils pourront lui apporter un roman qui leur fasse quinze ou vingt mille francs.

Troisièmement M. Laudet sait très bien qu'il y a une troisième raison, une raison secrète et infiniment délicate pour laquelle je n'ai pas voulu saisir M. le Grix. Tant que M. le Grix n'existe pas, tout va bien, je puis encore traiter, je puis considérer M. le Grix comme un homme ordinaire. Enfin à peu près comme un homme ordinaire. Mais si M. le Grix existe, il n'y gagnera pas.

Si M. le Grix existe, et s'il y a un M. le Grix, qui réclame personnellement, qui revendique personnellement son droit à l'existence, ce M. le Grix là a usé de tels procédés pour venir jusqu'à moi, pour se faire présenter à moi qu'après son article je suis rigoureusement forcé de le considérer comme un bas polisson.

Tant qu'il n'existe pas, ça va bien. Dès qu'il existe, il existe polisson.

M. Laudet annonce une réponse de M. le Grix. Il veut dire un nouvel article. Il faut classer. Je n'ai pas encore commencé de répondre à M. le Grix. S'il le veut absolument je ferai un dossier de tous ses articles écrits et à écrire, parus et à paraître, et je lui ferai pour lui un cahier qui sera bien à lui.

« *François Le Grix,* dit M. Laudet, *connaissait Péguy et son œuvre, aussi bien que Péguy, qui ne lui a pas ménagé les dédicaces de ses livres, le connaissait; ...* ». Si par là on veut démontrer que je suis un sot, on y arrivera aisément et j'y donne les deux mains. Je ne serais pas surpris que M. le Grix pratiquât le *mal élevé,* poussât la polissonnerie jusqu'à sortir les dédicaces qu'il a de moi sur quelques-uns de mes livres. C'est ma grande faiblesse, je le sais, — (c'est mon grand honneur), — que cette incapacité incurable de défiance, que cette incompétence née dans tout ce qui est de la défiance, et qu'après vingt ans de trahisons et de défections de toutes sortes je sois aussi enfant, je sois aussi innocent à recevoir le premier jeune homme qui vient me voir, sans aucune circonspection, de *plano,* sans aucune arrière-pensée comme si j'avais vingt ans de moins. Si l'on veut dire que je serai toujours berné, on a cent fois raison. Si l'on veut dire que je serai toujours un sot, je le sais. Je le suis. Mais plus on prouvera que je suis un sot, plus on prouvera en même temps que M. le Grix est un fourbe. Plus on prouvera que je ne suis pas défiant, plus on prouvera en même temps que M. le Grix est un traître.

§ **279.** — Je repense à cette *note de gérance* et malgré moi je me reporte à douze quinze ans en arrière, aux commencements des *cahiers.* Quelle identité profonde de mœurs. Et comme cette identité profonde de mœurs prouve une fois de plus ce que j'ai posé dans *Notre Jeunesse,* que notre socialisme était un socialisme mystique et un socialisme profond, profondément appa-

renté au christianisme, un tronc sorti de la vieille souche, littéralement déjà, (ou encore), une religion de la pauvreté.

§ **280.** — Deuxièmement *sur ma propre existence.* — M. Laudet feint de croire que le *communiqué* du *Bulletin* n'est pas de moi, ou de ne pas savoir qu'il est de moi, ou de croire qu'il n'est pas de moi, ou de savoir qu'il n'est pas de moi, ou de me demander s'il est de moi, ou alors de me demander, s'il est de moi, pourquoi je ne l'ai pas signé, ou de croire ou de savoir qu'il ne *peut pas* être de moi.

Ce sont des feintes inutiles et des malices cousues de fil blanc et des enfantillages. Non seulement M. Laudet sait très bien que le *communiqué* est de moi, mais dès le principe, dès la première heure, d'avance il savait que le communiqué *serait* de moi. L'article de M. le Grix était à peine paru dans la *Revue hebdomadaire* que je pris publiquement la position que je ferais ce communiqué. Je le dis, dès lors, et depuis, à tout le monde, pour prendre date. Je le dis notamment à tout ce que je compte de camarades communs, de confrères communs avec M. Laudet et avec M. le Grix. Je n'ai jamais pris personne en traître. Je le dis si bien que M. Laudet frappait joyeusement sur l'épaule de M. le Grix et ils se congratulaient mutuellement si je puis dire et M. Laudet disait à M. le Grix : *Eh bien, mon vieux le Grix, il paraît que Péguy va vous répondre. C'est la gloire.* De quoi se plaignent-ils. A présent que *c'est la gloire,* ils ne sont pas encore contents.

Deuxièmement, renseignés par les mêmes moyens,

par les mêmes déclarations, tous les journaux qui en ont parlé non seulement ont parlé du communiqué comme étant de moi, mais n'ont fait aucune affaire et en ont parlé *naturellement* comme étant de moi. Comme étant une réponse de moi.

Ainsi premièrement et deuxièmement renseigné par tous les moyens extérieurs, par tous les renseignements *objectifs,* par tous les témoignages concordants, par tous les avis et comptes rendus officieux, par la presse, par les déclarations officielles, publiques les plus formelles M. Laudet savait parfaitement que le communiqué était de moi. Il le savait dès le principe et d'avance. Il le sut toujours. Il le savait notamment au moment où il écrivit lui-même sa réponse.

Ajouterai-je que M. Laudet n'avait pas besoin de tous ces *monuments* pour savoir à quoi s'en tenir. Dieu merci quand même je le voudrais il m'est bien impossible d'écrire une ligne anonyme. Tout ce que j'écris est signé, quand même il n'y aurait point la signature de mon nom au bas de la dernière ligne. La signature est partout. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait une signature au bas dans un coin. C'est signé partout dans le tissu même. Il n'y a pas un fil du texte qui ne soit signé.

Il ne m'échappe pas que M. Laudet en refusant de me reconnaître dans un aussi mauvais communiqué a cru me jouer un bon tour. Il a pensé qu'il me rendait la

monnaie de ma pièce. Il s'est imaginé, fort sincèrement peut-être, qu'il m'en faisait autant que je lui en avais fait en refusant de saisir M. le Grix. Il a été ici, en ceci, fort sincèrement peut-être, victime d'une illusion. Il a pris une fausse équivalence pour une vraie, une fausse similitude pour une vraie. Le mouvement qu'il a fait, l'opération qu'il a faite n'est nullement une réplique de la mienne, n'est nullement symétrique, ni homothétique de la mienne. Quand j'ai refusé de saisir M. le Grix dans le premier article pour saisir M. Laudet, je suis allé à la tête. Quand M. Laudet refuse de me saisir dans le communiqué, il se détourne de la tête. Enfin il montre que lui, directeur d'une grosse revue, il ne sait pas ce que c'est qu'un *communiqué*.

§ **281**. — Car tout son raisonnement revient en somme à me demander, toute son objurgation à me réclamer pourquoi je n'ai pas signé mon communiqué. Si M. Laudet je ne dis pas connaissait son métier, je dis avait quelque lueur de son métier de Directeur de Revue il saurait ce qui est un des premiers enseignements, ou renseignements, que l'on reçoit, qu'un communiqué ne se signe jamais, que c'en est un caractère propre essentiel et littéralement de fondation. Que c'est du style, et de l'ordre même du communiqué. Que le communiqué, comme son nom l'indique, est un certain ordre de communication faite au public. Que cet ordre est propre. Qu'il ne se confond avec aucun autre. Qu'il obéit aux règles suivantes. Que ces règles sont absolues. Que d'ailleurs elles sont admirables, comme toutes les règles de la typographie. Que dans

l'espèce elles sont merveilleusement significatives; et merveilleusement équilibrées :

Premièrement que le *communiqué* paraît ou en tête du journal ou de la revue ou en première page en belle place. Toutefois s'il ne paraît pas absolument en tête, il est séant qu'il ne paraisse point en tête d'une autre colonne, pour n'avoir point l'air d'un article. Ce sont les articles que l'on fait commencer en haut de colonne. Le communiqué qui ne vient point absolument en tête du journal ou de la revue doit venir à hauteur d'œil, attirant l'attention par sa tenue même et si je puis dire par une sorte de situation modeste;

Deuxièmement que le *communiqué* soit composé dans le même corps que le corps même du journal ou dans un corps au-dessus. J'entends naturellement dans le même corps typographique. Éviter surtout de le composer dans un corps au-dessous, pour que le communiqué n'ait pas l'air d'une citation, ce qu'il faut éviter avant tout;

Troisièmement que le *communiqué* paraisse *sans titre ni signature* entre deux filets maigres. Tout au plus une date, et un lieu d'origine. Cette troisième règle est évidemment la règle principale du communiqué, j'entends sa règle principale typographique, celle qui lui donne sa marque même. Celle qui en fait un communiqué. L'absence de signature répond évidemment à l'absence d'articulation générale, à

l'absence de titre, fait particulièrement équilibre à l'absence de titre.

Telles sont les principales règles typographiques du communiqué. Elles sont singulièrement belles. Elles sont singulièrement significatives. Elles font du communiqué dans le journal ou dans la revue un souverain uniforme, qui n'a aucunement besoin d'élever la voix pour se faire entendre, un souverain qui parle toujours dans le même ton, un souverain sans panache et sans liséré d'or. Napoléon laissait à Murat les beaux uniformes.

§ **282.** — Mais que vais-je entreprendre d'initier ce diplomate aux beautés, aux secrètes beautés de la typographie. Sait-il seulement ce que c'est qu'un corps typographique. Sait-il seulement ce que c'est que *du corps huit,* et *neuf* et *dix* et *douze*. Sait-il seulement ce que c'est que de l'*italique* et de la romaine. Il croit peut-être que c'est de la salade, de la romaine. Sait-il seulement ce que c'est que du *bas de casse,* et des *grandes* et *petites capitales*. A-t-il quelquefois entendu parler de *compactes ordinaires* et de *compactes penchées*. Sait-il seulement qu'il y a de la *normande* et qu'il y a de l'*égyptienne*.

§ **283.** — Ces règles de la composition typographique et de la mise en pages du communiqué impliquent évidemment que le communiqué est écrit en principe à la troisième personne. Elles signifient, ou plutôt elles traduisent, sur leur plan propre, enfin elles représentent

que le communiqué est autre, tout autre et infiniment plus qu'un article; notamment qu'il est un acte. C'est pour cela qu'il ne faut pas abuser du communiqué. Le communiqué est une sorte propre de communication que l'on fait au public. Sans être déjà ni une déclaration ni un manifeste, il est certainement sur le chemin qui conduit à la déclaration et au manifeste. Il est un peu déjà de leur gravité. Il est certainement de leur parenté. Il est même en un sens d'une certaine plus haute gravité, parce qu'il est d'une gravité sourde.

Il est d'une sorte de gravité sérieuse, sans éclat; c'est une sorte de publication voulue sans publicité.

Ainsi composé typographiquement, ainsi mis en page, ainsi rédigé, ainsi présenté le communiqué engage son auteur infiniment plus qu'un article; plus même qu'une déclaration et qu'un manifeste. Il engage son auteur et la responsabilité de son auteur d'une sorte propre, comme un acte propre, d'une sorte propre, plus ordinaire, plus allant de soi que la déclaration ou que le manifeste, d'autant plus ordinairement grave, d'autant plus grave.

L'absence de signature répond particulièrement à l'absence de titre, elle équilibre typographiquement l'absence de titre. Elle signifie que tout le monde sait bien qui est l'auteur et que l'auteur s'engage sérieusement et tout.

§ **284.** — Cette absence de signature engage aussi la

Revue ou le journal où paraît le *communiqué,* non pas en ce sens que la Revue ou le journal endosserait le communiqué et le sens et la responsabilité du sens du communiqué, mais en ce sens que la Revue ou le journal, en publiant un communiqué en forme de communiqué, certifient par là même que ce communiqué est bien un communiqué ayant valeur de communiqué, qu'ainsi l'auteur de ce « communiqué », que tout le monde connaît, s'y engage sérieusement et tout.

En d'autres termes en publiant le communiqué la Revue ou le journal n'en endosse pas, n'en certifie pas la teneur. Elle en certifie la forme. Elle ne certifie pas ce qu'il y a dedans. Elle certifie que c'est bien un communiqué. Avec tout ce qu'il implique, avec tout ce qu'il comporte de conséquence et de responsabilité. Pour en revenir à notre vieux langage de l'école la Revue ou le journal qui publient un communiqué, en forme de communiqué, en certifient la forme et n'en certifient pas la matière.

§ **285.** — Quatrièmement, si je sais compter, une fois que M. le Grix existe, une fois que j'existe, une fois que je n'ai pas signé mon *communiqué,* étant défini le communiqué, alors pourquoi ai-je fait un *communiqué,* et n'ai-je pas fait un article, ordinaire.

J'ai fait un communiqué précisément parce que je voulais m'engager davantage, parce que je voulais m'engager sérieusement et tout. Mais ici attendons.

J'ai fait un communiqué d'abord parce que j'ai voulu

faire un communiqué. Je suis bien libre de faire un communiqué. J'ai peut-être bien le droit de faire un communiqué. Un communiqué est un certain ordre propre de communication que l'on fait au public. J'ai peut-être bien le droit de faire cet ordre de communication. Quand je veux. Comme je veux. Je n'en dois point compte à M. Laudet. Aucun compte. Je n'ai point de raisons à lui en donner. Je ne puis que lui en rendre raison, s'il veut. L'ordre du communiqué ne m'est pas plus interdit, je pense, ne m'est pas plus fermé que n'importe quel autre ordre d'écriture, que n'importe quel autre ordre d'acte.

Tout ce que M. Laudet peut demander, — et cette demande est fort légitime, — c'est que derrière un communiqué il y ait quelqu'un. — Notamment derrière un communiqué où il est pris à partie. Personnellement. Mais M. Laudet sait très bien, dès le principe et même d'avance, que je suis derrière mon communiqué, que j'y suis entièrement et personnellement, que j'y suis, depuis bientôt un mois, et plus, à son entière disposition.

Cela étant, vingt raisons apparaissent aussitôt, pourquoi j'ai fait un *communiqué*. Il me plaît d'en indiquer quelques-unes. Il est certain que généralement j'ai peut-être le droit de faire ce que je veux et que l'on ne voit pas bien pourquoi un ordre de communication me demeurerait interdit. Mais il est certain aussi qu'à moins d'être un étourneau on ne fait pas un communiqué sans savoir pourquoi, sans en avoir des raisons expresses. Un communiqué n'est pas un article. Un

communiqué si je puis dire ne doit pas se dépenser inutilement, il ne doit pas se dépenser à la légère. Il est donc certain que ce n'est pas sans les raisons les plus graves que je me suis résolu à faire un communiqué.

Je puis donc avouer que l'article de M. le Grix m'avait porté une atteinte particulièrement profonde. Que M. le Grix ne s'en enorgueillisse point. Ce n'est point une haute valeur propre de cet article qui m'avait porté une atteinte particulièrement profonde, c'est une certaine valeur propre de malice, que M. le Grix ne soit point comblé d'orgueil, c'est aussi et peut-être surtout, c'étaient les conditions propres historiques de laideur et de trahison où cet article avait été fabriqué. Aujourd'hui encore, après tous ces débats, je ne me rends pas bien compte. Je me demande ce qui a pu pousser un jeune homme, à qui je n'ai jamais rien fait, à préparer, à combiner, à composer, à inventer, — à exercer contre moi une trahison aussi gratuite, — (et même plus que gratuite), — (je veux dire ingrate), — historiquement aussi laide, moralement aussi basse. Pareillement pour M. Laudet. C'est un de ces problèmes qui me dépassent, un de ces problèmes où j'ai bien peur que je ne sois incompétent toute ma vie. Pareillement pour ce Laudet, à qui je n'avais jamais rien fait. Je me demande encore d'où vient le coup. J'ai bien l'impression que ce Laudet est un instrument, et ce le Grix un sous-instrument. Maintenant il y a aussi une certaine force de malice dans l'homme, un certain goût malsain dans le riche et dans le bourgeois de poursuivre, d'humilier le pauvre.

D'autant que l'entreprise ne va pas pour eux sans quelque risque, et même sans quelque danger. — (Il est vrai qu'ils sont comme bien d'autres. Quand ils ont commencé, ils ne pensaient point peut-être comment cela finirait et ils n'en ont point cherché si long). — (Aujourd'hui ils aimeraient peut-être mieux n'avoir pas commencé). — Plus ils ont de volume précisément et plus ils ont d'ambition, plus aussi ils peuvent perdre dans une bataille, plus ils offrent de prise à la fortune.

Peut-être y a-t-il beaucoup d'inconsidération dans leur cas. Mais aujourd'hui encore je ne comprends pas qu'un homme qui a ses affaires, — difficiles comme toutes les affaires, — et d'autant plus difficiles qu'il est plus ambitieux, — se mette encore sur le dos, gratuitement, inconsidérément cette nouvelle affaire. On a tant à faire à Paris, sans chercher les affaires qui ne vous cherchent pas. C'est ce que je disais, précisément, c'est ce que je demandais aux camarades communs pendant tout le temps que M. « le Grix » préparait son article. — *Enfin,* leur disais-je, *qu'est-ce que M. le Grix me veut. — Non. — Qu'est-ce que M. Laudet me veut. Il n'a donc rien à faire, pour s'occuper, dans sa* Revue, *qu'il s'embarrasse de moi. Je peux lui devenir un très grand embarras.*

Il est donc certain qu'atteint à une profondeur où je n'avais jamais été atteint par cette agression nouvelle, par cette agression comme je n'en avais jamais subi je dus me ressaisir soudainement et à une profondeur où depuis longtemps je ne m'étais pas ressaisi. La forme, et la force, d'un article ne me suffisaient donc plus pour

répondre, ne portaient donc plus ma réponse. De toutes parts j'étais conduit, j'étais contraint à faire un communiqué.

L'expérience, hélas, le résultat devait malheureusement me justifier au delà de toute prévision. Ce n'est point sans une grande honte intérieure, sans le sentiment d'un grand abaissement de soi qu'on est ainsi l'objet d'une ingratitude et d'une bassesse. Il y a des fautes que l'on commet, qui sont graves, qui impliquent, qui emportent moins cette honte, le sentiment de cette bassesse et de cet abaissement que ces sortes d'offenses dont on est l'objet, que l'on n'a rien fait pour faire naître. Que l'on voie l'expérience; que l'on voie le résultat. Que l'on voie ce ton de bassesse, ce niveau de bassesse où je tombe moi-même, où je suis moi-même descendu et dont j'ai honte aussitôt que je réponds moi-même à M. Laudet en me plaçant sur le terrain de M. Laudet et en entrant en conversation avec M. Laudet. Qu'est-ce qui resterait de tout ce débat, malheureux, si je n'eusse point fait, si je n'eusse point écrit ce communiqué. Qu'est-ce qu'il y aurait dans ce cahier, hélas, si je n'eusse point écrit ce communiqué. Je serais bien malheureux si j'avais dû consacrer deux mois de ma vie à ces misères et à ces bassesses, deux mois pleins de ma vie à M. Laudet et à répondre à M. Laudet en me tenant uniquement à M. Laudet, en me tenant sur le terrain, sur le plan de M. Laudet, en tenant la conversation vite et uniquement avec M. Laudet. On n'a qu'à voir le misérable résultat, le bas résultat auquel j'arrive moi-même dans ce cahier et dont je suis honteux

aussitôt que j'engage la conversation avec M. Laudet. Quelle bassesse. Quelle grossièreté. Quelle bassesse devient la mienne, quelle bassesse communiquée. Comme la grossièreté est contagieuse. Comme la bassesse est communicante. Qu'est-ce que je n'aurais pas commis, (on le voit, on le pressent), si j'avais répondu par un article à M. Laudet à l'article de M. « le Grix ».

Que mes amis m'aient dit généralement : *Pourquoi avez-vous mis M. le Grix et M. Laudet dans tout cela. Ils en étaient bien indignes. Il fallait faire de ce gros morceau, de toute cette matière que vous avez traitée là une* introduction *à une* vie de Jeanne d'Arc, il est fort probable, il est même certain que mes amis ont raison. J'ai mis dans ce communiqué une matière, des préoccupations qui dépassent infiniment M. Laudet et M. le Grix. J'ai comblé M. Laudet et M. le Grix. Ils sont les seuls qui n'aient pas le droit de s'en plaindre. Que mes amis défendent mon œuvre contre moi, une œuvre durable contre un coup de colère passager, c'est la plus grande marque d'amitié qu'ils puissent me donner. Mais M. Laudet n'a pas à défendre mon œuvre contre moi.

Que mes amis me fassent un grief d'avoir introduit M. le Grix et M. Laudet dans un niveau de pensée, dans un niveau de propos, dans un niveau de conversation dont ils n'étaient pas dignes, j'y consens. Mais ce n'était ni à M. le Grix ni à M. Laudet à me le reprocher. Que j'aie élevé à ce point et en même temps approfondi le débat, ils y ont trop gagné, ils sont bien les seuls qui n'aient pas le droit de me le reprocher. Ils sont bien les seuls qui ne soient autorisés qu'à m'en remercier. J'ai

lié leurs noms, ce nom ignoré de Laudet, ce nom ignoré de le Grix, à des questions qui les dépassent de beaucoup, à des pages qui vivront longtemps après eux. De quoi se plaignent-ils.

Qu'ils me remercient au contraire, qu'ils me rendent grâces,

Premièrement d'avoir fait un communiqué ;

Deuxièmement d'avoir fait ce communiqué-là.

Je les fais vivre.

§ **286.** — Cinquièmement, si j'ai bonne mémoire, *pourquoi, ayant à faire ce communiqué, voulant faire ce communiqué, je l'ai fait dans le* Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université.

Ici aussi, pareillement ici je suis forcé de répondre préalablement que je suis peut-être libre. Ayant à faire ce communiqué, voulant faire ce communiqué on ne voit pas bien pourquoi je ne l'aurais pas fait passer où je voudrais. (Ou plutôt où je pourrais). Suis-je pas libre, enfin. Que je l'aie fait passer au *Bulletin,* cela regarde le *Bulletin* et moi. M. Laudet, qui a tant de gouvernement, ne gouverne pas encore la relation du *Bulletin* et de moi.

M. Laudet là-dessus triomphe bruyamment. « ... *d'autre part Péguy n'en est pas réduit à ne trouver d'hospitalité pour sa prose qu'à Coutances dans le* Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université *qui a 190 abonnés,*

parmi lesquels 33 abonnés fermes n'ont pas encore acquitté leur abonnement. » Vous saisissez comme moi la finesse de la plaisanterie, surtout répétée trois fois. C'est le cas de le dire : *Numero Deus.*

Eh bien il faut que M. Laudet en prenne son parti. Il est très puissant. Il sait très bien qu'il est très puissant. Il est redouté pour sa puissance et non moins pour ses alliances temporelles. Il sait très bien, j'aime mieux lui dire tout de suite qu'un *communiqué* sur M. Laudet ne se placerait pas facilement. Il en triomphe un peu grossièrement. Il a raison. Il est juste que les gros volumes sociaux triomphent.

Il est certain que profondément atteint par cette agression inattendue, par cette agression gratuite, si pleine de trahison et d'ingratitude j'éprouvai instantanément le besoin de me ressaisir. Et qu'un homme ne peut se ressaisir que sur sa ligne de retraite la plus profonde. Un homme assailli ainsi, à ce point, en ces termes, un homme ainsi menacé se manquerait à lui-même s'il ne cherchait pas immédiatement un point d'appui dans sa conscience la plus profonde, s'il ne prenait pas instantanément une base d'opération, un point non pas seulement un point d'appui, mais un point de rejaillissement, un point de ressource dans sa situation la plus profonde. Ainsi jaillit ce *communiqué* que je considère moi-même comme une *Introduction* en forme à mes *Mystères de Jeanne d'Arc.*

L'idée ne me vint pas un seul instant de faire passer ce *communiqué* dans les *Cahiers de la Quinzaine*. Je

considère essentiellement ces *Cahiers* comme une sorte de libre cité, comme un libre faisceau, comme une institution libre; comme un institut. M. Laudet comprendra difficilement ce statut et ces mœurs, lui qui gouverne sa *Revue* et qui ne se gouverne que par le gouvernement capricieux d'un despote. La fondation même des *Cahiers* et la vie, — (on pourrait presque dire la survie), — des cahiers depuis douze ans est réglée par une discipline, est gouvernée par un statut que tout le monde a toujours observé, qui n'a jamais cessé d'être respecté de toutes parts. C'est une maison que je gère. Ce n'est point un État que je gouverne. Telles sont les mœurs de la liberté. M. le Grix, M. Laudet aura peut-être du mal à se les représenter. Nous n'avons ici aucun mal à les exercer. Autant je revendique intégralement ma liberté à mon tour et en mon lieu comme collaborateur des *cahiers,* pour mes *œuvres,* pour des articles, — cette liberté que j'assure temporellement à tous nos collaborateurs, — autant par un scrupule de rectitude que M. Laudet ne comprendra peut-être pas je ne veux point engager les cahiers officiellement, en leur office, *ex officio,* et venant de leur office dans un *communiqué* qui n'engageait que moi personnellement mais qui personnellement m'engageait tout entier. Un *article* sur ou contre M. Laudet pouvait et devait paraître dans les *cahiers*. Un *communiqué* ne pouvait et ne devait pas paraître dans les *cahiers*.

Précisément parce qu'un *communiqué* est beaucoup plus qu'un article; engage infiniment plus; est beaucoup plus un acte.

Je voulais que ce *communiqué* ne fût qu'ensuite porté

à la connaissance des abonnés des *cahiers;* qu'il n'entrât qu'ensuite, au deuxième degré, au deuxième stade, dans les *cahiers;* que j'en fisse pour ainsi dire alors un compte rendu dans les *cahiers;* qu'il y parût comme un procès-verbal, comme un compte rendu que je faisais dans les cahiers à mes abonnés d'un acte, d'un communiqué que j'avais fait en dehors des cahiers. Et en somme c'est ce que j'ai obtenu. Dans un *Bulletin* où j'étais entièrement libre j'ai fait un communiqué; et le communiqué que je voulais. Dans les *cahiers,* où je ne suis pas libre, j'ai publié le procès-verbal, le compte rendu de ce communiqué, tout le dossier enfin avec cet article-ci qui en est résulté.

Ma situation envers les cahiers est une situation d'une entière rectitude, et d'une grande simplicité. Comme auteur dans les cahiers, comme collaborateur des cahiers, pour mes œuvres et pour mes articles je revendique cette entière liberté spirituelle et temporelle que j'assure à tous nos collaborateurs. Mais comme gérant des cahiers je ne puis y faire que des communiqués de gérance. Non seulement je ne veux point entraîner les cahiers dans mes querelles propres ni dans ce qui est plus que des querelles, mais je ne veux point les entraîner même dans cet approfondissement de mon être religieux auquel il est évident que je procède depuis plusieurs années avec une sévérité croissante.

Ayant donc à faire ce communiqué, voulant faire ce communiqué, ne voulant pas le faire passer dans les cahiers, où devais-je le faire passer. C'est entendu, je le faisais passer où je voulais. Mais enfin je le faisais

passer où je pouvais. Quelle revue, quel journal, quel périodique autant que le *Bulletin* pouvait comme le *Bulletin* me rappeler, me redonner cette antique pureté de mœurs, cette pauvreté, cette petitesse, cette humilité, cette exiguïté, ces abonnés fermes et ces abonnés mal fermes, ces cent cinquante ou deux cents abonnés, toute cette pureté première de la fondation des cahiers. Quel journal et quelle revue, quel périodique, quelle revue était autant que le *Bulletin* notre filiale en esprit et en mœurs, notre secrète filiale spirituelle. Notre fille et notre filleule. Un nouveau bourgeonnement, une nouvelle source, un rejaillissement de notre jeunesse.

Je nous revois encore, mon cher Lotte, je revois notre jeunesse commune, je revois nos communes études. Tu avais quelques années de moins que moi, une ou deux peut-être seulement, mais c'est énorme quand l'un entre seulement en Rhétorique Supérieure et que l'autre, — *(alter,* l'autre des deux), — y ayant déjà fait une année l'année précédente, y rentre au contraire pour sa deuxième année comme vétéran, *veteranus,* vieux soldat, ancien soldat. Nous affrontions alors la même grande guerre, qui était la guerre de l'entrée à l'ancienne École Normale Supérieure. Nous sommes deux vieux Louis-le-Grand, toi et moi, et deux vieux Barbistes, d'incorrigibles vieux Louis le Grand et Barbistes. Nous sommes de cette petite compagnie de Barbistes qui pendant quelques années préparant l'École Normale Supérieure suivirent les cours de la Rhétorique Supérieure de Louis-le-Grand. Allons, nous allions en *cagne,* disons le mot de l'argot de notre jeunesse et que nos

jeunes héritiers n'aient point peur du vieux mot : nous étions deux *cagneux*. Marcel Baudouin, Tharaud, Deshairs, Péguy, Roy, Pesloüan, — (celui-ci seul non *cagneux*, il était en élémentaires ou en spéciales et préparait l'École Polytechnique), — pour la première couche, et pour la deuxième couche plus ou moins *cagneux* Baillet, Lotte, Riby, Poisson, l'autre Tharaud, *alter*, l'autre des deux, toi Lotte ; singulière compagnie non point d'amitié seulement, singulière compagnie de fidélité où la mort seule a pu frapper un manque, où vingt années de l'usure de la vie n'ont pu introduire une fissure. Quand viendra l'âge des *Confessions*, — (il approche, Dieu merci, mon vieux Lotte, il approche, il approche, il ne tardera plus guère), — nous essaierons de représenter ces deux ou trois merveilleuses années de notre jeunesse, les ardentes années. Tout était pur alors. Tout était jeune. Et tu entends bien que par là je ne veux pas dire en ceci seulement que nous étions jeunes et que nous voyions le monde jeune. Historiquement tout fut jeune alors pendant trois ou quatre merveilleuses années. Un socialisme jeune, un socialisme nouveau, un socialisme grave, un peu enfant, — (mais c'est ce qu'il faut pour être jeune), — un socialisme jeune homme venait de naître. Un christianisme ardent, il faut le dire, profondément chrétien, profond, ardent, jeune, grave venait de renaître. On le nommait lui aussi assez généralement *catholicisme social*. Dans le socialisme, qui lui-même par un échange était une sorte de christianisme du dehors, dans Jaurès même les contaminations jauressistes n'étaient point nées et n'avaient point encore pénétré. L'affaire Dreyfus ne préparait encore

que dans le plus profond de l'ombre ses inconcevables destinées. La France elle-même paraissait se préparer joyeusement et pleinement, sainement et presque bruyamment et presque avantageusement. A quoi hélas elle se préparait, nous l'avons connu, nous l'avons éprouvé depuis.

Mais qu'importait alors. Nous ferons nos *Confessions,* mon vieux Lotte. Nous essaierons de représenter ces trois merveilleuses années. Ce vieux Sainte-Barbe et ce vieux Louis-le-Grand. Cette sorte de qualité propre, cette qualité jeune et pure, cette nette finesse qu'avait le latin et le grec dans l'enseignement de notre maître M. Bompard. Cette sorte de grande libéralité, de bonté d'esprit et même de cœur qu'avait la philosophie dans l'enseignement de notre maître M. Lévy-Bruhl.

Car nous sommes, nous nous vantons d'être, comme dit Homère, des vieux fils de l'Université. — (Dont tu es en corps et en esprit, dont je suis en esprit et presque et pour ainsi dire en corps). — C'est par un mouvement filial que depuis quinze ans nous nous sommes portés à son secours. C'est un mouvement filial qui nous porte, qui nous anime à repousser ces envahissements de barbarie.

C'est une grande joie, mon cher Lotte, que de n'avoir pas eu une seule fissure dans cette amitié, dans cette fidélité de vingt ans. Et pourtant Dieu sait si la vie nous a dispersés dans des conditions différentes. Mais il faut croire que la pâte était bonne et que la race était bonne et que le cœur était bon.

Je dois dire la vérité, puisqu'on m'en presse. Il ne faut pas que je présente l'opération à l'envers. Ce n'est

pas moi qui me suis demandé, ce n'est pas que je me suis demandé d'abord, ayant à faire passer un manifeste, où je le ferais passer. Enfin je veux dire un communiqué. L'opération a été beaucoup moins articulée, beaucoup moins systématique. Les bergsoniens me comprendront, si j'ai encore le droit, si nous avons encore le droit de nous servir de ce nom, de ce mot de bergsoniens. L'opération a été beaucoup plus spontanée, beaucoup plus organique, et ainsi en outre elle a été contraire. C'est au contraire la présence de Lotte et du *Bulletin* qui a fait germer en moi instantanément l'idée, la forme, déjà la teneur d'un communiqué. C'est cette obscure, cette secrète présence de fidélité qui a tout suscité instantanément.

Assailli d'un assaut aussi inattendu, atteint aussi profondément que je l'ai dit et qu'on peut le penser, évidemment je jetai un seul regard autour de moi, et dans ce seul regard instantanément le *Bulletin* était à sa place.

Je vais plus loin et en réalité j'ai fait en somme l'opération suivante. Tout homme sur le tranchant du sort a fait cette opération. Atteint, assailli aussi profondément, instantanément je repassai ma vie. Dans un éclair d'un seul regard je vis cet embarras de vingt ans. Et suivant l'autre ligne, celle qui n'a pas été inscrite historiquement, dans ce regard je me suis représenté l'autre Péguy, le Péguy allégé de tant de charges publiques, le Péguy que je devenais si je n'avais point assumé à vingt ans tant de charges et de responsabilités publiques. Or il est certain, et il était pour moi d'une évidence éclatante, que la ligne que j'aurais

suivie est précisément celle qu'a suivie Lotte. J'enseignerais aujourd'hui la philosophie dans quelque lycée de province. Comme il enseigne la grammaire. Dans quelque Coutances. J'exercerais ce métier d'enseigner, un des plus beaux, le plus beau peut-être qu'il y ait, que j'aime passionnément. Je serais attaché passionnément à mon métier, à ma classe, comme je suis attaché passionnément à ces cahiers. J'aimerais passionnément mon métier, ma classe, comme j'aime passionnément la typographie, les cahiers. J'y aurais quelques mécomptes, comme j'en ai beaucoup dans les cahiers. Enfin si j'étais devenu ce Péguy d'enseignement secondaire, le premier en date et en existence, celui que j'étais fait pour faire, il est certain que ma situation aujourd'hui serait exactement la suivante : je serais un fidèle abonné au journal de Lotte.

§ **287.** — On voit mal que M. Laudet me reproche précisément mes scrupules, ma fidélité à respecter le statut des cahiers. D'abord il n'est point chargé de gouverner ma relation aux *Cahiers*.

§ **288.** — Pour qui sait lire, la typographie, quoi de plus imposant que cette absence de signature au bas du communiqué. Comme cette absence emplit le texte même, le corps du texte. Comme elle fait refluer la signature dans tout le texte. Le texte n'est pas signé, alors. Tout le texte est signature. Ni titre ni signature. Ni exorde ni péroraison. Nul plan incliné. Nulle montée, nulle descente. Nul accès. Nulle porte de sortie. Nul vestibule. Un beau plateau coupé en falaise.

C'est vraiment le souverain qui n'a pas besoin d'élever la voix pour être entendu.

§ 289. — Au demeurant je ne vois pas que j'aie beaucoup à dire au (deuxième) article de M. Laudet. Il a un procédé extrêmement simple, et qui désarme. Il retire tout ce que M. le Grix avait mis dans son premier article. Naturellement il ne les retire pas purement et simplement. Ce serait trop simple. Il dit que M. le Grix ne l'a pas dit et que c'est moi qui ai dit qu'il l'avait dit. C'est classique.

Je ne puis plus rien dire à cela. Tous mes textes sont sur table. Il faut que M. Laudet croie pouvoir bien compter sur la paresse d'esprit de ses abonnés et lecteurs habituels pour qu'il ne craigne point qu'ils aillent chercher dans son numéro 24, du 17 juin 1911 les textes mêmes que j'ai cités et qu'il nie dans son numéro 32 du 12 août 1911.

Quand un débat en est arrivé à ce point il n'y a plus rien à dire. M. le Grix écrit certaines lignes, certaines phrases, certains mots et les publie dans la *Revue hebdomadaire*. Je les cite. Aussitôt M. Laudet les nie dans la *Revue hebdomadaire*.

Si l'on veut dire que M. le Grix n'avait peut-être pas vu tout ce qu'il écrivait quand il écrivait ce qu'il écrivait dans la *Revue hebdomadaire*, et que c'est moi qui le lui ai fait voir, et qui le lui ai fait voir publiquement, et qu'alors, à ce moment-là, à ce deuxième moment il aurait certainement mieux aimé ne pas le voir, et surtout, si je puis dire, qu'il aurait mieux aimé ne pas le

voir de ma main, que je ne le lui fisse pas voir, que ce ne fût pas moi qui le lui fisse voir, et surtout que je ne le lui fisse pas voir publiquement, cela c'est une autre défense de M. le Grix, c'est un autre système de défense, auquel je ne serais pas éloigné de souscrire. Je suis assez porté à croire qu'en effet M. le Grix n'avait pas vu du tout tout ce qu'il écrivait. Peut-être, sans doute était-il poussé par d'autres, par d'autres plus malins, qui ne se sont pas découverts. Peut-être n'a-t-il goûté seulement qu'une certaine méchanceté, un certain goût de me jouer un mauvais bon tour. Emporté par cette passion de méchanceté, par ce goût de me brimer, de me berner, par son orgueil et par cette infatuation de faire rire de moi, peut-être en effet n'a-t-il pas fait attention du tout à ce qu'il écrivait, ou pas assez. Peut-être n'a-t-il pas regardé du tout ce qu'il écrivait. Une autre version, une autre leçon serait que même s'il le voulait, même quand il y regarde, même quand il y fait attention il est bien incapable de savoir ce qu'il écrit. Je dois avouer que cette seconde version aurait plutôt plus de partisans. On me le représente généralement comme un fort sot. D'ailleurs les deux versions ne sont pas contradictoires. Il peut fort bien être ensemble sot et fat. Ne pas faire attention et ne pas en voir plus s'il faisait attention. Seulement, quand on en est là, on n'exerce pas, régulièrement, le magistère de la critique littéraire dans une de nos plus importantes revues.

Si M. Laudet a choisi M. le Grix, il doit tout de même savoir un peu qui il a choisi. Si M. le Grix lui a été imposé par quelqu'un, il doit savoir un peu qui on lui a imposé.

Si M. le Grix a vu ce qu'il faisait, il a été fourbe. S'il n'a pas vu ce qu'il faisait, généralement s'il ne voit pas ce qu'il fait, il a été sot. Maintenant il peut avoir été fourbe et sot à la fois. Quand nous étions au lycée, je crois que c'étaient les propositions *contraires* en logique formelle qui étaient telles que ou bien l'une était vraie et l'autre fausse ; ou bien l'une était fausse et l'autre vraie ; ou bien elles étaient fausses toutes les deux. Mais elles ne pouvaient occuper que ces trois positions. Elles ne pouvaient pas occuper la quarte position. Elles ne pouvaient pas être vraies toutes les deux.

J'avais fait cette grâce à M. le Grix de le supprimer de l'être. Je crois que je lui avais fait en ceci une grande grâce. J'ai peur que M. Laudet ne lui ait rendu un bien mauvais service en le réinstallant dans l'être.

§ **290.** — Je ne voudrais plus présenter que quelques observations. Autrement la conversation ne peut continuer. Nous sommes dans le royaume du reniement. C'est un aller et retour, c'est un circuit de reniement. M. le Grix reniait la chrétienté. M. Laudet renie M. le Grix. Soyons assurés que dans l'article que l'on nous annonce M. le Grix reniera M. le Grix. C'est un reniement qui revient sur soi-même. C'est un boumerang. Pierre avait renié trois fois. Mais c'était dans le même sens.

§ **291.** — Nous n'avons plus qu'à nous arrêter à quelques mots. Avant de le faire, — préalablement, — (s'il est encore permis de parler de préalable au bout de

deux cents et quelques pages), — il faut que je rende une certaine justice à M. Laudet, — et non point certes à mon sens, — et dans mon système de mesure, — une petite justice. M. Laudet dans son article s'est fort bien conduit envers M. le Grix. Je le dis sans aucune espèce d'ironie. On sait assez combien j'ai horreur de l'ironie, de tout ce qui cherche le ridicule, de tout ce qui flatte le goût du ridicule à trouver, à flatter et à cultiver, de tout ce qui flatte cette démagogie régnante du ridicule. On sait assez, on sait de reste combien l'ironie est contraire à mon tempérament même. Je n'ai jamais caché le goût profond que j'ai pour le comique. L'un exclut l'autre. Le comique est de la grande famille du tragique et du sérieux. Rien n'est aussi sérieux que le comique. Rien n'est aussi profondément apparenté au tragique que le comique. On pourrait presque dire que l'un est une autre face de l'autre. C'est pour cela que chez tous les peuples intelligents le comique et le tragique, la comédie et la tragédie vont ensemble, comme deux beaux bœufs, obéissent exactement au même joug, pointés du même aiguillon obéissent exactement aux mêmes règles. Aux mêmes règles d'art. Aux mêmes règles externes de représentation. Aux mêmes règles internes d'une représentation intérieure. Aux mêmes régulations internes. Aux mêmes règles organiques. Les cinq actes de Molière sont la réplique exacte des cinq actes de Racine et de Corneille. Le comique et le tragique, la comédie et la tragédie sont étroitement liées dans le sérieux. L'ironie au contraire est le plus bel ornement du frivole.

Je le dis donc sans aucune ironie, je suis heureux

que M. Laudet dans son article se soit à ce point montré si bon camarade et si bon patron pour M. le Grix. Je le dis sans ironie aucune, cela l'honore grandement. Le danger, pour son caractère, pour l'estime que nous devons garder de son caractère, le danger était que voyant M. le Grix embarqué dans une aussi mauvaise affaire il n'eût quelque velléité de l'y abandonner. De le laisser s'en sortir tout seul. Non seulement il ne l'a point fait. Mais il vient très activement au secours de son jeune collaborateur, il s'y occupe, il s'y emploie. Il n'y chôme point. Tout son article est visiblement inspiré du très grand désir de dégager honnêtement M. le Grix, de se porter avec M. le Grix, d'y venir avec M. le Grix, lui M. Laudet. C'est bien. C'est même beau. J'ai dit assez souvent, dans ces cahiers mêmes, l'estime singulière que je faisais de la morale de bande, pour avoir le droit de déclarer hautement que c'est ici un trait de caractère qui honore grandement M. Laudet. Tout ce que l'on pouvait craindre, c'était justement que M. Laudet, à qui j'étais légitimement remonté, que j'avais saisi légitimement, ne lâchât, alors, son jeune collaborateur mal embarqué.

§ **292.** — Pourquoi fallait-il malheureusement que M. le Grix fût indéfendable. Pourquoi fallait-il que M. le Grix, et l'article de M. le Grix, et en tête de l'un et de l'autre M. Laudet lui-même fussent indégageables. Une attitude que j'aime moins déjà, qui est déjà beaucoup moins nette et à mon sens moins droite, c'est que M. Laudet fasse état, dans son article, des compliments que M. le Grix m'avait censément distribués dans son

article, aux *Cahiers* et à moi. J'avoue que ces compliments que M. le Grix m'avait censément distribués dans son article m'avaient paru extrêmement suspects et l'usage qu'en fait aujourd'hui M. Laudet pour me mettre préliminairement dans mon tort en me donnant un aspect d'ingratitude envers M. Laudet et d'abord envers M. le Grix ne me les rend pas plus sympathiques, ne me les rendant pas plus innocents, ne fait que me confirmer dans l'opinion que j'en eus premièrement.

« *François le Grix,* écrit M. Laudet, *connaissait Péguy et son œuvre, aussi bien que Péguy, qui ne lui a pas ménagé les dédicaces de ses livres, le connaissait ; à dire vrai il n'était pas sans éprouver quelques sympathies pour Péguy,* — (très honoré, mon cher confrère), — *et il ne se fait pas faute de les lui témoigner dans son article. Il loue « l'inspiration »* — (mes enfants, mes enfants, monsieur Laudet ne nous faites pas plus innocent que nous ne sommes), — (tout le monde sait bien que lorsque l'on commence par louer « l'inspiration » d'un écrivain, c'est le plus grand mauvais signe, c'est que l'on veut, c'est que l'on va procéder à un éreintement en règle de son œuvre). — (Et par conséquent, on ne saurait trop poser ce principe, au plus grand éreintement, au seul éreintement peut-être, au seul éreintement certainement auquel on puisse procéder de lui). — (Tout ce que vous pourrez démontrer, monsieur Laudet, c'est que M. le Grix n'a point manqué à cette règle du genre). — (Du reste, de son point de vue, il aurait eu tort d'y manquer). — (Elle est trop bonne ; elle est trop commode ; elle est trop attendue ; ce qui est une des règles essentielles du théâtre). — « *Il loue « l'inspira-*

tion » de l'écrivain autant que « sa vie de probité laborieuse »; — (à moins de parler enfin de ma vie d'improbité paresseuse, on ne voit pas, je ne vois pas bien comment il eût fait autrement. Mais quand on commence à présent, quand on se met à louer ma vie et ma probité et mon labeur, cela est triste à dire, je commence aussi à présent malheureusement à me méfier. C'est généralement que l'on veut, que l'on va commencer à éreinter méthodiquement mon œuvre majeure, mon œuvre première, mon œuvre enfin, qui est naturellement mon œuvre d'écrivain). — (Pareillement hélas et comme parallèlement, pareillement hélas, encore plus hélas quand on commence à dire du bien des cahiers, il faut hélas, encore plus hélas, il faut encore plus malheureusement que je me méfie; c'est que l'on veut, c'est que l'on va commencer à éreinter mon œuvre, enfin mon œuvre propre, je veux naturellement dire mon œuvre d'écrivain. C'est devenu la règle du genre. Vous allez voir qu'il n'y manquera pas. On voit dans quel ordre de sentiments bas, et je puis dire à quel degré de tristesse ces messieurs me forcent à me mouvoir). — *il rappelle comment les* Cahiers *ont, depuis tantôt douze années, donné l'exemple le plus méthodique et le plus persévérant du désintéressement dans l'accueil fait aux écrivains, de la recherche du vrai dans le procédé d'art; ...* » — Je voudrais bien savoir comment il eût fait pour dire le contraire. Cette façon de dire que le bien mérité, historique que l'on dit de vous est une grâce que l'on vous fait. Est une créance que l'on prend sur vous. Aussitôt après vient la pointe, comme il y en a plusieurs, qui sont dans l'article de

M. Laudet la trace, l'héritage, la continuation, l'endossement de l'article de M. le Grix. — « *il remémore aussi* — (cet *aussi* est assez bon et vous a un petit air innocent, il a d'abord l'air de vouloir dire *en plus*, et on s'aperçoit après qu'il veut dire *d'autre part, aussi bien; au contraire; par contre, par équivalence, pour faire (juste) compensation; pour lui faire justice; stricte; contre lui; parce que n'est-ce pas il faut* aussi *être juste;* c'est un petit *aussi* de polémique) — *il remémore aussi comment l'auteur, après avoir été dreyfusard et socialiste, en était arrivé à reconnaître la nécessité d'une renaissance du spiritualisme et à se soumettre à une discipline mystique restaurée.* »

Débarrassons-nous de cette pointe, bien qu'elle porte peut-être sur le fond même du débat que j'ai personnellement avec M. le Grix, où je ne voulais pas entrer dans cet entretien personnel que j'ai aujourd'hui avec M. Laudet. Mais M. Laudet, plus heureux que M. le Grix, a si heureusement circonscrit les termes du débat que je ne puis résister au désir de circonscrire une brève réponse.

Ce que je reproche à M. le Grix ce n'est pas seulement, ce n'est pas tant de n'avoir absolument rien compris à ce que je fais. Il en avait le droit. Et quand même il n'en aurait pas eu le droit, et je n'y pouvais rien, et il n'y pouvait rien.

Au deuxième degré ce que je lui reproche ce n'est pas seulement non plus, ce n'est pas tant non plus qu'il n'ait absolument rien compris à ce que je fais et qu'il se soit mis aussitôt à en écrire. Il paraît, on dit que cela se fait. Ce que je lui reproche comme un

mauvais procédé, comme un procédé évident de mauvaise foi, et même assez enfantin, quoique assez habile, mais l'un n'exclut pas l'autre, c'est de m'avoir attribué, c'est d'avoir présenté comme étant de moi, comme venant de moi, comme venant de mon opinion tout le mal qu'il avait envie de dire de moi, qu'il se préparait à dire de moi. Cette tactique est représentée dans la phrase écho de M. Laudet par ces quelques mots : « ... *en était arrivé à reconnaître* la nécessité d'une renaissance du spiritualisme et à se soumettre à une discipline *mystique restaurée.* »

Or si j'ai précisément dit quelque chose depuis ces dernières années portant sur l'histoire de ces vingt dernières années et en elles sur l'histoire de toute une génération, portant témoignage pour toute une génération ce que j'ai précisément dit c'est le contraire, — (et cela prouve qu'on a bien du mal à se faire entendre), — c'est que nous avons toujours continué dans le même sens, c'est qu'il n'y a dans notre carrière, dans notre vie aucun point de rebroussement, — (je ne le dis pas parce que c'est bien, je le dis parce que c'est vrai; je ne dis aucunement que cela vaut mieux, je dis que cela est ainsi; je ne dis aucunement que nous valons mieux que ceux qui ont eu un point de rebroussement, un point de conversion, une conversion; ce serait *aussi* fort loin de ma pensée; et même peut-être exactement le contraire de ma pensée; je dis seulement que nous sommes ainsi, que nous fûmes tels, que nous avons été ainsi, que notre *histoire* fut telle, ὅτι τοῦτο οὕτως ἐγένετο).

Dieu nous garde de cette pensée que nous vaudrions mieux que les autres. Mieux que personne. C'est peut-

être la pensée dont j'ai le plus horreur. Le cœur humain a ses secrets. Il a ses détours. Autant je tiens à être d'une race éminente, d'un peuple éminent, parce que c'est vrai, autant je tiens à ce que cette race, à ce que ce peuple soit rare, unique, éminent, parce que c'est vrai, autant au contraire, ou peut-être plutôt par le même mouvement, autant je tiens aussi à ce que dans cette race, dans ce peuple, une fois dans cette race, une fois dans ce peuple, nous n'y soyons pas plus malins que les autres.

Je ne veux pas que nous soyons meilleurs que les autres, dans la race française. S'il y a quelqu'un qui tient à ne pas être meilleur que les autres, c'est moi. Et comme j'aime à partager je tiens beaucoup aussi à ce que les autres ne soient pas meilleurs que les autres, à ce que notre génération ne soit pas meilleure que les autres. Il ne faut point l'entendre en ce sens que toutes ces générations françaises seraient également peu bonnes, également médiocres, mais en ce sens naturellement que toutes ces générations françaises furent rares dans l'histoire du monde, qu'elles furent uniques, éminentes, que toutes elles nous valurent bien, souvent mieux; que toutes elles eurent un prix temporellement infini, toutes même celle qui s'est fait battre en 70.

Et qui ainsi nous a fait battre en 70.

C'est donc sans une ombre d'orgueil, ce n'est donc pas pour me vanter que je le dis. Je ne le dis que parce que c'est vrai. Parce que c'est un fait. En fait nous n'avons point eu, notre génération n'a point eu dans notre carrière un point de rebroussement. Ni un point de rétorsion ni un point de révulsion. Nous avons constamment suivi, nous avons constamment tenu la même

voie droite et c'est cette même voie droite qui nous a conduits où nous sommes. Ce n'est point une évolution, comme on dit un peu sottement, employant inconsidérément, par un abus lui-même incessant, un des mots du langage moderne qui est devenu lui-même le plus lâche, c'est un approfondissement. Il est évident que je ne puis parler ici que pour moi-même. Et pour cette race d'esprits qui effectue avec moi le même approfondissement. Nous tenons depuis vingt ans, depuis *notre jeunesse* la même voie droite, la même voie d'approfondissement. Elle nous a menés loin. Grâces en soient rendues. Je ne puis parler naturellement que pour moi et pour ceux de ma race spirituelle parmi ceux de ma race charnelle. C'est par un approfondissement constant de notre cœur dans la même voie, ce n'est nullement par une évolution, ce n'est nullement par un rebroussement que nous avons trouvé la voie de chrétienté. Nous ne l'avons pas trouvée en revenant. Nous l'avons trouvée au bout. C'est pour cela, il faut qu'on le sache bien de part et d'autre, chez les uns et chez les autres, c'est pour cela que *nous ne renierons jamais un atome de notre passé*. Nous avons pu être pécheurs. Nous l'avons été certainement beaucoup. *Pro nobis peccatoribus*. Mais nous n'avons jamais cessé d'être dans la bonne voie. Notre préfidélité invincible, notre jeune préfidélité aux mœurs chrétiennes, à la pauvreté chrétienne, aux plus profonds enseignements des Évangiles, notre obstinée, notre toute naturelle, toute allante préfidélité secrète nous constituait déjà une paroisse invisible.

Nous avons pu être avant la lettre. Nous n'avons jamais été contre l'esprit.

C'est donc par une inintelligence profonde, par un grossier contresens, justement celui qu'il ne fallait pas faire, comme toujours, que M. Laudet, adoptant, résumant un contresens beaucoup plus étendu de M. le Grix, écrit : « *il remémore aussi comment l'auteur, après avoir été dreyfusard et socialiste, en était arrivé à reconnaître la nécessité d'une renaissance du spiritualisme et à se soumettre à une discipline mystique restaurée.* » Si j'ai dit quelque chose au contraire, depuis deux et trois ans, et qui exprimait, qui représentait, qui traduisait ce qui s'est passé depuis vingt ans, c'est que notre dreyfusisme et notre socialisme était profondément spiritualiste, — (bien que je n'aime guère à employer ce mot, déconsidéré par Cousin et par l'école cousinienne, qui fut une ancienne école intellectualiste), — et qu'il était profondément mystique et profondément une *discipline* mystique. Quant à *restaurer* une discipline mystique, Dieu merci on n'a pas besoin de nous. Il ne s'agit point de restaurer un règne aboli. Il s'agit si je puis dire de continuer tout tranquillement dans le temps à notre tour un règne spirituel qui ne sera jamais aboli.

§ **293.** — En résumé, en allant du préalable vers le couronné, et en restant dans la *géographie,* — (si j'ai encore le droit de me servir de ce mot), — il y a les chrétiens qui s'ignorent, — (c'est un peuple très nombreux); — il y a les qui ne s'ignorent pas, mais qui ne sont malheureusement pas chrétiens, — (c'est un peuple malheureusement très nombreux); — et il y a les chrétiens qui se connaissent, — (c'est un peuple assez nombreux).

§ **294.** — Je veux le dire en quelques mots. M. Laudet a beau invoquer contre moi, pour me taxer d'ingratitude, les compliments que M. le Grix veut bien m'adresser en tête et en queue de son article, et quelquefois en cours de route, car il en a saupoudré de loin en loin tout son article, comme d'une poudre légère. Il m'a poudré à frimas.

Premièrement quand même ces compliments ne me seraient pas très suspects, — (et ils le sont grandement), — je ne comprends pas bien, je refuse d'entrer dans cet étrange marché par lequel je ne pourrais point répondre à M. Laudet et à M. le Grix, par lequel M. Laudet et M. le Grix aurait tous les droits sur moi parce que M. Le Grix m'aurait fait de certains compliments. Qu'est-ce que ce trafic. Qu'est-ce que ce marchandage. Qu'est-ce que ce balancement. S'il est permis, s'il est dû ; s'il est décent d'employer une expression grossière pour signifier une opération grossière, je n'ai jamais marché dans cette sorte de combinaison. Qu'est-ce que c'est que cette singulière équivalence que l'on veut établir. Qu'est-ce que l'on veut que je fasse des compliments de M. le Grix. Les compliments de M. le Grix ne me tentent pas. Les compliments de M. le Grix ne me font rien. Je ne demande pas les compliments de M. le Grix. Les compliments de M. le Grix sont aussi incompétents que ses critiques.

D'autre part, deuxièmement les compliments de M. le Grix me sont suspects de toutes parts. Ils me sont notamment suspects parce que et en ce que ils ne

tiennent aucunement au reste. Ils ne sont point complémentaires du reste. Ils sont là, ils viennent là on ne sait pas pourquoi. Ils sont généralement purement contradictoires avec tout le reste. Sans même aucun souci de liaison même formelle. Faut-il que ce soit moi qui accuse, qui arguë M. le Grix d'incohérence et même d'incohésion.

Il faudra pour le moins que je l'accuse de mauvaise foi. Ces compliments inadhérents, ces compliments mal attachés ne servent qu'à masquer l'opération. Ils ne servent qu'à donner le change. Ce sont eux précisément, et ils ne servent qu'à cela, ils ne sont mis là que pour cela, ils ne servent qu'à couvrir M. Laudet, M. le Grix, ce sont eux précisément qui rendent nocives toutes les imputations, tout le reste. Ce que je reprocherai à M. le Grix, puisqu'on veut qu'il existe, c'est cette mauvaise foi d'ailleurs assez connue et assez grossière qui consiste à éreinter quelqu'un en affectant de prendre son parti. De prendre sa défense. Tout l'article de M. le Grix se résume en cela, se peut rassembler sur le schéma suivant. Il joue la comédie suivante, bien connue : *Je suis,* dit-il, *l'avocat de ce malheureux Péguy,* — (c'est à peine s'il ne dit pas, il dit même presque que c'est moi qui l'ai chargé de ma défense); — *je l'aime bien; tout le monde l'aime bien; il est si méritant;* — (méfiez-vous, mes agneaux, de celui qui vous dit *méritant);* — *quel dommage qu'avec la meilleure volonté du monde, avec tout le dévouement qu'on a pour lui on ne puisse pas trouver un seul argument à donner en sa faveur. Comme c'est malheureux qu'il soit aussi impos-*

sible à défendre. Que sa cause soit aussi abandonnée. *Comme il est à plaindre. Comme je suis à plaindre. Comme tu es à plaindre. Plaignons-le. Plaignez-moi.*

En vérité tout ce jeu n'est pas bien nouveau.

C'est une scène de Courteline. Mais c'est beaucoup moins bien que dans Courteline.

§ **295.** — Ce souci fort légitime, fort louable, auquel je n'ai pas seulement souscrit, auquel j'ai applaudi, de défendre, de soutenir M. le Grix, de l'endosser même, entraîne peut-être seulement M. Laudet quelquefois un peu loin. Il prononce des mots qu'il ne devrait pas prononcer. Il m'arguë quelque part de *faux* et de *fraude*. Il prononce à mon endroit les mots de *faux* et de *fraude*. Ce sont des bien gros mots. Et bien inutiles. Ce sont des enfantillages. Si nous devons nous rencontrer, monsieur Laudet, et cela dépend uniquement de vous, si partisans que nous soyons du grec n'imitons point les héros d'Homère. Rencontrons-nous tranquillement et si je puis dire sur un certain fond de dignité.

« *C'est donc,* écrit M. Laudet, *l'organisation d'une publicité donnée à mon nom et je n'aurais pas lieu de m'en plaindre, étant gratuitement nommé dans le* Bulletin *161 fois.* — (Oui, monsieur Laudet, nous saisissons le fin de la plaisanterie). — *Mais quel que soit le relief que puisse donner la critique du* Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université, *il est de mon devoir de considérer et de signaler comme un faux l'usage que l'on fait de mon nom pour un article* que

l'on sait que je n'ai pas écrit, *et la fraude est d'autant plus grave que l'on fait dire à M. le Grix dans l'article* que l'on a intérêt à m'attribuer *des choses qu'il n'a jamais dites et dont il se défendra du reste lui-même.* »

§ **296.** — Je ne saurais trop conseiller à M. Laudet d'user sagement de tous ces grands mots. Si c'est pour m'épouvanter, je n'ai pas l'habitude. S'il veut m'appeler, je sais me rendre, il n'a pas besoin de faire tant de bruit. Qu'il accuse moins, qu'il arguë moins. J'entends. Il n'a pas besoin de crier si fort. Qu'il arguë d'autant moins que moi aussi, si je réponds à M. le Grix, puisque M. le Grix existe, puisqu'on veut que M. le Grix existe, moi aussi j'aurai à faire usage de ces mots. Non point pour faire une violence. Non point pour faire une injure. Non point même pour faire une offense. Mais pour qualifier historiquement un acte. Pour énoncer même historiquement un fait. Un des *arguments* que j'aurai en effet à produire contre M. le Grix, — (et ne sera-ce point faux, et ne sera-ce point fraude), — l'un de mes principaux arguments peut-être, peut-être le capital sera non pas qu'il a dit beaucoup de mal de moi dans son article, mais que tout le mal qu'il en a dit il me l'a attribué, je veux dire il l'a présenté au public comme étant de moi, comme venant de moi. Comme ayant été dit par moi. C'est un des cas de reportage les plus curieux que j'aie jamais rencontré.

§ **297.** — M. Laudet sait très bien à présent que je n'ai point commis un faux et que je n'ai point commis une fraude en saisissant M. Laudet et en refusant de

saisir M. le Grix. Ne le faisons pas sot. Il le savait très bien avant que je le lui eusse expliqué aussi expressément. Tant qu'on n'aura pas supprimé le décret-loi de 1848 sur le tâcheronnage, je refuse d'avoir affaire à des sous-entrepreneurs.

§ **298**. — Quelle sorte de platitude et de bassesse que de me reprocher précisément les dédicaces que je lui ai faites.

§ **299**. — Quelle comptabilité singulière que de me débiter les compliments suspects qu'il a faits de moi. Les compliments de M. le Grix ne me sont rien. Mais quand même ils me seraient quelque chose, quelle idée singulière de débiter les compliments que l'on fait.

§ **300**. — Ce souci fort louable de dégager M. le Grix, — *(Laudatus laudabilis),* — entraîne quelquefois M. Laudet un peu loin. M. Laudet outrepasse quelquefois quelque peu. — « *Devant de telles incohérences* — (c'est moi, messieurs, sans nulle vanité) — *on hésite* — (dit M. Laudet) — *on hésite à s'adresser aux tribunaux qui font justice des diffamations ; je préfère me tourner d'abord vers Charles Péguy que je ne connais pas* — (comme c'est vrai) — (ça) — *et contre lequel je n'entretiens aucune animosité personnelle, et je lui dis :* « *Cher Maître,* — (je vous en prie, je vous en prie, monsieur Laudet) — *vous êtes trop averti* — (hélas oui je suis trop averti) — *pour insinuer sérieusement* — (il nomme cela *insinuer)* — *que la* Revue hebdomadaire *est bour-*

rée d'hérésies... » — Monsieur Laudet ne parlons point de vous *adresser aux tribunaux qui font justice des diffamations.* Si vous voulez faire une belle carrière dans le monde des lettres, je vous conseille vivement d'inaugurer cette carrière en m'attraînant devant les *tribunaux qui font justice des diffamations.* Eh quoi, tout de suite le bras séculier. Je conseille vivement à M. Laudet de soumettre aux tribunaux de l'État, de faire trancher par les tribunaux de l'État le procès demi spirituel demi temporel que je lui fais. J'ai contre M. Laudet, je fais à M. Laudet deux griefs, je lui oppose deux chefs d'accusation. Mettons que je les ai *insinués* un peu rudement. Premièrement, et c'est à mon sens un grief infiniment grave, je l'ai accusé d'essayer d'opérer un détournement des consciences fidèles. Deuxièmement et dans l'ordre de la culture je l'ai accusé d'essayer d'opérer un détournement des consciences classiques. Vive la nation, qu'il soumette ces deux grands procès aux tribunaux de la République. Ce sera assez curieux. D'abord ce sera nouveau. Croit-il que je vais me laisser dévorer tout cru. Ignore-t-il qu'il y a une certaine nommée Reconvention. Ce qui ne veut pas dire hélas une deuxième Convention. Ne croit-il pas, ne sait-il pas qu'il y a dans l'article de M. le Grix et dans son propre article de M. Laudet une riche matière pour asseoir la plus opulente des reconventions. Une somptueuse demande et poursuite reconventionnelle. Ne sait-il pas que moi aussi j'ai un avocat ; ne sait-il pas qui *occupe* pour moi ; et que heureusement mon défenseur n'est pas toujours ministre. — (Heureusement pour moi, malheureusement pour le pays).

§ **301.** — Ce qui me ferait croire que M. Laudet est infiniment plus engagé avec M. le Grix qu'il ne le croit peut-être lui-même dans ce que je me suis permis de nommer le détournement des consciences fidèles, c'est un certain ton de bassesse et de trivialité et de mauvaise familiarité avec le sacré, un ton d'une bassesse, d'une trivialité, d'une mauvaise familiarité de fond qui reparaît régulièrement à la surface, et presque constamment, dans l'article de M. Laudet. Je n'ai horreur de rien autant que de cela. Rien ne m'est aussi odieux, rien n'est aussi décélateur à mon sens que cette sorte basse de mauvaise familiarité de sacristie. Cette sorte de grosse et de grossière plaisanterie, trivialité, cette vulgarité, ce sans-gêne dans le propos même afférent au sacré. Pour moi ces mœurs grossières du langage et de la tenue, du propos, de l'attitude, tout ce qui trahit l'être même, c'est une opinion personnelle, où je ne veux rien engager, mais personnellement pour moi ces mains grossières me sont plus odieuses, je dois le dire, que des propositions fausses mais respectueuses, fausses mais déférentes. Cette sorte de basse trivialité qui fait oh! oh! oh! Elle est constante dans l'article de M. Laudet. Pour moi, c'est évidemment une faiblesse, mais je ne juge pour ainsi dire jamais un homme sur ce qu'il dit, mais sur le ton dont il le dit. Ce que nous disons est souvent grave, sérieux. Le ton dont nous le disons l'est toujours. Ce que nous disons n'est pas toujours décélateur. Le ton dont nous le disons l'est toujours. Il y a dans cet article de M. Laudet une constante vulgarité de fond de cette sorte qui reparaît constamment à la surface par plaques et qui me donne la plus

mauvaise opinion, et de sa pureté d'intention, — (je n'ai tout de même pas le droit de parler de sa pureté de cœur), — et même de moins que de cela, d'une certaine finesse élémentaire, d'une certaine bonne tenue élémentaire moyenne de cœur et d'esprit, le moins que l'on puisse demander. Le mécanisme de cette grossièreté, de cette vulgarité est, lui, aisément saisissable. Il consiste à rapporter directement comme une pièce mal ajustée je ne dis pas le sacré au profane, ce qui ici n'aurait aucun sens, mais une certaine grandeur de sainteté, un certain ton de sacré, à une tout autre petitesse de médiocrité chrétienne comme peut être la nôtre. Au lieu de référer nos médiocrités chrétiennes aux grandeurs des saintetés chrétiennes pour cette opération de report dans la communion que nous devons faire et qui peut nous sauver, M. Laudet les rapproche, les rapporte instantanément l'une à l'autre, l'une sur l'autre, comme deux pièces mal jointes, mal faites, mal ajustées, non faites l'une pour l'autre, brutalement, il en fait un raccord mal fait. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre. Ou plutôt je sais que je ne me fais pas bien comprendre. Je sens très vivement, — (mais c'est difficile à exprimer), — je sens très vivement que c'est très grave, je sens très vivement cette espèce d'impiété qui consiste à tout mêler ensemble, à rapporter brutalement par un raccord mal fait ces grandeurs sur nos médiocrités. Il y a là une sorte d'inconvenance propre qui me blesse beaucoup. Qui me frappe très vivement. M. Laudet croirait en vain que j'en ai fait autant, que c'est ce que j'ai fait dans le *communiqué,* car dans le *communiqué* j'ai fait très précisément le

contraire. Loin de rabattre ces grandeurs et de les rapporter sur nos médiocrités par un raccord mal ajusté, j'ai au contraire, partant de nos médiocrités, fait l'ascension que je devais vers la considération de ces grandeurs. Ce qui me blesse, dans cette sorte de médiocrité que je veux dire, c'est un constant rabaissement, c'est un constant rabattement, c'est un constant avilissement. Une réduction constante des grandeurs aux médiocrités. Cela aussi est intellectualiste, est apparenté à la manie intellectualiste et intellectuelle, au goût secret profond de l'intellectuel pour la bassesse, pour la médiocrité. Un apparentement sournois, louche, beaucoup plus qu'une assimilation, des grandeurs aux médiocrités. C'est exactement le contraire que j'ai fait dans le *communiqué*. J'ai haussé d'un seul coup et me suis maintenu dans la haute région. M. Laudet dira ce qu'il voudra du *communiqué*. C'est son droit, c'est de bonne guerre. Je n'y dis rien. Il y a une règle et une permission et des licences de la guerre. Il dira tout ce qu'il voudra, mais il ne pourra pas dire que j'ai abaissé le débat.

Ce qui me blesse, c'est de voir appliquer directement ces grandeurs, — toutes les grandeurs et combien infiniment les grandeurs de sainteté, — à une œuvre de dérision, d'une certaine basse moquerie vulgaire. Je m'exprime assurément très mal. Je ne peux pas expliquer ça. On comprendra peut-être mieux sur un exemple. Voici quelques-unes de ces *plaques :*

« *Mais, pour être complet,* écrit M. Laudet, *il faut ajouter que les éloges de Le Grix comportaient aussi*

des réserves et c'est alors que tout s'est gâté. Le culte de Le Grix pour Péguy n'était ni de latrie ni même de dulie; ... » On sent ce que je veux dire, cette sorte d'impiété propre, de mauvais ton. Ailleurs :

« *Non, il ne savait pas qu'il y avait un cinquième évangile,* — (on ne saurait croire combien cette sorte de plaisanteries me font mal, profondément, me blessent. Elles me font tellement mal que rien que de les copier pour les faire imprimer et les publier à mon tour, — et pourtant c'est pour ma défense. Et il le faut bien. Mais c'est un sale métier. Que de se défendre. Ainsi. — Rien que de les copïer de ma main, pour me défendre, avec mon encre et ma plume sur mon papier à copie, j'éprouve le sentiment d'un abaissement moi-même, sentiment parfaitement fondé, j'éprouve une sorte d'abaissement indéniable, je sens bien, indéniablement, que je me rends complice, d'une basse complicité, que je lui donne la main, que j'entre dans le jeu, que je me fais comme lui. J'ai le sentiment de commettre ici je ne dis pas la seule faute, je ne ne dis pas peut-être le seul péché, mais je dis certainement la seule bassesse que j'aie commise dans tout ce débat. De le copier. De le reproduire, de le republier ici. Sentiment non trompeur. Je vois bien que je fais un mauvais métier. C'est la seule partie de ce gros cahier qui me grave un regret. On me dit bien que c'est forcé, qu'il faut que je me défende, qu'il faut bien que je montre à quelle sorte de gens j'ai affaire. Nous savons de reste que des bassesses inévitables et qu nous voyons seulement commettre peuvent nous lais

des regrets et j'irai jusqu'à dire une contrition éternelle.

« *Non,* — écrit-il, et je suis forcé de copier, — *Non, il ne savait pas qu'il y avait un cinquième évangile, que dis-je? presque un nouveau Messie* — (il a écrit cette affreuse bassesse) — *qui avait « son mystère »* — (il a écrit cette affreuse bassesse) — *et que si l'on s'avisait d'une timide critique ou d'une excusable incompréhension, on serait retranché du monde catholique,* — (si à mon tour je voulais employer les grands mots, monsieur Laudet, où ai-je dit qu'*on serait retranché du monde catholique,* et de quel droit l'aurais-je dit, où est mon magistère. Et puis ça me ressemble bien de l'avoir dit. Aussitôt après ce *Mystère de la Charité* que M. Laudet n'a certainement point lu, où le retranchement d'un seul membre est constamment considéré comme une calamité infinie, au seuil de ce *Porche* ouvert sur l'espérance où la seule espérance considérée, où la seule espérance pour ainsi dire espérée est naturellement l'espérance du salut. Et puis ça me ressemble bien, ce *retranchement,* et ce *monde catholique.* De retrancher quelqu'un du monde catholique. Ça me ressemble comme cet *essai de stylisation du parler populaire* que M. le Grix non seulement m'attribue, mais, si je puis dire, qu'il m'attribue que je m'attribue. Je ne crois pas que j'aie jamais parlé du *monde catholique.* J'ai parlé souvent de l'Église, de la communion. Je ne me sens pleinement à moi, je ne touche vraiment le fond de ma pensée que quand j'écris *la chrétienté.* Alors je vois à plein ce que je dis. Je n'ai jamais voulu *retrancher* M. Laudet du monde

catholique. Je l'ai, comme simple fidèle, argué de vouloir opérer un détournement des consciences fidèles).

... « *on serait retranché du monde catholique, mis à l'index par le récent pontife,* — (on sent le jeu, l'affreux jeu, cette affreuse bassesse), — *par celui qui n'emploie pas une expression qui ne soit « techniquement théologique » et qui « surveillera désormais les consciences fidèles ».*

Ailleurs :

« *L'école Péguy a décidé, après examen, qu'il n'existe plus et même qu'il n'a jamais existé. Tout devient aisé quand on est l'auteur d'un mystère, et comme l'Académie de Coutances ne connaissait pas François le Grix, il a été décidé qu'il était un mythe ou plutôt que son nom* — (je passe sur *Tout devient aisé quand on est l'auteur d'un mystère,* mais on sent cette contamination, ce mélange voulu, cette volonté de parler faussairement, cette confusion des registres, de sorte qu'on ne sait jamais sur quel plan on est, sur quel plan on parle, cette mixture, ce *mythe* mis avec ce *mystère*) — *n'était que le pseudonyme de Fernand Laudet, directeur de* la Revue hebdomadaire... »

Ailleurs :

« *Il n'est pas sans intérêt du reste de donner quelques autres extraits de ce nouvel apocalypse qui*

nous vient de Coutances; les textes, mis en versets, comme ceux des écritures, éclaireront mieux les lecteurs que tout commentaire, et nous les signalons au bon sens français : ... » — (Il se sauve en ne mettant pas de grande capitale à *apocalypse* et à *écritures*. Mais *apocalypse* ne serait-il pas du féminin, monsieur Laudet).

Ailleurs encore :

... « *mais il connaissait et aimait le christianisme, plus simplement et moins déclamatoirement, avant d'avoir découvert* la Somme *de Péguy.* »

Ailleurs enfin :

« *S'il avait dit cela, on pourrait songer à canoniser l'auteur du pamphlet.* » — Je ne sais pas si on sent comme moi le jeu affreux qu'il y a là dedans, le jeu bourgeois, la basse plaisanterie grossière avec le sacré, ce geste du café du Commerce de taper sur le ventre.

§ **302.** — Toutes ces bassesses, toutes ces familiarités sont affreuses. Les plus pénibles peut-être, enfin celles qui nous blessent peut-être le plus, moi personnellement, et cela se comprend, sont naturellement celles qui se réfèrent directement à Jeanne d'Arc : « *Comme toujours, les disciples exagèrent la doctrine du maître; calmez celui de Coutances, conseillez-lui de revenir à une plus juste appréciation des choses et reprenez-le de ce qu'il n'a su retenir de la vie de Jeanne d'Arc que la manière de ses juges.* » Je ne sais pas si

l'on sent l'inconvenance, la bassesse de plaquer ainsi directement, de rapporter ainsi directement le Procès de Jeanne d'Arc sur nos misérables querelles. C'est le procédé que je trouve le plus bas qu'il y ait au monde. Il tombe cette fois-ci particulièrement mal. Car généralement les « juges » ne sont point de notre côté. Et particulièrement *ses juges* et *la manière de ses juges* sont d'un côté que M. Laudet connaît bien. Il faudrait avoir bien peu d'histoire pour ne pas saluer dans les Docteurs les représentants du perpétuel Parti Intellectuel, dans les Docteurs de Rouen les successeurs des Docteurs juifs, les légitimes ancêtres de notre Parti Intellectuel. Faut-il ajouter que ceux de Rouen et d'ailleurs avaient reçu en appoint un fort contingent de la Sorbonne.

Ailleurs enfin :

« Non, certes, ce n'est pas lui. D'abord l'article n'est pas signé et jamais Péguy, qui s'inspire de la chevaleresque Jeanne d'Arc, ne consentirait à écrire un pamphlet qu'il ne signerait pas, et surtout un pamphlet aussi haineux, lui qui ne cesse de prêcher à bon droit « la loi d'amour »; d'autre part Péguy n'en est pas réduit à ne trouver d'hospitalité pour sa prose qu'à Coutances dans le Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université *qui a 190 abonnés, parmi lesquels 33 abonnés fermes n'ont pas encore acquitté leur abonnement. »*

La chevaleresque Jeanne d'Arc. — C'est vouloir

parler un langage mou, c'est se condamner à parler et niaisement et faussairement, — et faussement, — puisque c'est se condamner à parler un langage impropre, — que d'écrire *la chevaleresque Jeanne d'Arc*. C'est vraiment faire exprès la confusion préalable des plans de langage. Ou bien on veut dire confusément, on veut dire mollement *la chevaleresque Jeanne d'Arc* en un sens vague, en un sens lui-même confus et mou de *généreuse*. Et alors c'est une expression pour comice agricole. Et encore on ne l'aurait pas soufferte à la distribution des prix à Trie. Et c'est certainement en ce sens que l'entend et que le dit M. Laudet. Et alors il ne peut rien dire. Et il ne veut rien dire. Et il ferait mieux de se taire. Et de ne pas intercaler Jeanne d'Arc dans ce débat. Ou bien on veut parler précisément. Et alors on doit faire peut-être encore plus attention. Si on veut parler précisément *chevaleresque* veut dire *entendue, éminente aux lois et faits de chevalerie*. Or nous savons que cette grande sainte, sans manquer proprement, sans manquer formellement aux règles de chevalerie, aux lois et faits de chevalerie, d'ailleurs fort déclinantes en ce commencement du quinzième siècle, sans se mettre en dehors de cette chevalerie déclinante n'y était non plus jamais réellement entrée. Elle était peuple et chrétienne et sainte. Elle fut très certainement en un sens une femme d'armes; on pourrait presque dire une guerrière. Elle fut incontestablement un très grand chef militaire. On ne peut pas dire, à moins d'y tenir, à moins de vouloir parler exprès un langage bien impropre, qu'elle ait été proprement un chevalier. Le dirai-je, elle était trop profondément peuple et encore

plus trop profondément chrétienne et trop profondément sainte. Ce qu'il y a d'honneur humain et on pourrait presque dire de stoïcien on pourrait presque dire dans cette religion de l'honneur qu'était la chevalerie, les lois et faits, la loi et le geste et l'attitude de chevalerie ne s'accordait pas toujours avec une religion qui a mis l'Orgueil en tête des Capitaux, qui a fait de l'humilité plus peut-être qu'une vertu, son mode même et son rythme, son goût secret, son attitude extérieure et profonde, charnelle et spirituelle, sa posture, ses mœurs, son expérience perpétuelle, presque son être. Il y eut il ne faut sans doute peut-être pas dire pendant tout le Moyen-Age, mais pendant tout le règne de la Féodalité il y eut si je puis dire et plus que quelque contrariété et comme une certaine concurrence profonde entre la religion de l'honneur et la religion de Dieu. Soyons assurés que Jeanne d'Arc le sentait très profondément. Elle était trop profondément peuple et trop profondément chrétienne et trop grande et trop profondément sainte pour ne pas le sentir et l'avoir senti très profondément. Elle fut une fleur de vaillance française, de charité française, de sainteté française. Elle fut une fleur de la race chrétienne et de la race française, une fleur de chrétienté, une fleur de toutes les vertus héroïques. On ne peut pas dire, à moins de forcer beaucoup le sens des mots, ou au contraire à moins de se remettre à parler mou, qu'elle fut une fleur de chevalerie. Une vocation trop profonde l'avait marquée. Croyons qu'une sainte marquée à ce point pour tant de [illegible] pour une vie si profonde, marquée à ce point pour toutes les vertus, marquée, appelée à ce

point pour le ciel avait mesuré d'avance tout ce qu'il y a de précaire dans un honneur qui n'est que de ce monde. Elle faillit entrer plusieurs fois en conflit avec les lois de la guerre, qui étaient un cas particulier, mais la partie la plus considérable de la loi de chevalerie. Elle faillit entrer plusieurs fois formellement en conflit avec les lois de chevalerie. Elle y entra formellement au moins cette fois, ce jour où ayant ville prise elle ne voulut point *laisser aller* un paquet de prisonniers français que les Anglais avaient avec eux dans la ville, et qu'ils voulaient et devaient emmener, car ils étaient à eux, autant qu'on peut être à quelqu'un, de par toutes les lois de la guerre, puisqu'on ne les leur avait pas rachetés, puisqu'on ne les leur avait pas repayés. Mais les marchands du Temple aussi avaient payé la patente, les marchands du Temple aussi étaient en règle. Elle ne s'embarrassait point de tout ça. L'idée de laisser partir tous ces pauvres gens, d'une ville qu'elle avait prise, lui était monstrueuse. Elle ne s'embarrassa pas de tout son règlement. Tout ce règlement, qu'elle savait très bien, qu'elle connaissait parfaitement, mais qu'elle connaissait comme appris, après, qu'elle ne connaissait point d'enfance, de Domremy, tout d'un coup ne lui pesa plus rien dans les mains dans un de ces accès de grande charité comme il n'en a été donné qu'aux plus grands saints. Elle entra dans une de ces grandes colères blanches, de ces grandes colères pures qui faisaient trembler une armée. On céda vite, on céda, on céda, aussitôt on céda. On arrangea tout ça. On se dépêcha. On les paya aux Anglais. On paya. On ne paya pas. Tout le monde

avait parfaitement compris que ces gens-là ne s'en iraient pas de là. Les Anglais avaient pourtant capitulé à cette condition qu'ils s'en iraient saufs *avec leurs biens*. Mais les Anglais aimaient mieux s'en aller. Quand elle était là, ils aimaient généralement mieux s'en aller. C'était une habitude qu'elle leur avait fait prendre. Il y avait en ce temps-là au royaume de France de certaines heures qui sonnaient où les Anglais avaient envie de s'en aller. Quand elle entrait dans ces saintes colères, il ne faisait pas bon. Les Anglais n'en menaient pas large. Les Français non plus d'ailleurs. Elle avait de ces grandes colères qui n'ont été données qu'aux très grandes saintes, qui par la grande colère de Jésus, articulées par la grande colère de Jésus chassant les marchands du Temple rejoignent dans le temps les plus grandes colères des plus grands prophètes du plus grand peuple d'Israël.

Ces lois de chevalerie d'ailleurs dès lors déclinante devaient bien d'ailleurs le lui revaloir, comme il arrive *toujours* quand un être en son âme profonde manque intérieurement de respect à une loi. Les lois savent toujours quand on leur manque, fût-ce dans le plus profond du cœur. Et c'est ce qu'elles pardonnent forcément le moins. C'est ce qu'elles pardonnent certainement le moins. Cette blessure profonde, cette blessure secrète, ignorée de tous, qu'elles ont vue. Jamais elle ne fut couverte, — et l'on peut dire que c'est une des conditions, que c'est peut-être la condition temporelle, je veux dire la condition de temps et de monde, comme nous disons de milieu où sa mission était

appelée à se produire, qui lui retirant toutes les garanties de la guerre ordinaire, la laissant, la faisant exposée aux risques de guerre extrêmes, et surtout aux risques de guerre en outre, extraordinaires, donna à sa mission, à l'accomplissement de sa mission, cette grandeur unique de risque, d'exposition au danger, — jamais elle ne fut réellement couverte par les lois de chevalerie. C'est ce qui donna un prix unique à ses Vertus héroïques. Voici ce que je veux dire. Il faut bien voir, il faut mesurer cette héroïque ascension de sainteté, il faut bien mesurer au juste à quel degré de sainteté, à quel degré d'héroïsme elle était parvenue et constamment se tint. Quelles que soient les forces des sources vives, quelles que soient les inventions et les perpétuels rejaillissements et jaillissements, quelles que soient les inépuisables nouveautés de la grâce il y a ensemble indéniablement une certaine technique, une certaine sainte hiérarchie comme professionnelle, une armature et une ossature presque de métier, une certaine sainte hiérarchie processionnelle de la Vertu héroïque et de la sainteté. Il y a des degrés qui sont les degrés mêmes du Trône. Au premier degré Jeanne d'Arc eut dans leur plein les vertus de la guerre, qui ne sont pas petites. Je veux dire très expressément par là et très proprement qu'elle entra dans le jeu de la guerre et dans le risque de guerre à plein, sans aucune restriction, sans aucune intervention, sans aucune intercalation de protection divine propre. Elle obéissait, elle accomplissait une mission divine propre dans un monde humain sans avoir touché une protection divine propre correspondante. Elle avait reçu l'ordre; elle

avait reçu la vocation; elle avait reçu la mission. Elle obéissait, elle exécutait l'ordre; elle répondait à la vocation; elle accomplissait sa mission. Elle procédait à l'exécution, à l'accomplissement de sa mission dans une humanité dure (et tendre), dans un monde, dans une chrétienté dure et tendre, elle-même douce et ferme, forte, douce, quelquefois apparemment dure. Apparemment rude. Pendant toute sa mission elle reçut assistance de conseil, nous le savons, par l'assistance et le conseil constamment renouvelé, constamment présent de ses voix. Par cette sorte d'assistance de conseil, presque féodale, perpétuellement renouvelée, perpétuellement présente. Pendant toute sa mission, et j'y compte sa captivité, quelques absences qu'elle ait eu à y souffrir, et sa mort. Pendant toute sa mission et dedans pendant sa captivité elle reçut constante assistance de conseil de ses voix et une abondance de grâces dont nous ne pouvons avoir aucune idée. Le jour de sa mort elle reçut une grâce qui ne fut jamais donnée peut-être, ainsi et à ce point, à aucune autre sainte, de sorte que le jour de sa mort ne fut déjà plus pour elle le dernier jour de la vie de cette terre mais littéralement réellement déjà le premier jour de sa vie éternelle. Mais enfin avec cette mission, avec cette vocation, avec toutes ces grâces, avec tous ces dons, avec cette présence constante de conseil elle ne reçut jamais ni la grâce, ni le don, ni le conseil, ni aucune faveur d'être invulnérable. Elle fit la guerre exposée à tous les accidents de la guerre. Elle fit comme tout le monde une guerre comme tout le monde. Moins heureuse que tant de saintes, moins heureuse que tant de prophètes mêmes et que tant de

chefs du peuple d'Israël les anges qui l'assistaient de leurs conseils, ou les saints, ne combattaient point à ses côtés. Jamais la parole de Jésus : *Penses-tu que je ne puisse pas maintenant prier mon Père, qui me donnerait aussitôt plus de douze légions d'anges? Comment donc s'accompliraient les Écritures qu'il faut que cela arrive ainsi?* ne s'accomplit aussi pleinement dans une sainte et nous réjoignons ici cette vocation, cette élection unique, cette imitation unique par laquelle on peut dire que de toutes les saintes elle fut celle à qui certainement il fut donné que sa vie et sa Passion et sa mort fut *imitée* au plus près de la vie et de la Passion et de la mort de Jésus.

Je sais bien que je ne pourrai jamais mettre dans les *Mystères* tant de grandeurs. Je voudrais ici marquer seulement quelques articulations essentielles. Si je pouvais quelque jour écrire une *vie de Jeanne d'Arc* en cinquante et quelques pages, ou encore, ce qui vaudrait mieux, en deux ou trois cents lignes, j'essaierai de marquer quelques articulations essentielles. J'essaierais de montrer je ne dis pas dans un certain parallèle mais dans une certaine imitation comment elle fut et la plus éminente et la plus fidèle et la plus approchée de toutes les imitations de Jésus-Christ. Je montrerai, — mais qui déjà ne le voit, — comment cette fidélité est fidèle, suit jusque dans le détail.

Douze légions d'anges. Elle ne les demanda pas non plus. Elle ne les demanda jamais. Ce conseil, qu'elle ignorait, était comme la conséquence, comme la suite naturelle de l'ordre, de la vocation, comme la suite

naturelle, surnaturelle naturelle, venant des mêmes voix, porté par le même ministère, ce conseil qu'elle eut, qu'elle avait, presque familièrement pour ainsi dire, à son usage comme la prière quotidienne, ce conseil usager comme la prière du matin et du soir elle le (re)demanda souvent. Des secours surnaturels de guerre directs, physiques, une assistance de guerre, des troupes surnaturelles de guerre qu'elle n'avait pas, elle ne les demanda jamais.

On voit même très bien par les textes que l'idée ne lui serait pas venue un seul instant de les demander. Une noble discrétion de sainte, une noble discrétion de Française l'en empêchaient presque également. Autant elle insistait pour le conseil, qu'elle revendiquait on peut presque dire comme un droit, puisque Dieu l'avait envoyée dans cette extraordinaire mission, autant on voit bien qu'elle n'a pas l'idée qu'elle ait à demander un secours directement militaire, un secours militaire proprement, directement physique. Elle savait parfaitement dans quelles conditions de sainteté elle opérait. Et qu'elle avait reçu non seulement l'épreuve la plus dure, la mission la plus dure, mais aussi l'épreuve, la mission la plus rigoureusement, la plus exactement humaine.

On ne saurait trop le redire et il faudrait pouvoir le marquer. Appelée par une vocation divine en terre humaine, envoyée en mission divine en terre humaine non seulement elle n'opéra jamais, mais elle ne demanda jamais d'opérer, elle ne pria jamais d'opérer que par des moyens humains. Vivant dans ce miracle perpétuel d'être assistée par des *voix* propres, de recevoir

constamment une assistance propre de conseil de *voix* qui lui étaient pour ainsi dire particulièrement et proprement attachées, personnellement affectées, elle ne demanda jamais un secours si l'on peut dire surnaturel physique, surnaturel direct, surnaturel directement militaire. Elle ne demanda jamais que les murailles s'écroulassent au son des trompettes. Et pourtant elle savait son histoire sainte. C'est un point que l'on ne saurait trop considérer, qui sera notre point cardinal, avec une histoire de Joinville, quand nous essaierons de déterminer, de dresser une carte géographique et géologique de la théorie du miracle.

Un roi de son temps, — n'était-ce point un roi d'Angleterre, — ne voulut point aller au secours de son fils, engagé dans une mauvaise bataille, parce qu'il fallait que l'enfant gagnât ses éperons de chevalier. Il semble que jamais le roi du ciel n'ait voulu aussi expressément que dans la personne de cette grande sainte qu'une de ses filles gagnât elle-même les palmes du martyre.

Elle le savait. Non seulement elle n'était point garantie, elle n'était point assurée contre la maladie et contre la blessure et contre la défaite militaire mais elle savait qu'elle n'était point assurée contre la maladie et contre la blessure et contre la défaite militaire. Elle se battait donc exactement dans les conditions ordinaires et pour ainsi dire dans le statut ordinaire. On vit bien à Orléans et à Paris qu'elle n'était point assurée contre la blessure. On vit bien à Compiègne qu'elle

n'était point assurée contre la capture. On vit bien à Rouen qu'elle n'était point assurée contre la mort.

Quand les gens lui demandaient des miracles si je puis dire ordinaires, des miracles de maladie, qui sont les plus ordinaires, elle se récusait immédiatement, avec une confusion d'humilité, ou en même temps avec bonne humeur, elle se récusait vite, arguant de son incompétence, se retranchant dans sa mission propre, dans sa vocation, leur indiquant, recommandant seulement de prier. Elle n'était venue que pour délivrer le royaume de France. Elle ne savait pas guérir cet enfant, ce petit garçon et cette petite fille. Cette sainte qui avait reçu le plus grand commandement qui ait jamais été donné à une sainte, qui avait été appelée pour la plus grande vocation, qui avait été envoyée dans la plus grande mission non seulement ne demanda jamais pour elle un miracle physique ordinaire mais quand on lui en demandait, c'est-à-dire exactement quand on lui demandait d'en demander, comme on avait coutume de le demander aux saints, vite elle se récusait, se dérobant presque derrière son incompétence. Elle ne savait pas. Elle n'avait point été envoyée pour cela.

Elle accomplit une tâche divine par des moyens simplement humains. Elle exécuta un ordre divin par des moyens strictement humains. Elle répondit à une vocation divine par des moyens rigoureusement humains, par un travail, par une guerre militaire, par des opérations, par des efforts exactement humains. Elle accomplit une mission divine par des moyens simplement humains. C'est ce qui lui donne une place à part, une place toute éminente dans la hiérarchie des saintetés.

Notons encore, notons en outre que la matière où devait s'exercer cette sainteté était la plus extraordinaire, la plus hors de l'ordre, habituel, on pourrait presque dire la plus étrangère aux matières habituelles de la sainteté. Et même la plus contraire et ennemie aux matières habituelles de la sainteté. Entre toutes elle fut véritablement envoyée en mission extraordinaire. Par ces deux commandements elle a une place unique dans la hiérarchie des saintetés, elle est sainte et bénie entre toutes les saintes et ensemble par le premier elle est femme entre toutes les saintes.

Que si d'autre part on veut la considérer non plus à son rang de sainteté mais à son rang d'humanité, qui ne voit aussitôt qu'elle est dans cet ordre une femme unique. Un être unique. Car si l'on veut elle est de la race des saints, et si l'on veut elle est de la race des héros. Venant de Dieu et retournant à Dieu et recevant constamment assistance de conseil de ses *voix* par tout son être elle est une sainte. Elle est de la race des saints. Mais dans cette dure humanité du quinzième siècle et de tous les siècles accomplissant par des moyens purement humains un tel ramassement d'exploits purement humains d'une guerre purement humaine, de toute une action purement humaine par toute son action comme extérieure, par tout son engagement corps et âme dans l'action militaire, dans toute une action de guerre, par toute sa condition, par tout son être d'action elle est un héros, elle est de la race des héros.

Or non seulement la race des héros et la race des

saints n'est pas la même. Mais ce sont deux races peu ou mal apparentées. On pourrait presque dire qui ne s'aiment pas, qui n'aiment pas frayer ensemble, qui sont gênées d'être ensemble. Il y a on ne sait quoi de profond et qu'il faudrait approfondir par quoi la race des héros et la race des saints ont on ne sait quelle contrariété profonde. Il n'y a peut-être point deux races d'hommes qui soient profondément aussi étrangères l'une à l'autre, aussi éloignées l'une de l'autre, aussi contraires l'une à l'autre que la race des héros et la race des saints. On découvrirait sans doute que cette contrariété profonde ne fait que traduire, mais sous une forme, sous sa forme peut-être la plus aiguë, sous sa forme éminente, cette profonde, cette éternelle contrariété du temporel et de l'éternel.

Or Jeanne d'Arc, précisément parce qu'elle exerçait sa sainteté dans des épreuves purement humaines par des moyens purement humains, précisément parce qu'elle était demeurée entièrement vulnérable militairement, vulnérable à la maladie, vulnérable à la blessure, vulnérable à la capture, vulnérable à la mort, vulnérable à la défaite et à toute défaite, exposée en son plein comme un héros antique à toute aventure de guerre elle est de la race des héros comme elle est de la race des saints. Et comme dans la race des saints elle est et une sainte entre toutes les saintes et une femme entre toutes les saintes, ainsi, parallèlement ainsi dans la race des héros elle est un héros entre tous et une femme. Elle n'est pas moins éminente dans la hiérarchie héroïque que dans la hiérarchie sacrée. Et ainsi elle est à un point d'intersection unique dans

l'histoire de l'humanité. En elle se joignent deux races qui ne se joignent nulle part ailleurs. Par un recoupement unique de ces deux races, par une élection, par une vocation unique dans l'histoire du monde elle est à la fois sainte entre tous les héros, héroïque entre toutes les saintes.

Or au deuxième degré dans cette guerre même que nous disons ordinaire et que nous disons qu'elle faisait ordinaire, elle-même ordinaire, en réalité nous savons bien que c'était une guerre extraordinaire, mais extraordinaire au contraire, dans l'autre sens, en sens contraire, dans le sens du risque et d'une aventure et d'un danger extraordinaire. Car elle n'était point « *chevaleresque* » et nous devons remercier M. Laudet de nous avoir acheminé à ces quelques précisions. A opérer ces quelques précisions. Elle ne fut jamais réellement couverte par la loi de chevalerie. Enfin par ce qui restait de son temps de la loi de chevalerie. Non seulement, pour une sainte, elle faisait la guerre. Non seulement elle faisait une guerre ordinaire. Mais cette guerre ordinaire elle la faisait non couverte par les protections ordinaires de la guerre. Enfin par le peu de loi de la guerre qu'il y avait encore. Ou qu'il y avait déjà. Elle était donc découverte au deuxième degré. Pour se défendre contre l'usage de la guerre elle n'avait que l'usage de la guerre. Pour se défendre contre l'abus de la guerre elle n'avait rien, puisque sainte elle n'avait naturellement pas, elle ne devait, elle ne pouvait pas avoir l'abus de la guerre. Contre l'usage de la guerre elle

n'avait qu'une cuirasse ordinaire, une cuirasse comme tout le monde. Une cuirasse du commencement du quinzième siècle, monsieur le Grix. Toute flèche temporelle pouvait la blesser. On le vit bien à Orléans. On le vit bien à Paris. Toute main temporelle pouvait la saisir à l'épaule et la faire tomber de cheval. On le vit bien à Compiègne. Toute main temporelle pouvait lui bâtir l'appareil de sa mort. On le vit bien à Rouen. Mais ceci encore n'était qu'au premier degré. Dans l'usage de la guerre elle n'était point couverte. Dans l'abus de la guerre au deuxième degré elle n'était point couverte. Les Anglais ne cessèrent jamais de l'assaillir des plus basses injures. Enfin on le vit bien à Compiègne et à Arras et au donjon de Crotoy et à Rouen. Car faite prisonnière de guerre elle fut jugée comme prisonnière d'Église ou enfin, de quelque manière que l'on retourne la difficulté, faite prisonnière de guerre elle fut gardée prisonnière de guerre et en prison de guerre et en même temps jugée comme accusée d'Église. C'est-à-dire que de quelque manière que l'on tourne la difficulté elle fut détournée, on commit en elle, envers elle et en sa personne, un détournement de captivité.

Ainsi elle ne fut couverte par aucune immunité; ni dans une action humaine par une immunité divine, par une immunité de sainte; ni dans la guerre par une immunité de sainte ni par une immunité de chevalier. Ni par une immunité juridique.

§ **303.** — « *et surtout un pamphlet aussi haineux, lui*

qui ne cesse de prêcher à bon droit « la loi d'amour »; — Monsieur Laudet vous savez très bien que je ne prêche pas. Où serait mon magistère. J'écris. C'est déjà beaucoup. Tout le monde ne pourrait pas en dire autant.

Un pamphlet aussi haineux. — Je vous assure, monsieur Laudet, que le *communiqué* n'est point *haineux.* J'avoue qu'il est forcené. En un certain sens. Qu'il ne laisse rien passer. J'avoue qu'il est poussé à fond. Mais il n'est point haineux. Je ne suis aucunement haineux. Je suis peut-être haïssant. C'est tout autre chose, c'est un tout autre péché. Haïssant ne ressemble pas plus à haineux qu'orgueil et que colère ne ressemblent à envie, ne ressemblent à fatuité et à vanité. Dans le péché aussi il y a des races. Et des races sans doute non moins irréductibles entre elles. Je sais de reste que je n'ai jamais affaire au quatrième, — (il n'est pas dans ma nature), — et que j'ai malheureusement affaire au sixième.

Au demeurant si M. Laudet veut annoncer que je suis un pécheur, il ne m'apprend malheureusement rien (de nouveau) et n'apprend rien (de nouveau) à personne. Mais malheureusement nous en sommes tous là. Tous, enfin on sait ce que je veux dire. Tous même les saints. Seulement que M. Laudet ne se mêle point d'écrire mes *Confessions.* Elles seraient peut-être moins bien faites que quand je les écrirai moi-même.

Mais que si de ce que je suis un pécheur M. Laudet veut (en) conclure que je suis incompétent en matière de chrétienté, *nego consequentiam,* je nie la consé-

quence. Et même en matière de sainteté. Car c'est tout un. Et il faut que M. Laudet soit lui-même bien incompétent en matière de chrétienté et en dedans en matière de sainteté pour ne pas voir et sa propre incompétence et ma compétence.

Je regrette souvent de n'avoir pas pu publier aussitôt ce *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* que j'écrivis il y a juste deux ans et qui me mit sur le chemin des *Mystères de Jeanne d'Arc*. Le centre de ce dialogue était précisément consacré à cette mystérieuse liaison du temporel et de l'éternel, du héros et du saint, du pécheur et du saint. A cette contrariété de liaison. Ou plutôt il était cette liaison même. Le pécheur et le péché sont une pièce essentielle du christianisme, une pièce essentielle de la cardinale articulation chrétienne. Le pécheur et le saint sont deux pièces essentielles complémentaires, mutuellement complémentaires, qui jouent l'une sur l'autre, et dont l'articulation l'une sur l'autre fait tout le secret de chrétienté.

§ **304.** — ... « *qui s'inspire,* dit-il, *de la chevaleresque Jeanne d'Arc,...* » — Non seulement c'est le mot impropre qui lui vient naturellement, le mot qui fait jouer sur plusieurs plans confondus de langage, mais particulièrement entre toutes les impropriétés, entre toutes les impropriations le mot qui lui vient naturellement en matière de chrétienté c'est le mot païen. *S'inspire.* On s'inspire des Muses, monsieur Laudet, nous ne nous *inspirons* pas des saints. La liaison des pécheurs aux saints, faut-il vous le redire, n'est pas une liaison d'*inspiration*. Elle est une liaison de communion.

Ce qui fait que l'on est ou que l'on n'est pas de chrétienté, ce n'est pas, ce n'est aucunement, — (on m'entend bien), — que l'on est plus ou moins pécheur. C'est une tout autre question, c'est un infiniment autre débat. La discrimination est tout autre. Le pécheur est de chrétienté. Le pécheur peut faire la meilleure prière. Nul n'est peut-être aussi profondément de chrétienté que Villon. Et nulle prière, je dis nulle prière de saint, ne dépasse la Ballade qu'il fit à la requête de sa mère pour prier Notre Dame. Le pécheur est partie intégrante, pièce intégrante du mécanisme de chrétienté. Le pécheur est au cœur même de chrétienté.

La question d'être ou de ne pas être pécheur, ou plutôt la question d'être plus ou moins pécheur, — (tout le monde est pécheur), — n'a absolument rien de commun, n'a pour ainsi dire absolument aucun point de contact avec la question d'être plus ou moins chrétien, et d'être chrétien ou de ne l'être pas. C'est une tout autre question, un débat infiniment autre. Et c'est un des contre sens les plus graves que l'on puisse commettre en matière de chrétienté que de les confondre, un de ceux qui marquent le mieux, et le plus instantanément, que l'on n'y entend pas, que l'on n'y est pas, que l'on ne sait pas de quoi on parle. Que l'on y est totalement incompétent. Que l'on y est étranger. Nul au contraire n'est moins étranger, nul n'est aussi compétent que Villon en matière de chrétienté. Nul n'est aussi compétent que le pécheur en matière de chrétienté. Nul, si ce n'est le saint. Et en principe c'est le même homme. Je citais tout à l'heure, je faisais intervenir la Prière, la Ballade qu'il fit à la requête de sa mère pour prier

Notre Dame. Que n'ai-je cité la prière rituelle elle-même, la prière liturgique que nous disons tous, pécheurs et saints confondus, et qui prévoit expressément que nous sommes pécheurs, *pro nobis peccatoribus*.

Le pécheur et le saint sont deux parties on peut le dire également intégrantes, deux pièces également intégrantes du mécanisme de chrétienté. Ils sont l'un et l'autre ensemble deux pièces également indispensables l'une à l'autre, deux pièces mutuellement complémentaires. Ils sont l'un et l'autre ensemble les deux pièces complémentaires *non interchangeables* et ensemble interchangeables d'un mécanisme unique qui est le mécanisme de chrétienté. D'un mécanisme qui ne sera jamais démonté. Mais enfin je me suis proposé précisément d'approfondir cette liaison cardinale dans ce *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*.

Celui qui n'est pas chrétien au contraire, celui qui n'est pas compétent en chrétienté, en matière de chrétienté, celui qui est étranger c'est celui au contraire qui n'est point pécheur, littéralement c'est celui qui ne commet aucun péché. Qui ne peut commettre aucun péché. Littéralement celui qui est pécheur, celui qui commet un péché est déjà chrétien, est en cela même chrétien. On pourrait presque dire est un bon chrétie

Ce non obstant qu'oncques rien ne valuz.
Les biens de vous, ma dame & ma maistresse,
Sont trop plus grans que ne suis pecheresse.
Sans lesquelz biens ame ne peut merir
N'auoir les cieulx. ie n'en suis iungleresse.
En ceste foy ie vueil viure & mourir.

Le pécheur, ensemble avec le saint, entre dans le système, est du système de chrétienté.

Celui qui n'entre pas dans le système, celui qui ne donne pas la main, c'est celui-là qui n'est pas chrétien, c'est celui-là qui n'a aucune compétence en matière de chrétienté. C'est celui-là qui est un étranger. Le pécheur tend la main au saint, donne la main au saint, puisque le saint donne la main au pécheur. Et tous ensemble, l'un par l'autre, l'un tirant l'autre, ils remontent jusqu'à Jésus, ils font une chaîne qui remonte jusqu'à Jésus, une chaîne aux doigts indéliables. Celui qui n'est pas chrétien, celui qui n'a aucune compétence en christianisme, en chrétienté, en matière de chrétienté c'est celui qui ne donne pas la main. Peu importe ce qu'il fasse ensuite de cette main. Quand un homme peut accomplir la plus haute action du monde sans avoir été trempé de la grâce, cet homme est un stoïque, il n'est pas un chrétien. Quand un homme peut commettre la plus basse action du monde précisément sans commettre un péché, cet homme n'est pas un chrétien. Le chrétien ne se définit point par l'étiage, mais par la communion. On n'est point chrétien parce qu'on est à un certain niveau, moral, intellectuel, spirituel même. On est chrétien parce qu'on est d'une certaine race remontante, d'une certaine race mystique, d'une certaine race spirituelle et charnelle, temporelle et éternelle, d'un certain *sang*. Ce classement cardinal ne se fait point horizontalement mais verticalement.

Quand un homme ne pèche pas, ne peut pas pécher, quand un homme peut commettre un crime sans que ce

crime soit un péché, il n'est pas chrétien, c'est alors qu'il n'est pas chrétien, cet homme n'entre pas dans le système de chrétienté.

C'est une cité. Un mauvais citoyen est de la cité. Un bon étranger n'en est pas. Un mauvais Français est Français. Un bon Allemand n'est pas Français.

Pour moi j'ai pris en cette matière dès la première heure l'attitude qui sera mon attitude définitive. Je suis le chroniqueur et ne veux être que le chroniqueur. Mais je ne me dissimule pas que le chroniqueur et d'être le chroniqueur c'est tout ce qu'il y a de plus grave. Et tout ce qu'il y a de plus grand, dans le deuxième ordre, dans l'ordre de ceux qui ne sont pas, eux-mêmes, mais qui relatent, mais qui rapportent, mais qui témoignent de ceux qui sont. Le chroniqueur est le témoin historique. Le témoin de l'être et de l'événement. *A la fin de sa vie ne fu-je mie; mais* d'autres y furent qui nous en ont laissé témoignage. C'est ce témoignage même et cet événement unique et cette créature, et cet être unique de sainteté que je veux représenter. Je l'ai dit dès le premier jour, je l'ai dit dès le principe, en matière de représentation écrite il ne faut point confondre nos maîtres et nos modèles. Saint Louis était le maître et le modèle de Jeanne d'Arc. Au sens que je veux dire saint Louis était le *modèle* de Joinville. Exactement dans le même sens Jeanne d'Arc est mon modèle, puisque j'ai entrepris de consacrer tout ce que j'ai à la représentation de cette grande sainte, et c'est Joinville qui est mon maître. Mutations faites, et il y en aurait peut-être bien peu à

faire, en pensée, en intention, en esprit ma situation envers Jeanne d'Arc est exactement celle de Joinville envers saint Louis. Je veux me classer, au rang que je pourrai, dans la grande, dans la haute lignée de nos chroniqueurs et de nos témoins. La question n'est pas de savoir ce que nous valons, — nous valons tous peu, — mais la question est de savoir ce que nous sommes. Et ce que nous faisons. Toute la question est de l'attachement et de la fidélité que nous avons à ces grands modèles. Toute la question est de savoir ce que nous en faisons. Toute la question est du portrait, de l'histoire, de la représentation que nous réussissons à en donner. Joinville aussi était pécheur. Ce n'est pas cela que nous lui demandons, ce n'est pas de cela que l'on parle. Ce que nous lui demandons, c'est ce qu'il a fait de saint Louis. Quel portrait il nous en a laissé. Quelle fidélité de représentation il a gardée. Quelle sûreté. Quelle profondeur de représentation, de reproduction il a atteinte. Quelle gravité, quelle profondeur il a obtenue. C'est cela que nous lui demandons. Quel saint Louis il nous a fait, il nous a rendu, il nous a laissé. Et parce qu'il nous a légué un saint Louis dans le plein de son être, dans le plein de sa sainteté, pour ainsi dire dans le plein de son portrait nous trouvons que c'est très bien ainsi; que c'est très bien au premier degré, absolument, premièrement; qu'il a fait très bien. Et nous le tenons quitte du reste. Nous ne lui demandons rien autre. Il n'est plus question de rien. Autrement, pardieu, il y aurait beaucoup à dire. Lui aussi fut un pécheur. Et envers son roi même, envers un si grand saint sa fidélité de féal

et ensemble si je puis dire sa fidélité de fidèle eut des limites. Des limites temporelles provenant elles-mêmes certainement de limites spirituelles. *A la fin de sa vie ne fu-je mie ;* — il pouvait y être. Il n'avait tenu qu'à lui d'y être. Sa fidélité de féal et sa fidélité de vassal s'était limitée à une seule, à la première des deux croisades. A celle qui ne comporta point ce que lui-même veut avoir été un martyre. CXLIV. 734. «... *Je fu mout pressez dou roy de France et dou roy de Navarre de moy croisier.* » Et nous nous avons des raisons de croire, monsieur Laudet, que si nous avions été créés dans la première et même dans la deuxième moitié du treizième siècle, monsieur le Grix, et si nous en avions été mout pressés par le roi de France et par le roi de Navarre nous eussions été de ceux qui partirent pour la deuxième fois, nous aurions été de ceux qui pour la deuxième fois quittèrent Lozère et même Palaiseau. Ce jour-là il en répondit trop long au roi de France et au roi de Navarre. 735. *A ce respondi-je que, tandis comme je avoie estei ou servise Dieu et le roy outre-mer, et puis que je en reving, li serjant au roy de France et le roy de Navarre m'avoient destruite ma gent et apovroiez ; si que il ne seroit jamais heure que je et il n'en vausissent piz. Et lour disoie ainsi, que se je en vouloie ouvrer au grei Dieu, que je demourroie ci pour mon peuple aidier et deffendre ; car se je metoie mon cors en l'aventure dou pelerinaige de la croiz, là où je veoie tout cler que ce seroit au mal et au doumaige de ma gent, j'en courouceroie Dieu, qui mist son cors pour son peuple sauver.*

736. *Je entendi que tuit cil firent pechié mortel qui li*

loerent l'alée, pour ce que ou point que il estoit en France, touz li royaumes estoit en bone paiz en li meismes et à touz ses voisins; ne onques puis que il en parti, li estaz dou royaume ne fist que empirier.

737. *Grant pechié firent cil qui li loerent l'alée, à la grant flebesce là où ses cors estoit; car il ne pooit souffrir ne le charier, ne le chevauchier. La flebesce de li estoit si grans, que il souffri que je le portasse dès l'ostel au conte d'Ausserre, là où je pris congié de li, jeusques aus Cordeliers, entre mes bras. Et si, febles comme il estoit, se il fust demourez en France, peust-il encore avoir vescu assez, et fait mout de biens et de bonees œuvres.*

Febles comme il estoit il laissa partir son roi et demeura en sa sénéchaussée de Champagne. Qu'importe, ce n'est pas ce que nous lui demandons. Ce que nous lui demandons, ce n'est pas tant cette fidélité-là, la fidélité du féal et la fidélité du fidèle. Il eût mieux valu qu'il l'eût, mais enfin il ne l'avait pas. Ou enfin il ne l'eut pas au delà d'une certaine limite. Ce que nous lui demandons, ce dont on parle, uniquement, c'est la fidélité du chroniqueur, c'est qu'il ait gardé souverainement, uniquement, cette fidélité unique du chroniqueur et du témoin. Cette fidélité unique du portrait. C'est qu'il nous ait laissé ce portrait unique que nul ne dérobera. Pour cela nous lui passerions tout. D'autres, — (assez d'autres?) — enfin d'autres étaient là pour accompagner, d'autres accompagnaient le roi dans cette croisade de misère et de martyre. Lui seul, ayant

accompagné le roi devant l'enquête d'Église dix, douze et vingt et vingt-cinq ans après sa mort, lui seul ayant accompagné avec d'autres le roi, la mémoire du roi, la cause du roi devant une enquête d'Église lui seul presque sans aucun autre lui seul et son portrait, lui seul et sa chronique, lui seul et son témoignage historique l'accompagnera, que dis-je l'accompagnera, le portera dans tous les siècles temporels jusqu'au jugement. Et c'est pour cela que nous lui pardonnerions tout.

Faible comme il était il laissa partir son roi, lui Joinville qui en 1315, à quatre-vingt-onze ans, quarante-cinq ans après la mort du saint roi écrivait à son troisième successeur Louis X le Hutin, — (et après les horreurs juristes du règne de Philippe le Bel), — une lettre portant promesse qu'il le rejoindrait bientôt avec ses gens, marchant contre les Flamands. *A la fin de sa vie ne fu-je mie.* Qu'importe. Que nous importe. Il nous a laissé un *saint Louis.*

Il avait le cœur charnel. Ce est à dire qu'il aimait trop le castel de Joinville. Il aimait trop le château de ses pères. 122... *Et endementieres que je aloie à Blehecourt et à Saint-Urbain, je ne voz onques retourner mes yex vers Joinville, pour ce que li cuers ne me attendrisist dou biau chastel que je lessoie et de mes dous enfans.* Qu'importe. Que nous importe. Il nous a laissé un saint Louis. D'autres sont partis avec le roi. D'autres ont accompagné le roi. D'autres ont vu mourir le roi. Que nous importe. C'est lui pourtant, c'est lui seul, c'est tout de même lui qui nous a laissé *le roi*

mourant. — et puis est avenu que la croiserie fu de petit esploit.

738. *De la voie que il fist à Thunes ne vueil-je riens conter ne dire, pour ce que je n'i fu pas, la merci Dieu! ne je ne vueil chose dire ne mettre en mon livre de quoy je ne soie certeins. Si parlerons de nostre saint roy sanz plus,...*

Il n'y fut pas, la merci Dieu. C'est pourtant lui qui nous en a laissé le portrait, le témoignage éternel. C'est lui, nul autre, non un de ceux qui y étaient, non un de ceux qui y furent, qui nous a fait, qui nous a légué saint Louis mourant, qui pour l'éternité temporelle de l'histoire nous a représenté la mort de saint Louis. C'est par lui, par nul autre, non par un de ceux qui y furent que saint Louis mourant, que la mort de saint Louis vivra dans les temps. Il y a une grâce spéciale pour le chroniqueur. Qu'il paye seulement cette grâce, qu'il revale cette grâce en s'attachant à son modèle, en s'attachant à sa chronique, en demeurant fidèle à son modèle, en demeurant fidèle à sa chronique d'un attachement entier, d'une fidélité entière, d'un attachement absolument pur, propre, d'une fidélité absolument pure de chroniqueur. Il y a une destination propre. J'oserai dire qu'il y a une vocation propre. Il est assez récompensé dans le temps et il est comblé de récompense et il en a infiniment plus qu'il n'en vaut si son nom demeure accolé comme une signature au nom de son modèle, si cette chronique demeure accolée dans le temps à cet être, si dans l'ombre de son modèle il

demeure lui aussi comme un donateur. Dans un coin du tableau à la fois donateur et peintre un donateur agenouillé. Ainsi dans ce portrait de saint, dans cette chronique, dans cette vie de saint unique Joinville sénéchal de Champagne, chrétien de l'espèce ordinaire, est constamment présent, donateur et peintre, dans l'ombre et dans l'éclat de ce grand saint, dans l'ombre de saint Louis. *A la fin de sa vie ne fu-je mie.* Voici comme il n'y était pas. ... *Si parlerons ne nostre saint roy sanz plus, et dirons ainsi, que après ce que il fu arivez à Thunes devant le chastel de Carthage, une maladie le prist dou flux dou ventre (et Philippes, ses fils aisnez, fu malades de fievre carte, avec le flux dou ventre que li roys avoit), dont il acoucha au lit, et senti bien que il devoit par tens trespasser de cest siecle à l'autre.*

et senti bien que il devoit par tens trespasser de cest siecle à l'autre. Voilà comme il n'y était pas. 739. *Lors apela mon signour Phelippe son fil, et li commanda à garder, aussi comme par testament, touz les enseignemens que il li lessa, qui sont ci-après escrit en françois, lesquiex enseignemens li roys escrist de sa sainte main, si comme l'on dist.*

Suivent les enseignements, qui sont un monument admirable, le seul monument peut-être qui s'égale à certaines paroles de Jeanne d'Arc : (c'est comme un Décalogue de rois) : *Ne couvoite pas sus ton peuple, ne ne le charge pas de toute ne de taille, se ce n'est pour ta grant necessité.*

Ne couvoite pas sus ton peuple : voilà comme il n'y était pas. 755. *Quant li bons roys ot enseignié son fil mon signour Phelippe, l'enfermetés que il avoit commença à croistre forment; et demanda les sacremens de sainte Esglise, et les ot en sainne pensée et en droit entendement, ainsi comme il aparut : car quant l'on l'enhuiloit et on disoit les sept pseaumes, il disoit les vers d'une part.*

756. *Et oy conter mon signour le conte d'Alençon, son fil, que quant il aprochoit de la mort, il appela les sains pour li aidier et secourre, et meismement mon signour saint Jaque, en disant s'oroison, qui commence :* Esto, Domine; *c'est-à-dire, « Diex, soyez saintefierres et garde de vostre peuple. » Mon signour saint Denis de France apela lors en s'aide, en disant s'oroison qui vaut autant à dire : « Sire Diex, donne-nous que nous puissons despire la prosperitei de ce monde, si que nous ne doutiens nulle adversitei. »*

757. *Et oy dire lors à mon signour d'Alençon (que Diex absoille!) que ses peres reclamoit lors ma dame sainte Genevieve. Après, se fist li sains roys couchier en un lit couvert de cendre, et mist ses mains sus sa poitrine, et en regardant vers le ciel rendi à nostre Createour son esperit, en celle hore meismes que li Fiz Dieu mourut pour le salut dou monde en la croiz.*

758. *Piteuse chose et digne est de plorer le trespassement de ce saint prince, qui si saintement et loialment garda son royaume, et qui tant de beles aumosnes*

fist, et qui tant de biaus establissemens y mist. Et ainsi comme li escrivains qui a fait son livre, qui l'enlumine d'or et d'azur, enlumina li diz roys son royaume de belles abbaïes que il y fist, et de la grant quantitei de maisons Dieu et de maisons des Preescheours, des Cordeliers et des autres religions qui sont ci-devant nommées.

759. *L'endemain de feste saint Berthemi l'apostre, trespassa de cest siecle li bons roys Loys, en l'an de l'incarnacion Nostre Signour, l'an de grace mil CC.LXX, et furent sui os gardei en un escrin et aportei et enfoui à Saint-Denis en France, là où il avoit eslue sa sepulture, ouquel lieu il fu enterrez, là où Diex a puis fait maint biau miracle pour li, par ses desertes.*

Voilà comme il n'y était pas. Aussi que nous importe. Ce n'est pas cela que nous lui demandons. Que nous importe. Ce que nous lui demandons, c'est ce témoignage, c'est cette présence singulière du chroniqueur qui plusieurs fois passa en présence la présence temporelle même. Lui il ne veut pas nous prendre en traître. Qui l'eût cru, Joinville est pour les méthodes historiques. Cela prouve qu'il ne faut désespérer de rien. Il a vu ce qu'il a vu. Mais il n'a pas vu ce qu'il n'a pas vu. Il ne nous le cache point dans sa conclusion. 768. *Je faiz savoir à touz que j'ai ceans mis grant partie des faiz nostre saint roy devant dit, que je ai veu et oy, et grant partie de ses faiz que j'ai trouvez, qui sont en un romant, lesquiex j'ai fait escrire en cest livre. Et ces choses vous ramentoif je, pour ce que cil qui orront ce livre*

croient fermement en ce que li livres dit que j'ai vraiement veu et oy; et les autres choses qui y sont escriptes, ne vous tesmoing que soient vrayes, parce que je ne les ay veues ne oyes.

769. *Ce fu escrit en l'an de grace mil CCC et IX, ou moys d'octovre.*

C'était donc trente-neuf ans et des mois après la mort et le dernier événement de la matière de sa chronique. Mais nous nous ne voulons retenir que son propos, que la proposition de son entreprise. 1. *A son bon signour Looys, fil dou roy de France, par la grace de Dieu roy de Navarre, de Champaigne et de Brie conte palazin, Jehans, sires de Joinville, ses seneschaus de Champaigne, salut et amour et honnour, et son servise appareillié.*

2. *Chiers sire, je vous faiz à savoir que madame la royne vostre mere, qui mout m'amoit (à cui Diex bone merci face!), me pria si à certes comme elle pot, que je li feisse faire un livre des saintes paroles et des bons faiz nostre roy saint Looys; et je le li oi en couvenant,...*

19. Au commencement du premier livre. *En nom de Dieu le tout puissant, je Jehans sires de Joinville, seneschaus de Champaigne, faiz escrire la vie notre saint roy Looys, ce que je vi et oy par l'espace de sis anz, que je fu en sa compaignie ou pelerinaige d'outre mer, et puis que nous revenimes.*

760. *Après ce, par le pourchas dou roy de France et par le commandement l'apostelle, vint li ercevesques de Roan et freres Jehans de Samoys, qui puis fu evesques : vindrent à Saint-Denis en France, et là demourerent lonc-temps pour enquerre de la vie, des œuvres et des miracles dou saint roy; et on me manda que je alasse à aus, et me tindrent dous jours. Et après ce que ils orent enquis à moy et à autrui, ce que ils orent trouvei fu portei à la court de Rome; et diligentment virent li apostelles et li cardonal ce que on lour porta; et selonc ce que il virent, il li firent droit et le mistrent ou nombre des confessours.*

§ 305. — Pour moi je ne mets rien au-dessus de chroniqueur, — dans l'ordre de la relation s'entend. — C'est un office propre. C'est un ordre de fidélité propre. C'est peut-être l'ordre de fidélité où je sens bien que je ne serai jamais infidèle. *Je suis incapable de mentir par écrit.* Mes amis le savent bien. Mes ennemis s'en doutent un peu. C'est une véritable infirmité que j'ai. Oralement je suis encore à peu près capable de mentir comme tout le monde. Mais il faut qu'il y ait dans la plume de chez Blanzy et dans l'encre de Chine de chez Bourgeois une vertu singulière. Dès que je mets la main à la plume, comme disait ce jouvenceau, je ne dis pas que je ne veux plus, je dis que je ne peux plus mentir. C'est un phénomène très connu. Et c'est une vertu de toutes infiniment la mieux gardée.

Pour moi je me sens capable de bien des faiblesses, et peut-être de toutes les faiblesses dans certains ordres, dans plusieurs ordres, dans beaucoup d'ordres. Il n'y a

qu'une faiblesse dont je me sente absolument garanti. Je suis à un âge où un homme sérieusement éprouvé se sent capable de tant de faiblesses. Ce n'est point impunément qu'on traverse la vie. Et une telle vie. C'est dans les livres que les épreuves durcissent un homme, le raffermissent. Mais il n'y a qu'une faiblesse dont je me sente absolument garanti. C'est de faiblir dans un trait quelconque d'un portrait quelconque que j'aie entrepris d'un bandit ou d'un saint; — ou d'un événement; — ou d'un peuple. C'est un vice que j'ai. C'est plus solide qu'une vertu. C'est ce qui m'a conduit dans cette sorte de vie, d'où je ne sortirai pas. Il faudra que l'on s'y habitue. Moi-même je m'y suis bien habitué.

« *qui s'inspire de la chevaleresque Jeanne d'Arc,...* » monsieur Laudet vous savez très bien que nous ne sommes rien en comparaison de ces grands saints, comme nous ne sommes rien en comparaison des grands héros. Puissions-nous être seulement, puissions-nous être quelquefois leurs appariteurs et leurs huissiers. Puissions-nous être celui qui se trouve là juste à point pour ouvrir cette porte. Mais c'était justement la porte qu'il fallait. Puissions-nous être celui qui balaye les ordures de la rue.

S'inspirer de. Ne confondons point les ordres de grandeur. Ces grands saints sont si l'on me permet de dire comme des Napoléons dans leur ordre, comme les Napoléons de la sainteté. Vais-je aussi, dans le temporel imiter Napoléon.

Si nous pouvions être seulement un bon serviteur, *serviens*, un sergent, quelque servant d'armes, un fidèle

suivant. Pour moi je serais assez payé si l'on disait, *les mystères de Jeanne d'Arc,* par le loyal serviteur.

§ **306.** — Après cela, vais-je revenir sur un débat désormais épuisé, ennuyer M. le Grix. Je ne puis pourtant quitter Joinville sans recenser 2 sur la division du public et du privé la division que Joinville fait lui-même de toute sa chronique. 2. « *... et à l'aide de Dieu li livres est assouvis en dous parties. La premiere partie si devise comment il se gouverna tout son tens selonc Dieu et selonc l'Eglise, et au profit de son regne. La seconde partie dou livre si parle de ses granz chevaleries et de ses granz faiz d'armes.*

3. *Sire,* — (il continue de s'adresser au même prince, fils du roi), — *pour ce qu'il est escrit : « Fai premier ce qui affiert à Dieu, et il te adrescera toutes tes autres besoignes, » ai-je tout premier fait escrire ce qui affiert aus trois choses desus dites, c'est à savoir ce qui afiert au profit des ames et des cors, et ce qui affiert au gouvernement dou peuple.*

4. *Et ces autres choses ai-je fait escrire aussi à l'onnour du vrai cors saint, pour ce que par ces choses desus dites on pourra veoir tout cler que onques hom lays de nostre temps ne vesqui si saintement de tout son temps, dès le commencement de son regne jusques à la fin de sa vie.* **A la fin de sa vie ne fu-je mie**; *mais li cuens Pierres d'Alençon, ses fiz, y fu (qui mout m'ama), qui me recorda la belle fin que il fist, que vous trouverez escripte en la fin de cest livre.*

6. *Li secons livres vous parlera de ses granz chevaleries et de ses granz hardemens, liquel sont tel que je li vi quatre foiz mettre son cors en avanture de mort, aussi comme vous orrez ci-après, pour espargnier le doumaige de son peuple.*

Et au commencement du premier livre. 19. *En nom de Dieu le tout puissant, je Jehans sires de Joinville, seneschaus de Champaigne, faiz escrire la vie notre saint roy Looys, ce que je vi et oy par l'espace de sis anz, que je fu en sa compaignie ou pelerinaige d'outre mer, et puis que nous revenimes. Et avant que je vous conte de ses grans faiz et de sa chevalerie, vous conterai-je ce que je vi et oy de ses saintes paroles et de ses bons enseignemens, pour ce qu'il soient trouvei li uns après l'autre pour edefier ceus qui les orront.*

Et au commencement du second livre. 68. *En non de Dieu le tout-puissant, avons ci-ariere escriptes partie de bones paroles et de bons enseignemens nostre saint roy Looys, pour ce que cil qui les orront les truissent les unes après les autres, par quoi il en puissent miex faire lour profit que ce que elles fussent escriptes entre ses faiz. Et ci après commencerons de ses faiz, en non de Dieu et en non de li.*

69. *Aussi comme je li oy dire, il fu nez le jour saint Marc euvangeliste après Pasques.*

§ **307.** — Et encore, et enfin, — s'il peut y avoir une fin, — M. le Grix, — puisqu'on veut qu'il soit, —

M. le Grix sait-il encore assez du plus beau latin qu'il y ait pour entendre les différents degrés de cette invocation remontante et à chaque fois descendante d'un degré :

Per mysterium sanctae Incarnationis tuae, **libera nos, Jesu;**

Non. Je suis si honteux. J'ai un tel sentiment de ma bassesse de citer, de copier ces textes rituels, ces textes liturgiques pour achever de triompher dans ces misérables querelles que je n'ai pas le cœur de les invoquer ici intégralement, dans leur plein, dans cette sorte de perpétuelle ascension graduellement retombante, graduellement descendante. Je n'en citerai, je n'en produirai que les frontons. Je n'y mettrai point les colonnes montantes. Les cinq frontons parallèles en hauteur successivement descendants. J'ai dit le premier. Je laisse le premier. Puis :

Per nativitatem tuam;

Per infantiam tuam;

Per divinissimam vitam tuam;

Per **labores** *tuos.*

Il est même remarquable, — s'il est permis de parler ici ainsi, — combien le mot *labores,* au moins dans le latin, dans son plein sens latin jointe bien, — je ne

m'engage pas dans le grec; — comment, combien il recouvre juste; comment il ramasse bien à ce moment, à ce point tout l'antérieur et tout l'ultérieur, comment il joint bien tout l'antérieur et tout l'ultérieur, tout l'antérieur à tout l'ultérieur. Placé à l'accomplissement, au ramassement de toute la vie. Placé au couronnement des travaux privés. Placé au commencement des *travaux* publics :

Per agoniam et passionem tuam;

Per crucem et derelictionem tuam;

Per languores tuos;

Per mortem et sepulturam tuam.

Puis vient la résurrection et l'ascension et les joies et la gloire.

§ **308.** — *Per derelictionem tuam.* — Nous invoquons Jésus *par son abandonnement.*

§ **309.** — *Per labores tuos,* — c'est un nouvel exemple, — après tant d'autres que j'aime à donner dans la conversation, — de cette sorte de singulière accointance qu'il y a entre le latin et la pensée rituelle, entre le latin et la résonance propre de la parole sacrée même. Ce n'est pas la première fois qu'un texte latin, qu'un mot donne soudain l'impression, donne le saisissement qu'il fleurit soudain, qu'il emplit brusquement

le rite, qu'il est la seule voix qui pût ainsi garder pour tous les temps la parole éternelle. Qu'il est une voix singulière, une voix (singulièrement) prédestinée, une voix elle-même appelée, *vox vocata*. Une voix élue. Une voix où la parole de Dieu s'accomplit, atteint son expression éternelle, on pourrait presque dire son juste ton, son expression propre. Sa première expression. Le ton, l'expression qu'elle attendait. Je ne l'entends malheureusement point en juif. Mais j'ai des amis qui l'y entendent. Et je les entends l'entendre. Elle y a une gravité comme d'un juge et de celui qui éprouve. La parole de Dieu est plus intelligente en grec. Plus platonicienne. Et plus philosophe. Il fallait peut-être s'y attendre. Mais en latin elle est éternelle.

Per gaudia tua, — il y a une deuxième langue sacrée, il y a une deuxième accointance et peut-être une première. Il y aurait une deuxième et peut-être une première langue, et même une langue première qui garderait intacte, qui revêtirait juste la parole de Dieu.

N'en doutons point. Il y a aussi une élection du français. Qui en doute lisant une page des Procès de Jeanne d'Arc. Et qui en doute lisant une page de Joinville. Il fallait seulement garder la force du latin. On souffre quand on lit une traduction quelconque des Évangiles en français. Et en général de tous les textes sacrés latins et de tous les textes rituels, de tous les textes liturgiques dans les catéchismes et dans les livres de messe à deux colonnes. C'est un faiblissement perpétuel. Ça ressemble aux deux colonnes que je ferai

pour finir à M. Laudet. Les pauvres gens, on sent qu'ils ont perpétuellement peur de leur texte. Et de l'autre main ils ont peur de cet admirable français dont ils font, on se demande comment, par exemple, il faut le voir pour le croire, et pour s'en rendre compte, dont ils font un instrument de fléchissement, de faiblissement. Aussi ils font un texte dont il n'y a pas besoin d'avoir peur. Il faudrait qu'un grand écrivain, c'est-à-dire qui écrit simplement, nous donnât un jour une version française de Matthieu et de Marc et de Luc et de Jean, en se proposant uniquement de garder la vigueur et le plein de la Vulgate, cette sorte de plein plan; cette autorité grave; cette vigueur juteuse ; cette plénitude juste; ce froment et cette grappe; cette originaire, cette dure et tendre Vulgate. Il faudrait un écrivain, il faudrait un Français qui ne rougirait pas des nobles hardiesses latines.

Sunt verba et voces. Neque ideo neglegenda. Qu'y a-t-il de plus important que le verbe. Singulière destination. Préparation de huit et dix siècles. Mais qu'est-ce que c'est. Le dur laboureur sabin, albin, — *(Rome est sujette d'Albe),* — le brigand et le pasteur qui forgeaient cette langue ne savaient point pour quel Dieu ils travaillaient. Quand ils disaient *via,* celle qui porte, la *voie,* pour les *voi*tures. Quand ils disaient *veritas,* la vérité. Quand ils disaient *vita,* la vie. Quand ils disaient *crux*, le gibet de torture. Ils ne savaient point. Ils croyaient servir Vertumne et Pomone, et ces dieux latins plus laboureurs et plus familiers, plus paysans, plus sombres et plus jardiniers, plus petits, plus méchants aussi, plus sournois que les beaux jeunes hommes dieux grecs. Ils ne savaient point qu'ils ser-

vaient le Dieu qui venait, et que Rome un jour deviendrait romaine.

J'y pensais en lisant la version française de ces litanies. Je ne sais pas si elle fait foi. Voici quel était le point de départ latin. Jamais progression, jamais ascension ne fut aussi marquée. Celle-ci est en quatre termes. Dans le latin :

Per Resurrectionem tuam;

Per Ascensionem tuam;

Per gaudia tua;

Per gloriam tuam.

On avait le bonheur, pour traduire, que les quatre mots latins avaient précisément quatre fils directs, qui n'étaient pas les quatre fils Aymon, mais quatre forts fils français bien provenant de leur père. En réalité on avait les mêmes quatre mots dans le français que l'on avait dans le latin. On avait même cette chance inespérée, — et qui se présente heureusement beaucoup plus souvent qu'on ne croit, — que deux au moins des mots français sonnaient plus pleins, plus crus, plus larges, étaient plus courts que messieurs les mots latins leurs pères. Le mot *joies* surtout l'emportait sur le mot *gaudia*. Savez-vous ce qu'ils ont fait. Ils n'ont pas mieux traité ces litanies qu'ils n'ont traité cette histoire que nous connaissons selon quatre versions, puisque

précisément nous la connaissons selon Matthieu, et selon Marc, et selon Luc, et selon Jean. Ils ont mis :

Par votre Résurrection ;

Par votre Ascension ;

Par vos **saintes** *joies ;*

Par votre gloire.

Eh bien oui, vous avez compris. Tout se fiche par terre. Le ton n'y est plus. Des saintes joies ne sont pas des joies. Tout est désaccordé. Tout est déconcerté. Cette haute architecture montante de l'Ascension n'est plus. Un mot a tout rompu ; placé ainsi. Et un mot qu'il était si facile de ne pas mettre, puisque là il n'y avait rien dans le latin. Mais voilà. Ils vivent dans l'épouvante de leur texte. Ce *gaudia* surtout leur a fait peur. Pensez donc. Si l'on allait comprendre, si l'on allait croire que les *joies* de Jésus dans le ciel sont des joies tout tranquillement, hein, des joies purement et simplement, des joies enfin. Alors vite pour étouffer les éclats de cette voix ils fourrent leur épithète de sacristie. Le fond de leur crainte, c'est qu'on prenne au mot la parole de Dieu. Le fond de leur pensée, c'est qu'ils veulent croire que le ciel c'est des offices où ils s'embêteront, je veux dire où on s'embête par vertu, comme ils s'y embêtent déjà, quand ils y vont, pas au ciel, aux offices. *Gaudia.* Des *joies.* Qu'est-ce à dire. C'est un mot trop court. C'est un mot suspect. Alors ils affaiblissent, ils attiédissent, ils amollissent. Ils émoussent ces rudes angles.

Les durs angles latins.

Moyennant quoi toute la haute et noble montée de l'ascension, toute cette haute et noble, toute cette ferme architecture du cœur tombe. Et il ne reste hélas que les vieilles élégances fanées des anciennes versions latines. D'un mot mis hors de sa place apprenons le pouvoir. Toute cette gradation, toute cette graduation s'affaisse. Il était si simple de mettre, de *trans*mettre, de transcrire. C'était trop simple :

Par votre Résurrection ;

Par votre Ascension ;

Par vos joies ;

Par votre gloire.

Je ne parle pas des litanies de la Vierge. Que devient dans le français de nos atténuateurs ce beau latin si profondément Virgilien et par un miracle si profondément biblique. Il faudra faire toute une étude là-dessus. On la dédierait aux élèves de sixième, mon cher Lotte, et on pourrait l'intituler : *un modèle de mauvaise version latine,* ou *comment on fait une mauvaise version latine.* Il est triste de penser que l'on donne à des fidèles français une traduction où je vois que *Turris eburnea* devient *Modèle de pureté,* — (on ne le croirait pas, il faut vraiment le voir), — et *Domus aurea Sanctuaire de la charité.* C'est d'autant plus inimaginable que ces Litanies de la Vierge sont précisément un des textes,

peut-être le texte où le français bat le plus pleinement son plein, triomphe le plus à plein du latin même.

Et quelle élection singulière, dans le verbe et peut-être plus, que celle de Virgile. Il croyait servir la vieille terre latine, les vieux dieux latins, et les beaux dieux grecs latinisés. Il les servait en effet. Il servait le Dieu qui venait. Il préparait au Dieu qui venait, à la Vierge qui venait, *Deo nascenti Virginique matri* un certain latin, presque un certain idiome propre. La grande chrétienté italienne l'avait profondément senti et marqué. La grande chrétienté française l'avait profondément senti et marqué. Hugo même, le jeune Hugo le marqua profondément.

§ **310.** — Il n'est si bonne compaignie, disaient ces vieilles gens, qui ne se quitte. Je vois malheureusement qu'il est l'heure que nous quittions la compagnie de M. Laudet. Il nous assure que M. le Grix nous répondra. Si nous tirons autant de profit de la compagnie de M. le Grix que nous en avons tiré de celle de M. Laudet, nous devons les en remercier l'un et l'autre. Il nous l'affirme à une ou deux reprises. « *Et voilà pourquoi c'est moi qui prends la plume,* — (copier du Laudet, quand on vient de copier du Joinville), — *aujourd'hui, non pas pour défendre un article que j'ai approuvé sans cependant en avoir écrit ni inspiré un traître mot, mais pour signaler les procédés et la méthode scientifique de l'école Péguy, en attendant que François le Grix réponde sur le fonds de la question* — (je vous assure, monsieur Laudet, il vaudrait mieux écrire le *fond* de la

question. On n'écrit pas le fond de la question comme un *fonds* de commerce) — *à Péguy dans une de ses chroniques.* »

Et commençant au bas de sa 278 : « *il est de mon devoir de considérer et de signaler comme un faux l'usage que l'on fait de mon nom pour un article* que l'on sait que je n'ai pas écrit, *et la fraude est d'autant plus grave que l'on fait dire à M. le Grix dans l'article* que l'on a intérêt à m'attribuer *des choses qu'il n'a jamais dites et dont il se défendra du reste lui-même.* »

Je suis plus curieux de voir comment M. Laudet, je veux dire comment M. le Grix *se défendra du reste lui-même* et comment *la fraude est d'autant plus grave que* je lui ai *fait dire des choses qu'il n'a jamais dites.* A moins que j'aie fabriqué moi-même toutes les citations de M. le Grix que j'ai mises dans le *communiqué,* ou à moins de supposer que l'administration de la *Revue hebdomadaire* ait fait fabriquer insidieusement des exemplaires du numéro 24 spéciaux pour moi, et les ait glissés subrepticement juste dans les kiosques qu'il fallait, tout ce que j'ai pu trouver d'exemplaires de cette *Revue* portant le numéro 24 et la date du 17 juin 1911 portait simultanément l'article de M. le Grix et dans l'article de M. le Grix les citations que j'en ai faites.

Je vois mal que M. le Grix puisse démontrer qu'il n'a pas écrit ce qu'il a écrit.

Une autre défense de M. le Grix se comprendrait mieux et elle serait en un certain sens légitime et nous la verrons peut-être. Il est fort possible que M. le Grix

n'ait pas compris ce qu'il disait, au moins tout ce qu'il disait, et qu'il n'ait pas vu ou mesuré jusqu'où il disait. Et qu'il n'ait pas vu du tout ce qu'il y avait dans ce qu'il disait. Et qu'il aimerait mieux ne pas l'avoir dit. Mais s'il sait ce qu'il dit, il a dit ce que j'ai dit qu'il avait dit. Et s'il ne sait pas ce qu'il dit, il est un imbécile et qu'il ne se mêle point de se faire, sur ce ton, dans une grande revue, lui qui n'a jamais rien produit, le censeur de ceux qui produisent.

Il se défendra, il me répondra sur le fond. Ou sur le fonds. Il prendra malheureusement un moyen terme. Il habillera autrement. Il niera les citations les plus évidentes. Il retirera, il reprendra sa parole. Il reniera ce qu'il a dit. M. Laudet lui en montre déjà les voies. Toutes les fois que dans sa réponse M. Laudet ne cite pas directement mon texte en plus petits caractères, toutes les fois qu'il ramasse ma « pensée » pour la réfuter, non seulement il la fausse, ce ne serait rien, c'est l'habitude dans les polémiques, mais alors, et faussée, il la met *entre guillemets*. C'était déjà une maladie de M. Guy-Grand. Quand M. Guy-Grand faisait du Péguy, — beaucoup mieux que moi naturellement, — quand il avait fortement constitué ma pensée pour la fiche par terre, ou plutôt, car il faut être juste, pour la passer au crible, — de la critique *scientifique,* — il la mettait entre guillemets. C'est une maladie qui règne. Si je prends jamais M. le Grix lui-même comme on veut que je le prenne, un de mes plus gros arguments, un de mes plus gros griefs sera précisément que tout au long de son article non seulement il disait du mal de moi, ce

qui est permis, mais tout le mal qu'il disait de moi il disait que c'était moi qui le lui avais dit et il mettait tout ça entre guillemets. On devrait bien dans les écoles apprendre aux jeunes gens l'usage des guillemets. Faut-il que ce soit moi petit qui sois forcé d'apprendre à un aussi grand seigneur l'usage des guillemets. Et à un aussi grand valet (d'armes).

Cette fois-ci c'est M. Laudet qui met entre guillemets tout ce que je n'ai pas dit. Il suffit d'y aller voir. Il met entre guillemets comme étant de moi que je suis un *récent pontife* qui « *surveillera désormais les consciences fidèles* ». Or je n'ai dit et je ne pouvais dire que précisément le contraire. Les consciences fidèles n'ont pas besoin qu'on les surveille. Surtout les consciences fidèles n'ont pas besoin que je les surveille. Où serait mon magistère. Les consciences fidèles valent mieux que moi. J'ai dit au contraire que je surveillerais les tentatives *de détournement* des consciences fidèles. Surveiller les voleurs, c'est le contraire de surveiller les volés. Le désir fort louable et assez haut de couvrir M. le Grix a entraîné ici M. Laudet un peu loin.

Il devait l'entraîner plus loin encore. M. Laudet renvoie ses lecteurs à l'article de M. le Grix. — « *Mais c'est de l'aberration,* écrit-il, *de conclure de ces pages — auxquelles je renvoie nos lecteurs — que Le Grix attaque les vérités essentielles de notre foi.* » — M. Laudet compte beaucoup sur la paresse de ses lecteurs. Et il les invite d'autant plus à y aller voir que certainement il espère qu'ils n'y iront point. Car s'ils y allaient ses lecteurs verraient que M. le Grix a dit ce que j'avais dit

qu'il a dit et non pas ce que M. Laudet dit qu'il a dit ou pas dit. Ce souci de couvrir M. le Grix entraîne M. Laudet quelquefois un peu loin. M. le Grix avait écrit page 417, ligne 20, dans le numéro 24 du 17 juin 1911 : « — *Je l'imaginais plus naïve. Comment, sans cela, en eût-elle cru ses voix ?* » Voici ce que cette phrase de M. le Grix devient rapportée par M. Laudet dans l'article, dans la réponse de M. Laudet : « *Oui, M. Le Grix, dans l'article du 17 juin, a dit que la Jeanne d'Arc imaginée par Péguy était trop raisonneuse pour pouvoir croire à des Voix;* » — Il y aurait à faire de curieuses recherches et une histoire des variations des textes de M. le Grix dans les textes de M. Laudet. Ces variations auraient toujours lieu dans le même sens, qui est le sens des atténuations. Ce serait proprement une histoire des faiblissements. Si je voulais moi aussi faire jouer les grands mots, invoquer le faux et la fraude, qu'est-ce que je n'aurais pas à dire ici.

M. LE GRIX *lui-même*	M. LE GRIX *dans M. Laudet*
(*Revue hebdomadaire*, numéro 24, du 17 Juin 1911, page 417, ligne 20)	(*Revue hebdomadaire*, numéro 32, du 12 Août 1911, page 279, ligne 7)
« — **Je l'imaginais plus naïve. Comment, sans cela, en eût-elle cru ses voix ?** »	« **Oui, M. Le Grix, dans l'article du 17 juin, a dit que la Jeanne d'Arc imaginée par Péguy était trop raisonneuse pour pouvoir croire à des Voix ;** »

Un censeur verrait ici quelque altération d'un texte. Je dirai seulement que ceci est un tableau synoptique et nous nous quitterons sur cette bonne parole.

PÉGUY

Je ne me retiens pourtant pas de copier encore cette lettre de Joinville vieux dont je parlais plus haut. Un ami que j'ai l'a copiée pour nous dans la traduction Natalis de Wailly. Il y a tout dans cette lettre :

A son bon seigneur Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, Jean sire de Joinville, son sénéchal de Champagne, salut et son service tout disposé.

Cher sire, il est bien vrai, ainsi que vous l'avez mandé, qu'on disait que vous aviez fait la paix avec les Flamands; et parce que, sire, nous pensions que c'était vrai, nous n'avions point fait de préparatifs pour aller à votre mandement. Et de ce que, sire, vous m'avez mandé que vous serez à Arras pour vous faire justice des torts que les Flamands vous font, il me semble, sire, que vous faites bien; et que Dieu vous soit en aide!

Ces Flamands qui remuent tout le temps au commencement de ce quatorzième siècle, c'est déjà le commencement de la guerre de Cent Ans, c'est déjà ce qui fera venir Jeanne d'Arc.

Et de ce que vous m'avez mandé que moi et mes gens fussions à Orchies au milieu du mois de Juin, sire, je vous fais savoir que ce ne peut être bonnement; car vos lettres me vinrent le second dimanche de juin et huit jours se passèrent ainsi avant la réception de vos lettres. Et le plus tôt que je pourrai, mes gens seront disposés pour aller où il vous plaira.

Sire, qu'il ne vous déplaise de ce que, à la première parole, je ne vous ai appelé que bon seigneur; car je n'ai pas fait autrement avec mes seigneurs les autres rois qui ont été avant vous, que Dieu absolve! Que Notre-Seigneur soit votre garde!

Donné le second dimanche de juin, où votre lettre me fut apportée, l'an mil trois cent quinze.

Il y avait quarante-cinq ans que saint Louis était mort.

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce deuxième cahier et pour quatorze exemplaires sur whatman le mardi 19 septembre 1911.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CHEMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 5955

UNE FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTES

les Milliet

3

139922
4 10 1

IX. — *la guerre de France*

et le premier siège
de Paris

1870-1871

Note. — *Il faut lire ce cahier comme un véritable journal du siège de Paris. Nous avons continué de mettre en* sept, *c'est-à-dire en petits caractères, les textes proprement dits, les lettres et le carnet de jour. Nous avons laissé en* huit, *c'est-à-dire dans le caractère ordinaire, tout ce qui peut être considéré comme le corps, comme le tissu du récit même. Mais tout ce récit, et les réflexions et considérations qui sont dedans, doivent être pris comme un journal de siège et un journal de bord.*

I

1870

GUERRE DE FRANCE

DÉBUTS DE LA GUERRE. — NIEDERBRONN. — BUZANCY. — SEDAN. — LE 4 SEPTEMBRE.

I

1870

GUERRE DE FRANCE

Débuts de la guerre. — Niederbronn. — Buzancy. — Sedan. — Le 4 Septembre.

1

Nous l'avons vu, le parti clérical porte devant l'histoire la responsabilité de l'expédition du Mexique : Une armée de quarante mille hommes combattant pendant cinq années hors de notre pays, les millions de notre trésor engloutis en pure perte, notre ancien prestige militaire effacé, la sympathie des nations européennes et la bienveillance des États-Unis aliénées pour longtemps, l'impossibilité de porter secours à l'Autriche et à l'Italie, seules puissances qui, au jour du danger, auraient pu nous venir en aide, telles sont les conséquences de cette faute.

Les charges militaires étaient devenues si lourdes qu'une réduction du contingent fut réclamée d'un bout à l'autre de la France. Ce ne furent pas seulement les « cinq » républicains de l'opposition, mais 938 candidats

officiels ou officieux qui, dans leurs professions de foi, promirent un désarmement partiel, invitant le gouvernement à imiter en cela l'exemple donné par l'Angleterre, l'Autriche et l'Italie. (1) Si leur sage conseil eût été suivi, la guerre n'aurait pu être déclarée.

Le proverbe latin n'est pas toujours exact; qui prépare la guerre est bientôt forcé de la faire.

Assurément ces mêmes députés pacifistes qui refusaient les crédits destinés à une injuste conquête, eussent donné sans compter les richesses du pays et leur propre fortune, s'ils avaient pu prévoir l'invasion prochaine. Mais les gens honnêtes ont peine à deviner les perfidies. Bismarck avait acheté le silence de la presse, tandis qu'il préparait dans le plus grand secret des armements formidables; puis, dès qu'il fut prêt, il supprima les subventions aux journaux vendus, sachant bien qu'ils allaient aussitôt prêcher la guerre : A Berlin! à Berlin! Il y a des gens qui admirent cette déloyauté. Bismarck trouva d'ailleurs un précieux auxiliaire dans l'incapacité inouïe du gouvernement impérial. On accuse aujourd'hui les pacifistes; est-ce leur faute si nos arsenaux et nos magasins de guerre faisaient figurer sur leurs états des munitions qui n'existaient pas? Qui donc avait la charge d'exercer un contrôle? Qui donc aurait dû s'informer de la force respective des armées qui allaient se trouver aux prises?

Le maréchal Niel avait fait de louables efforts pour réorganiser notre armée, mais il venait d'être remplacé au Ministère de la Guerre par le maréchal Lebœuf. Les

---

(1) « Aux élections de 1869, sur 960 candidats, nous fûmes 22 seulement à ne pas réclamer une diminution notable des contingents. » Duguê de la Fauconnerie. *(Echo de Paris)*

avertissements ne manquèrent pas à ce fat imprévoyant; il ne voulut écouter ni Ducrot, ni Bénédetti, ni Stoffel qui lui signalaient le danger avec insistance. (1)

On sait sous quel futile prétexte s'engagea cette lutte que l'impératrice Eugénie appelait « ma guerre ». La couronne d'Espagne offerte à un Hohenzollern, puis après le désistement, Bismarck prenant au piège l'orgueil français au moyen d'une dépêche falsifiée.

Le 30 juin, à la tribune, Émile Ollivier, Président du Conseil, avait dit : « A aucune époque le maintien de la paix en Europe n'a paru plus assuré. » La guerre déclarée, il ajoutait avec l'assurance de la sottise : « Messieurs, ce sera une promenade militaire. »

La presse n'était pas plus perspicace : Le 7 juillet, le naïf John Lemoinne écrivait dans le *Journal des Débats :* « L'aigle noir est devenu la bête noire de nos rêves et M. de Bismarck le bouc émissaire de tous nos mécontentements. Eh bien, pour parler sincèrement, nous ne voyons M. de Bismarck ni si rêveur ni si maladroit. Nous ne serions pas étonné qu'il fût tout à fait étranger à ce nouveau projet espagnol. »

Cependant la nation eut immédiatement conscience de la gravité de la situation. Un noir pressentiment saisit d'angoisse tous les esprits qui savaient deviner l'avenir.

Madame Pape écrivait à madame Milliet (alors à la Colonie) :

Paris, le 23 juillet 1870.

Chère dame et amie. — Vous me manquez bien en ce moment. Nous vivons dans une émotion continuelle. Paris

(1) En marge des rapports de ce dernier, il écrivait : « Exagération »!

est un spectacle heureusement rare : on y chante beaucoup mais de quelle voix! On y pleure beaucoup aussi. Sur les boulevards on promène des drapeaux, qui ont la prétention de représenter la guerre, et encore plus de branches d'arbres quelconques, qui ont la prétention de représenter la paix. Que de forces perdues, ô mon Dieu! Le fils Regnault est parti; le jeune Bureau parti; un fils adoptif de madame Pickaert est déjà sur la route, mais sur laquelle? Et votre fils? et votre frère, où sont-ils?... Dites-le nous.

Pendant que je vous écris, la rue des Bernardins est en feu, et le vent rabat la fumée sur tout le faubourg Saint-Germain qui en étouffe. C'est d'un immense chantier de bois et charbon qu'est parti l'incendie. Les maisons voisines sont entamées, on jette tout par les fenêtres. *C'est un avant-goût...* Ah, chère dame, quel supplice que l'impuissance devant de tels sinistres!

Paul à son frère Fernand

Juillet 70.

... On dit que l'Espagne veut se payer un prince allemand. Grand bien lui fasse! Pourquoi ne la laisserions-nous pas satisfaire sa ridicule envie? Est-ce que l'Espagne, l'Italie ou l'Allemagne ont jamais eu un seul instant la prétention d'empêcher les Français de choisir pour empereur un Bonaparte? Cependant certains souvenirs de l'oncle auraient pu leur faire prévoir que le neveu mentait, quand il disait : « L'Empire c'est la paix. »

Le mouvement de chauvinisme que le gouvernement s'efforce de créer est tout à fait factice. C'est par ordre que des actrices chantent la *Marseillaise* sur les places publiques, mais le peuple français a l'horreur de la guerre, surtout d'une guerre de conquête, d'une guerre injustifiable. Je n'étais pas le seul, je t'assure, à lever les épaules, lorsque hier, sur les grands boulevards, j'ai vu passer une troupe de figurants, déguisés en ouvriers avec des blouses blanches, braillant sans conviction : A Berlin! A Berlin! — De quel droit irions-nous attaquer nos voisins? Et si

nous parvenions à leur voler une province, à quoi bon?... (1)

Pour bien comprendre à quel degré d'abaissement moral l'empire avait réduit notre pays, il faut se souvenir de ce qui se passa à Hautefaye, dans la Dordogne; un jeune homme, M. de Moneys, fut brûlé vif par des paysans qui l'accusaient d'avoir crié : *A bas l'empereur!*

C'était en août, en plein jour de foire; on assomma cet homme, on le tua à demi à coups de pierres, à coups de bâtons, puis on le porta sur un tas de fagots et l'on y mit le feu. Des paysans sautaient autour du bûcher en criant : *Vive l'empereur!* (2)

Un des bourreaux s'imaginait qu'il allait être décoré.

2

Le Colonel de Tucé à sa sœur

Niederbronn, 23 juil. 70.

Ma chère amie, nous sommes partis le lundi 19 à 10 h. 50 du matin et nous sommes arrivés le lendemain à 3 h. à Niederbronn, où nous bivouaquons dans les rues avec le 5e hussards.

J'ai été très malheureux pour mon début. J'ai perdu mes 4 chevaux. Le wagon dans lequel ils étaient s'est effondré sous leur poids et ils ont passé au travers. On s'en est aperçu à Sermaise; il était temps, car ils auraient pu faire dérailler le train. On les a retirés avec bien de la peine et on les a laissés là. Ils me sont arrivés seulement hier soir. Il y a moins de mal qu'on n'aurait pu le croire. La grande jument est hors de service, peut-être pour toujours; la

(1) Des citoyens essayaient parfois de crier : « Vive la paix! » Ils étaient aussitôt entourés, insultés, frappés même.

(2) Jules Claretie. *Histoire de la Révolution de 1870-71*, page 124.

jument alezan est assez blessée, mais je pense qu'elle s'en tirera promptement; les deux autres seront en état d'être montés sous peu de jours. Je vais tâcher de trouver ici un autre cheval.

Nous gardons la frontière avec des postes placés en différents points. Il est probable que nous ferons bientôt quelque mouvement en avant.

On n'est pas mal à Niederbronn; c'est une petite ville d'eaux très gentille. Il y avait beaucoup d'étrangers, naturellement tout est parti.

Les lettres du colonel de Tucé s'accordent avec le tableau général tracé par Zola :

« Les sept corps d'armée imprudemment dispersés le long de la frontière, (1) les effectifs partout incomplets, les quatre cent trente mille hommes se réduisant à deux cent trente mille au plus, les généraux se jalousant, bien décidés chacun à gagner son bâton de maréchal, sans porter aide au voisin, (2) la plus effroyable imprévoyance ; l'empereur malade incapable d'une résolution prompte. »

Quelques dépêches officielles montrent que ces reproches n'ont rien d'exagéré.

Intendant général à Guerre, Paris

Metz, le 2 juillet 1870.

Il n'y a à Metz ni sucre, ni café, ni riz, ni eau-de-vie, ni sel, peu de lard et de biscuit. Envoyez d'urgence au moins un million de rations sur Thionville.

---

(1) Le 5e corps s'étendait sur un front de 40 kilomètres, entre Sarreguemines et Niederbronn.

(2) Exception faite de l'engagement à Niederbronn, le 5e corps resta immobile, même le 6 août (bataille de Forbach et de Frœschwiller) et battit en retraite le 7, sans avoir combattu.

Général commandant 2e corps à Guerre, Paris

Saint-Avold, le 21 juillet 1870.

Le dépôt envoie énormes paquets de cartes inutiles pour le moment ; n'avons pas une carte de la frontière de France.

Général Michel à Guerre, Paris

Belfort, le 21 juillet 1870.

Suis arrivé à Belfort ; pas trouvé ma brigade ; pas trouvé général de division. Que dois-je faire ? Sais pas où sont mes régiments.

Intendant 3e corps à Guerre, Paris

Metz, le 24 juillet 1870.

Le 3e corps quitte Metz demain. Je n'ai ni infirmiers, ni ouvriers d'administration, ni caissons d'ambulance, ni fours de campagne, ni train.

Major général à Guerre, Paris

Metz, le 27 juillet 1870.

Les détachements qui rejoignent l'armée continuent à arriver sans cartouches et sans campement.

Les historiens monarchistes vous diront que c'est la faute des républicains.

Paul M. à son frère Fernand

7 août 1870.

La situation a bien changé depuis ma dernière lettre, et les théories humanitaires ne sont plus de saison. Les ridicules fanfaronnades des chauvins ont fait place à des préoccupations plus graves : les Allemands ont franchi la frontière ; il ne s'agit plus d'aller à Berlin, mais de défendre

notre pays envahi. Je n'ai pas attendu d'être appelé sous les drapeaux, je me suis immédiatement engagé dans le Génie auxiliaire. Nos bataillons sont formés par les ouvriers qui exécutent d'ordinaire les travaux de la Ville de Paris. Les architectes municipaux, MM. Davioud, Bruyerre, Delbrouck, Demimuid, sont nos officiers, Viollet-le-Duc est notre lieutenant-colonel. — On nous a de suite équipés tant bien que mal, on m'a mis sur l'épaule, non pas un léger chassepot, mais un lourd fusil à tabatière, une pelle, une pioche, et me voilà parti sac au dos. Les premiers jours, la besogne de simple sapeur m'a paru un peu rude, mais je m'y ferai promptement...

Madame Pape à madame Milliet (à la Colonie)

Paris, le 8 août 1870.

Chère dame et amie. — Il m'est impossible de m'éloigner de Paris dans les graves circonstances où nous sommes. A toute heure nous attendons des nouvelles avec anxiété. Qu'est devenu votre frère ? Je pense que vous allez revenir sans retard. Voilà M. Paul pris, et maintenant ce n'est plus pour aller à la frontière, c'est pour nos foyers qu'il faut combattre. A vous d'un cœur navré.

Marie Pape-Carpentier

Voici de l'infanterie de marine qui passe, venant de Brest pour occuper nos fortifications, à ce qu'il paraît.

Le 18 août 1870 madame Pape écrivait à une de ses amies du Mans :

Si les événements nous trahissaient, consentiriez-vous à me garder mes filles pendant le siège de Paris ? Un mot seulement. Si c'est non, je saurai que cela vous est impossible. Mon cœur est serré comme dans un étau... Nous allons devenir une ambulance ; les lits sont prêts. Nous aurons, après demain, vingt blessés, français et prussiens.

Peu m'importe. Les malheureux sont des hommes; les souverains seuls n'en sont pas.

L'amie était absente du Mans. Madame Pape se réfugia avec ses filles à Angers :

Notre maison,

écrit-elle,

impropre à servir d'ambulance, sert de refuge à d'anciennes élèves, à de pauvres gens chassés de la zone militaire, qui n'avaient plus que le pavé de la rue pour dormir... Quelles horreurs ! Et tout cela, parce qu'un homme et deux ou trois Allemands l'ont voulu ! Comment, à notre époque, on ne sent pas encore assez le prix de la vie, on est encore assez esclave de l'amour-propre et du préjugé, pour que de telles boucheries, désavouées par tous, soient consenties par tous.

3

M. de Tucé à sa sœur

Petite-Pierre, dimanche.
(Billet timbré de Nancy, 9 août 1870).

Tu connais sans doute la malheureuse issue de la bataille qui a eu lieu hier (1) et tu es inquiète de la part que j'y ai prise. Je n'y ai pas assisté; je suis seulement arrivé au commencement de la débâcle. C'est un bien triste spectacle.

Le 5e corps, dont je fais partie, est en retraite sur Saverne ou Phalsbourg, où nous serons probablement demain.

Adieu, ton frère et ami.

Mirecourt, 14 août.

Ma chère amie, as-tu reçu la lettre que je t'ai écrite le lendemain de la bataille de Reichshoffen ? On prétend qu'elles ont été détruites ; ce serait une infamie.

Nous n'avons pas souffert de l'ennemi, mais des longues

(1) Bataille de Frœschwiller-Reichshoffen, 6 août.

marches et des fatigues. Je ne sais pas trop où nous allons. Nous formons l'arrière-garde du 5e corps, qui va se reformer je ne sais où. (1)

Le moral et la santé ne laissent rien à désirer. Adieu, je vous embrasse tous.

Nous avons perdu tous nos bagages à Bitche, argent, linge, vêtements, etc... Il ne nous reste que ce que nous avons sur le corps.

BUZANCY

« Le 27 août 1870, le 5e corps français marcha sur Buzancy. Le 12e chasseurs à cheval, colonel de Tucé, forme l'extrême avant-garde et arrive devant ce village à sept heures et demie du matin... Accablés par le nombre, nos chasseurs sont forcés de se replier, malgré une résistance désespérée. Le lieutenant-colonel de La Porte a son cheval tué sous lui; il veut encore combattre, mais entouré par un gros de Saxons, il reçoit trois blessures et est fait prisonnier. Le capitaine d'Ollone et deux autres officiers sont blessés; le capitaine de Bournazel et le sous-lieutenant Sarrailh sont démontés et faits prisonniers.

« A ce moment le colonel de Tucé débouche au galop de Buzancy, à la tête du 5e escadron et attaque avec une vigueur irrésistible la cavalerie allemande : celle-ci est prise en flanc, culbutée, renversée.

« Le capitaine de Bournazel et le sous-lieutenant Sarrailh qui ont été faits prisonniers, sont dégagés et délivrés.

« Poursuivis pour la troisième fois, les cavaliers allemands se débandent, laissant le terrain jonché de leurs

(1) Cette reconcentration eut lieu à Châlons, d'où les 1er, 5e, 7e et 12e corps repartirent le 23 août dans la direction de Sedan.

morts et vont se reformer derrière le corps du général Goltz.

« Nos chasseurs arrêtent alors la poursuite et se comptent. Soixante-deux ont reçu des blessures; deux d'entre eux seulement ont été tués sur place.

« L'ennemi laisse sur le terrain 55 à 60 cadavres sans compter les blessés, ainsi qu'une douzaine de chevaux tout harnachés. » (1)

4

SEDAN (2)

1er septembre 1870.

La veille de la bataille, le maréchal de Mac-Mahon se rendait si peu compte de la situation, qu'il signa pour le lendemain cet ordre qui déconcerte : « Aujourd'hui, repos pour l'armée entière », puis quand les canons ennemis grondent sur les hauteurs de Bazeilles, il continue tranquillement son déjeuner, disant : « C'est notre propre artillerie. »

La fusillade commence avant le jour. Von der Thann incendie Bazeilles. Le prince de Saxe fait pleuvoir une grêle d'obus sur les régiments de Ducrot. Alors, le Prince Royal, sortant d'un défilé, fait avancer la troisième armée qui va donner la main à la seconde. 650 canons vont enserrer les troupes françaises dans un cercle infranchissable.

Mac-Mahon arrive au galop devant la Moncelle, mais, blessé par un éclat d'obus, il désigne Ducrot pour le remplacer comme général en chef.

---

(1) Ce récit a été reproduit pour un anniversaire par *le Petit Parisien* du 29 août 1890.

(2) Pour raconter ce grand désastre, je m'aide du très beau récit qu'en ont donné MM. P. et V. Margueritte.

Malheureusement Palikao a remis à Wimpffen une lettre de commandement. L'aveuglement de ce chef est tel qu'il dit à Lebrun : « Tu auras les honneurs de la journée. »

Cependant à Bazeilles tout le village flambe, méthodiquement incendié, brasier énorme où le féroce vainqueur égorge pêle-mêle, grille habitants et soldats. Il se répand une horrible odeur « d'oignons brûlés », comme disait Bismarck agréablement le soir.

De tous les coins de l'horizon, la mitraille converge sur l'étroit plateau, où l'armée de Châlons se débat, prise au piège. Un orage d'obus tournoie dans le ciel bleu.

L'empereur, comme un somnambule, erre dans cette tourmente et reste là longtemps, regardant sans voir. Pâle, sans mot dire; il rentre à Sedan où déjà se bousculent trente mille fuyards. Cependant, sur les hauteurs de la Marfée, comme d'une loge de théâtre, un groupe doré, immobile, contemplait cela : c'était, en avant d'un état-major de princes, le vieux Guillaume et ses conseillers Bismarck, Moltke, Roon qui, lorgnettes braquées, assistaient joyeux à la curée.

A Ducrot, qui lui demande de charger encore, le général de Galliffet répond : « Tant que vous voudrez, mon général, tant qu'il en restera un. » Et sur la pointe de la Marfée, Guillaume s'écrie, devant l'inutile et glorieuse chevauchée : « Oh les braves gens ! »

Tout est fini. Le drapeau blanc flotte sur Sedan. Napoléon III rend son épée qu'il envoie à Guillaume et le canon se tait. (1)

« Prussiens, Bavarois et Saxons se serrent la main,

---

(1) L'empereur envoya son aide de camp porteur de cette lettre mensongère : « N'ayant pu mourir à la tête de mes troupes, je dépose mon épée aux pieds de Votre Majesté. » Il télégraphiait au Ministère de la Guerre :

« L'armée est défaite et captive, moi-même je suis prisonnier. »

entonnent gravement des lieds. Ils n'avaient à pleurer que 460 officiers et 8.500 soldats. »

Le lendemain 2 septembre Wimpffen signait la capitulation. Nous perdions 124.000 hommes dont 21.000 pris dans la bataille et 3.000 désarmés en Belgique.

Le même jour, M. de Tucé écrivait à sa sœur :

Vendredi, 2, Aubenton (Aisne).

Je vous ai écrit de Fleigneux près de Sedan, c'était avant la bataille (lettre perdue).

C'est un grand désastre. L'armée se retire du côté de Paris. Je n'ai pas été blessé; le régiment a peu souffert. Nous sommes un peu dispersés et il m'est difficile de connaître nos pertes. Quant à moi, j'ai achevé de perdre ce qui me restait; mes trois chevaux sont dans Sedan, avec mon manteau et effets de rechange; il n'est pas probable que je les revoie jamais.

Dans une note demandée par le Ministre de la Guerre, M. de Tucé, avec sa modestie habituelle, ne songe qu'à raconter la belle conduite de ses chefs :

Je faisais partie du 5e corps. La division de cavalerie manœuvrant sous les ordres de M. le général Brahaut, ne se composait réellement que du 12e chasseurs et du 5e lanciers, avec les deux généraux de Bernis et de la Mortière.

Le mercredi 31 août, la division avait passé la nuit dans un hameau nommé Loubert, au-dessus de Mouzon; elle partit à 4 heures du matin et arriva bivouaquer à 5 heures du soir à Fleigneux, village situé au nord de Sedan. Le général de brigade fit placer des grand'gardes dans la direction du nord-ouest. On entendit le canon pendant une partie de la route et de la soirée.

Le lendemain, premier septembre, la division était prête à monter à cheval à 4 heures du matin. Les grand'gardes furent retirées et l'on monta à cheval à 7 heures.

... Vers 2 heures, la division était adossée à un bois. Le mouvement d'investissement des Prussiens semblait terminé, et les obus commençaient à tomber sur nous, lorsque M. le général de Bernis demanda des ordres à M. le général Brahaut qui prescrivit de passer dans le bois. Il resta de sa personne jusqu'à ce que le dernier homme fût passé, avertissant les cavaliers pour le passage d'un fossé qui était assez difficile. — Ce bois était un taillis épais qui se terminait par un ravin très escarpé.

Après ce passage, je ralliai le régiment. Ce fut alors que M. le général de la Mortière qui arrivait avec le 5e lanciers, me donna ordre de me joindre à lui et de marcher sous son commandement. M. Brahaut avait été fait prisonnier pendant la traversée du taillis.

La colonne se dirigea sur Mézières en empiétant pendant environ 4 kilomètres sur le territoire belge, et arriva de nuit à Renvetz. De là, elle prit la direction de Saint-Quentin, où elle s'embarqua sur le chemin de fer pour Versailles.

5

LE 4 SEPTEMBRE

Mon ami Léon C..., tout jeune garçon qui se préparait à entrer à l'École des Beaux-Arts, écrivait à madame Pape, sa mère adoptive, alors à Angers :

Que de changements depuis que nous nous sommes quittés ! Te serais-tu doutee que partant sous l'empire, tu reviendrais sous la République ? Cela s'est passé si vite et si bien que nous n'en revenons pas.

Le samedi soir, 3 septembre, des bruits de défaite circulaient : Mac-Mahon avait été complètement battu ; on en disait autant de Bazaine. D'autres racontaient que Mac-Mahon était tué, qu'il avait été trahi. La République seule pouvait nous sauver. Devant quelques petites manifestations, les agents de M. Piétri se mirent à charger et blessèrent plusieurs personnes ; j'étais là. Je rentrai, le

cœur gros, repassant dans ma tête tout ce que j'avais entendu dire. Il y avait eu trahison, cela était bien prouvé. Je n'ai pu dormir. Ma nuit s'est passée à faire des plans de campagne plus ou moins absurdes. J'employais surtout la cavalerie, je coupais des ailes droites, des ailes gauches, et finalement j'étais vainqueur.

Le lendemain, la nouvelle de la capitulation de Sedan était confirmée. La place de la Concorde était pleine de gens surexcités. Des gendarmes barraient le pont, ils tirent leurs sabres, puis, déconcertés, les remettent au fourreau. Aussitôt la foule se précipite et pénètre dans la salle de l'Assemblée. M. Delbrouck, avec sa fille, était au premier rang. Comme le peuple veut entrer dans les tribunes désertées, un garde s'y oppose : « J'ai l'ordre de ne laisser entrer personne. » — Et M. Delbrouck de lui répondre : « Les valets de l'empire n'ont plus d'ordres à donner sous la République. » On va jeter le garde en bas des escaliers, il pâlit et balbutie : « Entrez donc ! Moi j'ai servi vingt ans et je ne connais que ma consigne. » Les journaux ont dû t'apprendre la suite des événements.

Des députés de la droite faisaient mine de protester, l'un d'eux marmotait à demi-voix : « La déchéance, oui, mais la République, non. » On se jette sur lui, on le bouscule. « Oui, s'écrie M. Delbrouck, nous voulons la République, et malheur à ceux qui essayeraient de s'y opposer ! » — Le pauvre député, tout interloqué, reprit humblement : « Mais moi aussi je veux la République. » Là-dessus, il fut relâché. Tu vois de quel côté est le courage et de quel côté la platitude. 48 allait recommencer. (1)

Alors la foule se divise, les uns vont à l'Hôtel de Ville et proclament la République. On perce d'un coup de

---

(1) Déjà en 1848, le 15 mai, alors que la foule venait d'envahir la Chambre des Députés, et que des furieux cherchaient Armand Barbès pour l'écharper, Delbrouck s'était avancé : « Me voici », avait-il dit, profitant d'une vague ressemblance avec celui qu'on poursuivait. On le prend pour Barbès auquel il donne ainsi le temps de s'évader, on le frappe, il est fait prisonnier et se donne « la joie qu'il rêve sans cesse de souffrir pour autrui ». (Emile Trélat)

baïonnette un portrait de Napoléon III, on casse son buste en marbre; mais dans tout cela, pas un vol, pas une goutte de sang. Tous s'embrassent, se serrent les mains et oublient un instant le deuil de la France pour chanter *la Marseillaise*.

J'ai suivi le flot qui se rendait sous les fenêtres de Trochu. Celui-ci monte aussitôt à cheval et se dirige vers la Chambre, au milieu d'une foule compacte qui le presse. En route, il rencontre Jules Ferry qui lui annonce la proclamation de la République. Nous redescendons alors aux Tuileries; au pavillon de l'empereur, un gardien nous ouvre les portes; on enlève le drapeau laissé en place pour faire croire que l'impératrice était encore là, quoiqu'elle fût déjà partie depuis plusieurs heures. Les gardes nationaux font la haie, ainsi que les mobiles pour empêcher les maraudeurs de pénétrer dans les appartements. Partout, ordre parfait, partout on voit écrit : « Mort aux voleurs, vive la République! » (1)

Quelques sergents de ville ont été désarmés, rossés même, leurs tricornes foulés aux pieds ou jetés dans la Seine, leurs épées tordues; on en dépose quelques-unes aux pieds de la statue de Strasbourg.

Tous les soirs cette statue est illuminée, couronnée de lauriers, elle tient à la main un drapeau, les plis de sa robe sont couverts de fleurs. Hélas, les honneurs rendus à l'héroïque cité ne la délivreront pas.

Tout ce qui rappelle l'empire est brisé; on coupe la tête aux aigles de nos monuments, on efface les N et le mot *impérial* sur tous les théâtres. Les boutiquiers enlèvent leurs médailles et leurs titres de fournisseurs. Dimanche, dans les églises, on n'a pas chanté le *Domine salvum*.

---

(1) Les appartements de l'impératrice Eugénie livraient le secret des extravagances et des contradictions de son intelligence. Dans sa bibliothèque, les œuvres de Proudhon qu'elle ne comprenait certes point, coudoyaient les petits romans badins tirés de la bibliothèque de Marie-Antoinette ou des ouvrages mystiques. Des os de saints, des reliques s'étalaient sur les murailles, au-dessous des plafonds, où voltigeaient des amours, dans le goût de Boucher. (CLARETIE, page 254)

On dit que les Prussiens vont arriver dans Paris à marches forcées. Mais la France ne peut accepter une paix honteuse, elle ne traitera pas. Espérons encore. Paris n'est pas pris, et avec l'aide de notre chère République, nous triompherons.

Le gouvernement impérial ne fut pas renversé, il s'effondra. J'étais avec mon ami le sculpteur Alfred Lenoir devant la Chambre des Députés, au moment où la foule venait d'envahir la salle des séances. La droite s'enfuit sous les huées, et Gambetta proclama la République au milieu des acclamations enthousiastes : « Louis Napoléon Bonaparte et sa famille ont à jamais cessé de régner sur la France. »

Ministère, Sénat, tout disparut en un clin d'œil. Un soleil radieux illuminait la ville en fête, l'espérance emplissait tous les cœurs; nous suivîmes le flot du peuple jusque sur la place de l'Hôtel-de-Ville où la foule anxieuse s'entassait. Rochefort, le spirituel pamphlétaire, dont la *Lanterne* avait tant contribué à la chute de l'empire, était porté en triomphe. Bientôt nous fûmes témoins d'un bizarre spectacle : Du haut des fenêtres de l'Hôtel de Ville, on lançait une pluie de petits papiers portant la liste des membres du gouvernement provisoire. — Qui les avait nommés ? Personne n'en savait rien. Mais dans de pareils moments on passe par-dessus la légalité. La liste portait les noms des députés de Paris, auxquels on avait ajouté ceux de quelques fermes républicains; elle répondait aux vœux des Parisiens, et ceux-ci savaient bien qu'ils étaient d'accord avec la majorité des Français. (1)

(1) La foule demandait cependant qu'on ajoutât les noms de Louis Blanc, Victor Hugo, Delescluze, Ledru-Rollin.

guerre de France

Madame Pape à madame Milliet

Angers, 11 sept. 1870.

Que d'événements, chère dame et amie ! Que de joie et quel deuil ! Non, jamais notre pauvre France n'expia plus durement l'oubli d'elle-même. Gardons-la bien maintenant notre République ! Soyons toujours Français, mais devenons sérieux et modestes ! Quelle honte doivent éprouver aujourd'hui ces idiots qui soutenaient niaisement que nous partions pour la victoire. Ils disaient : la Prusse ; c'était l'Allemagne qu'il fallait dire.

Hier soir à 8 h. 1/2, il y avait 55 ans que je venais au monde, en pleine invasion. Trois jours après, les Prussiens partaient de la petite ville où je suis née. Puisse-t-il en être de même pour mon 55e jour de naissance.

Où êtes-vous, chère amie ? Où êtes-vous tous et que faites-vous ? M. Paul est-il appelé ? Oui, sans doute. Et votre frère ? Avez-vous de ses nouvelles ? Recevez, chère amie, l'assurance de notre bien sincère amitié.

6

Thiers adressa un rapport à nos ambassadeurs et son jugement sur le deuxième empire est resté celui de la postérité :

Le gouvernement qui vient de précipiter la France dans les abîmes d'une guerre décidée avec folie et conduite avec absurdité, a pour toujours terminé sa fatale existence et ne reste dans la nation française que comme un souvenir honteux et pénible... Il appartient maintenant aux puissances neutres de juger si une attention suffisante a été donnée à leur conseil. Nous les faisons juges entre les deux puissances belligérantes. Pour ma part, je les remercie de l'appui qu'elles m'ont accordé dans mes efforts pour rendre à mon pays les

bienfaits de la paix, de la paix qu'il a perdue, non par sa faute, mais par celle d'un gouvernement dont l'existence a été la seule erreur de la France.

Peu d'exemples dans l'histoire montrent aussi clairement combien la morale est distincte de la religion. Voici Bismarck et le roi de Prusse, hommes supérieurs par l'intelligence et l'instruction, sincèrement pieux, religieux jusqu'au mysticisme, et pourtant le sens moral semble leur avoir fait défaut. Lorsque Bismarck a osé dire : « La force prime le droit », ce n'était point un mot à effet, une bravade, c'était le fond même de son âme vile qu'il étalait avec le cynisme de l'inconscience. Il était d'ailleurs approuvé par son roi. Comme dit un proverbe oriental : « C'est par la tête que le poisson pourrit. » Ces imprévoyants ambitieux n'ont pas vu les conséquences que d'autres tireront bientôt de leur maxime, négation de toute civilisation et de tout ordre social. Ils ont abaissé pour longtemps le niveau des âmes, mais leur caste le paiera. Quand les classes dirigeantes enseignent de tels principes, elles oublient que la *plèbe* a pour elle le nombre et la force et qu'elle commence à s'en apercevoir. C'est au nom de cette belle doctrine qu'elle s'emparera des pouvoirs et des biens que détiennent injustement les privilégiés.

Voici quelques passages de la circulaire adressée dès le 6 septembre par Jules Favre à nos agents diplomatiques :

... Nous avons défendu énergiquement la politique de la paix. Nous y persévérons avec une conviction de plus en plus profonde... Notre cœur se brise au spectacle de ces massacres d'êtres humains dans lesquels

disparaît la fleur des deux nations, qu'avec un peu de bon sens et beaucoup de liberté on aurait préservées de ces effroyables catastrophes.

Nous avons hautement condamné la guerre, et, protestant de notre respect pour le droit des peuples, nous avons demandé qu'on laissât l'Allemagne maîtresse de ses destinées. Nous étions convaincus que les forces morales assureraient le maintien de la paix. Mais, comme sanction, nous réclamions une arme pour chaque citoyen, une organisation civique, des chefs élus ; alors nous demeurions inexpugnables sur notre sol.

Le gouvernement impérial, qui avait depuis longtemps séparé ses intérêts de ceux du pays, a repoussé cette politique. Nous la reprenons avec l'espoir qu'instruite par l'expérience, la France aura la sagesse de la pratiquer.

De son côté, le roi de Prusse a déclaré qu'il faisait la guerre, non à la France, mais à la dynastie impériale. La dynastie est à terre. La France libre se lève.

Le roi de Prusse veut-il continuer une lutte impie qui lui sera au moins aussi fatale qu'à nous? Veut-il donner au monde du dix-neuvième siècle ce cruel spectacle de deux nations qui s'entre-détruisent, et qui, oublieuses de l'humanité, de la raison, de la science, accumulent les ruines et les cadavres? Libre à lui : qu'il assume cette responsabilité devant le monde et devant l'histoire! Si c'est un défi, nous l'acceptons.

Nous ne céderons ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses. Une paix honteuse serait une guerre d'extermination à courte échéance. Nous ne traiterons que pour une paix durable.

Nous avons une armée résolue, des forts bien pourvus, une enceinte bien établie, mais surtout les poitrines de trois cent mille combattants décidés à tenir jusqu'au dernier.

Après les forts, les remparts, après les remparts, les barricades. Paris peut tenir trois mois et vaincre ; s'il succombait, la France, debout à son appel, le vengerait : elle continuerait la lutte et l'agresseur y périrait.

Les sentiments exprimés par Jules Favre étaient ceux des habitants de Paris. Ses illusions étaient les nôtres.

Les socialistes lancèrent alors cet appel au peuple allemand : (1)

Tu ne fais la guerre qu'à l'empereur, et point à la nation française, a dit et répété ton gouvernement.

L'homme qui a déchaîné cette lutte fratricide, qui n'a pas su mourir et que tu tiens entre tes mains, n'existe plus pour nous.

La France républicaine t'invite, au nom de la justice, à retirer tes armées. Repasse le Rhin.

Sur les deux rives du fleuve disputé, Allemagne et France, tendons-nous la main. Oublions les crimes militaires que les despotes nous ont fait commettre les uns contre les autres.

Proclamons la Liberté, l'Égalité, la Fraternité des peuples.

---

(1) Au nom des sociétés ouvrières et des sections françaises de l'Association internationale des travailleurs : Ch. Beslay, Briosne, Bachruch, Camélinat, Chassin, Chemalé, Dupas, Hervé, Landeck, Leverdays, Longuet, Marchand, Perrachon, Tolain, Vaillant.

Par notre alliance fondons les États-Unis d'Europe. Vive la République universelle!

Laissons les hommes pratiques sourire de notre naïveté. Nous supposions, il est vrai, chez nos ennemis un respect de la justice qui dépassait leur mentalité de sauvages. Cette erreur, nous l'avons payée de nos milliards et de notre sang. La circulaire de Jules Favre et l'appel des socialistes n'en manifestent pas moins notre supériorité morale. Devant la postérité, au milieu de nos ruines, cet honneur nous reste : le droit était de notre côté. La sympathie des gens de cœur est aussi une force avec laquelle il faudra compter, et les lâches bombardeurs de Paris apprendront peut-être un jour que le mépris public est un lourd fardeau.

7

M. de Tucé à sa sœur

Clermont-Ferrand, 17 sept. 70.

Ma chère amie, je ne sais si ma lettre te parviendra, car on dit que les chemins de fer de Lyon et d'Orléans sont coupés. — Ici nous nous refaisons. Je pense qu'il nous faudra encore une dizaine de jours pour être tout à fait en état. (1)

---

(1) Note de M. de Tucé : « Arrivé le 10 à Clermont-Ferrand, le régiment en repartit le 28 pour Rouen, où il eut pour mission de former les avant-postes dans la vallée de l'Andelle et la forêt de Lyons. Ce fut pendant que je commandais ce service que, le 29 octobre, je fus nommé Général de brigade commandant provisoirement la division de Rouen. J'y restai jusqu'au 18 novembre, où je fus envoyé à l'armée de la Loire pour prendre le commandement de la première brigade de Cavalerie légère. Je pris part à toutes les opérations de l'armée de la Loire, jusqu'au licenciement qui eut lieu le 13 mars. »

Il est triste de voir les énormes ressources de notre pays si mal employées : c'est un nombre immense d'hommes que l'on met sur pied ; quant à nous, nous en avons beaucoup plus que nous ne pourrons en utiliser. On en dirige une partie sur différents dépôts du voisinage, où ils recevront une instruction plus rapide ; mais tout cela ne fera pas des soldats et n'aura guère de consistance. Il faut des cadres plus solides et l'habitude de la discipline. Si l'on eût levé tout ce monde dès que l'on a voulu faire la guerre, nous n'en serions pas réduits où nous en sommes.

Je n'ai de nouvelles ni de mes bagages, ni de mes chevaux. Je n'en espère pas et en ai fait le sacrifice, ainsi que de mon argent. C'est un peu raide, mais qu'y faire ?

Je m'ennuie pas mal à Clermont. Donne-moi des nouvelles de Paul. Il est probable qu'on ne les éloignera plus de Paris. — Je ne crois pas que les Prussiens attaquent directement Paris ; ils se borneront à couper ses communications et à le bloquer à une distance d'une dizaine de lieues. Ils laisseront faire les Parisiens, comptant bien qu'un parti les appellera pour mettre l'ordre. (1)

Adieu, tout cela est très triste.

Vinoy, par une retraite habilement conduite, parvint à ramener dans Paris dix mille hommes échappés à Sedan. Ducrot, fait prisonnier, trouva moyen de s'évader.

Après son éclatant triomphe, un ennemi généreux et habile aurait loyalement tendu la main au vaincu et proposé une paix honorable. Mais la campagne de France, longuement et savamment préparée, fut pour l'Allemagne une œuvre de jalousie, de cupidité et de haine.

---

(1) Comme la plupart des militaires de profession, M. de Tucé n'avait confiance que dans une armée régulière.

II

1870

L'INVESTISSEMENT

ABANDON DES POSITIONS EXTÉRIEURES. — LA DÉFENSE. — LE GÉNIE AUXILIAIRE. — VIOLLET-LE-DUC, DELBROUCK. — CHATILLON. — LE BOURGET. — LE 31 OCTOBRE.

II

1870

L'INVESTISSEMENT

Abandon des positions extérieures. — La défense. — Le Génie auxiliaire. — Viollet-le-Duc, Delbrouck. — Châtillon. — Le Bourget. — Le 31 Octobre.

1

Dans un remarquable mémoire, (1) Viollet-le-Duc a raconté ce qui fut fait pour la défense de Paris, et, sans récriminer jamais, il a cru néanmoins devoir dire ce qu'on aurait pu faire. Il faut nous souvenir de nos fautes, « les signaler avec la rigueur du chirurgien qui porte le fer dans la plaie gangrenée, connaître les causes qui ont fait commettre ces fautes, afin de les supprimer à jamais s'il est possible ».

Dès les premiers jours de septembre, les habitants des environs de Paris se réfugièrent précipitamment dans la ville. Véhicules de toute sorte attelés ou traînés

---

(1) *Mémoire sur la Défense de Paris.* — A. Morel, éditeur, 1871. Je compléterai le Journal du Siège par quelques renseignements empruntés au livre de l'amiral La Roncière le Noury, *la Marine au Siège de Paris,* Plon, éditeur, 1872.

à bras, charrettes pleines de sacs de blé, de légumes, de meubles, de femmes, d'enfants, de malades, se trouvèrent arrêtés aux barrières par des troupeaux de porcs, de vaches et de moutons. L'encombrement était indescriptible et lamentable. L'hospitalité fut généreusement offerte à ces malheureux fugitifs.

On regrette que, dans leur précipitation excessive, ils aient brûlé avant de partir des approvisionnements qui auraient pu prolonger la résistance de Paris assiégé.

Lorsque l'on a un but précis et la ferme volonté de l'atteindre, on ne se laisse pas arrêter par les obstacles, fussent-ils très grands. Les Prussiens ayant résolu de prendre Paris, n'hésitèrent pas à faire venir de lourdes pièces de marine. Si Trochu avait voulu empêcher l'investissement, il le pouvait.

L'axiome bien connu : « Toute ville investie et assiégée est prise si elle n'est pas secourue », était-il applicable à Paris? Oui, certainement, si les défenseurs se renfermaient dans son enceinte et dans ses forts; non, peut-être, s'ils ne s'y fussent pas renfermés. (1)

Le plus vulgaire bon sens indiquait que les Allemands allaient chercher à rétrécir le cercle d'investissement; les Français devaient faire tous leurs efforts pour l'élargir.

Mais le Gouverneur de Paris ne voyait que les difficultés de la situation :

« La place est mal armée, elle manque d'approvisionnements, de poudre, de munitions, de projec-

(1) Viollet-le-Duc.

tiles... (1) Quelques ouvrages extérieurs ont bien été entrepris aux environs de la ville, mais j'ai eu tant à faire *au point de vue politique* et militaire, que je n'ai pu m'occuper de ces travaux. La plupart de ces ouvrages ont été négligés, quelques-uns même abandonnés. »

L'armée était pourtant assez nombreuse pour occuper Le Raincy, Avron, Villiers, Montmesly, Choisy, Le Moulin Saquet, Les Hautes-Bruyères, Sceaux, Fontenay-aux-Roses, Clamart, Le Plessis-Picquet, Velizy, Meudon, Sèvres, Garches, etc... Jamais l'armée allemande n'aurait pu investir complètement la place ainsi élargie.

Trochu semble avoir ignoré l'importance stratégique de ces positions. Plus énergique et plus intelligent, le général Ducrot vit bien qu'il fallait à tout prix trouver moyen de s'y maintenir.

Le 15 septembre, cinquante uhlans sont signalés à Claye, d'autres vers les bois de Bondy, du Raincy et d'Avron.

Arrivés devant Paris, les Allemands n'eurent pas un instant d'hésitation. La place que devait occuper chaque troupe était marquée d'avance. Les positions les plus favorables avaient été choisies; on profitait d'un pli du terrain, de carrières abandonnées formant une défense naturelle et permettant de protéger chaque batterie avec un petit nombre d'hommes. Des rideaux d'arbres ou des murs de clôture rendaient les épaulements invisibles à nos forts.

De notre côté, Ducrot le reconnaît, (2) la plupart des

---

(1) Tout cela n'était pas exact; Clément Duvernois avait déjà fait entrer 72.000 tonnes de farine, 68.000 têtes de bétail, etc...

(2) *La Défense de Paris* (Dentu 1875).

ouvrages entrepris étaient assez avancés au moment de l'arrivée des Prussiens, pour qu'il fût possible de les mettre promptement en état de défense.

Les forts d'Issy, de Vanves, de Montrouge et de Bicêtre sont, il est vrai, beaucoup trop rapprochés de l'enceinte, et la redoute de Châtillon, n'étant pas reliée aux forts, pouvait être tournée. Elle fut abandonnée dès la première démonstration offensive et ce fut une faute grave.

Le 18 septembre, Trochu écrivait à Ducrot :

Si nous nous entêtons à garder la position que vous tenez, je devrai penser à assurer votre droite, et j'aurai l'obligation de faire passer le reste du 13e corps à Meudon et Montretout. Nous aurions alors près de 60.000 hommes en ligne, et tous nos œufs seraient, comme on dit, dans le même panier.

Trochu ignorait-il qu'il pouvait déjà disposer de plus de 300.000 hommes? Il a vu ce qu'il fallait faire, mais il ne l'a pas fait. (1)

La lettre continue :

Il ne me paraît pas que nous puissions prétendre à tenir indéfiniment *dans une position contre laquelle l'ennemi pourrait conduire,* après sa concentration à Versailles, *des masses considérables.*

Cette lettre est caractéristique. Le Gouverneur, au lieu de défendre jusqu'au dernier moment ces positions importantes, les abandonne, sous prétexte qu'il ne pourra pas les garder *indéfiniment.*

---

(1) Voir plus loin page 47, note 4.

Le même jour, à midi, nos derniers fils télégraphiques étaient coupés. « Plus de communications, plus de lettres, plus de dépêches, plus de nouvelles. La grande ville était investie. »

Le 19 septembre, au moment où le 17e régiment s'avançait contre la Garenne de Villacoublay, de jeunes zouaves, engagés volontaires qui voyaient le feu pour la première fois, furent pris de panique. Le général Ducrot arrive au galop, se jette au milieu des fuyards, les interpelle, les menace; les officiers de son état-major courent après ces hommes entassés comme un troupeau de moutons... On leur barre la route, on les ramène... mais à la vue de nouveaux obus, dont un blesse cinq d'entre eux, ils s'enfuient affolés à travers bois. La plupart rentrent à Paris, criant qu'on les a trahis.

Je les ai vus rentrer, essayant de faire bonne contenance, au milieu d'une foule indignée qui les insultait.

Ce malheureux combat de Châtillon eut des conséquences désastreuses; la principale fut de confirmer Trochu dans sa défiance à l'égard de nos jeunes soldats. Il se trompait. Peu de jours suffirent à les aguerrir; on verra bientôt ces mêmes zouaves se comporter vaillamment à la Malmaison et à Villiers.

Trochu n'a pas su deviner le plan très rationnel des Allemands. Il avait tout disposé pour une succession de combats contre un ennemi qui aurait forcé le rempart et chercherait à pénétrer dans la ville. La surface entière de Paris avait été divisée en neuf secteurs triangulaires, dont les sommets se réunissaient à la place Vendôme, leurs bases aboutissant à l'enceinte, et chacun d'eux formant un champ de

bataille *particulier*. Or, toutes ces dispositions inutiles devinrent nuisibles.

Le 20 septembre, le général Trochu ordonna à toutes les troupes de se retirer à l'intérieur de Paris.

De cette première faute, énorme, dérivent tous nos désastres. « Il fallait disputer pied à pied les positions qui défendent Paris à une distance de deux mille à quatre mille mètres, il fallait les fortifier par une suite de batteries et de redoutes s'appuyant réciproquement et reliées par des tranchées ; il fallait agir vite et d'après un plan d'ensemble. » (1)

2

Le 18 septembre, Jules Favre demanda à Bismarck une entrevue, dans l'espoir d'obtenir une transaction honorable qui eût mis fin à la guerre. Son rôle fut très beau en cette occasion et lui vaudra dans l'histoire l'estime de ceux qui ne sont pas les adorateurs aveugles du succès. Louis Veuillot, le virulent pamphlétaire catholique, conservait assez le sentiment de la justice pour accorder, cette fois, son approbation à un adversaire politique. Il écrivait après l'entrevue de Ferrières :

« Dans la conception de la démarche, dans la vaillante résolution de l'accomplir sans la soumettre aux incertitudes du Conseil, dans la manière de la raconter, dans l'art de l'exploiter contre l'ennemi, il y a de l'honnête homme, de l'homme de cœur, de l'homme de talent et de l'homme d'État... Une action si droite et si

(1) Viollet-le-Duc.

vigoureuse, une parole si simple, un art si loyal de mettre en évidence la majesté du vrai, un attendrissement si communicatif, pouvait-on attendre tant d'un tel vieux politique révolutionnaire, académicien et avocat?... Le roi de Prusse ne pouvait en rien nous favoriser autant que par l'étalage de sa brutalité. Il nous avait vaincus, c'était le sort des armes; il a voulu se donner le plaisir de nous souffleter. Qu'il en écrive à sa reine tout ce qu'il voudra, il ne nous fera jamais croire que Dieu l'avait chargé de cette besogne, et le soufflet lui sera rendu. » (1)

Le 22 septembre, l'ennemi occupe Villejuif. A sept heures du soir, la division Maud'huy sort de Paris pour *reprendre* les Hautes-Bruyères. Une autre colonne occupe le Moulin-Saquet sans coup férir. (2) On commençait à reconnaître l'importance des positions que Trochu avait si malencontreusement abandonnées.

Au début du siège, le cordon d'investissement s'étendant sur une ligne de plus de vingt lieues, était très mince, (3) et Paris avait trois armées. (4)

Il fallait profiter de cette supériorité du nombre. L'artillerie de campagne des Allemands était insuffisante pour attaquer nos forts. On n'aurait pas dû permettre aux assiégeants d'installer tranquillement

---

(1) L. Veuillot. *Paris pendant les deux sièges.* L. Vives, éditeur.

(2) La Roncière.

(3) Il était formé de 122.660 fantassins. 24.325 cavaliers et 622 canons. C'est seulement vers la fin d'octobre que l'armée allemande compta environ 250.000 hommes.

(4) Ducrot avec 165.000 hommes; Vinoy avec le 13e corps d'armée et 115.000 mobiles; Clément Thomas avec 130.000 gardes nationaux (ce nombre fut bientôt porté à 300.000). Enfin comme réserve l'amiral la Roncière le Noury avec l'infanterie de marine et 14.000 marins d'élite.

leurs pièces de gros calibre sur les hauteurs d'où ils allaient bientôt nous bombarder.

Cependant Trochu ne cessait de répéter que la défense de Paris n'était qu'une « héroïque folie ». Persuadé que nous ne résisterions pas quinze jours, il resta inactif. Son devoir eût été de remettre le commandement aux mains d'un chef plus résolu. L'un des premiers Flourens le comprit, il ne suffisait pas de stimuler ce chef découragé, il fallait le remplacer.

Une autre faute, incroyable chez des Français, contribua grandement à l'insuccès de toutes nos tentatives, aussi bien à Paris qu'à l'armée de la Loire, c'est la *lenteur*.

Quelques-uns des généraux étaient peut-être affaiblis par l'âge. (1) « Tout arrivait toujours trop tard, ordres, mesures, déterminations, mouvements. » L'armée perdit confiance dans des chefs évidemment incapables. Elle ne marchait plus qu'avec « la certitude de ne pas réussir ». (2)

La garde nationale manquait, il est vrai, de discipline, elle était insuffisamment exercée, mais elle ne demandait qu'à marcher à l'ennemi. Le grand tort de Trochu fut de dédaigner ces troupes improvisées, dont un chef plus hardi aurait su se servir utilement.

Il le reconnaît pourtant, le zèle était extrême. « Partout, le jour, la nuit, on faisait l'exercice. » Plus de 50.000 hommes montaient la garde sur les remparts,

---

(1) « On a fourré à notre tête tous les podagres de l'annuaire. Ils ont accepté la responsabilité en s'arrachant les cheveux de terreur, et ont péri par leur propre impuissance beaucoup plus que par l'habileté de leurs adversaires. » Rossel, *Papiers posthumes*, page 71.

(2) Viollet-le-Duc.

laissant aux généraux la libre disposition des troupes de l'armée active, postée en dehors de l'enceinte.

Ce fut pour répondre aux vœux unanimement exprimés par la garde nationale que l'on organisa des compagnies de guerre (266 bataillons).

La légion du Génie auxiliaire, dans laquelle je m'étais engagé, était composée d'ouvriers intelligents et courageux, depuis longtemps embrigadés pour les travaux ordinaires de la Ville de Paris : maçons, serruriers, charpentiers, menuisiers, couvreurs, etc... Cette troupe d'élite était fortement encadrée par des architectes de grand talent et de haute valeur morale, ayant sous leurs ordres des jeunes gens pleins d'ardeur, sortis pour la plupart de l'École des Beaux-Arts.

Au lieu de nous faire monter la garde dans des casernes, n'aurait-on pas dû, dès le premier jour, nous faire travailler en dehors de Paris? Nous frémissions d'impatience dans l'inaction où Trochu nous laissait systématiquement, et je fus simplement l'interprète de mes camarades, lorsque je rédigeai une pétition demandant qu'on nous envoyât aux avant-postes. Cette pétition fut signée par les officiers et sous-officiers du Génie, mais ce fut seulement dans les derniers jours de novembre que l'on consentit enfin à faire droit à notre demande.

La légion du Génie travailla à la défense de Paris sous les ordres de Viollet-le-Duc, lieutenant-colonel. (1) Ce savant architecte, historien de génie, dont le « Dictionnaire » reste le plus beau monument élevé à l'art gothique, fut un très remarquable chef militaire. Tou-

(1) Alphand, notre colonel, ne s'occupait guère que de l'administration.

jours le premier au danger, doué d'une grande sûreté de coup d'œil, il donnait les ordres nécessaires avec promptitude et précision. Nous l'aimions beaucoup, parce que nous sentions en lui une haute intelligence mise au service d'un ardent amour pour notre pays.

J'aurai plus d'une fois l'occasion de citer son « Mémoire sur la défense de Paris ». Immédiatement après la guerre, il a relevé avec soin notre humble travail de fourmis, et aussi les travaux de nos adversaires.

Je ne trouve à ce livre qu'un défaut : l'excessive modestie de l'auteur. Systématiquement, il ne donne aucun nom ; il ne parle jamais de lui, et ne laisse pas même soupçonner la part importante et parfois glorieuse qu'il a prise aux opérations militaires.

Les Allemands se gardaient bien d'attaquer, mais ils bloquaient Paris de plus en plus étroitement, dans l'espoir de le réduire par la famine. Le fameux plan de Trochu consistait à les laisser faire.

Avec les arbres abattus au Bois de Boulogne, nos architectes construisirent d'abord, au Point du Jour, des casemates, des abris blindés, où les soldats devaient trouver un refuge contre le bombardement. Ces baraquements pittoresques ne répondaient qu'imparfaitement à leur but. Il eût fallu les enfoncer dans le sol et les couvrir de masses énormes de terre, dans lesquelles les obus auraient pu éclater sans faire de grands ravages. Aucun chef ne semble s'être douté alors de la puissance des engins employés par l'artillerie moderne.

A côté de nous travaillaient des agents de police et des sergents de ville ; ce voisinage amenait des disputes et des rixes continuelles. Presque exclusivement recrutés en Corse, les policiers de l'empire étaient détestés de

la population parisienne qu'ils avaient tant de fois maltraitée avec brutalité. Nos officiers essayaient vainement de calmer les colères. Seul, le capitaine Delbrouck parvenait à se faire entendre. Ses opinions avancées, le soin extrême qu'il prenait des hommes placés sous ses ordres, sa bonté, sa justice, son courage, en avaient fait l'idole des soldats. Un jour, je le vis s'avancer au plus fort d'une bagarre; il parvint à réunir en cercle les hommes de sa compagnie, et, avant de prendre la parole, écouta leurs griefs exposés avec fureur : « Vous avez raison, dit-il, de détester ces policiers de l'empire », et il les traita très durement, se conciliant ainsi les esprits; puis, par un magnifique mouvement d'éloquence, montrant à l'horizon, sur les hauteurs voisines, l'ennemi construisant ces batteries qui allaient réduire en poudre nos maisons, massacrer nos femmes et nos enfants : « Voilà ce qu'il faut voir, oubliez tout le reste. » Sa voix, faible pourtant, avait un tel accent de conviction, une telle force de sympathie, que la colère tomba comme par enchantement. Merveilleux effet de l'éloquence! L'orateur avait amené ceux qui l'écoutaient à penser comme lui.

3

La Commission des barricades encombra de la façon la plus fâcheuse les voies par lesquelles nos troupes devaient passer : « Opposer des barricades à un ennemi qui vous envoie des obus de 18 centimètres à la distance de 7.500 mètres, cela serait risible, si dans cette lugubre histoire, il y avait place pour un sourire. » (1)

(1) Viollet-le-Duc.

Pendant toute la durée du siège, les matelots furent employés avec nous aux travaux du Génie; nous avons pu apprécier leur discipline et leur courage. Six de nos forts, Romainville, Noisy, Rosny, Ivry, Bicêtre, Montrouge et les deux batteries de Saint-Ouen et de Montmartre furent, dès le principe, exclusivement confiés à la marine. (1)

Construites depuis longtemps, nos fortifications ne pouvaient résister à la puissance des nouveaux canons. Pour les renforcer, on y plaça des sacs à terre sur une épaisseur de trois mètres. Cent mille grands sacs avaient été achetés en Angleterre, avant l'investissement. Quatre wagons blindés, portant chacun deux canons, étaient armés par des marins.

Une flottille, primitivement destinée à opérer sur le Rhin, fut expédiée à Paris, dès que le contre-amiral Exelmans se trouva bloqué dans Strasbourg.

7 octobre. — A onze heures et demie du matin, Gambetta, accompagné de Spuller, quitte Paris par le ballon l'*Armand Barbès*. Il arrive à Tours le surlendemain.

9 octobre. — Le vice-amiral La Roncière félicite les troupes qui ont exécuté la veille une opération sur Bondy. Il exprime sa confiance dans le succès des entreprises destinées à *élargir le cercle de notre action.*

La ligne des forts de l'Est est aujourd'hui reliée par des chemins couverts jusqu'au delà du fort de Nogent. « M. Viollet-le-Duc, à la tête d'ouvriers auxiliaires du Génie, a concouru très efficacement à ces travaux. »

---

(1) On avait fait venir des ports 183 canons de 0 m. 16 et 23 de 0 m. 19 dont les portées vont jusqu'à 6.500 et 7.000 mètres.

11 octobre. — Chaque jour, l'ennemi renouvelle ses tentatives d'espionnage. Aujourd'hui, à Auteuil, un poste de pompiers a arrêté pendant la nuit un homme déguisé en vieille mendiante. Cet homme s'est empoisonné en arrivant au poste du quartier général. Le docteur Tardieu constate l'empoisonnement.

13 octobre. — Bagneux est pris par nos mobiles qui s'y établissent solidement. « Vers onze heures, la lutte était partout à notre avantage, quand l'ordre de cesser le combat fut apporté. » (1)

Le Gouverneur, dans un ordre du jour, félicita les troupes qui toutes s'étaient comportées avec le plus grand entrain.

Pourquoi les positions conquises furent-elles abandonnées? Bien mieux que les Allemands nous pouvions envoyer constamment de nouveaux renforts à nos soldats épuisés.

Le 16 octobre, Trochu affirmait que l'enceinte de Paris était devenue inabordable; il rendait hommage à l'ardeur des citoyens qui réclamaient le combat, mais il ajoutait avec un regrettable orgueil : « M'inspirant des devoirs et des *responsabilités* que personne ne partage avec moi, je suivrai jusqu'au bout le plan que je me suis tracé, sans le révéler. »

Ce fut seulement pour donner une apparente satisfaction à l'opinion publique qu'une sortie sans but fut tentée le 21 octobre. L'élan de nos soldats fut tel qu'il y eut un instant de panique à Versailles. Guillaume

---

(1) Ducrot, page 339.

l'avoue dans une dépêche à la reine Augusta. Pourquoi nos troupes ne furent-elles pas soutenues ? Pourquoi reçûmes-nous l'ordre de battre en retraite ?

4

PREMIÈRE AFFAIRE DU BOURGET

Nous avions réussi à reprendre le Bourget, position dont les Allemands comprenaient bien l'importance, puisqu'ils firent de grands efforts pour s'en emparer. Nos mobiles étaient épuisés de fatigue et de faim ; Trochu les abandonnait ; découragés, ils se retirèrent, et deux pièces de canon qui allaient tomber entre les mains de l'ennemi, furent emmenées sans ordres. Cependant, malgré tout, une troupe d'environ 1.600 hommes résista héroïquement.

Pendant la nuit, le génie commença à relier le Bourget à Drancy par une tranchée-abri.

« Pourquoi, écrit Viollet-le-Duc, ayant réussi à s'emparer du Bourget, n'essaya-t-on pas de s'y maintenir et d'attaquer le Raincy ? Énigmes que tout cela. Le 30, nous étions chassés du Bourget dès le matin, abandonnant à l'ennemi de l'artillerie et des prisonniers. »

Un récit inexact fut envoyé par Trochu au *Journal officiel :*

Le village du Bourget ne faisait pas partie de notre système général de défense ; son occupation était d'une importance très secondaire... Le pénible accident

survenu par le fait d'une troupe qui, après avoir surpris l'ennemi, a manqué absolument de vigilance et s'est laissé surprendre à son tour, a vivement affecté l'opinion.

En effet, l'opinion fut profondément irritée; et voici ce qu'elle répondait : « Ou le Bourget est un point stratégique important, et l'ayant pris, il fallait s'efforcer de le conserver; ou cette position était sans valeur, et on ne devait pas sacrifier nos soldats pour s'en emparer. »

5

ÉMEUTE DU 31 OCTOBRE

Dès le 5 octobre, le major Flourens, à la tête de dix bataillons de Belleville, avait demandé au Gouvernement : 1° De faire exécuter des sorties à la garde nationale; 2° D'armer ses bataillons de chassepots; 3° De changer le personnel réactionnaire dans les administrations publiques; 4° De procéder aux élections municipales.

Ces demandes étaient légitimes, et le Gouvernement de la Défense Nationale, issu lui-même d'une révolution, ne pouvait pas s'étonner de cette façon révolutionnaire d'apporter une pétition. Paris bloqué voulait élire légalement ses chefs. Il avait le droit d'espérer qu'il en trouverait de plus énergiques et de plus dévoués à la République.

8 octobre. — Quatre mille gardes nationaux en armes

descendent de nouveau de Charonne, Belleville, Ménilmontant et envahissent la place de l'Hôtel-de-Ville.

Nous ne pouvions oublier que les membres du Gouvernement de la Défense Nationale avaient tous prêté autrefois serment à l'empire, et l'irrégularité de leur élection nuisait à leur autorité. Le 8 octobre, le comité central des vingt arrondissements de Paris réclamait par une affiche la nomination *légale* d'une Commune. Cette demande ayant été refusée, une manifestation pacifique eut lieu sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Tout se borna à quelques cris de : Vive la Commune ! Trochu et Tamisier passèrent en revue les bataillons de la garde nationale. De son côté, Jules Favre, par un discours habile, parvint à calmer les esprits.

Tous, dit-il, *nous eussions été heureux de donner aux pouvoirs municipaux le fondement régulier d'une libre élection. Mais tous aussi nous avons compris que, lorsque les Prussiens menacent la cité, ses habitants ne peuvent être qu'aux remparts... Au moment où je vous parle, entendez-vous l'appel suprême qui m'interrompt? C'est la voix du canon qui tonne et qui nous dit à tous où est le devoir.*

Les membres du Gouvernement furent protégés cette fois par les mobiles bretons et par quelques bataillons de la garde nationale.

Le 28 octobre, dans une grande réunion publique, Ledru-Rollin s'écriait :

« C'est la grande Commune qui a sauvé de l'étranger le sol sacré de la Patrie... Lyon l'a déjà instituée...

Resterez-vous en arrière de Lyon, vous, Parisiens, qui avez toujours marché à la tête de la Révolution ? »

La veille, Félix Pyat écrivait dans le *Combat :*

« Fait vrai, sûr et certain, que le Gouvernement de la Défense Nationale retient par devers lui comme un secret d'État, et que nous dénonçons à l'indignation de la France comme un crime de haute trahison :

« Le maréchal Bazaine a envoyé un colonel au camp du roi de Prusse pour traiter de la reddition de Metz et de la paix, au nom de S. M. l'empereur Napoléon III. »

Flourens informé par Rochefort n'avait pas cru devoir cacher la vérité, il espérait que Paris comprendrait enfin l'insuffisance de ces chefs dont la temporisation nous perdait.

On crut d'abord à une calomnie, et des numéros du *Combat* furent brûlés publiquement. Le *Journal officiel* vantait « notre glorieux Bazaine » et démentait la douloureuse nouvelle. (1) Le 30 octobre, Thiers arrivé à Paris la confirmait : « Bazaine et son armée sont prisonniers de guerre. »

Aussi découragé que Trochu, Thiers songeait déjà à se rendre. Il assurait que la forme républicaine était peu sympathique aux monarchies d'Europe, et, sous le nom d'armistice, proposait une capitulation. N'était-il pas insensé de demander à Bismarck une trêve de quinze jours avec ravitaillement ?

---

(1) C'était presque se rendre solidaire du traître. D'Aurelle s'indignera aussi, lorsque Gambetta osera dire aux soldats qu'un chef les avait trahis. Il y a toujours des gens qui ont peur de la vérité.

Au Conseil, lorsque Thiers parla de se rendre :

« Nous n'en avons pas le droit, répondit Ducrot ; nous avons des vivres, des armes, des munitions ; nous devons défendre Paris aussi longtemps que possible, pour permettre au pays de former des armées nouvelles. Une grande nation se relève toujours de ses ruines matérielles, elle ne se relève jamais de ses ruines morales. Nos enfants bénéficieront de l'honneur que nous aurons sauvé. »

Ainsi Paris apprenait à la fois la reprise du Bourget par les Allemands, la reddition de Metz et les négociations prématurées de Thiers.

Une colère indescriptible s'empara de la population tout entière. Par une généralisation excessive, mais bien excusable, la trahison de Bazaine éclaboussait de sa honte les chefs incapables auxquels nous avions imprudemment confié la défense de la patrie.

Trochu restait inactif, en prières, attendant un miraculeux secours d'en haut. (1) Ce théoricien mystique possédait, il est vrai, une des vertus chrétiennes : la Prudence ; à coup sûr, il n'avait ni l'Espérance ni la Foi. Ses indécisions et ses lenteurs doivent être comptées au nombre des causes principales de nos défaites. Le peuple frémissant s'écria : Le Gouvernement a fait preuve d'incapacité, il faut le remplacer d'urgence.

Trochu lui-même venait d'écrire dans une proclamation : « Quand un général a compromis son commande-

(1) « Soyez tranquilles, disait-il, ma femme fait une neuvaine à Sainte-Geneviève. » Ses collègues l'empêchèrent de publier une proclamation ridicule. (Voir Armand Dayot, *l'Invasion*, page 358)

ment, on le lui enlève. Quand un gouvernement a mis en péril par ses fautes le salut de la Patrie, on le destitue. »

Des hommes modérés, tels que le maire du 6e arrondissement, se firent l'écho de l'indignation générale en affichant cette proclamation :

Peuple français !

Pendant que Châteaudun se fait écraser, Bazaine capitule ! Cette dernière honte doit ouvrir nos yeux. Nous sommons le Gouvernement de la Défense Nationale : 1° De déclarer hors la loi Bonaparte et les hommes qui soutiennent son système; 2° De destituer et d'emprisonner les généraux qui, par incapacité ou trahison, ont causé nos derniers désastres (1); 3° De repousser absolument toute proposition d'armistice et de lever en deux bans toute la population mâle de Paris. — Que si le Gouvernement refuse de prendre les mesures révolutionnaires que réclame la situation, il donne en masse sa démission pour jeudi 3 novembre prochain. — La victoire ou la mort ! Vive la République !

Le Comité révolutionnaire du 6e arrondissement.

Approuvé : ROBINET, *maire.*
André ROUSSELLE, *adjoint.*

Le 31 octobre, l'émeute gronde autour de l'Hôtel de Ville. Le peuple irrité se presse sur la grande place aux cris de : Pas d'armistice ! Mort aux lâches ! La Commune ! La levée en masse !

---

(1) Tous les chefs de l'armée étaient des ennemis déclarés de la République.

Étienne Arago, Floquet, Clamageran font de vains efforts pour calmer cette foule houleuse. Enfin Trochu paraît et obtient un peu de silence :

Citoyens, dit-il, *que demandez-vous ? Quand nous sommes arrivés au Gouvernement, l'état de Paris était tel que l'ennemi eût pu s'en rendre maître en quarante-huit heures. A l'heure qu'il est, nous pouvons le dire avec certitude, Paris est imprenable.*

Et comme l'orateur est interrompu par les cris : « A bas Trochu ! La sortie en masse ! »

Nul plus que moi, continue-t-il, *n'est dévoué au salut commun, et nul ne veut davantage une guerre sans merci, une guerre à outrance.*

On ne le croyait plus. Jules Simon veut à son tour prendre la parole, on ne l'écoute pas.

Les maires des vingt arrondissements étaient déjà réunis à l'Hôtel de Ville. Tous sont d'accord : c'est une nécessité d'avoir enfin à Paris un gouvernement *régulièrement élu.* La Commune organisera immédiatement des compagnies de marche composées de tous les hommes valides. Étienne Arago, maire de Paris, porte ces vœux aux membres du Gouvernement réunis dans une salle voisine. Ces propositions sont acceptées. Rochefort est chargé d'annoncer au peuple que l'on procédera dès le lendemain aux élections municipales.

— Non ! non ! pas d'élections municipales ! La Commune !

— Mais, citoyens, répond Rochefort avec un haussement d'épaules, c'est la même chose !

Il se trompait. Les mots changent de sens selon les circonstances. En ce moment, dans l'esprit des Parisiens, la Commune, c'était un gouvernement nouveau qui donnerait aux opérations militaires une impulsion plus vigoureuse.

Bientôt se répandent des listes diverses qui désignent les membres d'un Comité de Salut Public. Un seul nom réunit tous les suffrages, celui de Dorian, l'énergique ministre des Travaux Publics, qui a réussi à fondre rapidement les nouvelles pièces de 7. Vive Dorian ! A bas Trochu !

Les membres du Gouvernement se réunissent dans la Salle des délibérations ; ils n'ont pour les protéger que trois compagnies des mobiles de l'Indre sous les ordres du commandant Dauvergne. Trochu demande des renforts au général Tamisier. Mais où trouver des défenseurs du Gouvernement? La plupart des gardes nationaux réclament des élections nouvelles et repoussent avec indignation l'idée d'un armistice.

Soudain, voici que, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, la grande porte s'entr'ouvre pour donner passage à un bataillon menaçant. Sabre au clair, le commandant Dauvergne va donner l'ordre de tirer sur le peuple. Les fusils sont en joue ; la foule s'écarte, c'est un sauve-qui-peut ; les femmes et les enfants poussent des cris de terreur.

A ce moment, le capitaine Delbrouck, (1) seul, les bras étendus, s'avance au-devant des soldats : « Arrêtez, s'écrie-t-il, qu'allez-vous faire ? » Et de la

(1) Le lieutenant de Vesly, Léon C. et moi nous accompagnions notre capitaine, sa fille était auprès de lui.

main, par un geste presque aussi beau que celui de Winkelried, il relève les canons des fusils.

Saisi au collet, le commandant Dauvergne a été traîné sous la voûte; ses soldats tombent sur les émeutiers à coups de crosse et le délivrent. Trochu donne aux mobiles l'ordre de rentrer dans l'Hôtel de Ville. (1)

Bientôt quelques coups de revolver ayant été tirés par des mobiles, la foule revient exaspérée, se rue contre la porte; on ouvre de l'intérieur, ce sont les soldats de Tibaldi qui ont grimpé par une fenêtre; la Maison communale est envahie.

« Démission! crie le peuple en pénétrant dans la Salle des délibérations. Démission! »

Les membres du Gouvernement sont debout, très émus, mais tenant tête à l'orage.

« Je ne résignerai jamais mes pouvoirs entre les mains d'une minorité, s'écrie Jules Favre, jamais! jamais! jamais! »

Schœlcher, Étienne Arago promettent des élections prochaines, mais cela est trop vague, le temps presse.

Le fougueux Flourens est entré et, à la tête de ses tirailleurs de Belleville, debout sur la table, réclame la déchéance du Gouvernement.

« Jamais! » répond encore une fois Jules Favre.

Le tumulte est indescriptible. S'il faut en croire

---

(1) Un peu plus tard, ils se frayèrent un passage à la baïonnette jusqu'à la caserne Napoléon.

Flourens, (1) Jules Ferry, debout, parlait d'union et de concorde, Jules Favre, assis, tenait une plume pour se donner une contenance, Jules Simon cherchait dans sa philosophie des remèdes à cette aventure et n'en trouvait pas. Trochu, recommandant son âme à Dieu, mettait sa décoration dans sa poche. Le vieux Garnier-Pagès se démenait comme un possédé. Tamisier, tout hébété, ne comprenait rien.

Cependant les soldats du 106e bataillon ont aperçu un petit vieillard d'apparence frêle, mais à regard énergique et à cheveux blancs vénérables : « Voilà Blanqui! » s'écria l'un d'eux. Aussitôt tous se précipitent lâchement sur ce vieillard désarmé, l'accablent de coups, lui arrachent les cheveux. Flourens averti envoie des tirailleurs qui le dégagent; il arrive, boit un verre d'eau et se met immédiatement au travail. Blanqui, qu'on a appelé le théoricien de l'émeute, « homme de volonté ardente et de conscience pure », envoie des ordres à la préfecture de police, au ministère des Finances, aux commandants des forts. Puis les chefs de l'insurrection s'entendent avec Dorian. Tous se rallient à l'idée de faire des élections dès le lendemain.

L'un après l'autre, les bataillons de la garde nationale défilaient sur la place; leurs délégués traversaient l'Hôtel de Ville et sortaient du côté de la caserne Lobau en criant : Vive la Commune!

Cependant Ernest Picard, qui a réussi à s'échapper, prenait des dispositions pour délivrer ses collègues et, vers six heures, le 106e bataillon du faubourg Saint-

(1) *Paris livré*, page 141.

Germain marchait sur l'Hôtel de Ville. (1) Comme il était impossible de distinguer ceux qui voulaient délivrer le Gouvernement de ceux qui le tenaient prisonnier, quelques hommes du 106e ayant crié : Vive la Commune! se glissèrent dans la salle où Flourens haranguait la foule. Le commandant Ibos monta à côté de lui. Une dispute s'engageait entre les deux orateurs, quand la moitié de la table se renversa et tous deux chavirèrent.

Profitant du tumulte, quelques gardes nationaux ont entouré Trochu; un homme de haute taille l'enveloppe dans sa capote, lui met un képi de simple garde sur la tête, cache le képi galonné du général et l'entraîne avec Jules Ferry vers l'escalier.

Sur ces entrefaites, un aide de camp s'apprêtait à télégraphier au général Ducrot pour l'inviter à entrer dans Paris avec ses troupes. Mais Trochu comprenant la maladresse d'une semblable intervention, fit arrêter la dépêche. Il savait et répétait souvent qu'il fallait se garder d'user de violence envers la population parisienne. « Le jour où la force morale ne suffirait plus, tout serait perdu. »

Vers 7 h. 1/2, à la porte Maillot, Ducrot achevait de dîner avec son état-major, lorsque le commandant Franchetti entra dans la salle; il s'approcha du général et lui dit bas à l'oreille : « Les membres du Gouvernement de la Défense Nationale sont prisonniers à l'Hôtel de Ville et gardés à vue par des gredins capables de tout... »

---

(1) A la tête d'un bataillon s'avançait le colonel Ferri-Pisani, le commandant Ibos et le capitaine Charles Ferry, frère du préfet de la Seine.

Le général se leva immédiatement en disant : « Messieurs, à cheval, nous entrons dans Paris, prévenez les troupes. » (1)

Mais le Gouverneur arrêta encore ce mouvement ; il insista pour que la garde nationale seule fût employée à réprimer l'émeute.

Le général Tamisier, chef de la garde nationale, était prisonnier à l'Hôtel de Ville. Trochu choisit maladroitement pour l'intérim un monarchiste tout dévoué à la famille d'Orléans, Roger (du Nord). Mais Jules Ferry, comprenant qu'un chef aussi impopulaire ne serait pas obéi, n'hésita pas à prendre lui-même ce commandement. Il était membre du Gouvernement et Préfet de la Seine. Roger (du Nord) s'inclina.

« Il était dix heures et demie du soir, Jules Favre mourait de faim. C'était à qui lui offrirait le boire et le manger. Il avala un morceau de pain grossier et une tranche de cheval, puis il s'appuya contre la muraille de l'embrasure et s'endormit. La chaleur, devenue suffocante, le réveilla, il ouvrit la fenêtre pour respirer ; au même instant, deux coups de feu retentirent, il referma vite la croisée, après avoir vu le quai garni de gardes nationaux qui, ayant cru qu'on allait tirer sur eux, s'étaient hâtés de prendre les devants. » (2)

Lorsque Picard avait voulu faire marcher les troupes à la délivrance de ses collègues, le général Schmidt, obéissant à Trochu, s'y opposa ; et Picard s'écriait : « S'il

(1) Ducrot, page 55.
(2) Cité par Ducrot.

ne se sent pas à la hauteur de la situation, qu'il donne sa démission et qu'il nous laisse agir. »

Cependant, à onze heures et demie, pour seconder un mouvement des gardes nationaux dévoués au Gouvernement, les bataillons des mobiles de l'Indre et du Finistère se rangèrent en bataille devant la caserne Lobau, depuis le quai jusqu'à la rue de Rivoli. Mais comment traverser cette place toute couverte de bataillons d'opinions les plus diverses ? Il était impossible de distinguer les amis des adversaires.

Vers minuit, de Legge, commandant des mobiles bretons, eut l'idée de profiter d'un souterrain qui reliait la caserne à l'Hôtel de Ville : « Pénétrez dans la place, dit-il, et jetez par les fenêtres toute cette canaille. »

Le capitaine Mauduit débouchant le premier avec quelques hommes près de la porte des cuisines, fut reçu aux cris de : « Vive la mobile ! La crosse en l'air ! Nous sommes tous frères ! » Les Bretons faisaient semblant de ne pas comprendre le français, et d'ailleurs ne comprenaient rien à la situation ; ils continuèrent à s'avancer. Mais pendant que le commandant de Legge restait dans le souterrain, où il avait fait prisonniers quatre officiers insurgés, la porte fut refermée et barricadée par quelques gardes nationaux ; les Bretons se trouvèrent à leur tour emprisonnés.

Le capitaine Mauduit, avec vingt-cinq hommes seulement, était monté jusqu'au premier étage ; sa position était critique, au milieu de « trois ou quatre mille gardes nationaux ». Il redescendit en faisant marcher ses hommes à reculons, baïonnettes en avant, « comme un porc-épic ». L'officier de la garde nationale qui gardait l'entrée du souterrain fut enlevé, désarmé et

fait prisonnier ; la porte fut ouverte aux Bretons qui se trouvèrent au nombre de deux cent trente hommes environ. Dorian et le général le Flô, escortés par les Éclaireurs de Flourens, furent envoyés vers eux en parlementaires. Le capitaine Mauduit raconte ainsi cet épisode. (1)

« Le général (le Flô) me fait demander ; je lui saute au cou et le fais entrer dans les rangs des mobiles. Il essaie de calmer notre exaltation en disant : « Si vous avez le malheur de tirer un coup de fusil, les membres du Gouvernement vont être massacrés. » — Étienne Arago, qui descendait par l'escalier des cuisines, se trouve en présence d'un lieutenant de la 4e compagnie du Finistère, qui l'arrête malgré ses protestations. »

Le général le Flô fait ouvrir une porte de l'Hôtel de Ville ; c'est par là que pénètrent Jules Ferry, le commandant Ibos et les gardes nationaux du 106e bataillon. Ils entrent dans la salle des séances et dégagent les membres du Gouvernement ; Ferry parvient à s'entendre avec Delescluze. Avant de relâcher leurs prisonniers, les insurgés reçurent la promesse qu'ils ne seraient pas inquiétés, et le Gouvernement de la Défense Nationale s'engagea sur l'honneur à laisser faire le lendemain les élections de la Commune. Au milieu de cette cohue qu'agitent les sentiments les plus violents et les plus opposés, les chefs de l'insurrection sortent bras dessus, bras dessous avec les membres du Gouvernement. Les

(1) Dans De La Rochethulon, *Du rôle de la garde nationale*, Paris, Techener, 1872.

hommes des deux partis étaient contraints de se protéger mutuellement. Ce fut un curieux spectacle de voir le général Tamisier donnant le bras au vieux Blanqui. Après cette nuit d'émotions, les membres du Gouvernement étaient défaits, livides, les cheveux collés aux tempes. De la salle des séances jusqu'à la porte Lobau, ils défilèrent entre les mobiles qui formaient la haie ; les clairons sonnaient la marche et les tambours battaient aux champs. Il était deux heures du matin.

De son côté, Trochu était monté à cheval. « Il pouvait recevoir un coup de pistolet, mais il y a des circonstances où il faut braver ces chances-là. » (1)

Suivi de son aide de camp, le commandant Bibesco, et entouré de son état-major, le Gouverneur se mit en marche avec le général Ducrot. La foule était tellement compacte qu'il était difficile d'avancer. Les gardes nationaux vociféraient ; les uns acclamaient Trochu et lui tendaient les bras, les autres le menaçaient du poing et criaient : « Vive la Commune ! » (2)

Vers trois heures et demie du matin, le Gouverneur rentrait au Louvre et le général Ducrot lui demandait avec insistance que prompte justice fût faite des émeutiers : « Les mobiles, disait-il, ont pris un certain nombre de ces misérables ; les cours martiales nous donnent le moyen de les faire juger, il faut que dès demain on en passe quelques-uns par les armes. »

Mais sur l'ordre de Jules Ferry et d'Edmond Adam, la plupart des hommes arrêtés furent mis en liberté, Dorian et d'autres membres du Gouvernement avaient

---

(1 et 2) Ducrot.

fait des promesses formelles; Ducrot s'étonne qu'ils se soient crus liés par la parole donnée. (1)

« Équipée stérile, triste spectacle offert à l'ennemi! » disent les historiens. — Peut-être. (2)

Le Gouvernement avait promis l'élection immédiate d'un Conseil municipal. Vainqueur, il escamota son engagement. Le 3 novembre, les électeurs furent bien convoqués, mais pour répondre seulement à cette question : La population de Paris maintient-elle, oui ou non, les pouvoirs du Gouvernement de la Défense Nationale?

Ce Gouvernement avait perdu la confiance du peuple. Cependant, par crainte de l'inconnu, nous eûmes le tort de lui confirmer des pouvoirs dont il ne sut pas faire un usage efficace. Le plébiscite donna 560.000 oui et 60.000 non.

Il semble regrettable que les chefs de l'armée ne se soient pas rendu compte de leur insuffisance. Confondant la République avec l'anarchie, ils appelaient de leurs vœux un monarque quelconque pour rétablir l'ordre. Persuadés que ce Paris qu'ils méprisaient injustement et qu'ils détestaient, ne résisterait pas quinze jours, ils avaient agi et continuèrent d'agir en consé-

---

(1) Cependant Tibaldi, Vésinier, Vermorel, Lefrançais furent traînés de prison en prison; ils attendirent pendant de longs mois d'être jugés et acquittés. Flourens fut incarcéré à Mazas. En présence de ce manque de foi, Floquet et plusieurs délégués aux mairies envoyèrent leur démission. Rochefort avait déjà donné la sienne. Un conseil de guerre condamna Jules Vallès à six mois de prison, le docteur Goupil à deux années de la même peine; Blanqui, Flourens, Levrault, Cyrille furent condamnés à la peine de mort.

(2) Bien des gens estimèrent que si ce mouvement eût réussi, la défense de Paris eût été conduite avec plus de vigueur. Cette émeute contraignit du moins Trochu à organiser les bataillons de marche de la garde nationale.

quence. Leur imprévoyance et leur découragement contagieux paralysèrent la défense. Que ne s'est-il trouvé là un véritable chef d'armée républicain?

Le lendemain, premier novembre, notre amie madame André-Léo, collaboratrice de Delescluze, écrivait dans le *Réveil :*

« Deux longs mois, deux siècles dans les circonstances extrêmes où nous sommes, ont surabondamment prouvé l'incapacité des hommes qui ont pris la direction des affaires publiques. Ils ont laissé la France aux mains des bonapartistes. Les maires, les commissaires, tous les honteux magistrats qui sous l'empire égaraient et enchaînaient les populations, sont restés en possession de leurs pouvoirs. Strasbourg n'a pas été secouru; Metz n'a pas été secouru. Tandis qu'on envoyait de vieux serviteurs des cours mendier la pitié des rois, on contenait l'élan de Paris; on versait de l'eau au lieu de feu, des larmes au lieu de sang. — On a conservé les pourritures monarchiques; on a paralysé toutes les forces vives; l'initiative des citoyens, leurs efforts en faveur d'une énergique résistance ont été opiniâtrement entravés. Aujourd'hui comme hier, nos soldats sont décimés, affamés, conduits à l'ennemi par petites bandes et sans artillerie. Imbécillité? Trahison? Le résultat est le même.

« Que ces honnêtes gens rentrent dans la vie privée, laissant à de plus jeunes, à de plus énergiques, une tâche qui dépasse leurs forces. Que les hommes de cœur se lèvent; que tous courent à l'ennemi! Les femmes, les vieillards, les enfants eux-mêmes resteront à la garde des remparts, et nous retrouverons tous la

grande âme révolutionnaire qui sut vaincre en d'autres temps, qui nous fera vaincre encore. » (1)

Percer la ligne d'investissement, rejoindre l'armée de la Loire, puis lancer toutes nos forces réunies contre l'ennemi, et, si l'on ne parvenait pas à lui faire lever le siège, essayer du moins de ravitailler Paris, tel est le but que l'on pouvait se proposer. Quiconque examinera les forces respectives des armées en présence reconnaîtra que ce plan n'était pas irréalisable.

---

(1) Je dois à l'obligeance de madame Aristide Rey, exécutrice testamentaire d'André-Léo, les renseignements suivants :

Léonie Béra, née en 1829 à Lusignan (Vienne), s'enthousiasma pour les idées généreuses émises dans diverses publications par un disciple de Fourier, M. Champseix. De là une correspondance qui aboutit à des fiançailles, avant même que la jeune fille eût vu l'écrivain. Celui-ci était infirme, ce qui n'empêcha pas le mariage. De cette union naquirent deux jumeaux, André et Léo, dont les noms réunis devinrent la signature littéraire de leur mère, touchant pseudonyme indiquant l'importance que ses enfants prenaient dans sa vie. André-Léo est l'auteur de nombreux et remarquables romans qui eurent un vif succès et furent traduits en plusieurs langues. Nous citerons seulement : *Un Mariage scandaleux* (son chef-d'œuvre). — *Les Deux Filles de Monsieur Plichon.* — *Bradfort.* — *La Commune de Malempis* (petit pamphlet politique), etc. Elle publia aussi quelques volumes destinés à l'enfance, parmi lesquels : *Une Maman qui ne punit pas* et *Les Aventures d'Edouard,* publiés plus tard sous ce beau titre : *La Justice des choses.* Pendant les deux sièges de Paris, madame André-Léo prit une part active et passionnée aux événements; elle écrivit alors dans divers journaux. Ce fut en 1873 qu'elle épousa Benoît Malon. Elle mourut en 1900.

III

1870

LE CERCLE DE FER

INCOHÉRENCE DU COMMANDEMENT. — 9 NOVEMBRE, VICTOIRE DE COULMIERS. — 30 NOVEMBRE, LA SORTIE. — ATTAQUE D'ÉPINAY. — LE PLATEAU DE VILLIERS. — 1er DÉCEMBRE, SUSPENSION D'ARMES. — 2 DÉCEMBRE, CHAMPIGNY. — L'ARMÉE DE SECOURS, 1er DÉCEMBRE, VILLEPION. — 2 DÉCEMBRE, LOIGNY. — 4 DÉCEMBRE, PATAY. — PRISE D'ORLÉANS. — RETRAITE DANS PARIS.

III

1870

LE CERCLE DE FER

Incohérence du commandement. — 9 novembre, victoire de Coulmiers. — 30 novembre, la sortie. — Attaque d'Épinay. — Le plateau de Villiers. — 1er décembre, suspension d'armes. — 2 décembre, Champigny. — L'armée de secours, 1er décembre, Villepion. — 2 décembre, Loigny. — 4 décembre, Patay. — Prise d'Orléans. — Retraite dans Paris.

I

Tant qu'il y aura en France deux éducations, il y aura deux partis opposés, deux nations qui ne peuvent s'entendre : à gauche, ceux qui disent la vérité, à droite, ceux qui croient devoir la cacher.

A la nouvelle de la capitulation de Metz, Gambetta avait lancé cette proclamation :

Soldats,

... Vous avez été trahis, mais non déshonorés... Débarrassés de chefs indignes de vous et de la France, êtes-vous prêts, sous la conduite de chefs qui méritent votre confiance, à laver dans le sang des envahisseurs l'outrage infligé au vieux nom français ?...

Vous ne luttez plus pour l'intérêt et les caprices d'un despote, vous combattez pour le salut même de la patrie...

D'indignes citoyens ont osé dire que l'armée était solidaire de son chef. Honte à ces calomniateurs qui, fidèles au système de Bonaparte, cherchent à séparer l'armée du peuple, les soldats, de la République.

Non, non! j'ai flétri, comme je le devais, la capitulation de Sedan et la trahison de Metz, et je vous appelle à venger votre propre honneur, qui est celui de la France. En avant!... Vous êtes la jeunesse française, l'espoir de la patrie, vous vaincrez!

D'Aurelle s'indigne d'une pareille audace : Signaler aux soldats la trahison de leurs chefs! « La discipline, dit-il, fut vivement ébranlée par une telle dénonciation. Des sous-officiers et des soldats mirent en délibération s'ils ne s'affranchiraient pas de l'obéissance envers des chefs qui les trahissaient. »

« Élevez vos âmes et vos résolutions à la hauteur des effroyables périls qui fondent sur la patrie », écrivait Gambetta, et, le 2 novembre, il appelait sous les drapeaux tous les célibataires valides de vingt-et-un à quarante ans. Son activité, son énergie firent des prodiges et parvinrent à réveiller un peu la province de sa torpeur.

Mais, à la tête de l'armée, d'Aurelle hésite, il voit des difficultés partout, tout lui semble impossible et, lorsqu'il se décide à marcher, c'est à contre-cœur.

Les mouvements de l'armée française furent incohérents, parce qu'il n'y eut jamais d'unité ni dans le

commandement, ni dans le but poursuivi. D'Aurelle s'obstinait à s'enfermer dans Orléans, (1) Gambetta et Freycinet lui ordonnaient d'aller délivrer Paris. Chanzy n'avait sous ses ordres qu'une partie de l'armée; personne n'osait prendre l'initiative d'un plan d'ensemble.

Gambetta à Jules Favre

Tours, 13 novembre 1870.

Les Prussiens massent entre Chartres et Pithiviers des forces énormes pour nous barrer le chemin de Paris. Peut-être jugerez-vous opportun de faire sortir de Paris, désormais inexpugnable, deux cent mille hommes qui, en tenant la campagne, feraient contrepoids aux forces que le prince Frédéric-Charles amène de Metz.

Si Bazaine avait retenu quelques jours de plus l'armée allemande devant Metz, l'issue de la guerre eût été tout autre.

2

VICTOIRE DE COULMIERS (2)

Napoléon Ier savait choisir son champ de bataille et trouvait moyen d'imposer sa volonté à l'ennemi. Nos

(1) Ducrot (page 111) s'exprime ainsi au sujet du plan de d'Aurelle : « Tout d'abord, Orléans nous était-il nécessaire?... Cette ville est située tout entière sur la rive droite de la Loire, sans aucune fortification. En cas de retraite, notre armée, obligée sous le feu de l'ennemi de repasser ce large fleuve, courait le risque d'être prise ou détruite. Enfin l'occupation d'Orléans entraînait presque forcément nos armées à marcher directement sur Paris par le plateau de la Beauce... N'y avait-il pas témérité à pousser nos bataillons improvisés dans ces immenses champs nus, découverts, où les solides et nombreuses armées allemandes pouvaient déployer leurs formidables moyens d'action ? »

(2) Je ne fais guère que résumer les récits des généraux d'Aurelle et Chanzy.

généraux, au contraire, « subissaient lourdement l'initiative de l'adversaire ». (1) On attendit que l'armée allemande se fût retranchée dans les villages, les châteaux et les fermes qu'elle avait crénelés et dont elle défendait l'approche par des ouvrages de fortification passagère. Au lieu d'attaquer ces positions, il fallait tenter de les tourner et se frayer un chemin en les évitant.

9 novembre. — Le temps est froid et sombre; au jour le brouillard commence à se dissiper. Les régiments se dirigent vers les positions qui leur ont été assignées. Un silence solennel règne partout dans ces champs où va retentir bientôt le bruit du canon.

Au premier rang, éclairant à distance la cavalerie elle-même, s'avancent les francs-tireurs de Paris, sous le commandement du lieutenant-colonel Lipowski.

Le 16e corps a devant lui les positions défendues par les troupes du général de Thann.

Les tirailleurs du 33e de mobiles marchent résolument à découvert sur Baccon, où les Bavarois sont embusqués. Ils arrivent jusqu'au village, soutenus par l'artillerie, dont les boulets font écrouler d'abord quelques pans de muraille; (2) ils y pénètrent et commencent une lutte corps à corps.

« C'était en ce moment un spectacle imposant que celui de cette jeune armée de la Loire, combattant sur tous les points avec une ardeur admirable. » (3)

---

(1) Général Zurlinden. *La Guerre de 1870-1871.* Hachette, éditeur, 1904.

(2) C'est là ce que des chefs imprévoyants n'eurent pas le soin de faire à Buzenval.

(3) D'Aurelle. *La première armée de la Loire.* H. Plon, éditeur, 1872.

Cependant le général Reyau, qui commandait la cavalerie, avait l'ordre de couper la retraite de l'ennemi sur la route de Paris. Par une erreur inconcevable il prit les francs-tireurs de Lipowski pour des Prussiens et battit en retraite, en prévenant Chanzy que son flanc était menacé.

A droite, la marche de la division Barry avait été lente, mais à midi Coulmiers fut attaqué avec vigueur.

Vers deux heures, les tirailleurs de la première division du 16e corps (1) s'emparent des jardins qui entourent Coulmiers; le village leur oppose une résistance opiniâtre. Le général Barry ayant commandé une attaque de front, nos soldats sont reçus par une fusillade très vive et des feux à mitraille. Il y eut un moment d'hésitation.

Alors le général, mettant pied à terre, se place à la tête de ses troupes et les enlève au cri de : En avant les mobiles! Vive la France! La lutte se prolonge dans le village en flammes; l'ennemi recule, à cinq heures sa défaite était complète. Une de ses colonnes défile toute la nuit sur la route de Patay dans le plus grand désordre. Deux mille cinq cents prisonniers tombèrent entre nos mains.

Chanzy n'a vu qu'après coup ce qu'il aurait dû faire alors :

« Mettre à profit l'enthousiasme de la victoire, achever de battre l'armée du général de Thann avant qu'elle eût pu être secourue par celle du Grand-Duc, sur laquelle on se serait porté ensuite; prendre ainsi les Allemands en détail, avant l'arrivée des renforts

(1) Où commandait le général de Tucé.

que le prince Charles, parti de Metz, amenait avec la plus grande *célérité.* » (1)

« Depuis onze jours le général d'Aurelle n'avait pas avancé d'une lieue. Au lieu de 40 ou 50 mille hommes que l'armée française avait devant soi, quinze jours auparavant, c'était maintenant plus de 120.000 hommes et près de 400 bouches à feu. » (2)

D'Aurelle le reconnaît, « nos mobiles, qui voyaient le feu pour la première fois, avaient été admirables de courage et d'entrain. L'artillerie avait manœuvré sous une grêle de projectiles, avec une précision et une intrépidité remarquables. La cavalerie n'avait pas été moins brillante. »

Des historiens se sont demandé pourquoi d'Aurelle n'avait pas poursuivi l'ennemi, voici sa réponse qui semble faible :

« Une pluie glaciale mêlée de neige commençait à tomber. La nuit était sombre à tel point que le lendemain matin seulement on s'aperçut que l'ennemi avait battu en retraite.

« Le général en chef était opposé à toute espèce d'opérations de nuit. Le lendemain, il était trop tard.

« Les Allemands font de très grandes étapes ; ils avaient douze heures d'avance et se rapprochaient de leur base d'opérations, le cercle d'investissement de Paris. »

Ainsi, la route de Paris était libre. D'Aurelle s'enferma dans Orléans. « Paris attendit d'Aurelle ; d'Aurelle ne bougea point ! N'est-ce pas à bondir de colère ? » (3)

---

(1) La marche des deux armées allemandes s'effectua du 27 octobre au 15 novembre.

(2) Claretie, page 420.

(3) Robert Kemp.

Chanzy avait peine à contenir son impatience. Il écrit au général en chef et s'efforce de le convaincre de la nécessité d'un mouvement en avant. D'Aurelle répond : « Il eût été plus conforme à nos véritables intérêts d'attendre dans nos lignes fortifiées l'attaque de l'armée allemande que de la provoquer. »

Et ce même d'Aurelle qui vient de faire un si bel éloge du courage de nos troupes, commence déjà à les dénigrer : « Ces masses d'hommes sans organisation, sans instruction militaire, sans cadres, mal équipés, mal vêtus, mal armés, etc... » ne lui inspirent aucune confiance.

Freycinet lui écrit : « Nous ne pouvons demeurer éternellement à Orléans. *Paris a faim et nous réclame.* » (1) On lui offre de placer sous son commandement une nouvelle armée, il refuse. Quant à étudier un plan pour arriver à donner la main à Trochu, « il serait nécessaire que je fusse au courant de ce qui se passe à Paris et des intentions de cet officier général ».

Gambetta lui fit observer qu'on pouvait bien préparer des opérations ayant Paris pour objectif, sans avoir une connaissance préalable des projets de Trochu.

3

Le simple et vulgaire bon sens est parfois plus voisin de la vérité pratique que les combinaisons savantes. On s'est beaucoup moqué des Parisiens qui demandaient à grands cris la sortie en masse. Les Parisiens avaient

(1) Le 15 novembre, la ration de viande fut réduite à cent grammes.

raison. Une armée assiégée beaucoup trop nombreuse se trouvait en présence d'un mince cordon d'investissement. Les Allemands se gardaient bien de risquer l'assaut de nos forts, et ils ne pouvaient résister à une sortie qu'en concentrant leurs troupes sur un point déterminé. Nous devions empêcher cette concentration, et profiter de notre supériorité numérique pour immobiliser l'ennemi sur tous les points du cercle à la fois.

Je ne raconterai pas toutes les péripéties de la lutte livrée autour de Paris, mais seulement quelques épisodes dont j'ai été témoin. Ils suffiront, je crois, pour démontrer à la fois la bravoure folle de nos chefs et leur imprévoyance coupable.

La victoire de Coulmiers, remportée le 9 novembre, ne fut connue à Paris que le 14. On se décida enfin à tenter une sortie, mais on mit quinze jours à la préparer et... rien ne fut prêt.

Le 28 novembre, la proclamation du général Ducrot, toute vibrante d'énergie vengeresse, nous transporta d'enthousiasme. Le souffle puissant d'une âme collective inspire cette page héroïque ; c'est bien la voix du peuple de Paris tout entier exprimant sa sourde colère, son exaltation patriotique et ses courageux espoirs.

Soldats de la deuxième armée de Paris,

Le moment est venu de rompre le cercle de fer qui nous enserre depuis trop longtemps et menace de nous étouffer dans une lente et douloureuse agonie. A vous est dévolu l'honneur de tenter cette grande entreprise : vous vous en montrerez dignes, j'en ai la conviction.

Sans doute, vos débuts seront difficiles ; nous aurons

à surmonter de sérieux obstacles ; il faut les envisager avec calme et résolution, sans exagération comme sans faiblesse.

Pour préparer notre action, la prévoyance de celui qui vous commande en chef a accumulé plus de 400 bouches à feu, dont deux tiers au moins du plus fort calibre ; aucun obstacle matériel ne saurait y résister ; et pour vous élancer dans cette trouée, vous serez plus de 150.000, tous bien armés, bien équipés, abondamment pourvus de munitions, et, j'en ai l'espoir, tous animés d'une ardeur irrésistible.

Vainqueurs dans cette première période de la lutte, votre succès est assuré, car l'ennemi a envoyé sur les bords de la Loire ses plus nombreux et ses meilleurs soldats ; les efforts héroïques et heureux de vos frères les y retiendront.

Courage donc et confiance ! Songez que, dans cette lutte suprême, nous combattons pour notre honneur, pour notre liberté, pour le salut de notre chère et malheureuse patrie, et si ce mobile n'est pas suffisant pour enflammer vos cœurs, pensez à vos champs dévastés, à vos familles ruinées, à vos sœurs, à vos femmes, à vos mères désolées ! (1)

Puisse cette pensée vous faire partager la soif de vengeance, la sourde rage qui m'animent, et vous inspirer le mépris du danger !

Pour moi, j'y suis bien résolu, j'en fais le serment devant vous, devant la nation tout entière : je ne rentrerai dans Paris que mort ou victorieux ; vous pourrez me

---

(1) Ducrot avait écrit : « outragées ». Trochu lui fit observer que rien dans la conduite de nos ennemis n'autorisait cette accusation.

voir tomber, mais vous ne me verrez pas reculer. Alors ne vous arrêtez pas, mais vengez-moi.

En avant donc! en avant! et que Dieu nous protège!

La lecture de cette proclamation avait fait une impression profonde. « Ceux qui ont passé dans Paris cette époque terrible oublieront difficilement la nuit du 28 au 29 novembre 1870 et l'émotion poignante avec laquelle on attendait le lever du jour et les premiers bruits du combat. » (1)

30 novembre. — Le Gouverneur télégraphie au contre-amiral Saisset : « Tout se met en mouvement pour la grande entreprise. Demandons ensemble au Dieu des armées de la protéger après tant de cruelles épreuves. »

4

ÉPINAY

Au moment même où l'armée de Ducrot s'avançait vers le Sud, le vice-amiral La Roncière, pour faire une diversion au Nord, partait de Saint-Denis et enlevait sans coup férir Drancy, la ferme de Groslay et Épinay. Soldat expérimenté, depuis trois jours il faisait canonner Épinay. Le moment venu, il donna l'ordre au général Hanrion de lancer les colonnes d'attaque. Alors nos braves marins escaladent les murs du parc; un violent combat commence dans les rues et dans les maisons du village dont nos troupes chassent les Prussiens. (2)

---

(1) Chaper (cité par Ducrot).

(2) Avertie de ce succès, la délégation de Tours confondit Épinay-sur-Seine avec Epinay-sur-Orge, près de Longjumeau. Mais cette erreur n'eut pour effet que de hâter la marche en avant de l'armée de la Loire. Il y a quelque mauvaise foi à lui attribuer des conséquences funestes.

A quatre heures, un aide de camp du Gouverneur apportait l'ordre de rentrer à Saint-Denis avant la nuit. (1)

L'amiral La Roncière avait du moins réussi à maintenir quelques forces allemandes loin de l'action qui se livrait le même jour de l'autre côté de Paris.

Que de fautes dans les interminables préparatifs de la sortie du 30 novembre ! Les troupes parisiennes se massent le 29 dans le champ de manœuvres de Vincennes, mais les ponts de bateaux qui auraient dû être jetés sur la Marne ne sont pas prêts. Les Allemands, connaissant désormais le point précis sur lequel ils vont être attaqués, ont le temps de préparer leur défense, et le lendemain les obstacles sont devenus presque infranchissables.

5

VILLIERS

Le 30 novembre, au matin, le temps était clair ; le pont de Joinville avait été réparé tant bien que mal pour le passage de l'infanterie. (2)

Le parc de Villiers était la clé du champ de bataille. Une première faute, irréparable, fut de laisser les Allemands s'y installer tout à leur aise. Ils en avaient fait une position presque imprenable. Le mur long de 400 mètres qui s'étend à l'Ouest était percé de créneaux. En avant, des tranchées formaient une première ligne

(1) Les redoutes allemandes établies sur les hauteurs environnantes ne permettaient pas de garder Epinay. Peut-être nos troupes auraient-elles pu attaquer ces redoutes, ou mieux, tenter de se frayer un chemin vers la Normandie par la route du Havre.

(2) Viollet-le-Duc.

de défense; en arrière, d'autres tranchées donnaient deux étages de feux. Au milieu du parc, sur une plate-forme, une pièce blindée battait tout le plateau de son tir circulaire. Enfin, sur une éminence, s'élevait le château, crénelé, barricadé, constituant un réduit formidable. (1)

Seule l'artillerie aurait pu nous permettre d'attaquer ces retranchements avec quelque chance de succès. Les forts de Rosny, de Nogent, les batteries du plateau d'Avron auraient dû préparer l'assaut du parc de Villiers par un bombardement prolongé. (2)

Notre aile gauche, commandée par le général d'Exea, devait se porter dès le point du jour sur Noisy-le-Grand. Ducrot a prétendu qu'elle avait ordre de prendre la redoute à revers. (3) Les travaux de défense qui existaient seulement du côté ouest pouvaient être tournés. Une action simultanée aurait réussi.

L'attaque commencée à dix heures par les tirailleurs de la division Maussion fut une absurde et inutile boucherie. On fit alors avancer trois batteries; mais, placées en contre-bas, elles ne parvinrent ni à faire brèche dans le mur, ni à débusquer les Wurtembergeois de leurs créneaux.

Vers onze heures le général d'Exea n'avait pas encore commencé le passage de la rivière. Irrité et aveuglé

---

(1) Cependant cette redoute était ouverte à l'Est et au Nord.

(2) Par une négligence inconcevable, le plateau d'Avron ne fut occupé que le 28 novembre, et ce fut seulement le lendemain de la bataille (1er décembre) qu'on eut l'idée d'envoyer *une* pièce de marine à longue portée. Le colonel Stoffel avait cependant déjà des batteries de 24 et des batteries de 62. Qu'ont-elles fait? (Voir La Roncière, page 180)

(3) Ce qui est certain c'est qu'elle ne l'a pas tenté.

par l'impatience, Ducrot lança quand même ses troupes contre ce mur imprenable.

Arrivés à portée, nos soldats sont reçus par un feu roulant de mousqueterie. Un moment de trouble se produit. Les officiers entraînent leurs hommes qui fondent sur l'ennemi. Les Allemands plient, mais en reculant ils démasquent le long mur d'où part une fusillade meurtrière. Nos soldats se couchent, s'élancent une deuxième fois et gagnent du terrain par bonds successifs.

« Sur cet espace découvert, tous les coups de l'ennemi portent et de nombreuses victimes tombent encore... Les Allemands débouchant du parc s'élancent en poussant leurs hurras,... nos hommes se retournent, font une décharge et se précipitent tête baissée à la baïonnette. Trois fois ils reviennent à la charge et, grâce à ces retours offensifs, nous pouvons reprendre nos premières positions. » (1)

C'est seulement à deux heures que le général d'Exea finit par exécuter le passage de la rivière, et donna l'ordre à la division Bellemare de se porter en avant.

Mais Ducrot, qu'il aurait dû seconder, n'est plus là. Il venait d'apprendre que le premier corps d'armée se reportait en arrière, abandonnant toutes ses positions avancées, Champigny et le Four-à-Chaux.

A la nouvelle de cet incroyable incident, le général, dans un premier mouvement d'indignation bien légitime, s'écria : « Allez dire partout que, sous peine de mort, je défends d'abandonner aucune position. »

---

(1) Ducrot, II, 208.

Rien ne pouvait motiver cette retraite, et cependant la division Faron refluait déjà vers la Marne, évacuant Champigny.

Ce mouvement rétrograde fut arrêté ; les troupes réoccupèrent leurs positions, sans que l'ennemi tentât de s'y opposer. L'attaque du parc, qui aurait dû être faite simultanément par les deux corps d'armée, fut reprise séparément par le troisième corps tout seul. (1)

Vers trois heures et demie, le général de Bellemare rassemble ses troupes et commande l'assaut. Mais, c'est encore une fois de front qu'il va attaquer follement.

Le 4e zouaves s'engage dans un chemin creux et escalade les pentes au pas de course. Le mur est toujours intact. Un feu roulant renverse en quelques minutes la moitié de nos hommes : tous les officiers sont atteints, le commandant a son cheval tué. Les débris des deux braves compagnies se rallient derrière la crête et, à peine reformé, le bataillon se porte de nouveau en avant.

Les jeunes zouaves, qui s'étaient déjà si vaillamment comportés à la Malmaison, veulent, par un coup d'éclat, effacer tout souvenir de ce qui s'est passé à Châtillon. Tête baissée, ils se précipitent sur le plateau...

« Des créneaux, des abris jaillit un feu terrible; la plupart tombent, les autres marchent, courent à travers une grêle de balles... mais, arrivés à cent mètres du parc, ils sont foudroyés à bout portant. 16 officiers sur 18, et 311 hommes sur 600 sont hors de combat.

(1) Trois mille gardes nationaux mobilisés étaient en avant du fort de Rosny, sous les ordres du général d'Hugues : ils auraient pu tourner l'obstacle par Noisy-le-Grand. Les travaux allemands au Raincy étaient à peine commencés.

Cependant ces braves n'ont pas inutilement versé leur sang; ils ramènent les deux pièces de canon laissées sur le plateau faute d'attelages.

« Il était fort tard... Après ce dernier insuccès, il n'y avait plus rien à tenter. Le gros des troupes est reporté en arrière de la crête, sur laquelle nous laissons seulement des avant-postes. Des ordres sont donnés sur toute la ligne pour que la nuit soit employée à enlever les blessés, enterrer les morts et renouveler les munitions. » (1)

Toute la nuit le Génie auxiliaire, grâce à l'intelligente et courageuse initiative de Viollet-le-Duc, fut occupé à creuser des tranchées aux avant-postes.

Le général Ducrot eût fait un excellent colonel, il avait beaucoup d'élan, mais il manquait de vues d'ensemble, de prévoyance et de ténacité. Dès le soir du 30 novembre, l'opération lui semblait manquée, et ce découragement était bien prématuré. D'ailleurs, même en supposant, ce qui est très contestable, qu'il ne fût pas possible de percer les lignes d'investissement, était-ce une raison pour n'en pas élargir le cercle ? Nos troupes étaient fatiguées, il est vrai. Ne pouvait-on pas les remplacer par des troupes fraîches? Nous avions une réserve de trois cent mille hommes, qu'en a-t-on fait ?

La température était devenue glaciale, et nos chefs n'avaient rien prévu : « Nous n'avions emporté ni tentes ni couvertures, les sacs de la troupe ne conte-

---

(1) Ducrot, pages 194 à 251. L'attaque du plateau de Villiers résume assez bien la stratégie de hannetons qui fut celle de nos généraux pendant toute cette campagne.

naient que des vivres et des munitions; les officiers se trouvaient également sans bagages. Toute la ligne des avant-postes était à quelques pas de l'ennemi; on ne pouvait pas allumer de feux. Chefs et soldats, accablés de fatigue, demeuraient exposés au froid très vif d'une longue nuit d'hiver. » (1)

6

Le lendemain, premier décembre, que se passait-il autour de Champigny?

Suspension d'armes! Tous les forts se taisent. Les troupes restent bivouaquées. « Immobilité complète et bien funeste; car il est certain que si l'ennemi ne nous attaquait pas dans nos positions relativement faibles, c'est qu'il ne se croyait pas en forces suffisantes, ou que les munitions lui manquaient. » (2)

2 décembre. — Au réveil, l'ennemi, répandu sur les hauteurs, nous attaque vivement. La nuit avait été claire (dix degrés au-dessous de zéro). L'armée s'était endormie d'un sommeil de cauchemar, dans une prostration sans bornes, quand le canon la réveilla. Les Saxons marchaient sur Bry et les Wurtembergeois attaquaient Champigny. Nos avant-postes surpris se replièrent. Des ouvriers civils, qui n'étaient pas armés, s'enfuirent en désordre et jetèrent la panique dans la rue principale de Champigny.

Nous allions perdre ce village, et le retour offensif des Allemands pouvait avoir des conséquences désas-

(1) Ducrot, II, page 296. Tout cela n'indique pas la ferme résolution de faire une trouée.
(2) Viollet-le-Duc.

treuses « si ce commencement de déroute n'eût été arrêté par quelques braves gens ». (1)

Grâce aux ouvrages que Viollet-le-Duc nous avait fait creuser pendant l'avant-dernière nuit et perfectionner pendant la journée du premier décembre, nous arrêtions tous les efforts des troupes ennemies jusqu'à deux heures. « A ce moment, l'arrivée d'une division nous permit de reprendre l'offensive, et notre ligne put être portée à 500 mètres plus loin. » (2)

Le même jour, le fils de Viollet-le-Duc, chargé d'une mission à Paris, eut l'obligeance d'y porter la lettre suivante que j'écrivis rapidement au crayon :

Le Tremblay, 2 Déc. 1 h. 1/2.

Nous sommes tous en bonne santé, quoique très fatigués. Ce matin, M. Viollet-le-Duc nous a fait arrêter la déroute en barrant le passage aux fuyards. Nous les avons forcés à rebrousser chemin, la baïonnette dans les reins. Nous étions tous indignés de voir ces lâches qui fuyaient. Nos sapeurs les ont rudement traités à coups de bâton (manches de pelles ou de pioches) et à coups de poings. — Nous fortifions la ferme du Tremblay. On nous annonce que tout va bien. — Nos troupes viennent d'être passées en revue dans une vaste prairie par le général Trochu qui nous a fait un beau discours : « Messieurs », a-t-il dit d'un air dédaigneux. Il aurait dû dire : « Soldats », ou « Citoyens ». Nous n'étions pas contents; aussi avons-nous tous crié : « Vive le général Ducrot! » Celui-là du moins montre un peu d'énergie et marche à l'ennemi.

L'avant-dernière nuit, nous avons fait des travaux pour installer une batterie de 40 mètres de long aux avant-postes (entre Champigny et le plateau de Villiers), dans un endroit qui avait été pris et repris trois fois dans la journée

(1 et 2) Viollet-le-Duc.

sur les Prussiens. La terre était humide de sang. (1) Nous ne sommes revenus au camp qu'à la fin de la nuit.

Nous couchons sur la grande place, devant le château de Vincennes. Nos tentes-abris sont très basses et nous n'avons pas su les bien planter. Ce matin, nous nous sommes levés tout couverts de verglas. (2)

La nourriture laisse beaucoup à désirer, surtout comme quantité, mais nous prenons tout cela gaiement; qu'importe, pourvu que la France soit sauvée.

Soyez sans aucune inquiétude; nous venons de gagner du terrain. Le moral de notre compagnie est excellent.

7

Dans l'après-midi du 1er décembre, un ballon, le *Jules-Favre*, apporta à Tours la nouvelle si impatiemment attendue de la sortie. Aussitôt Freycinet la transmit au général en chef :

Tours, 1er décembre 1870,
5 heures 30 du soir.

Paris a fait hier un sublime effort. Les lignes d'investissement ont été rompues, culbutées... Cet héroïsme nous trace notre devoir. Volez au secours de Ducrot, sans perdre une heure, par les voies que nous

---

(1) Nos hommes, épuisés de fatigue et de faim, refusaient de travailler. Je pris la pioche pour leur donner l'exemple et je tâchai de les remonter : « De notre travail de cette nuit, leur disais-je, peut dépendre le succès de la bataille de demain. »

(2) Le pauvre Pickaert, malade, dormait, la tête complètement ensevelie sous la neige. Il était si pâle, que nous l'avons cru mort. Léon C... et moi nous l'avons mené à l'ambulance, mais le major Pouchet l'a renvoyé rudement, le confondant avec les « fricotteurs ». Ce faible enfant, engagé volontaire à l'âge de 17 ans, mourut d'une maladie de poitrine.

avons combinées hier. Redoublez de vitesse et d'énergie... Continuez vos opérations avec la même prudence, seulement exécutez-les avec une foudroyante rapidité.

Mais cette foi héroïque dont Garibaldi a si bien montré la puissance, d'Aurelle ne la possédait pas plus que Trochu. Ces chefs désillusionnés étaient vaincus d'avance. Ce sont eux qui arrêtèrent la marche vers Paris, parce qu'ils la jugeaient téméraire. Eh ! oui, téméraire, mais possible pour des hommes énergiques et résolus. (1)

A la même date, le prince Frédéric-Charles lançait cette proclamation dont l'histoire flétrira le brutal cynisme :

Soldats! Déployez toute votre activité ; marchons pour partager cette terre impie. Il faut exterminer cette bande de brigands qu'on appelle l'armée française. Le monde ne peut rester en repos, tant qu'il existera un peuple français.

VILLEPION

L'armée de la Loire, dispersée sur une ligne de 70 kilomètres sans profondeur, courait le risque d'être battue en détail. Le ministre de la guerre confia au général d'Aurelle le commandement en chef, avec

(1) Ennemi de la République et du gouvernement civil que la France s'était donné, d'Aurelle, en écrivant le récit de cette campagne, n'a eu qu'un seul but : rejeter sur Gambetta et de Freycinet la responsabilité de nos défaites.

l'ordre d'opérer une concentration et de marcher sur Paris.

Le 1er décembre, écrit Chanzy, le 16e corps se mit en mouvement à dix heures du matin, l'infanterie à travers champs, l'artillerie sur les routes. L'amiral Jauréguiberry établit promptement ses pièces... Cependant le général Michel dessinait son mouvement tournant sur la gauche. Le village de Gommiers fut vigoureusement attaqué de front par les chasseurs à pied, et enlevé.

Le général Michel, avec la brigade de Tucé à gauche, s'avança sur Villepion. Cette démonstration hardie, exécutée sous les obus à une distance de 600 mètres, mais assez rapide pour éviter des pertes sensibles, détermina la retraite de la batterie ennemie de Villepion...

Le jour baissait. Le commandant de la première division réunissant les troupes qui lui restaient et se mettant à leur tête, se porta au pas de course sur le parc, point central de la résistance, qui fut emporté d'assaut. On fit 40 prisonniers, dont deux officiers de la garde de Bavière.

L'ennemi, abandonnant dans le château son ambulance et de nombreux blessés, rétrograda sur Loigny.

La division Jauréguiberry coucha sur les positions conquises; son quartier général était au château de Villepion. La cavalerie, que la fatigue empêcha malheureusement de poursuivre l'ennemi, se replia sur son bivouac du matin, et la brigade de Tucé à l'ouest de la route de Patay.

Le combat de Villepion était un brillant succès pour le 16e corps. Il avait eu à lutter contre 20.000 Bavarois qu'il avait complètement battus.

8

LOIGNY-POURPRY (1)

Du côté d'Orléans, la nuit du 1er au 2 décembre n'avait pas été moins froide qu'à Paris. Nos troupes bivouaquaient non loin de l'armée ennemie. « Contrairement à leurs habitudes, les Allemands n'avaient pas pris la peine de dissimuler leurs feux que nos soldats apercevaient distinctement. »

Nues et sans arbres, les vastes plaines de la Beauce sont semées çà et là de fermes isolées, de villages et de châteaux qui seuls peuvent servir de points de résistance. Un soleil splendide se levait à l'horizon. Nos soldats étaient pleins d'ardeur, persuadés qu'ils allaient bientôt donner la main à l'armée parisienne.

Les Allemands avaient pris position sur une ligne de collines, de La Maladrerie au château de Goury. La ligne française se développa de Villours à Morâle. A l'extrême gauche, la 3e brigade de cavalerie (de Tucé) avait pour soutien les francs-tireurs de Lipowski.

« Comme bien d'autres batailles de cette malheureuse guerre, la bataille de Loigny-Pourpry fut décousue : chaque division s'engagea de son côté, les uns trop tôt, les autres trop tard, sans ensemble dans leurs mouvements. La direction supérieure fit défaut. » (2)

Dès le matin, le général Barry entre dans Loigny qu'occupent seulement quelques détachements bavarois, et se porte aussitôt sur Goury. Son élan est tel

(1) La bataille de Loigny a été racontée en détail par d'Aurelle, Chanzy et H. Morel.
(2) Général Niox, page 68.

qu'il néglige de faire préparer l'attaque par l'artillerie. L'ennemi, qui s'est replié d'abord dans le parc, ne tarde pas à reprendre l'offensive. La division Barry se retire en désordre dans une plaine découverte, où elle ne trouve aucun abri; et le général Michel recule jusqu'à Gommiers.

Alors les Allemands attaquent Loigny du côté de l'Est. La brigade Bourdillon résiste énergiquement. On se fusille dans les rues; chaque maison est devenue une forteresse dont l'ennemi doit faire le siège. L'artillerie allemande cesse le feu pour ne pas atteindre les siens dans cette mêlée furieuse. A la fin, les Français sont forcés de se retirer. Seuls quelques isolés, oubliés dans le cimetière de Loigny, se font tuer inutilement. L'ordre de retraite ne leur était pas parvenu. — A cinq cents mètres de Loigny, une de nos batteries est surprise et enlevée par deux escadrons de cavalerie allemande; elle n'avait pas même eu le temps d'ouvrir le feu.

Les batteries ennemies, formant un demi-cercle d'environ 2.000 mètres de rayon, criblent d'obus nos soldats épuisés qui cherchent un refuge autour du château de Villepion.

A ce moment, le général de Sonis, avec le 17e corps, arrête la déroute. Ses canons tiennent tête aux batteries allemandes. Dans l'espoir de reprendre Loigny, il appelle sa réserve, huit cents hommes commandés par le colonel Charrette. Volontaires de l'Ouest (anciens zouaves pontificaux), mobiles des Côtes-du-Nord, francs-tireurs de Tours et de Blidah, s'avancent crânement à travers la plaine sous une pluie de feu. Ils sont soutenus par la cavalerie du général Michel et du général de

Tucé. On sonne la charge et, sans brûler une amorce, nos mobiles enlèvent la ferme de Villours.

Mais le général de Sonis est tombé à l'entrée du bois, il a la jambe fracassée. Charrette a son cheval tué sous lui ; tout l'état-major est dispersé. Aucun renfort n'est envoyé pour soutenir les zouaves qui marchent toujours de l'avant. Déjà ils ont pris d'assaut les premières maisons de Loigny, quand le général de Treskow lance contre cette poignée d'hommes ses nombreux bataillons prussiens. Nos héroïques soldats se retirent ; les Allemands exténués n'essaient pas de les poursuivre.

La bataille avait duré tout le jour. La nuit était venue. Une obscurité profonde régnait sur le champ de bataille, où tant de soldats avaient trouvé une mort glorieuse, où gisaient tant de blessés ; il n'était éclairé qu'à de rares intervalles par les reflets sinistres de l'incendie de Loigny. (1)

« Nous avions battu l'ennemi, mais ce fut une victoire stérile, sans résultats : nous avions devant nous toutes les forces réunies du duc de Mecklembourg, du général de Thann et du prince Frédéric-Charles. »

Néanmoins, le général d'Aurelle se décida enfin à se diriger vers Chevilly, sur la route de Paris. Sa dépêche au ministre de la guerre laisse voir sa mauvaise humeur : « Orléans va se trouver découvert. Il est indispensable d'y envoyer un général. Je n'en ai pas à laisser. » Il ne conserve d'espoir que dans un secours d'en haut, et c'est à Monseigneur

(1) Chanzy.

Dupanloup, évêque d'Orléans, qu'il s'adresse pour cela :

« L'armée de la Loire part aujourd'hui pour marcher au devant de l'armée du général Ducrot, qui a rompu les lignes prussiennes à Paris et qui se dirige vers nous.

« Priez, Monseigneur, pour le salut de la France. »

Ce qu'on a peine à expliquer, c'est la lettre de Chanzy à d'Aurelle et le découragement qu'elle révèle :

« *Après un beau succès* hier, nous avons quitté ce matin les positions conquises. Le général de Sonis a été blessé et ses troupes se sont repliées. (1) La nuit venait, nous avons été obligés de nous retirer devant un effort très vigoureux de l'ennemi, et nous venons d'arriver, la première division du 16e corps et une partie du 17e, à Terminiers. Je redoute une attaque pour cette nuit ou pour demain. Je ferai tout pour reprendre l'offensive, mais un secours m'est indispensable. Je crois que nous avons devant nous *toutes* les forces ennemies accourues pour nous écraser. La partie se jouera ici. »

« A la lecture de cette lettre, ajoute d'Aurelle, le général en chef vit aussitôt la situation périlleuse dans laquelle se trouvait l'armée de la Loire. Il n'y avait à prendre d'autre résolution que de *battre en retraite*, pour ne pas être exposé le lendemain à un effroyable désastre. »

Il est permis de contester que *toutes* les forces enne-

(1) D'ordinaire un général blessé est immédiatement remplacé par un colonel.

mies fussent accourues : une armée d'investissement restait autour de Paris.

D'Aurelle avait entouré Orléans de lignes fortifiées ; éperdu, il renonça à les défendre. Sa hâte de fuir était telle qu'il fit enclouer les canons et abandonna la ville. Ce n'était plus une retraite, mais une immense déroute de 200.000 hommes.

9

COMBAT DE PATAY. — PRISE D'ORLÉANS

« Le 4 décembre, vers huit heures du matin, la canonnade commença du côté de Patay. C'était une colonne prussienne avec artillerie qui se portait sur cette ville, que douze escadrons cherchaient à tourner. Le général de Tucé, plaçant son infanterie aux barricades, disposa sa cavalerie sur la route de Lignerolles, et reçut l'ennemi, qui s'avançait avec beaucoup d'entrain, par un feu de tirailleurs disposés dans les jardins et derrière les murs de clôture...

« Nos troupes avaient repris l'offensive sous une pluie d'obus qui avait déjà incendié quelques maisons de Patay, et délogé l'ennemi des embuscades où il s'était abrité autour de la ville, après lui avoir tué plus de deux cents hommes et fait une quarantaine de prisonniers, dont quatre officiers. (1)

« Mais pendant que le général de Tucé se maintenait ainsi à Patay, la division Barry dut se replier sur Boulay. » (2)

Les Allemands arrivèrent à six heures du soir aux

(1 et 2) Chanzy, page 90.

portes d'Orléans. « Le général de Treskow négocia aussitôt avec l'autorité militaire française l'occupation de la ville. A dix heures, une convention fut conclue, et peu après minuit, le Grand-Duc entra dans Orléans. » D'Aurelle n'avait pas trouvé le temps de faire sauter le pont de la Loire; il lui restait pourtant une armée de 200.000 hommes pourvue de plus de 500 bouches à feu, retranchée dans un camp fortifié, avec des pièces de marine à longue portée.

« Cette bataille qui avait duré deux jours, coûta aux Allemands 1.700 hommes, tandis que les Français en perdirent 20.000, dont 1.800 prisonniers. Leur armée se trouvait coupée en trois tronçons. » (1)

Le 5 décembre le général de Moltke envoyait à Trochu la dépêche suivante :

« Il pourrait être utile d'informer Votre Excellence que l'armée de la Loire a été défaite hier près d'Orléans et que cette ville est réoccupée par les troupes allemandes. »

Ce fut la fin de nos espérances.

10

De son côté, l'armée de Paris ne renonça-t-elle pas trop facilement à traverser les lignes prussiennes ?

Nous l'avons vu, la nuit du 2 au 3 décembre fut tout entière occupée à se retrancher dans Champigny même et à élever une batterie devant les lignes conquises.

Pourquoi abandonner ces positions ? Les Allemands seraient revenus pour les attaquer, mais « toute la

(1) De Moltke, *Mémoire*.

presqu'île de Joinville et le champ de manœuvres de Vincennes étaient remplis de nos troupes en bon ordre et prêtes à la lutte ». (1)

A midi, le général Ducrot donne l'ordre de replier les deux ponts de Brie sur l'île de Beauté. Notre armée repasse la Marne sur les autres ponts.

A sept heures et demie du soir, le mouvement de recul est terminé et nos troupes bivouaquent dans le bois de Vincennes.

Trochu écrivait : « L'ennemi nous a attaqués au réveil avec des réserves et des troupes fraîches; nous ne pouvions lui offrir que les adversaires de l'avant-veille, (Pourquoi ?) fatigués, avec un matériel incomplet, et glacés par des nuits d'hiver qu'ils ont passées sans couvertures; car, pour nous alléger, nous avons dû les laisser à Paris. » L'aveu d'imprévoyance est-il assez complet ?

Cette retraite, après deux journées très honorables, et qu'à Paris on considérait comme des victoires, produisit sur l'armée comme sur la population le plus fâcheux effet. (2)

Certes, Ducrot s'était vaillamment comporté le premier jour ; mais, trop vite fatigué, il rentrait dans Paris, oubliant son imprudente parole. Quelle confiance le peuple français pourra-t-il avoir désormais dans les promesses de ses chefs?

Lorsque Ducrot avait donné lecture de sa proclamation au Gouverneur de Paris et à son chef d'état-major,

---

(1) Viollet-le-Duc. Cette batterie eût permis à nos troupes de prendre à revers la redoute de Villiers et de nous y installer pour élargir le cercle d'investissement.
(2) Viollet-le-Duc.

Trochu demanda la suppression de la phrase célèbre, et fit ressortir ce qu'un pareil engagement avait de téméraire. Ducrot lui répondit : « Dans la partie qui va s'engager, se joue le sort de Paris, de la France tout entière. Chacun doit être décidé à donner sa vie contre un tel enjeu; pour mon compte personnel, j'y suis fermement résolu, et il faut que je fasse passer ce sentiment dans le cœur de mes soldats. » (1)

Le but de Ducrot avait été atteint ; il avait enflammé tous les courages, et si l'on peut regretter pour sa gloire personnelle des paroles qui prirent l'apparence d'une fanfaronnade, personne n'a jamais mis en doute ni sa bravoure, ni sa sincérité.

D'autre part, Ducrot l'avoue, il n'a pas su profiter de l'infériorité numérique de nos ennemis :

« Combattant toujours derrière des retranchements, des murs, des abris, ils échappaient à nos coups, tandis que nous, au contraire, constamment à découvert, canonnés, fusillés de toutes parts, nous venions sans cesse nous briser contre des obstacles matériels que notre artillerie ne pouvait entamer. » (2)

Évidemment nos chefs savaient moins bien leur métier que les généraux allemands : ils n'ont jamais eu un plan d'ensemble ; ils ont lancé en rase campagne de jeunes

---

(1) « Ceux-là seuls, a-t-il écrit, qui combattaient avec nous au plateau de Villiers, peuvent dire s'il a dépendu de notre volonté que nos engagements ne fussent remplis. » Ducrot avait, en effet, poussé son cheval vers les Allemands et brisé son épée dans la poitrine d'un soldat saxon. Son aide de camp, le capitaine Béverlée, était mort à ses côtés.

(2) Ducrot, II, page 286.

troupes inexpérimentées ; ils ne se sont occupés ni de les loger ni de les nourrir ; ils leur ont demandé des efforts qui dépassaient les forces humaines ; ils les ont envoyées à une mort certaine contre des ennemis solidement retranchés derrière des murailles, sans avoir seulement la précaution d'y faire brèche et de bombarder préalablement la garnison. Quand on lit attentivement les livres maladroits qu'ils ont écrits pour leur défense, on est forcé d'avouer qu'il n'y a pas grande exagération dans le mot fameux : « Les Français sont des lions conduits par des ânes. »

ANNEXE AU CHAPITRE III

Guerre à général d'Aurelle

Tours, 6 décembre 1870.

Le commandement en chef de l'armée de la Loire est supprimé. Le 16e et le 17e corps, formant la deuxième armée de la Loire, passent sous les ordres du général Chanzy...

Remettez immédiatement le commandement au général des Paillères. Vous êtes nommé au commandement des lignes stratégiques de Cherbourg, et vous vous rendrez sur le champ à votre destination.

Le général d'Aurelle au Ministre de la guerre, à Tours

Salbris, 6 décembre 1870.

..... Le commandement des lignes stratégiques de Cherbourg n'est pas en rapport avec le commandement de général en chef que j'ai exercé. Je dois à ma dignité de ne pas amoindrir la position que j'ai occupée, et je vous demande à ne pas aller prendre possession de ce commandement et à me retirer dans mes foyers. Ma santé, d'ailleurs, est altérée et réclame des soins que je ne puis recevoir que chez moi.

IV

1870

LE GÉNIE AUXILIAIRE

LE PLATEAU D'AVRON. — LE BOURGET. — LA FERME DE GROSLAY.

IV

1870

LE GÉNIE AUXILIAIRE

Le plateau d'Avron. — Le Bourget. — La ferme de Groslay.

I

LE PLATEAU D'AVRON

En avant du fort de Rosny, les hauteurs d'Avron dominent la vallée de la Marne. Ce fut seulement lorsqu'on tenta une sortie qu'on s'aperçut de l'importance de cette position. Il eût fallu l'occuper et la fortifier dès le début du siège. Les Allemands, qui la connaissaient bien, essayèrent plus d'une fois de s'en emparer, mais les projectiles du fort de Rosny les empêchèrent de s'y maintenir, tant que leurs ouvrages du Raincy ne furent pas terminés, c'est-à-dire jusqu'à la fin de décembre.

Nos travaux tardifs furent exécutés dans des conditions déplorables. Si l'incapacité militaire de Trochu et de son état-major avait encore besoin d'être démontrée, on en trouverait ici quelques preuves précises.

Par exemple, l'infanterie de marine fournissait chaque

jour six cents hommes de corvée au génie pour les travaux de terrassements. « Ces bataillons, sauf celui de Bicêtre, ont constamment vécu sous la tente. » (1) Pourquoi ?

Paul M. à sa mère

Mardi 13 décembre 70.

Nous sommes occupés en ce moment à établir une batterie à l'extrémité du plateau d'Avron. (2) Nous revenons coucher dans le village de Rosny abandonné par les habitants et dévasté par les mobiles. Les maisons n'ont plus ni portes ni fenêtres.

Tu peux donner de bonnes nouvelles de M. Delbrouck. Quoique je ne sois pas dans sa compagnie, je le vois tous les jours au travail. Nous sommes allés ensemble à Villemonble. Les mobiles jouaient de l'orgue dans l'église. Ils pillent et détruisent tout d'une manière indigne. Que feraient-ils en pays ennemi ? (3)

Pourquoi les chefs ne réprimèrent-ils pas ce pillage qui fut une cause de démoralisation dans l'armée ? Mobiles, gardes nationaux, soldats de la ligne et francs-tireurs, tous ont leur part de responsabilité. Cantonnés dans des maisons qu'avaient désertées des propriétaires timorés, ils brisaient tout, se chauffant avec les portes, les châssis des fenêtres et les meubles sculptés, pillant les caves, retournant le sol pour décou-

---

(1) La Roncière.

(2) A moins de 2.000 mètres de la redoute du Raincy.

(3) « Les troupes campées sur les rampants nord de ce plateau et peu surveillées, passaient leurs journées, non point à s'exercer, mais à aller chercher des légumes du côté de Villemonble et à piller ce malheureux village. On voyait, tout le long du jour, des files de ces mobiles monter au plateau, chargés de meubles de toutes sortes. Que pouvait-on faire au bivouac d'un guéridon d'acajou ? » (Viollet-le-Duc)

vrir les cachettes où ils espéraient trouver quelques objets précieux. J'ai vu découper le tapis d'un billard pour le transformer en couvertures. Les troupes ne songeaient ni à se garder, ni à se garantir contre les batteries ennemies, ni à en empêcher la construction.

Jeudi 15 décembre. (1)

Nous avons eu tour à tour le gel et le dégel; nous travaillons toute la journée, les pieds dans la neige fondue. Quelques-uns d'entre nous, suivant la recette donnée par un vieux troupier, ont trempé leurs chaussettes de laine dans du suif qu'ils avaient fait fondre. C'est un peu dégoûtant, mais on évite ainsi des maladies dont le plus grand courage ne préserve pas.

Nous voyons distinctement les épaulements que les Prussiens élèvent au Raincy, et nous ne parvenons pas à comprendre pourquoi on les laisse faire. Il serait si facile de les inquiéter. (2)

Samedi 17. — *Lever à 4 heures du matin; travail jusqu'à midi. — Départ pour Noisy-le-Sec. — Commencement d'installation, puis départ précipité pour Pantin. Il faut jeter la soupe avant de l'avoir mangée.*

Dimanche 18. — *Le plateau d'Avron reçoit dix nouvelles pièces de Sept. C'est le colonel Stoffel qui commande l'artillerie.*

Lundi 19. — *En permission à Paris. Retour à cinq heures. J'amène à son père mademoiselle Marie Delbrouck.* (3)

Quelques soldats de l'infanterie de marine reviennent d'une petite expédition. Ils ont démoli les murs du cimetière

---

(1) Les lettres de Paul M... sont ici complétées par quelques notes écrites au jour le jour sur un carnet.

(2) Ces épaulements devaient recevoir bientôt des pièces de gros calibre. Nos officiers supérieurs ne se doutaient pas de l'effet de ces pièces.

(3) En suivant son père aux avant-postes, cette enfant de 14 ans donnait un bel exemple de courage et de piété filiale.

qui servaient d'abri aux Prussiens. Les postes ennemis se sont repliés : nous en profitons pour faire provision de légumes.

Des lettres de ma mère et de mes sœurs sont parties par ballon à l'adresse de Fernand et de mon oncle. Alix a aussi écrit à Euphémie Barbier, et Louise à mademoiselle Madeleine Pape.

Des ballons, montés par des marins ou des employés des postes, partaient de nuit, pour échapper aux balles allemandes. Ils emportaient avec nos lettres des pigeons voyageurs, et ceux-ci nous rapportaient les réponses dans de tout petits tubes cachés sous leurs ailes. Les dépêches étaient imprimées en caractères microscopiques sur un papier extrêmement léger. Moyennant un franc, nous avions droit à quatre questions auxquelles nos parents ou amis de province répondaient par oui ou par non. A l'arrivée, un appareil électrique projetait en les grossissant ces dépêches qui étaient aussitôt distribuées. « Ces pigeons traversaient les lignes ennemies, échappant comme par miracle aux balles des fusils Dreyse et aux griffes des faucons prussiens, dressés à leur donner la chasse ; ils fendaient l'air glacé, s'abattaient à demi morts sur nos toits, et nous tendaient, sous leurs plumes déchirées, les dépêches que nous attendions haletants. » (1)

---

(1) Jules Claretie.

L'année suivante (31 août 71) madame Pape écrivait à madame Milliet : « Nous sommes dans un séjour de paix profonde... On aime à revoir les lieux où l'on a beaucoup souffert et nous avons souffert mortellement ici l'année dernière. Nous revoyons encore par la pensée toutes les circonstances de l'arrivée de la missive aérienne de votre chère Louise, la première que nous ayons reçue depuis l'investissement de Paris, le premier défi jeté par le courage et l'industrie du vaincu à la force écrasante de l'odieux vainqueur. Quels éclats ! quelle joie, quelle émotion en ouvrant ce cher petit billet ! Oui, la douleur ouvre et fait épanouir l'âme, pourvu que ce soit une douleur généreuse ! »

On dit que deux de nos pigeons voyageurs, qui avaient été pris par les Prussiens, nous sont revenus porteurs de dépêches fausses.

Mardi 20. — *Les batteries prussiennes établies au Raincy commencent à nous envoyer quelques obus énormes. Nos ouvrages sont beaucoup trop faibles pour résister. Une quarantaine de marins sont blessés.*

2

LE BOURGET

Paul à sa mère

Mercredi 21.

Notre journée d'hier a été employée à la construction de deux ponts sur le canal de l'Ourcq (entre Pantin et Bondy). C'était très pittoresque et très intéressant. Le soir, il a fallu continuer à la lueur des torches, jusqu'à une heure du matin. Plusieurs hommes sont tombés dans l'eau ; heureusement le canal n'est pas profond en ce moment.

A quatre heures et demie du matin nous rallumions les torches pour éclairer le passage des troupes, (1) tandis que nos charpentiers donnaient la dernière main au travail.

A sept heures et demie les wagons blindés donnent le signal, et les forts commencent une vigoureuse canonnade. Un quart d'heure après les colonnes d'assaut s'élancent en avant.

Trochu est à la Suiferie avec son état-major. Quelques soldats s'étant heurtés vainement contre un mur

(1) « Les routes, si malencontreusement barrées par des abattis, durent être dégagées. Dans la nuit du 20 au 21 décembre, vers cinq heures du matin, infanterie et artillerie commencèrent à se diriger par ces ponts vers le Bourget, mais l'ennemi paraissant disposé à attaquer Drancy, sur lequel il dirigeait une vive canonnade, on se borna, de notre côté, à occuper ce point et à le défendre par des ouvrages qui furent commencés sous le feu. » (Viollet-le-Duc)

crénelé, il ordonne à l'artillerie de tirer contre ce mur, sans s'inquiéter de nos troupes qui tiennent bon dans le village et que cette maladresse oblige à l'abandonner.

Jeudi 22. — *Dans l'après-midi d'hier, nous sommes partis sac au dos, avec armes et outils, pour Drancy. Mais nous n'y étions pas encore arrivés qu'on nous ordonna de faire demi-tour.*

La nuit approchait; l'affaire était terminée déjà et nous n'en savions pas l'issue.

Nous sommes revenus au milieu d'un encombrement inouï de voitures, de fourgons d'artillerie et de troupes; nous faisions un pas toutes les dix minutes. C'est un mouvement que je ne comprends pas encore. Peut-être n'a-t-on fait qu'une fausse attaque. — En ce moment la garde nationale et l'artillerie reviennent sur leurs pas.

Nous n'avons pas su nous maintenir au Bourget. Il parait cependant que la journée n'a pas été mauvaise; nous avions gagné du terrain et nos pertes sont insignifiantes. J'ai vu revenir à vide les voitures d'ambulance. — On s'attend pour demain à une affaire importante.

Tandis que les Allemands dormaient tranquilles, chaudement logés dans nos maisons, nos troupes ont couché *sans abri* dans la plaine d'Aubervilliers.

« Quelle cruelle soirée! rapporte Ducrot, quelle cruelle nuit! Pour faire la soupe dans ce *camp du froid,* quelques grains de riz, quelques miettes de biscuit, de l'eau qu'on puisait à grand'peine en perçant la glace et qui gelait pendant le transport. La nuit arriva dès 4 heures, sombre, triste; une bise du nord aiguë, déchirante, lacérait le visage des malheureux groupés autour de rares et chétifs feux de bois vert... La terre était trop dure pour qu'on pût enfoncer des piquets de tente, ils se brisaient. Bien peu dormirent cette nuit-

là... et parmi les dormeurs, on constata le lendemain 900 cas de congélation. » (1)

3

LA FERME DE GROSLAY

Samedi 24. — *Nous fortifions la ferme de Groslay. Les Allemands y étaient venus le 13 en reconnaissance, comme en fait foi une inscription au crayon que j'ai lue sur une porte, et copiée.*

Dimanche 25. — *Nous voyons distinctement les sentinelles prussiennes. Quelques marins et francs-tireurs ont fait feu sur elles. Les Prussiens ne ripostent pas. — Froid vif. — Une de nos sentinelles a été trouvée gelée. — Cinq autres. — De Vesly (mon lieutenant) a été blessé au pied. On le transporte à l'ambulance organisée à l'École des Beaux-Arts par M. E. Guillaume.* (2)

Madame Milliet à son fils Paul

26 déc. 70.

... Voici quinze jours que vous êtes partis et je crois que vous auriez grand besoin de repos. Nous nous portons bien, mais nous sommes bien préoccupés de toi. J'ai reçu ton mot par Marie Delbrouck. Les journaux ne disent absolument rien: on ne sait rien. Le froid paralyse probablement les mouvements projetés. La Seine charriait hier des glaçons et des débris de ponts. Ce serait un grand malheur si elle prenait tout à fait. (3) Je sais que vous travaillez aux

---

(1) Six cents hommes de l'infanterie de marine ont constamment couché sous la tente. Pourquoi? « L'encre même se congèle. L'eau et le vin sont gelés et le pain ne peut être tranché qu'à coups de hache. » (La Roncière)

(2) Il y fut soigné par madame Garnier, femme de l'architecte de l'Opéra et par la baronne d'Orthez. Un autre de nos blessés est soigné au foyer du Théâtre-Français, aussi transformé en ambulance.

(3) « Les ponts prussiens, au-dessus de Choisy, sont emportés. Le pont d'Ivry arrête tous ces débris; les glaces s'y amoncellent. La Seine prend. Les bateaux de grand'garde qui observent Choisy

approches du Bourget, mais comment remuer la terre par une gelée pareille ? Je voudrais bien savoir si vous retournez coucher à Pantin.

Hier dimanche, nous sommes allées entendre une conférence de M. Legouvé; nous avions amené Marie Delbrouck avec nous. Il a très bien parlé, mais j'avais l'esprit ailleurs.

Au revoir, cher enfant. Dieu veuille que ce soit bientôt. Je voudrais te voir dans un bon lit pour te réchauffer à fond. Fais attention de ne pas te laisser geler les pieds. Nous t'embrassons tous tendrement. Ta mère : L.

Lundi 26. — *Nos nouvelles pièces de sept atteignent facilement les batteries que les Prussiens construisent au Raincy.* (1)

Mardi 27. — *Il neige. A sept heures et demie du matin, les Prussiens commencent à bombarder avec une violence inouïe le plateau d'Avron.* (2)

A onze heures, envoyé par M. Bruyerre (mon capitaine); je cours de Drancy à Groslay demander des ordres à M. Viollet-le-Duc. Il nous envoie aussitôt à Bondy que nous mettons en état de défense. Comme une batterie ennemie enfile directement la grande rue, nous perçons un passage à travers les murs des maisons et des jardins.

Mercredi 28. — *Trochu est venu au plateau d'Avron; il s'est rendu compte que la position n'était plus tenable et a ordonné de l'évacuer.* (3)

Nous n'avions, il est vrai, sur ce point que 36 pièces

---

se trouvent bloqués dans l'écluse. — En prévision d'une attaque, il devient nécessaire de provoquer une débâcle. Des ouvriers, aidés par les marins de la flottille, pratiquent un chenal dans la glace, dont l'épaisseur dépasse parfois un mètre. — Ce ne fut qu'après quinze jours de ces rudes travaux que la flottille put être débloquée. » (La Roncière, page 258)

(1) « Avec une longue-vue on voyait les artilleurs ennemis s'éparpiller en dehors de leurs ouvrages. » (La Roncière)

(2) Ils tiraient jusqu'à 120 coups à l'heure sur tout le plateau.

(3) « Le lendemain à cinq heures du matin, les troupes se replient et abandonnent en silence leurs positions. » (La Roncière)

pour répondre au feu de 60. Pourquoi n'avons-nous pas devancé l'ennemi? Il était assurément plus difficile aux Allemands qu'à nous d'amener devant Paris des pièces de gros calibre. Si de Moltke avait eu la mentalité de Trochu, il aurait déclaré la chose impossible. Pourquoi n'avons-nous pas, les premiers, tiré 120 coups à l'heure sur les batteries en construction? Non seulement nous aurions gardé Avron, mais nous nous serions emparés du Raincy, et le cercle de fer eût été notablement élargi. Il a fallu au général Le Flô une prodigieuse dose de sottise pour s'étonner, au Conseil du 28 décembre, qu'on attachât tant d'importance à la possession de « ce plateau d'Avron »!

Sa perte allait rendre impossible toute attaque ultérieure, soit sur Villiers, soit sur le Bourget.

Jeudi 29. — *Les marins font preuve d'un dévouement admirable. Ils s'attellent aux lourdes pièces et les ramènent sur une pente rapide tellement couverte de verglas que les chevaux ne peuvent pas y tenir. Ils passent la nuit à emporter à dos d'homme les projectiles jusqu'au fort de Rosny.*

Paris a gardé une profonde reconnaissance à ces braves marins. De son côté l'amiral la Roncière, plus équitable que ses collègues, a écrit : « Que Paris le sache, que la France le sache, les matelots n'oublieront jamais qu'au milieu de tant de douleurs, dans les succès comme dans les revers, ils ont vu des poignées d'enfants inexpérimentés de la mobile, ou leurs aînés de la garde nationale, les seconder dans ces luttes stériles, les accompagner dans ces fatigues à chaque instant renouvelées, et combattre avec eux comme des hommes de cœur, beaucoup comme des héros. »

Six soldats du 114e de ligne ont été trouvés gelés l'autre nuit dans la tranchée que nous venions d'achever à Groslay. L'un d'eux était mort.

Paul M. à sa mère

Pantin, 29 déc. 70.

Rassure-toi, chère mère, la vie que nous menons est fatigante, mais je la supporte très bien jusqu'ici... Depuis quelque temps nous ne travaillons plus la nuit, c'est un grand point, car nous avons besoin d'un peu de sommeil. Le froid est très rigoureux. Nos pauvres soldats ont des mines à faire pitié. Il faut avoir le courage de ne pas rester en repos une minute, de ne pas s'asseoir, de ne pas s'endormir. Il vaut même mieux éviter de s'approcher du feu, car après, le froid semble encore plus vif.

Nous partons d'ici chaque matin au petit jour, et nous ne rentrons qu'à la nuit pour manger. Nous ne prenons dans la journée qu'un tout petit morceau de pain et de chocolat. — Nous avons mis en état de défense la ferme de Groslay, ou plutôt les monceaux de décombres qui en restent. Les obus ont fait là un ravage effroyable, c'est navrant à voir.

L'été dernier, c'était un endroit charmant, une maison de plaisance avec de vastes dépendances. Sur deux côtés la ferme est entourée d'une pièce d'eau, avec deux rangées de saules et de magnifiques peupliers : nous avons tout abattu pour faire des barricades.

Les Prussiens sont là devant nous à 250 mètres; nous ne comprenons pas pourquoi ils nous laissent travailler tranquilles. (1) Nous voyons distinctement leurs sentinelles que l'on vient relever de temps à autre ; c'est à peine s'ils se cachent un peu derrière les arbres. Ils occupent toute la ligne du chemin de fer et leurs postes sont établis dans les petites maisons des cantonniers. (2)

---

(1) Ils savaient que leurs batteries du Raincy leur permettraient de s'emparer de ce poste quand ils le voudraient.

(2) La ferme de Groslay n'est distante que de mille mètres du chemin de fer de Soissons.

Quelques marins et des francs-tireurs ont eu la malheureuse idée de tirer des coups de fusil sur les sentinelles avancées que nous voyons se replier. Pickaert, avec trois autres sapeurs, ont voulu aller chercher des légumes de ce côté; ils ont essuyé des coups de feu qui heureusement n'ont atteint personne.

Mercredi 28. — *Nous continuons notre travail à Drancy : c'est une tranchée-abri pour relier entre elles deux batteries nouvelles qui seront formidables.*

Un artilleur auxiliaire a été tué ce matin. La balle lui a traversé la tête de part en part. Je le vois en ce moment couché sur un brancard dans le petit cimetière de Drancy. Un soldat creuse sa fosse. Son capitaine a été blessé à la cuisse.

Paul M. à sa mère

(Même date).

... Devant nous s'étend une plaine immense et nue, entrecoupée seulement par quelques haies, derrière lesquelles l'ennemi a établi ses batteries. — On vient de tirer sur nous deux obus qui éclatent hors de portée. Nous entendons gronder le canon jour et nuit.

Ici nous n'avons point de nouvelles. Nous ne savons que ce que nous voyons. J'espère obtenir prochainement la permission d'aller vous embrasser, mais quel jour serai-je libre? Cela dépendra des événements. Je n'ai pas eu la chance de rencontrer Henri. — N'avez-vous aucune nouvelle de Fernand ni de mon oncle? — A bientôt, courage et confiance. — Je vous embrasse de tout cœur.

Le 30 décembre, je recevais de ma sœur Louise, âgée de 15 ans, la lettre suivante :

A Paul Milliet, sergent. — Légion du Génie auxiliaire, 1er bataillon, 1re compagnie de marche, 1er peloton, 2e section, à Pantin.

... Nous pensons continuellement à toi et nous sommes bien inquiets et bien tristes de te savoir exposé non seule-

ment aux coups des Prussiens, mais encore au froid et à la fatigue ; aussi nous avons été heureux de recevoir ta lettre qui nous a rassurés un peu. Nous passerions un jour de l'an bien triste, si tu ne pouvais pas nous revenir. — Henri est revenu malade après une faction de nuit qui a duré huit heures. Il a les jambes enflées.

Marie Delbrouck nous a raconté les péripéties de sa campagne. Nous la voyons presque tous les jours, afin de nous communiquer les nouvelles.

Adieu, mon pauvre vieux chéri, tâche de nous revenir bientôt sain et sauf. Surtout ne te laisse pas geler.

Nous venons de voir Marie qui nous donne l'espoir de te voir dimanche. Cela nous comblerait de joie.

Trochu, si populaire pendant les premiers mois du siège, continuait à retirer ses troupes dès qu'une position avait été conquise. On parlait de le remplacer.

Le général Vinoy proposait de pousser des colonnes solides sur divers points, dans l'espoir de se frayer un passage. Le général Schmidt n'était pas d'avis de s'éloigner de Paris, mais, d'accord avec le général Le Flô, il pensait qu'il fallait tenter un suprême effort et livrer une grande bataille.

Jules Favre demandait aussi qu'on donnât satisfaction à la population qui réclamait une action énergique. Une députation des membres de l'Institut avait formulé le même vœu.

V

1871

DERNIERS COMBATS

BOMBARDEMENT. — ILLUSIONS. — BUZENVAL. — CAPITULATION.

V

1871

DERNIERS COMBATS

Bombardement. — Illusions. — Buzenval. — Capitulation.

1

Le 30 décembre, toutes les batteries de siège étant prêtes, le bombardement de la ville commença. Doctoralement et pédantesquement, les Prussiens dirent qu'ils avaient attendu *le moment psychologique,* c'est-à-dire l'heure où la faim, les maladies, une série d'efforts infructueux auraient commencé à abattre les courages. Alors les canons Krupp viendraient donner le coup de grâce et hâter la capitulation.

Samedi 31. — *Nous travaillons entre les forts de Noisy et de Rosny. Les obus allemands passent par-dessus nos têtes. L'un d'eux a coupé le fil télégraphique qui est tombé sur notre compagnie en marche.*

Premier janvier. — *En permission à Paris.*

2 janvier. — *Retour à Pantin. Continuation des tranchées-abris sous une pluie d'obus.* (1)

3 janvier. — *Nous avons fait ce matin un chaleureux accueil aux Éclaireurs Poulizac qui revenaient d'une reconnaissance de nuit. Ils ont surpris les postes prussiens du chemin de fer de Soissons et ramènent six prisonniers. Un septième, qui n'a pas voulu se rendre, a été tué sur place.* (2)

5 janvier. — *Les coups se succèdent sans interruption. — J'apprends que les obus tombent sur le Panthéon, rue Gay-Lussac et dans tout notre quartier. Je suis inquiet pour ma mère, mon père et ma sœur. — Un enfant de sept ans vient d'être tué. C'est odieux!*

Sans qu'aucun avertissement préalable ait été signifié aux assiégés, le bombardement s'abattit sur la ville depuis les Invalides jusqu'au jardin des Plantes, tuant des femmes dans la rue, des malades dans leur lit, effondrant les bibliothèques, les serres du Muséum, la Sorbonne, Saint-Sulpice; 21 bombes tombaient sur l'Observatoire, 30 sur l'hôpital de la Pitié.

---

(1) Ce bombardement n'était pas toujours dirigé avec assez de précision pour rendre notre travail impossible. Nos sapeurs s'habituèrent rapidement au danger. L'un d'eux était chargé de surveiller la batterie ennemie. Dès qu'il apercevait la fumée, il criait : « Pour nous! » Nos hommes, s'accroupissant aussitôt dans la tranchée, attendaient que le projectile eût éclaté ; ils avaient environ huit secondes pour se défiler.

« Du 30 décembre au 2 janvier, 5.100 obus atteignirent les forts de Rosny et de Noisy, et couvrirent le plateau entre les deux redoutes. En 23 jours, du 30 décembre à la signature de l'armistice, il y eut 23.000 obus envoyés. Chacun d'eux représente une valeur argent de 75 francs. Ce tir atteint donc en argent le chiffre de un million sept cent vingt-cinq mille francs. » (Viollet-le-Duc)

(2) Ce même jour, « un de nos soldats, pris au moment où il passait à l'ennemi, a été traduit devant une cour martiale et fusillé immédiatement ». (La Roncière)

« Au lieu d'apporter le découragement, ce bombardement sauvage, inutile au point de vue militaire, et qui ne sera jamais pardonné à la Prusse chez aucune nation civilisée, ne fit qu'exaspérer la résistance. » (1)

6 janvier. — *Construction d'une casemate entre le fort de Rosny et la redoute de la Boissière.*

Les Saxons (qui n'ont eu longtemps au Raincy que les pièces françaises de 12 et de 24, prises à Sedan et à Metz), *ont maintenant deux nouvelles batteries; l'une dirigée contre le fort de Rosny, l'autre contre le plateau d'Avron.* (2)

Dans une réunion des maires, Delescluze réclamait énergiquement : « la démission des généraux Trochu, Clément-Thomas et Le Flô ; le rajeunissement des états-majors ; le renvoi au conseil de guerre des généraux et officiers de tout grade qui prêchent le découragement dans l'armée ».

Une affiche rouge, collée le 6 janvier sur les murs de Paris, portait les noms des délégués des vingt arrondissements :

Le gouvernement qui le 4 septembre s'est chargé de la défense nationale a-t-il rempli sa mission? — Non !

Nous sommes cinq cent mille combattants et deux cent mille Prussiens nous étreignent! A qui la responsabilité sinon à ceux qui nous gouvernent ? Ils se

---

(1) Viollet-le-Duc.

(2) Ces batteries étaient armées de canons Krupp, rayés, en acier fondu, qui lancent des projectiles oblongs de 28 kilogrammes. Leur portée est de sept à huit mille mètres. L'obus s'enfonce de 4 m. 60 avant d'éclater. A mille mètres, il perce un mur de 3 m. 50 d'épaisseur.

sont refusés à la levée en masse. Ils ne se sont décidés à agir enfin contre les Prussiens qu'après deux mois, au lendemain du 31 octobre. Par leur lenteur, leur indécision, leur inertie, ils nous ont conduits jusqu'au bord de l'abîme : Ils n'ont su ni administrer, ni combattre... Sorties sans but, luttes meurtrières sans résultat, insuccès répétés, Paris bombardé. Le Gouvernement nous a donné sa mesure, il nous tue.

Si les hommes de l'Hôtel de Ville ont encore quelque patriotisme, leur devoir est de se retirer, de laisser le peuple de Paris prendre lui-même le soin de sa délivrance.

La municipalité ou la Commune, de quelque nom qu'on l'appelle, est l'unique salut du peuple. La perpétuation du régime actuel c'est la capitulation, la ruine et la honte! Les contributions de guerre écrasant Paris, voilà ce que nous prépare l'impéritie ou la trahison.

Réquisitionnement général, Rationnement gratuit. — Attaque en masse. — Place au peuple, place à la Commune!

C'est à cette affiche que le général Trochu répondit par sa proclamation célèbre :

Au moment où l'ennemi redouble ses efforts d'intimidation, on cherche à égarer les citoyens de Paris par la tromperie et la calomnie. Rien ne fera tomber les armes de nos mains... Courage, confiance, patriotisme!

Le Gouverneur de Paris ne capitulera pas.

6 janvier 1871.

Le Gouverneur de Paris,
Général Trochu.

Le 8 janvier, Delescluze, maire du dix-neuvième arrondissement et ses adjoints adressaient leur démission au Gouvernement.

Le *Monde Illustré,* organe de la classe moyenne, commençait aussi à critiquer sévèrement la conduite de Trochu : « Le public se demande s'il n'y aurait pas autre chose à faire que de fausses attaques et des proclamations diffuses. »

2

Louise M. à son frère

7 janvier 71.

Tu peux te rassurer sur notre compte. Nous avons couché, maman et moi, chez madame Huet, où nous n'avons entendu que le piano de M. César Franck qui nous a bien agacées. Les bombes ne sont pas tombées de notre côté. On pense que le fameux canon Krupp a été démonté par nos marins. Cependant ils ont bombardé Vaugirard et l'usine Cail qui, avant la guerre, avait fait travailler beaucoup d'Allemands.

Nous avons fait un grand tour avec Alix pour nous rendre compte des effets produits par les obus. Il faisait un temps magnifique et les badauds allaient voir tous ces dégâts comme on irait au spectacle : Cheminées démolies, trous dans les murs, vitres cassées : fenêtres emportées, balcons arrachés, nous avons vu tout cela, mais nous n'avons pas pu ramasser un éclat d'obus, à notre grand regret. — Trois obus étant tombés sur l'ambulance de la Closerie des Lilas, on a fait déménager tous les pauvres blessés. Il y en avait plein cinq omnibus; ils avaient des mines bien souffrantes ! Ceux qui montaient à l'impériale avaient grand'peine à se hisser jusque là; on était obligé de porter les autres.

Un jour, je me trouvais pour quelques instants en permission, et je venais d'embrasser ma mère, heureuse

de me voir encore vivant, lorsque mes deux sœurs rentrèrent à la maison, pâles, haletantes, bouleversées. Voici ce qu'elles nous racontèrent : Comme elles traversaient la Seine, une foule compacte se pressait sur le quai avec des cris de fureur. Elles s'approchent, et aperçoivent un homme que l'on venait de jeter à l'eau. A tort ou à raison, quelqu'un, un ennemi personnel peut-être, l'avait accusé d'être un espion. Le malheureux, après un plongeon dans le fleuve glacé, luttait désespérément contre la mort. Il nageait, et sa tête convulsée apparaissait par intervalles au-dessus de l'eau. Alors les vociférations redoublèrent et on lui jeta des pierres, jusqu'au moment où l'infortuné disparut une dernière fois.

Mes sœurs conservèrent longtemps présente à la mémoire l'horrible vision de cette scène de meurtre. (1)

Qu'il y ait eu des espions prussiens dans Paris, cela est certain, (2) mais nous en voyions partout. Je ne sais si j'ai eu tort ou raison d'arrêter un curieux qui venait inspecter nos travaux et prenait des notes sur un calepin. Le commandant Davioud le relâcha en riant, sans même l'interroger. Le soir, dès qu'on apercevait une lampe à quelque fenêtre élevée, la foule s'amassait, observant avec inquiétude. L'un disait : « La lumière semble s'allumer et s'éteindre à intervalles

---

(1) Se peut-il que de longs siècles de civilisation n'aient pas suffi pour adoucir les instincts héréditaires de la brute primitive, toujours prêts à se réveiller dans quelque repli du cerveau de ses descendants ? Aucun de ces meurtriers aveugles ne s'est demandé un seul instant si l'accusation était fondée : aucun n'a eu l'idée si simple de confier à la justice le soin de juger et, s'il y avait lieu, de punir le crime.

(2) « Paris fourmillait d'espions prussiens qu'on n'arrêtait guère et dont on ne fusilla pas un seul. » (A. Arnould, I, page 63)

réguliers » ; l'autre la voyait changer de couleur. Autant de signaux convenus ! Et l'on arrêtait d'inoffensifs veilleurs.

Dans la nuit du 8 au 9 janvier, le quartier de l'Odéon et de Saint-Sulpice recevait un obus toutes les deux minutes. « Une école de la rue de Vaugirard avait quatre enfants tués et cinq blessés par un seul projectile. La cervelle de ces petits êtres rejaillissait contre la muraille. L'Académie en avait appelé au monde civilisé ; les représentants des puissances neutres adressaient une protestation contre ces faits de guerre horribles dans leur inutilité. » (1)

Les habitants des quartiers bombardés se réfugiaient dans les caves ; d'autres fuyaient et des logements leur étaient ouverts par les municipalités.

Richard Wallace, ému de pitié, provoqua une souscription en faveur de ces infortunés et s'inscrivit généreusement pour cent mille francs. « Que ce nom de Richard Wallace soit salué à jamais par les pauvres et les souffrants. » (2)

3

Madame Milliet à son fils

9 janvier 71.

... Les Prussiens continuent à nous lancer force obus. Il en est tombé beaucoup dans le jardin du Luxembourg, mais comme c'était de 1 heure du matin à 7 heures, ils n'ont fait de mal à personne. Il en est tombé rue Saint-Placide, rue du Four, rue d'Ulm et autour du Panthéon. Très peu d'accidents, mais un vacarme étourdissant. Je croyais trouver ce matin toutes les maisons du boulevard Saint-Michel à bas, ou au moins effondrées, et je n'ai vu qu'un trou à l'angle

(1 et 2) J. Claretie.

de la rue Soufflot, chez le libraire; et un autre chez un pâtissier.

Nous couchons dans l'appartement que nous a offert madame Huet. Nous trouvions d'abord sa chambre trop sourde, on n'entendait rien; puis nous n'avons pas tardé à la trouver trop sonore. Les bombes ne nous laissent pas dormir. Nous venons de promettre à Alix d'aller coucher demain chez elle (rue Martel), si nous continuons à ne pas dormir.

Sois sans inquiétude sur notre compte; il est facile de ne pas sortir la nuit et je crois que nous sommes bien à l'abri dans la chambre au nord. Henri est toujours malade; il a une bronchite qui ne se passe point, au contraire.

Les journaux vous parviennent-ils? Aujourd'hui, il y a une dépêche de Gambetta et les nouvelles sont bonnes. — Les Prussiens ont tenté l'assaut du fort de Vanves, sans succès. Ils ont lancé des bombes incendiaires.

Paul M. à sa mère

Pantin, 9 janvier 71.

Je suis bien inquiet de savoir que le bombardement atteint votre quartier et je voudrais vous savoir à l'abri.

Nous continuons nos travaux. Aucun de nous n'a été blessé ces jours-ci. Le brouillard nous favorise. Hier nos marins ont tiré quelques bordées, sept ou huit coups de canon à la fois; c'est d'un très bel effet : les obus s'élancent de concert comme une volée d'oiseaux. Dès la première bordée, la pièce qui tirait le plus directement sur nous a cessé le feu. Nos grosses pièces de marine n'ont pas encore donné. (1)

La compagnie de M. Delbrouck travaille aujourd'hui avec la nôtre.

11 janvier. — *Un de nos hommes tué; la tête emportée, horriblement mutilé. — Cinq blessés. — Nous continuons le travail. Les autres compagnies se retirent.*

---

(1) La précision de ce tir prouve que nous aurions pu empêcher les Prussiens d'établir leurs batteries du Raincy.

Louise M. à son frère

11 janvier 71.

Maman va beaucoup mieux et Henri aussi. Le docteur Duchaussoy a entendu dire que les Prussiens avaient tenté une attaque du côté de Rosny et que notre artillerie leur a fait subir des pertes énormes. A Châtillon nous leur avons fait sauter une poudrière. — Ils veulent se venger de toutes leurs défaites (!) et, avant de battre en retraite, ils se hâtent de liquider tous leurs obus.

Cette nuit il en est tombé un sur notre maison. (1) La vibration a cassé toutes les vitres sur le devant, ce n'est pas chaud du tout. Mais dans l'appartement de madame Huet nous sommes très bien. Si cela tombait trop fort, nous descendrions à la cave. Rosalie (la cuisinière) a ramassé un gros morceau d'obus encore tout chaud et qui sentait très mauvais. Nous avons mis dans des malles et descendu à la cave les objets précieux. Tes cartons sont dans la chambre de madame Huet.

Ces gueux de Prussiens ! S'ils croient nous faire peur, nous abattre et nous décourager, ils se trompent; ils ne font qu'exciter notre indignation, notre exaspération et notre rage contre eux. — Alix n'a pas de chance; dans sa rue Martel elle n'entend guère les obus. Si elle n'avait pas Henri à soigner, elle serait venue ici pour les entendre de plus près.

Nous espérons te voir à la fin de la semaine. Salut et fraternité.

Paul M. à sa mère

Pantin, 13 janvier 71.

Je suis bien heureux de vous savoir sains et saufs, mais les nouvelles m'arrivent tellement en retard qu'elles ne suffisent pas pour me rassurer. Je voudrais vous savoir chez Alix, vous y seriez plus en sûreté.

Nous continuons à travailler au milieu d'une grêle d'obus, mais nous y sommes tellement habitués maintenant, que

(1) Boulevard Saint-Michel, n° 95.

nous y faisons à peine attention. Les premiers jours, quelques hommes se couchaient à terre; cela me semble peu efficace. M. Delbrouck, toujours sans armes, lit tranquillement son journal et surveille les travaux en se promenant dans l'endroit le plus périlleux. L'exemple du courage est contagieux.

Nos marins répondent admirablement aux Prussiens. Nous avons eu de véritables combats d'artillerie. C'est un vacarme épouvantable qui n'a pas abouti jusqu'ici à de bien grands résultats.

13 janvier. — *A Saint-Denis, M. Viollet-le-Duc commence des travaux pour protéger les tombeaux des rois qui sont dans l'église.* (1)

Louise M. à son frère

14 janvier 71.

Nous continuons à être bombardés, mais comme toi, nous nous y habituons. Plusieurs motifs nous ont empêchés d'aller nous installer chez Alix : Papa se trouve assez en sûreté dans sa chambre au nord; si donc nous allions, maman et moi, coucher tous les soirs chez Alix, il nous faudrait revenir à la maison le matin, et les Prussiens bombardent le jour autant que la nuit. Le mieux est de sortir le moins possible. Il faut pourtant faire la queue pour avoir notre ration de cheval et de pain que nous ne pourrions nous procurer ailleurs. Puis on ne trouve pas de voitures de déménagement. D'ailleurs cela nous ennuierait beaucoup de penser que tu pourrais venir en permission et ne pas nous trouver là.

Notre quartier n'est pas le seul à recevoir des obus; ils en lancent un peu partout, rue Mouffetard, rue de Lourcine et jusqu'aux quais; mais ils visent de préférence sur les ambulances et hôpitaux; aussi l'on a mis des blessés prussiens au Val-de-Grâce, puisqu'ils s'obstinent à tirer

(1) Grâce à ses blindages en madriers recouverts de sacs à terre, ces précieux chefs-d'œuvre ont pu être préservés des obus ennemis.

dessus; et maintenant qu'ils tuent leurs soldats s'ils le veulent! (1) Je trouve vraiment qu'on les laisse faire bien tranquillement et qu'on ne les inquiète guère.

Nous avons descendu à la cave différentes choses; nous pourrions y descendre nous-mêmes, si le danger était trop grand. D'ailleurs nous n'avons pas peur et nous ne perdons pas la tête, c'est le principal. Nous sommes bien plus tourmentées pour toi; tu es bien plus exposé que nous, et tu n'as pas de maisons ni de caves pour t'abriter.

Ces animaux de Prussiens voudraient bien entrer dans Paris, ou remporter quelque victoire le 16 janvier, jour de la fête de leur roi Guillaume; moi si je pouvais l'étrangler ce jour-là, cela me ferait plaisir.

Les nouvelles de province sont bonnes.

Tâche de nous revenir, ne fût-ce que pour un jour; nous voudrions bien te voir.

Salut et fraternité.

Un obus est tombé dans le jardin de madame Pape, aussi toutes les personnes de sa maison habitent la cave et notre cours est suspendu.

4

Les vivres devenaient de plus en plus rares. Les femmes montrèrent une fermeté et une résignation qui soutint souvent le courage des hommes. Sans se plaindre, elles restaient pendant des heures à la porte des boucheries municipales, attendant leur tour.

« Nous les avons vues, les pauvres mères, emmitou-

(1) Huit cent quatre-vingt blessés étaient soignés dans les baraquements du Luxembourg, le sauvetage fut aussitôt organisé par la garde nationale, sous le feu des obus. On plaçait les malades sur des brancards ou bien sur des chaises; d'autres durent être portés sur les épaules jusqu'au Val-de-Grâce. C'est là que l'on fit transporter aussi les blessés allemands, et de Moltke fut prévenu de ces décisions.

flées dans leurs capelines, tenant à la main leurs petits enfants, qu'elles n'avaient pu laisser seuls chez elles; pauvres moutards! leur figure disparaissait sous les plis d'un gros cache-nez de laine tricoté par la grand mère. Nous les avons vus, les pauvres vieux, un panier à la main, battant des pieds sur le sol pour ne pas rester gelés. Tous grelottants. — Ils venaient chercher quelque maigre pitance : du cheval, de la viande salée, du bœuf d'Australie conservé, et quelles portions! » (1)

Les enfants mouraient par milliers.

De douze à treize cents, chiffre normal des décès parisiens, la mortalité s'éleva à quatre mille cinq cents. « Tout le noir cortège des maladies nées de longues privations s'était abattu sur nous; on ne voyait que corbillards s'acheminant vers le cimetière. » (2)

Chaque arrondissement avait nommé un *Comité républicain de vigilance*, et le *Comité central* fut formé par la réunion de quatre-vingts citoyens, choisis à raison de quatre délégués par arrondissement. Dès le 13 septembre, le Comité central proposait que toutes les denrées alimentaires fussent réquisitionnées et emmagasinées par le Gouvernement. Les approvisionnements auraient été répartis entre tous les habitants au prorata du nombre des personnes composant chaque famille. Ces mesures auraient pu prolonger beaucoup la résistance. Elles auraient eu en outre cet avantage d'effacer pour un temps les distinctions entre riches et pauvres. Tous les citoyens, ayant mêmes devoirs et

(1) Francis Enne.
(2) Ducrot, III, 224.

devant subir mêmes privations, se seraient sentis égaux devant le péril commun. — Mais l'abnégation est rare, et les riches renoncent malaisément à leurs privilèges. Au moment où tant de prolétaires mouraient de faim, quatorze bons vivants, par exemple, se réunissaient périodiquement pour faire bombance chez un célèbre restaurateur. Aussitôt après le siège, comme ils avaient la reconnaissance du ventre, ils firent frapper à la Monnaie une belle médaille d'or pour l'offrir à Brébant. L'inscription est le honteux monument d'un égoïsme qui s'étale avec le cynisme de l'inconscience. La voici :

PENDANT
LE SIÈGE DE PARIS,
QUELQUES PERSONNES AYANT
ACCOUTUMÉ DE SE RÉUNIR CHEZ M. BRÉBANT
TOUS LES QUINZE JOURS, NE SE SONT PAS, UNE SEULE
FOIS, APERÇUES QU'ELLES DÎNAIENT DANS
UNE VILLE DE DEUX MILLIONS
D'AMES ASSIÉGÉE.
1870-1871

Au revers, on regrette de trouver des noms illustres que par pitié je préfère ne pas citer. (Voir A. Arnould, I, page 51)

Madame Milliet à son fils

14 janvier 71.

Je suis bien anxieuse, mon cher enfant, de te savoir aussi exposé. Ne vous laissera-t-on point vous reposer un peu ? J'irais bien aux nouvelles chez madame Mazard, mais on sort le moins possible, les rues ne sont pas saines à habiter. C'est fort triste de rester sans communications avec le dehors. Le brouillard me désole et m'inquiète. Ils vont tenter l'attaque de quelque fort, et on ne les verra pas

venir. On dit qu'ils ont attaqué cette nuit le fort d'Issy ; je ne sais rien de positif.

Jules Favre va partir pour Londres. Pour moi, je vois ce départ avec peine. Il paraît cependant que c'est l'avis de Gambetta. (1)

Un journal annonce que nos armées de province ne sont qu'à dix lieues de Paris ; cela demande confirmation. On s'attend à un assaut et cela très prochainement. D'autres prétendent que si Jules Favre part, le bombardement sera suspendu ; mais je n'en crois rien.

15 janvier. — *On dit que les Allemands commencent à établir des batteries sur le plateau d'Avron.* (2)

La garde nationale avait moins souffert que l'armée ; elle était restée pleine d'entrain et de résolution. Mais les soldats, épuisés par un service excessif, offraient un spectacle navrant.

Pour comprendre et excuser un peu le manque de confiance de leurs chefs, il faut avoir vu ces pauvres gens au bivouac, sous la bise glacée, pelotonnés autour d'un brasier, où ils faisaient brûler les meubles enlevés aux maisons abandonnées, mornes, silencieux, indifférents à tout, répondant à peine à la voix de leurs officiers. « Ils faisaient pitié à voir, la tête entourée de chiffons,

---

(1) Une conférence allait s'ouvrir à Londres pour « régler les *affaires d'Orient* » au moment où l'existence de la France était en péril. Jules Favre fut invité comme Ministre des Affaires étrangères, et Bismarck lui offrit un laissez-passer. Gambetta lui conseillait d'accepter parce qu'il voyait dans cet acte une reconnaissance officielle de la République française, mais Jules Favre ne voulut pas abandonner Paris bombardé.

(2) Sous ces collines sont creusées d'immenses carrières, qui furent occupées quelque temps par 20.000 mobiles, en prévision d'une attaque. Pourquoi retira-t-on ces troupes ? On craignit sans doute que l'étroite issue de ces souterrains ne permît pas aux soldats de sortir assez vite et qu'ils fussent pris comme dans une souricière.

leur couverture pliée et repliée autour du corps, les jambes enveloppées de loques, n'ayant plus formes de soldats. » (1) C'était bien, suivant l'expression de Jules Simon, « Moscou aux portes de Paris ».

5

ILLUSIONS

Dans une ville assiégée, les imaginations travaillent et il arrive souvent que les stratégistes de café prennent pour des réalités leurs rêveries fantastiques. Les uns racontaient qu'une armée française, partie de Brest, avait débarqué en Danemark, (2) les autres, que les Bavarois refusaient de continuer la guerre, etc... Voici un échantillon de ces inventions maladives :

Louise M. à son frère

15 janvier 71.

... Papa a vu au café un monsieur qui prétend connaître d'une manière positive le plan de Trochu. Cela n'a rien d'impossible : l'exécution du plan étant commencée, il n'y a plus de motif pour le cacher. Le général Trochu est resté insensible à tous les soupçons, aux accusations et calomnies qu'on a lancées contre lui. Il n'a pensé qu'à l'exécution de son plan et ce sera magnifique. On verra que ce n'est pas seulement un honnête homme, mais un grand homme. Ce plan consiste à envoyer en Prusse une armée de 150.000 hommes commandée par Bourbaki. Le général de Bressoles s'y joindrait avec 12.000 turcos. Garibaldi entrerait en Bavière où il proclamerait la république. L'armée d'envahissement serait

(1) Ducrot, page 212.

(2) « La flotte, très forte en navires de combat comme en transports, devait être employée à jeter sur le littoral allemand un corps de débarquement considérable, afin de retenir dans le nord une partie des forces prussiennes. » (De Moltke, *Mémoire*)

suivie de convois d'armes et de munitions pour nos prisonniers qui seraient délivrés. L'armée de Faidherbe couperait les communications entre l'armée prussienne et l'Allemagne.

La temporisation de Trochu n'a eu pour but que de retenir les Prussiens autour de Paris. Son plan n'était connu que de Gambetta et de Jules Favre ; il ne sera publié que quand notre armée sera à Berlin. Les Prussiens, voyant que nous mettons tout à feu et à sang chez eux, courront défendre Berlin et nous serons débloqués, sans avoir eu besoin de faire de sorties.

Cependant les Prussiens sont têtus ; il est à craindre qu'ils se disent : Les Français pillent Berlin, rendons-leur la pareille ; arrosons Paris de pétrole, lançons une pluie de bombes incendiaires. Ce serait épouvantable !

En ce moment le canon tonne, à croire que les vitres vont casser. Ce sont probablement nos batteries établies sur le chemin de fer d'Orléans.

Henri est parti pour Vitry, Alix est venue nous voir ; elle veut coucher ici demain ; cela l'ennuie trop de n'avoir pas entendu les obus de plus près.

Chacun de nous faisait alors son plan de campagne. Parmi tous ces projets plus ou moins réalisables, voici quel était le nôtre :

Prendre Paris, les Allemands le savaient bien, ce serait pour eux le triomphe définitif. Dans ce but, leurs armées formèrent autour de la ville une double ceinture ; la première occupée à resserrer l'investissement, la seconde à empêcher le ravitaillement de la place. A cette concentration des forces ennemies, il fallait opposer une autre concentration, celle des troupes dont la France pouvait encore disposer. Toutes devaient accourir à marches forcées autour de Paris. Quatre sorties formidables, en sens divers, auraient été combinées et exécutées simultanément. Le même jour, à la

même heure, quatre armées de secours se seraient jetées sur les assiégeants : Bourbaki à l'est, Faidherbe au nord, d'Aurelle au sud, Chanzy à l'ouest. Tout en refusant le combat en bataille rangée, nous aurions harcelé l'ennemi sans relâche par des alertes continuelles, de jour et de nuit ; tous les coups de main nocturnes qui furent tentés ont réussi. Grâce à la rapidité de nos mouvements, nous pouvions nous jeter en nombre sur des corps d'armée plus faibles, nous emparer de quelques redoutes, vaincre l'ennemi en détail, alors que ses réserves, menacées elles-mêmes, n'auraient pu secourir les positions attaquées. Et le cercle de fer eût été brisé.

Les généraux considéraient notre situation comme désespérée ; mais la population parisienne ne pouvait pas admettre qu'il n'y eût plus rien à faire.

On demandait une sortie générale sur tous les points du périmètre, avec la garde nationale, l'armée régulière, les corps francs, les marins, en un mot toute la population armée. C'est ce qu'on appelait « la sortie torrentielle ». Ducrot se moquait de ces rêves insensés. Il est certain que si Jeanne d'Arc était venue lui offrir ses services, il l'eût fait enfermer à la Salpêtrière. Il y a des moments exceptionnels où la folie sublime est plus efficace que la sagesse et la raison. L'idée fut émise de réunir les membres du Gouvernement, la magistrature, le clergé, les jeunes filles, avec les bannières des corporations religieuses ; les mères tenant dans leurs bras leurs jeunes enfants, tous sortiraient processionnellement de la ville et marcheraient droit aux lignes allemandes. La honte du massacre retomberait sur nos ennemis.

6

BUZENVAL

19 janvier. — Cédant aux vœux de la population, Trochu organise bruyamment une nouvelle sortie. Il pourrait être prêt dès le vendredi, mais il veut éviter ce jour-là. « J'avoue, dit-il, que le jour du vendredi me contrarie; nous avons déjà tant de chances contre nous qu'il ne faut pas les augmenter. » — Jules Favre, craignant l'impatience publique, insiste pour qu'on avance l'opération. Trochu, bien que le temps lui manque pour achever les préparatifs, accepte le jeudi 19.

« Si notre attaque eût été effectuée le 18, pendant la *Conclamation* de l'Empereur d'Allemagne dans le château de Louis XIV, elle eût eu une certaine opportunité et eût jeté une lueur sinistre à travers cette ridicule cérémonie. Mais il était dit que nous ne saurions rien faire à propos. » (1)

C'est aux gardes nationaux mobilisés qu'on réserva l'honneur d'ouvrir le feu. Un général disait : « Ces blagueurs de gardes nationaux veulent absolument qu'on leur fasse casser la gueule, on va les y mener. »

« Aucun des chefs militaires n'avait d'illusion sur le sort réservé à la tentative qu'on allait faire. Tous la considéraient comme vouée d'avance à l'insuccès. » (2)

Dès trois heures du matin, 90.000 hommes, dont 42.000 gardes nationaux, se mettent en marche et se

(1) Viollet-le-Duc.
(2) Lieutenant-colonel Rousset, III, 368.

massent entre le rond-point de Courbevoie et le pont de Neuilly. Nos troupes sont formées en trois colonnes sous les ordres de Ducrot, de Vinoy et de Bellemare. Elles sont appuyées par 138 pièces de campagne et 32 mitrailleuses.

L'action qui devait commencer à 6 heures du matin, est retardée par le brouillard. La marche a été si mal réglée que les routes s'encombrent aussitôt; les colonnes se confondent, c'est un fouillis inextricable.

Le général Ducrot, ayant disposé ses batteries à Rueil, lance aussitôt ses tirailleurs sur le mur du parc de Saint-Cloud. Profitant de quelques brèches, nos soldats parviennent à y pénétrer un instant, mais les Allemands les rejettent bientôt hors du mur de clôture.

A la Malmaison, la division Susbielle déloge un poste avancé et vient garnir le mur du parc.

C'est la division Berthaut qui se porte sur Buzenval. Ici encore, un feu meurtrier des Allemands embusqués à couvert, paralyse son attaque.

Partout, à Saint-Cloud, à Montretout, à Garches, « les bataillons de la garde nationale sont lancés contre des redoutes, sans que l'attaque ait été préparée par l'artillerie ». (1)

Treize compagnies allemandes garnissaient le mur de Longboyau. Le général Ducrot, impatienté de leur résistance, donne l'ordre de faire sauter l'obstacle contre lequel deux fois déjà est venu se briser l'élan des nôtres.

---

(1) C'est l'Etat-major prussien qui fait cette remarque.

Sous un feu d'enfer, le général Tripier jette contre le mur une brigade de dix sapeurs et d'un sergent. Des dix hommes et de leur chef, aucun ne survit ; tous, victimes de leur héroïsme, sont foudroyés avant d'arriver au pied de la muraille ; seul, le sergent, atteint de trois blessures mortelles, parvient à traîner son corps sanglant jusqu'à nous. (1)

« Les attaques les plus vives et les plus opiniâtres sont dirigées sur La Bergerie. Là encore les bataillons lancés à l'assaut sont accompagnés d'une section du génie qui essaie de renverser le mur d'enceinte. La tentative échoue. La dynamite étant gelée, l'explosion ne se produit pas. » (2)

L'ennemi parfaitement à couvert ne pouvait éprouver de pertes sérieuses, tandis que les nôtres, mal protégés par les bois dans lesquels ils se tenaient, étaient touchés à coups sûrs. A la nuit le feu cessa ; nos troupes, et notamment les bataillons de guerre de la garde nationale, avaient fait des pertes sensibles. (3) On conserva ses positions à quelques mètres de l'ennemi : un simple mur séparait les Français des Prussiens.

Les généraux allemands, qui connaissaient l'importance stratégique de Montretout, donnèrent l'ordre de reprendre à tout prix cette position. A huit heures du soir trois colonnes s'ébranlaient pour prononcer une attaque convergente sur cette redoute, mais elles n'y trouvèrent

---

(1) Ducrot, IV, page 125. — Nécessités de la guerre ? Bien des gens se féliciteront de n'avoir pas à prendre de pareilles responsabilités.

(2) Etat-major prussien.

(3) Nous perdions cinq mille hommes, les Allemands mille.

plus que quelques soldats isolés qui furent faits prisonniers.

A Saint-Cloud, la résistance des nôtres fut si opiniâtre que l'ennemi dut se contenter de cerner les maisons.

Du haut de la redoute de Garches, Trochu avait suivi toutes les péripéties du combat. Convaincu d'avance de l'impuissance de nos efforts, il donna, dès six heures du soir, l'ordre de battre en retraite. Il eût mieux fait d'envoyer des troupes fraîches et de garder les positions conquises.

« Quant aux courageux défenseurs de Saint-Cloud, il les oublia. C'est seulement dans l'après-midi du lendemain qu'à la vue d'une nouvelle batterie dirigée contre eux, ces braves gens abandonnés se décidèrent à déposer les armes. » (1)

Devant le parc de Buzenval mourut héroïquement un de mes camarades de l'École des Beaux-Arts, le peintre Henri Regnault. Lauréat du prix de Rome, il était exempté par la loi de tout service militaire, mais le vaillant jeune homme avait trop de cœur pour ne pas accourir à la défense de son pays. Le 19 janvier, vers le soir, accompagné de son ami Clairin, il tiraillait dans le bois. On sonne la retraite ; Regnault continue à marcher en avant. On le rappelle ; il crie : « Encore un coup de fusil et je reviens. » Le lendemain on ne retrouva qu'un corps au visage ensanglanté, sur lequel

(1) Etat-major prussien. — Nous avions cependant des canons en nombre considérable. « Viollet-le-Duc offrait de transporter ces pièces à bras d'hommes, en une heure, avec le concours de la Légion auxiliaire. Les militaires n'acceptèrent pas. » (CLARETIE, page 479)

s'étaient collées les feuilles mortes. Ce fut une consternation profonde parmi les artistes. (1)

« Chacun sentit qu'une flamme venait de s'éteindre, que quelque chose de précieux et d'irréparable venait d'être à jamais brisé. Une si belle jeunesse, un talent si précoce et si éclatant, la renommée d'un maître conquise avant l'âge, un avenir rayonnant et plein de promesses, le bonheur qui l'attendait, au seuil du mariage, sous la figure d'une jeune fille accomplie... une balle stupide a détruit en un instant tout cela. Elle a frappé ce front plein de lumière et de rêves, marqué du signe des élus de l'art. Une fatalité si cruelle donne l'idée d'un crime commis par la mort. » (2)

Paul M. à sa mère

20 janvier.

La journée d'hier a été terrible. Nous sommes fatigués, mais tous sains et saufs. On dit qu'il n'en est pas de même de la compagnie Delbrouck. Nous n'avons fait que des marches et des contremarches incompréhensibles. Nous avons attendu pendant des heures à Rueil, devant la maison de Jules Favre. Les ordres et les contre-ordres se sont succédé toute la nuit. Nous ne connaissons pas encore le résultat de la bataille. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'affaire a été mal menée. L'artillerie a eu cinq ou six heures de retard. Les gardes nationaux ont monté quatre et cinq fois de suite à l'assaut d'un mur imprenable, et l'on n'avait pas de canons pour y faire brèche. On nous a demandé d'aller le faire sauter, mais nous n'avions pas de dynamite, et, en eussions-nous eu, personne ne nous a appris à nous en servir. C'est honteux ! Je me souviens d'avoir lu dans la

(1) Cette inscription était cousue à sa capote brune : *Regnault, peintre, fils de Regnault de l'Institut.* — Le père, chimiste, directeur de la Manufacture de Sèvres, était gardé par les Prussiens comme otage.

(2) Paul de Saint-Victor.

Revue des Deux Mondes un article sur la dynamite, recherche-le, je t'en prie, et donne-moi tous les détails pratiques que tu y trouveras...

Léon C. à sa sœur

Neuilly, 22 janvier 71.

... Nous étions à Courbevoie, en attendant le 19, jour de l'attaque. Nous faisions partie de la division Faron, 2e corps d'armée. A six heures du matin, nous nous sommes mis en marche; on nous a fait poser à Rueil pendant des heures sans rien faire. Nous voyions le défilé des blessés et nous sommes restés au milieu des obus jusqu'à quatre heures du soir. (1) Puis on nous a fait rentrer dans Rueil pour faire la soupe... Nous avons couché dans une fabrique de glucose à moitié démolie par les obus, mais à peine étions-nous couchés, qu'il a fallu repartir au travail. Trois fois dans la nuit on nous a réveillés, fait travailler et revenir. La dernière fois pourtant, ordre nous fut donné de rentrer à Courbevoie. Nous avions encore à faire deux heures de marche, toujours sac au dos.

Rentrés à notre premier cantonnement à trois heures du matin, nous nous sommes jetés par terre exténués, jusqu'au lendemain matin.

Le 20, repos. — Le 21 nous partions pour Neuilly, où nous sommes aujourd'hui.

---

(1) Le musicien Vincent d'Indy, âgé de 19 ans, assista comme nous à ce spectacle horrible, le défilé des blessés qu'on ramenait, les uns entassés dans des voitures d'ambulance, d'autres dans des cacolets, ou des civières : « C'était vraiment navrant de voir ces hommes tout couverts de sang; les uns inertes et comme morts, les autres poussant des cris déchirants, à la moindre secousse des voitures... Des blessures horribles, des bras ne tenant plus à l'épaule que par un tendon; des plaies béantes qui, à chaque mouvement du cacolet, laissaient couler un ruisseau de sang, comme d'une fontaine intermittente... De temps à autre une civière couverte passait, portée par deux hommes; c'était le corps d'un officier supérieur... Et tout cela parce qu'un homme a voulu « consolider sa dynastie » et qu'un autre veut voler deux provinces ! » *(Histoire du 105e bataillon de la garde nationale.* Téqui, éditeur)

Je suis très fatigué, et tout cela pour rien, pour une action manquée qui pouvait si bien réussir, car les gardes nationaux ont très bien marché. La compagnie de M. Delbrouck a eu cinq blessés par des balles. Chez nous, personne de blessé, mais tous exténués.

Nous partons démolir des barricades, en attendant mieux.

Madame Milliet à son fils

22 janvier 71.

Nous avons reçu ta lettre hier soir, cher enfant, elle m'a un peu rassurée, mais tu as grand besoin d'un peu de repos. N'en pourras-tu donc point prendre? — Les affaires vont mal. Trochu a fait preuve d'ineptie dans cette dernière affaire. Chanzy a été battu. Il n'y a que Bourbaki qui a remporté quelques succès dans l'Est, mais il est bien loin de nous.

Les troupes rentrent fatiguées, découragées. Mon Dieu, que tout est noir!

Je t'embrasse tendrement. Nous irons demain coucher chez ta sœur.

Paul M. à sa mère

22 janvier.

Je viens de voir M. Delbrouck à Courbevoie. Il est un peu fatigué, mais toujours aussi énergique. Je ne sais si vous le savez, il a refusé la décoration qu'il méritait pourtant si bien. Les journaux reproduisent la lettre superbe qu'il a écrite : Il ne veut pas recevoir la croix « d'un homme qui n'a rien fait pour la délivrance de Paris ».

Ma couverture et ma toile de tente ont été perdues, ou plutôt volées le 19, avec la grande courroie qui les attachait sur mon sac. Ma vareuse a un trou de brûlure, mes souliers sont percés; enfin je n'étais guère présentable pour la revue que nous avons passée hier. — En ce moment nous détruisons les barricades qui encombrent toutes les voies et qui ont retardé si malheureusement le passage de nos troupes.

Nous voudrions bien savoir ce qui se passe à Paris et comment on a accueilli les rapports stupides qui ont paru à l'*Officiel*.

J'apprends que le bombardement continue sur votre quartier. Je vous en prie, allez chez Alix et écrivez-moi.

Trochu jeta la consternation dans Paris par cette dépêche effarée :

Gouverneur à Général Schmitz

Mont-Valérien, 20 janvier,
9 h. 30 du matin.

Le brouillard est épais. L'ennemi n'attaque pas. J'ai reporté en arrière la plupart des masses qui pouvaient être canonnées des hauteurs, quelques-unes dans leurs anciens cantonnements. Il faut, à présent, parlementer d'urgence à Sèvres pour un armistice de deux jours, qui permettra l'enlèvement des blessés et l'enterrement des morts. Il faudra pour cela du temps, des efforts, des voitures très solidement attelées et beaucoup de brancardiers. Ne perdez pas de temps pour agir en ce sens.

Évidemment nous ne pouvions pas avancer jusqu'à Versailles en un seul jour, mais pourquoi nous faire rétrograder, quand nous étions déjà à moitié chemin ? Les Prussiens étaient persuadés que nous allions continuer notre attaque. Le général Clément-Thomas rendait hommage à l'élan de la garde nationale.

Après cette bataille inutile, « entreprise sans but précis, sans espoir de réussite, mal conçue et plus mal dirigée », (1) nul dans Paris ne songeait à se rendre.

Le lendemain, les maires des vingt arrondissements

(1) Lieutenant-Colonel Rousset, III, page 389.

étaient convoqués à une séance du Gouvernement, ils repoussèrent énergiquement toute idée de capitulation et réclamèrent une sortie en masse.

Une affiche de l'Alliance Républicaine fut aussi l'interprète fidèle des sentiments qui animaient la population parisienne :

Le peuple veut combattre et vaincre. S'y opposer serait provoquer la guerre civile que les républicains entendent éviter. — En face de l'ennemi, devant le danger de la Patrie, Paris assiégé, isolé, devient l'unique arbitre de son sort. A Paris de choisir les citoyens qui dirigeront à la fois son administration et sa défense. L'Alliance Républicaine demande que dans les quarante-huit heures les électeurs de Paris soient convoqués, afin de nommer une assemblée souveraine de deux cents représentants élus proportionnellement à la population.

On se rappelait cette promesse solennelle : « Le Gouverneur de Paris ne capitulera pas. » Or, le 21 janvier, Trochu passait à Vinoy le commandement de la place, tout en conservant pour lui-même la présidence du Gouvernement. Tour de passe-passe indigne d'un soldat, restriction mentale qui donnait une triste idée de la loyauté française.

Vinoy, ancien sénateur de l'empire et détesté dans Paris, ne pouvait avoir aucune autorité.

On pensa aux hommes énergiques détenus à Mazas. Tambour battant, drapeau rouge déployé, une troupe de gardes nationaux s'avança et pénétra dans la prison. Flourens et ses compagnons furent délivrés. Ils auraient voulu organiser la lutte suprême, mais ils ne furent pas secondés par les chefs de bataillons. C'est qu'à ce

moment la situation était désespérée. Paris venait d'apprendre la défaite de Chanzy au Mans et celle de Faidherbe à Saint-Quentin. Le 25 janvier, Longwy capitulait avec 40.000 hommes et 200 pièces de canon. De toutes nos citadelles assiégées, il nous restait seulement Bitche et Belfort que le colonel Denfert-Rochereau défendit avec tant de vaillance.

7

Louise M. à son frère

23 janvier 71.

Voici deux nuits que nous couchons chez Alix. La nuit précédente, maman n'avait pas pu dormir à cause du bruit des obus, puis tout le monde déménage de la maison, et tous nous conseillent de partir. Nous nous sommes décidées, au grand déplaisir de papa. Enfin, puisque c'est une nécessité! Rosalie va chercher notre maigre ration de pain.

Les affaires politiques ne marchent pas bien. Hier, nous quittions notre appartement, chargées de paquets; nous savions que l'omnibus ne part plus que de la fontaine Saint-Michel. Là on nous dit qu'il ne marche plus du tout; on craint que les voitures soient renversées pour faire des barricades. — Impossible de passer sur le pont Saint-Michel; nous faisons un grand détour, mais il y avait une foule de brancardiers qui allaient et de blessés qui revenaient. Bien des gens, tombés dans la bousculade, étaient tout beurrés de boue. Le bataillon de Belleville était allé délivrer Flourens emprisonné à Mazas. Ils voulaient renverser le Gouvernement et proclamer la Commune. On a pillé deux mille rations de pain dans les boulangeries municipales. Cela va priver bien des pauvres gens. On criait : « A bas Trochu! » Il a été obligé de donner sa démission de Gouverneur de Paris. C'est Vinoy qui a pris sa place: on ne gagne pas beaucoup au change. — Le bataillon de Belleville voulait la Commune; les mobiles bretons défendaient Trochu, et ils se

sont tiré des coups de fusil. Il y a eu 20 morts et 40 blessés. (1) On a lancé de petites bombes sur l'Hôtel de Ville et l'on a tiré avec des balles explosibles. C'est vraiment triste de voir qu'on se tue entre Français.

Trochu n'a plus la confiance de personne; il a parlé et agi de façon à épouvanter la population et à semer le découragement. L'armistice de deux jours qu'il demandait pour enterrer les morts et enlever les blessés lui a été refusé.

De chez Alix nous entendons bombarder Saint-Denis. Il nous faudra peut-être déguerpir bientôt, on n'est en sûreté nulle part.

J'ai vu passer l'autre jour des prisonniers prussiens; ils étaient tout jeunes et avaient des mines de galériens.

Le 23 janvier, Jules Favre se rendait de nuit à Versailles pour commencer les négociations.

Le 26, à 9 heures du soir, le général Vinoy envoyait à tous les forts la dépêche suivante :

Suspension d'armes à minuit : Cessez le feu sur toute la ligne.

Une affiche officielle annonçait la fin de la résistance ; mais comme on redoutait une révolution, la capitulation était présentée sous le nom d'armistice. Les membres du Gouvernement s'efforçaient de s'excuser et d'apaiser la colère des citoyens :

Paris veut être sûr que la résistance a duré jusqu'aux dernières limites du possible. Les chiffres que nous donnerons en seront la preuve irréfragable.

Nous montrerons que nous ne pouvons prolonger la

---

(1) « Sans aucune sommation préalable une décharge effroyable sema la mort parmi cette foule inoffensive de curieux, de femmes, d'enfants qui couvraient la place. » (A. Arnould)

lutte sans condamner à une mort certaine deux millions d'hommes, de femmes et d'enfants.

Depuis le 15 janvier, la ration de pain est réduite à 300 grammes ; la ration de viande de cheval, depuis le 10 décembre, n'est que de 30 grammes. La mortalité a plus que triplé. Au milieu de tant de désastres, il n'y a pas eu un seul jour de découragement.

L'ennemi est le premier à rendre hommage à l'énergie morale et au courage dont la population parisienne tout entière vient de donner l'exemple. Paris a beaucoup souffert ; mais la République profitera de ses longues souffrances, si noblement supportées. Nous sortons de la lutte qui finit, retrempés pour la lutte à venir. Nous en sortons avec tout notre honneur, avec toutes nos espérances, malgré les douleurs de l'heure présente ; plus que jamais nous avons foi dans les destinées de la patrie.

Les conditions de l'armistice et du ravitaillement furent affichées dans Paris :

L'ennemi doit occuper tous les forts. L'armée, qui doit être désarmée à l'exception d'une division de 12.000 hommes, reste dans Paris. Les officiers gardent leurs épées. La garde nationale conserve ses armes.

Jules Favre avait obtenu cette dernière clause. — « Croyez-moi, lui répétait Bismarck, vous faites une bêtise ! Tôt ou tard il vous faudra compter avec ces fusils que vous laissez à des exaltés. »

La capitulation fut signée le 28 janvier 1871.

Le blocus avait duré 132 jours.

VI

1871

APRÈS LA LUTTE

LETTRES. — OPINIONS. — LA PART DU BLAME. — LA PART DE L'ÉLOGE. — ENSEIGNEMENTS.

VI

1871

APRÈS LA LUTTE

Lettres. — Opinions. — La part du blâme. — La part de l'éloge. — Enseignements.

1

M. de Tucé à sa sœur

Angers, 30 janvier 71.

Ma chère amie. — Je pense que M. de Bismarck permettra à cette lettre de franchir les lignes d'investissement, elle vous dira où me répondre.

A Rouen j'ai été envoyé aux avant-postes. J'y ai mené une vie assez dure, jusqu'au 27 octobre, où j'ai été nommé général de brigade, avec le commandement de la division de Rouen. J'ai exercé ce commandement jusqu'au 16 novembre, époque à laquelle j'ai été envoyé à l'armée de la Loire, commander la première brigade de cavalerie du 16e corps. J'ai marché avec ce corps, j'ai assisté à tous ses combats et à toutes ses retraites. (1)

---

(1) Dans la journée du 15 décembre, « le 16e corps avait soutenu une lutte acharnée qui lui fait grand honneur, et qui est le dernier combat réellement important de la campagne ». (Chanzy, page 357)

Nous sommes enfin arrivés à Laval, où la cavalerie que je commande doit garder le cours de la Mayenne jusqu'à Château-Gontier. — Les froids intenses m'ont occasionné une maladie légère qui me rend incapable de faire aucun service. J'ai dû entrer à l'hôpital d'Angers. J'en ai pour une quinzaine de jours.

Comment avez-vous traversé ce temps d'épreuve? J'ai su que les bombes sont tombées bien près de vous. J'ai reçu de vos nouvelles trois fois par ballon. Fernand m'a écrit plusieurs fois de Guelma, toujours bien désolé de ne pas partir.

Angers, 3 février 71.

En apprenant l'armistice, je vous ai écrit de suite, mais je crois que ma lettre ne passera pas. J'envoie celle-ci décachetée, par Versailles...

J'ai vu aux environs d'Orléans les mobiles de la Sarthe; j'ai demandé s'il n'y avait pas des Pelouse parmi eux (le fermier de madame Milliet était père de neuf enfants). En effet, il y en avait deux. Je n'ai pu voir que François. Depuis, le pauvre gars m'envoie de Magdebourg une belle lettre de bonne année. Il a été blessé et fait prisonnier.

J'ai su que le bombardement a fait bien des ravages dans votre quartier et que l'École Égyptienne avait été atteinte. — Fernand a reçu votre lettre du premier décembre, mais que s'est-il passé depuis cette époque?

Adresse-moi ta lettre à l'hôpital d'Angers; il faut avoir soin de *ne pas fermer* la réponse.

15 février.

Je sors de l'hôpital demain pour reprendre mon service, quoique je ne sois pas encore très valide.

Jules Nicole à Paul M.

Saint-Pétersbourg, 12 février 1871.

Je n'ai pas besoin de te dire que je n'ai fait que penser à toi tout l'hiver. Donne-moi bien vite de tes nouvelles, de vos nouvelles; réponds-moi d'un mot, mais tout de suite...

... A Saint-Pétersbourg, nous organisons collecte sur collecte en faveur des victimes de la guerre, pour qu'on nous pardonne en quelque sorte notre sécurité égoïste au milieu de si grandes souffrances. — A Genève et dans toute la Suisse, c'est à qui soignera le mieux son Français...

Fernand à son frère

Soukaras, 20 mars 71.

J'ai reçu ta lettre (du premier décembre) et tu ne saurais croire le plaisir que j'ai eu en la lisant. Te voilà maintenant un vrai soldat. Tu as pu prendre part à toutes ces scènes si terribles et si émouvantes, à tous ces combats qui se sont livrés devant Paris. Ah ! tu as bien raison de le dire, j'enrage de n'avoir pas pu en faire autant. Mais va, je n'en ai pas moins amassé une bonne somme de haine contre les Prussiens. (1) J'espère être debout le jour de la revanche et pouvoir taper ferme. Je te jure que je n'aurai ni pitié ni merci ; du reste je n'ai pas été élevé à cette école-là dans les campagnes que j'ai faites.

Je pars demain de Soukaras ; je suis nommé administrateur du district de Jemmapes, j'ai reçu l'ordre aujourd'hui. C'est un avancement. On nous avait dit : « Ceux qui feront leur devoir jusqu'au bout seront récompensés. » Je devrais être lieutenant depuis longtemps.

L'insurrection arabe est presque apaisée ; pourtant ces imbéciles continuent à se révolter partiellement sur différents points. Un capitaine, chef de notre bureau arabe, a été tué. Les journaux veulent faire retomber sur les bureaux arabes la responsabilité de l'insurrection, mais tous les colons réclament le régime militaire ; ils savent bien que seul il est capable de contenir les indigènes.

P.-S. — J'ai trouvé ici toute la famille Milliet de Savoie. Le père est mort il y a deux ans. Un des fils, Nestor, était engagé pour la durée de la guerre. J'ai assisté ce matin à

(1) On verra plus loin que je ne partage aucunement les sentiments de mon frere sur ce point. Il ne faut pas rendre tout un peuple responsable des crimes de ses gouvernants.

son service funèbre. Il a été tué en France. Les autres étaient à leur ferme au moment de l'insurrection arabe. Ils ont été sauvés par un Caïd qui jouait double jeu et avait pris leurs troupeaux. Les malheureux l'ont échappé belle. Toute leur ferme, qui est la plus importante des environs, a été pillée et saccagée. Heureusement ils avaient une maison en ville, où habite leur mère, et ils ont pu s'y réfugier. Comme ils sont encore sept ou huit ici, j'en rencontre un à tous les coins de rue. Avec ce que nous faisons payer aux Arabes, les colons seront indemnisés. On donne dix mille francs par tête de colon tué; mais les morts ne se compensent pas.

Fernand à sa mère

Soukaras, 23 février 1871.

J'ai reçu en même temps ta lettre du 8 de ce mois et celle d'Alix du 10. Que de souffrances, que de privations vous avez eu à supporter! Heureusement aucun de vous n'a péri. Si Paul ou Henri avaient été blessés ou tués, je les aurais pleurés, mais enfin ils étaient soldats et par conséquent exposés à ce sort; mais si ces Vandales avaient eu le malheur de tuer ou de blesser seulement une de vous, je vous aurais vengées, allez! Je te jure que je serais parti, sans ordres, sans rien dire, et sur le premier groupe de Prussiens que j'aurais rencontré, j'aurais fait usage de mon revolver, de toutes mes armes; je me serais rué sur eux comme une bête enragée et j'aurais tué jusqu'à mon dernier souffle.

Je n'ai pas souffert physiquement, c'est vrai, pendant toute cette guerre, mais moralement! Comprends-tu cela? Moi, soldat depuis mon enfance, ne pas pouvoir faire mon métier dans une occasion semblable! J'ai envoyé deux fois ma démission des bureaux arabes pour pouvoir partir, elle a toujours été refusée. Quatre escadrons de mon régiment ont été appelés dernièrement, je n'ai pas pu me joindre à eux. J'ai fait l'impossible pour partir avec les goums, pas moyen! Entre parenthèse, ils ont été recrutés et formés en dépit du bon sens. J'ai écrit lettre sur lettre à mon oncle pour qu'il me fasse venir auprès de lui, il n'a pas voulu.

J'ai écrit au général de Kératry à l'armée de Bretagne, à Garibaldi, enfin aucune de mes démarches n'a pu aboutir.

Je suis en ce moment à Soukaras, ville frontière de la Tunisie. Les Arabes se figuraient que toutes les troupes étaient parties; ils ont entraîné avec eux un escadron de spahis d'Aïn-Guettar, que l'on voulait envoyer en France, et se sont soulevés. A grand'peine on a de suite réuni 2.000 hommes qui ont suffi à débloquer Soukaras et à apaiser la révolte de ce côté. En Kabylie ils ont bougé également, mais à l'heure qu'il est, ce doit être fini. — J'ai couru un instant de danger : j'étais à la tête d'un petit goum qui m'a lâché carrément et j'ai failli être pris, ce qui n'aurait pas été gai, car les misérables ont mutilé vivants tous ceux qu'ils ont pris. Il y a eu 14 colons d'assassinés; toutes les fermes détruites. En ce moment je m'occupe avec le chef du bureau arabe à faire payer sept cent mille francs d'impôts de guerre à la tribu qui a pris part à la révolte, sans compter les razzias que nous avons faites. Malheureusement nous avons eu un général trop faible : au lieu de fusiller sur place tout ce qui était pris les armes à la main, on les a déférés à la justice civile qui, avec ses lenteurs ordinaires, n'aboutira à rien. Les Français sont partout aussi bêtes.

Qu'allons-nous devenir maintenant? Quelle paix honteuse allons-nous conclure? Je n'ose penser à tout cela, tellement je suis bouleversé, perdu que je suis dans le fond de l'Afrique, où les nouvelles nous arrivent de huit jours en retard.

Dire qu'il ne s'est pas trouvé un seul général capable! Il n'y a qu'une grande figure qui reste et restera, c'est Gambetta. Celui-là a fait l'impossible, et il n'était pas secondé. (1)

---

(1) « Lui seul possédait l'ardeur, la sincérité et l'audace qu'exigeaient les circonstances; seul il devait sortir grandi de cette période tragique. Les faits parlent d'eux-mêmes, avec leur invincible éloquence, et si dans leur étude se relevent bien des erreurs et bien des fautes, ils laissent au moins l'impression d'une conviction ardente, d'un patriotisme enflammé et d'un désintéressement unique devant qui les rancunes les plus vivaces ont fini par tomber. » (Lieutenant-Colonel Rousset, III, 55)

Continuer la guerre à outrance, voilà ce que nous devrions faire, mais pour cela il faudrait cesser de criailler comme nous le faisons, les chefs rejetant la faute sur les soldats et les soldats sur les chefs. Et puis, nous n'avons plus de canons, plus de ressources; ils nous ont tout pris, plus par ruse et par trahison que par courage, les misérables!...

Quand pourrons-nous nous retrouver tous ensemble, chère mère? Que je voudrais revoir Paul en sergent et ma grande Louison. Si tu savais combien j'étais inquiet pendant le bombardement! Les dépêches le disaient bien; votre quartier a été le plus exposé. Et je n'étais pas là auprès de vous! Ah, j'enrage!

Adieu, chère mère; embrasse-les bien tous pour moi, le père, Paul, Alix, Louise, Henri, et donne-moi de vos nouvelles.

Ton fils qui t'aime et t'embrasse,

FERNAND

Sur un carnet de mon père, je retrouve quelques notes écrites au crayon. Les membres du gouvernement de la Défense Nationale y sont traités sévèrement.

La mauvaise santé de Félix Milliet ne lui avait pas permis de prendre une part bien active aux opérations militaires, mais il ressentait vivement la tristesse de nos défaites. A mesure que l'émotion gagne le vieux poète, sa prose devient de plus en plus rythmée et se transforme en vers inachevés :

A l'heure du danger,

écrit-il,

la France, qui s'était montrée toujours prête à soutenir la cause des opprimés contre leurs tyrans, s'est vue abandonnée de tous.

Les peuples sont pour nous des frères... ennemis.

Nous avons vécu de cheval, de chien, de rat et de 300 grammes de pain noir... Nous allons prochainement avoir du pain blanc, dit-on, et nous pourrons le beurrer avec de la honte. Pauvre France!

La génération actuelle est pour les trois quarts gangrenée, pourrie. C'est de celle qui vient qu'il faut s'occuper. Élever dès le berceau des citoyens en même temps que de futurs soldats. Dès l'enfance songer à faire des hommes au physique et au moral. On peut mener de front l'instruction scientifique, industrielle, artistique ou mécanique, avec la militaire. On peut être savant et soldat, commerçant et soldat, artiste et soldat, prêtre même et soldat.

La marche de l'humanité subit un temps d'arrêt forcé, par cette guerre, dernière étape de la barbarie. Mais le progrès ne reprendra sa marche civilisatrice qu'après une revanche du droit contre la force brutale. — Ce ne sont pas de vaines représailles que nous cherchons, c'est une œuvre de justice que nous voulons accomplir. L'oubli n'est pas possible. L'expiation doit précéder le pardon.

Les taches à l'honneur restent indélébiles.
... Il faut au nôtre une lessive de sang.

Allemands, vous avez dépassé les limites,
La justice et le droit ne sont plus avec vous.

2

Il nous reste à poser un difficile problème, celui des responsabilités; problème poignant par la gravité des conséquences qu'entraîne pour l'avenir la réponse qui lui sera donnée.

Nos défaites ont-elles eu pour causes des circonstances fortuites, des défaillances personnelles, l'ignorance et l'incapacité de nos généraux, ou bien un affaiblissement, une déchéance, une décrépitude irrémédiable de notre

race? Les avis sont divers, j'en indiquerai quelques-uns seulement :

On essaie aujourd'hui d'incriminer les doctrines pacifistes, mais c'est aux mœurs développées chez nous par vingt années d'empire que l'on doit attribuer notre faiblesse militaire.

Le maréchal Lebœuf ne l'a-t-il pas reconnu lui-même, lorsque, à la mort de Napoléon III, il se jetait à genoux devant le cercueil de l'empereur, en sanglotant et en demandant pardon?

« La résistance à outrance, demande Henri Martin, (1) était-elle possible? L'opinion presque générale l'a nié; pourtant, quand on étudie certains écrits de nos ennemis, quand on reconnaît, d'après leurs aveux, à quel point leurs corps d'armée fondaient à mesure qu'ils s'enfonçaient dans l'intérieur de la France, quand on se rappelle les symptômes de lassitude signalés dans leurs rangs, on est ressaisi d'un doute poignant : on en vient à ne plus rejeter comme chimérique la pensée que la France aurait pu, si *elle avait voulu*. S'il y avait impossibilité, elle était moins matérielle que morale. »

Viollet-le-Duc insiste aussi sur la part de responsabilité qui incombe à la nation française. « C'est nous qui avons déclaré la guerre, ou, si vous l'aimez mieux, le gouvernement que nous avions choisi et soutenu par des plébiscites, l'a déclarée. Nous le désavouons, nous prétendons séparer la nation de ce gouvernement qu'elle s'était donné; cela est puéril. »

Quant à nos chefs : « Ils ont fait ce qu'ils pouvaient

(1) Tome VII, page 338.

faire; on ne saurait blâmer les gens de ne pas posséder le génie, et un génie seul, à défaut de l'âme affaissée de la nation, pouvait rendre vie à ce corps tombant en ambeaux sous le coup de nos désastres. » (1)

L'histoire de cette guerre a été écrite principalement par les chefs responsables de nos défaites. Avec une regrettable mauvaise foi, pour s'excuser, ils ont cherché à rejeter leurs fautes sur le compte de leurs ennemis politiques. L'histoire proteste contre ces témoignages haineux et mensongers. Vinoy, par exemple, a lancé contre les gardes nationaux des accusations auxquelles le second siège de Paris a infligé un éclatant démenti : « De coupables exemples de lâcheté, écrit-il, sont donnés surtout par des hommes appartenant aux bataillons de Belleville et autres quartiers *excentriques et populeux.* » (2) Cependant, pour ménager l'amour-propre des gens riches de sa connaissance, il ajoute aussitôt que « leurs bataillons ont montré devant l'ennemi une attitude réellement solide, faisant honneur par leur conduite à leur position sociale, et prouvant que le vrai courage se développe dans les milieux où règnent l'ordre et la régularité ».

Ce jugement partial est réfuté par Ducrot lui-même : (3)

« On peut dire qu'à Paris toutes les classes, riches ou pauvres, tous les âges, jeunes ou vieux, rivalisèrent

---

(1) Semblables aux Grecs de la décadence, nos généraux n'ont conservé de supériorité que dans l'art d'écrire. Leurs proclamations étaient admirables; leurs plans de campagne l'étaient moins.

(2) Est-ce un crime de ne pas habiter un palais entouré de jardins au centre de Paris ?

(3) III, 217.

d'ardeur, de dévouement. Chacun mettant de côté ses affections et ses espérances, ne songea qu'au pays menacé. Cet élan a été réel, vivace... et si nos gouvernants n'avaient pas péché autant par maladresse politique que par *incapacité militaire,* on aurait pu mieux utiliser ce dévouement, cette ardeur à servir au bien public. »

Selon C. Farcy, (1) ce qui a rendu la continuation de la guerre difficile, ce fut bien plus l'absence de patriotisme chez le plus grand nombre des citoyens et le souci des intérêts matériels que la destruction des moyens de résistance. « Croit-on, dit-il, que l'Espagne avait des ressources suffisantes pour battre Napoléon? Elle n'a point cherché à le battre, elle l'a usé. Est-ce que Juarès était un grand homme de guerre? Quelles ressources avait-il, quand il était poursuivi de ville en ville jusqu'aux confins du Mexique? Il a duré, et cela suffit. L'insurrection polonaise de 1863 n'a jamais compté 30.000 combattants. Elle a coûté 80.000 hommes à la Russie... L'armée allemande était absolument épuisée. L'Allemagne avait fourni tout ou presque tout ce qu'elle pouvait donner. Plus de 125.000 soldats étaient restés sur le champ de bataille ou gémissaient dans les hôpitaux. Il ne fallait pour sauver la France, en imposant une effroyable consommation d'hommes à l'ennemi, il ne fallait qu'un peu de patriotisme et beaucoup de résignation. Souhaitons que nos fils sachent retrouver la vigueur perdue, et que la France républicaine efface un jour, en chassant l'étranger de nos

(1) *Histoire de la guerre de 1870-1871.*

provinces, la tache de boue dont nous avons sali son histoire. »

3

Gardons-nous cependant de généraliser le blâme et de l'exagérer. Dans un livre sérieusement documenté, M. Henri Genevois arrive à une conclusion moins décourageante. Pour lui, « nos qualités nationales ont été éclipsées un instant par les fautes des classes dirigeantes et par l'abdication du pays entre les mains d'un pouvoir néfaste, mais la lutte contre l'étranger révèle, au contraire, dans notre race, des ressources intarissables d'endurance, d'entrain, d'énergie, de fluide vital ».

Et c'est chez nos ennemis qu'il va chercher des témoignages dont l'impartialité ne peut être suspectée :

M. de Moltke est le premier des témoins, celui dont la déposition est capitale dans cette cause... Le 21 septembre, il écrit à son frère : « Je nourris le secret espoir de tuer des lièvres à Creisau vers la fin d'octobre. » — Or, dès ce mois d'octobre, l'étonnement et la déception commencent à se manifester dans ses lettres : « Il faut reconnaître la force d'endurance et l'obstination de ces Français. C'est qu'ils ne peuvent pas admettre qu'ils soient vaincus. » Et après la chute de Metz : « Voilà encore 150.000 Français à emmener en captivité et la puissante place de Metz en notre pouvoir. Depuis la captivité de Babylone, le monde n'a rien vu de pareil. Il nous faut une armée pour surveiller nos 300.000 prisonniers. La France n'a plus de soldats. Et malgré tout, il faut attendre encore pour voir si ces

Parisiens enfiévrés renonceront à cette résistance sans issue. »

La même surprise se manifeste dans l'*Historique du grand état-major prussien :* « Après que l'ennemi eut réussi, avec une étonnante promptitude, à mettre de nouvelles troupes en campagne sur la Loire, les divisions de cavalerie allemande ne suffisaient plus à couvrir efficacement les derrières de l'armée d'investissement de Paris. » (1)

Et plus loin : « Grâce à une volonté de fer servie par cette omnipotence presque sans limites qu'il conserva jusqu'à la fin de la guerre, Gambetta, l'infatigable Ministre, parvenait à mettre en campagne contre les Allemands une masse de 600.000 hommes, avec 1.400 bouches à feu. » (2)

Colmar von der Goltz, (3) militaire de haute valeur, nous apporte aussi un précieux témoignage :

L'on disait : « Pour les Français, l'issue de la première bataille est décisive; s'ils la perdent, la guerre est finie. » « On aurait tout supposé à ce peuple plutôt que la ténacité et la persévérance dans une lutte malheureuse. Un autre disait que Paris capitulerait, si on lui coupait seulement pendant huit jours l'arrivage du lait frais du matin... Eh bien! nous n'avons ni les qualités ni les moyens que possèdent les Français pour improviser des armées. Nous serions encore bien moins en état de réparer, comme ils l'ont fait, une première défaite en opérant rapidement une levée en masse. »

---

(1) II, page 253.
(2) Page 384.
(3) *Gambetta et ses armées,* page 358.

« A cinq ou six reprises, depuis trente-cinq ans, écrit M. H. Genevois, la guerre a été à la merci d'une parole. Qu'est-ce donc qui nous a protégés, si ce n'est le souvenir d'une lutte qui dura cinq mois après Sedan et trois mois après Metz... En sauvant notre honneur, nous avons par surcroît gagné notre sécurité... Nous avons succombé non par l'affaiblissement des qualités de la race, mais par l'impéritie du commandement. »

4

Viollet-le-Duc s'est demandé si une armée allemande, ayant à soutenir un long siège, se fût mieux conduite que la nôtre. Il est permis d'en douter. « Des gens qui ne voient dans les temps de paix qu'une occasion d'exercer en grand l'espionnage chez leurs voisins, et dans la guerre qu'un moyen de s'enrichir, ces gens-là n'entendent évidemment pas l'honneur comme nous l'entendons. »

Je sais bien que les voleurs sont très fiers de leurs larcins et les meurtriers de leurs crimes. Nous ne sommes pas jaloux de cette gloire, estimant qu'il vaut mieux être volés que larrons et victimes que bourreaux.

Nous ferons aussi cette constatation consolante : Depuis l'abbé de Saint-Pierre jusqu'à Nicolas II, en passant par Rousseau, Kant, Lamartine, Victor Hugo et bien d'autres esprits qui ne sont pas tout à fait négligeables, les doctrines pacifistes n'ont pas ralenti un instant leur marche invincible, bientôt triomphale. Les idées de justice et d'humanité ne mourront pas. Elles ont enthousiasmé Gambetta, Jules Simon, Taine, Renan, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme... Elles animaient les cœurs généreux des étudiants français, lorsqu'ils envoyèrent

naïvement à leurs frères arriérés d'Allemagne ces belles paroles, que nous sommes prêts à prononcer encore : « De guerre nous n'en voulons pas ; proclamons bien haut ce que la raison nous crie : que la guerre est le recul de la civilisation, la source des misères des peuples, que le champ de bataille est le terrain où grandit le despotisme. » (1)

Certes l'éducation de la démocratie ne se fera pas en un jour ; elle se fera pourtant. Peu à peu la notion des droits et des devoirs internationaux pénétrera partout, même en Allemagne, et avec elle le sentiment profond et doux de la fraternité des peuples. Ceux-là seuls se moquent de nos espoirs qui regrettent la honte et les profits de la servitude.

« La France, disait Viollet-le-Duc, n'a pas à chercher un sauveur ; les sauveurs coûtent trop cher ; et quand, en ces derniers temps, j'entendais de bonnes gens éperdus demander un « homme », j'en rougissais de honte. Que chacun se décide à être l'homme nécessaire à lui-même et à ses voisins, dans la mesure de son intelligence et de ses forces, et nous n'aurons plus à chercher chaque matin cet homme providentiel qui doit penser, agir pour nous, entre les mains duquel nous remettons notre honneur, notre bien, et que nous brisons dès que la fortune l'abandonne ; comme ces sauvages qui battent leur fétiche, si les vœux qu'ils lui adressent ne sont pas exaucés. »

« La nation doit se relever elle-même, écrit aussi de Freycinet, (2) si elle veut posséder un jour une armée

(1) Nous n'oublions pas cependant qu'il y a des guerres saintes.
(2) *La Guerre en Province.*

capable de la défendre et de lui rendre le rang qui lui a été assigné dans le monde... Deux réformes s'imposent immédiatement : celle de l'institution militaire et celle de l'instruction populaire. C'est en instruisant les citoyens qu'on préparera de bons soldats. L'instruction doit être à la base et au sommet de notre armée. Qu'on ne l'oublie pas, c'est par le savoir plus encore que par le nombre que nous avons été vaincus.

« Si certaines qualités morales qui sont l'âme des armées, comme la bravoure, l'entrain, l'enthousiasme, semblent en quelque sorte spontanées chez le soldat français, d'autres, non moins utiles à la guerre, la patience, l'esprit de sacrifice, la constance, se lient d'une manière évidente à l'éducation.

« Aujourd'hui encore, la vie du soldat est de nature à amoindrir sa valeur morale. Retenu deux années au régiment, employant à des manœuvres fastidieuses quatre à cinq fois le temps qu'il faudrait, il passe une grande partie de ses journées dans l'oisiveté ; il fréquente le cabaret, il perd le respect de l'autorité, le sentiment du devoir, l'esprit de sacrifice.

« Entré au régiment ignorant et honnête, il en sort trop souvent, aussi ignorant, mais corrompu.

« Il faut rétablir au plus tôt dans nos armées *la loi du travail*. Il faut remettre en honneur ce grand principe, que le savoir fait la dignité et la force du commandement. Il faut que désormais l'avancement soit accordé non au plus protégé ou au plus âgé, mais au plus digne. L'examen ou le concours doit devenir la base de l'avancement jusqu'aux grades supérieurs. » (1)

---

(1) De Freycinet.

Peut-être est-il permis de rêver et d'espérer qu'une ère de progrès s'ouvrira, permettant à tous les peuples de s'associer à leur gré et de décider librement de leurs destinées, sans qu'il soit besoin pour cela de verser le sang.

Au lendemain de nos désastres, l'honnête Laprade, enfiévré par un patriotisme très respectable, emboucha la trompette héroïque et se mit à exhaler en beaux vers ses fureurs de mouton enragé. Peut-être forçait-il un peu la note, lorsqu'il se laissait aller à des sentiments d'une férocité abominable, comme dans les vers suivants :

..... Redevenons barbares,
Égoïstes, jaloux... abjurons la pitié.
Fermons aux opprimés, fermons nos cœurs avares,
De tous les malheureux méprisons l'amitié.
.....
Restons seuls, cultivant la haine à toute outrance.
.....
Je hais le Teuton fourbe et le fourbe Romain,
Revenons, revenons à la vertu barbare,
Que notre Muse chante, une hache à la main !
.....
Et sous la terre humide, à la chaleur du sang,
Mes os tressailliront abreuvés de vengeance.

Le temps avait, il est vrai, déjà fait son œuvre, lorsque j'écrivis en réponse à Laprade les vers suivants :

A LA TERRE DE FRANCE

O France toujours jeune, ô terre hospitalière,
Les peuples à l'envi célèbrent ta beauté;
Tous les nobles esprits qui cherchent la clarté,
Tournent les yeux vers toi, radieuse lumière.

Démontrant l'unité de tout le genre humain
Accourez, accourez, foules cosmopolites;
Oubliez les leçons des maîtres hypocrites,
Qui du glaive sauvage ont armé votre main!

Terre de la pitié, douce terre de France,
Nous t'aimons, nous ferons respecter ton honneur,
Mais les rêves de sang nous remplissent d'horreur,
Et nous ne hurlons plus de vains cris de vengeance.

.....

Même dans son courroux la France reste humaine,
Elle ignore l'envie et son amer poison;
L'amour est dans son cœur comme dans sa raison,
Rivale généreuse, elle ignore la haine.

.....

Peuple libre, bientôt triomphant et robuste,
Domptant les vieux instincts brutaux et scélérats,
Tes ennemis vaincus, tu leur pardonneras,
Celui qui sait sa force a souci d'être juste.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

une famille de républicains fouriéristes 1

les Milliet 3

IX. — la guerre de France 5

et le premier siège
de Paris 7

1870-1871 9

Note. — *Il faut lire ce cahier comme un véritable journal du siège de Paris* 11

I. — 1870. — GUERRE DE FRANCE 13

Débuts de la guerre. — Niederbronn. — Buzancy. — Sedan. — Le 4 Septembre.

II. — 1870. — L'INVESTISSEMENT 39

Abandon des positions extérieures. — La défense. — Le Génie auxiliaire. — Viollet-le-Duc, Delbrouck. — Châtillon. — Le Bourget. — Le 31 Octobre.

III. — 1870. — LE CERCLE DE FER 73

Incohérence du commandement. — 9 novembre, victoire de Coulmiers. — 30 novembre, la sortie. — Attaque d'Épinay. — Le plateau de Villiers. — 1er décembre, suspension d'armes. — 2 décembre, Champigny. — L'armée de secours, 1er décembre, Villepion. — 2 décembre, Loigny. — 4 décembre, Patay. — Prise d'Orléans. — Retraite dans Paris.

troisième cahier de la treizième série

Annexe au chapitre III 105

IV. — 1870. — LE GÉNIE AUXILIAIRE 107

Le plateau d'Avron. — Le Bourget. — La ferme de Groslay.

V. — 1871. — DERNIERS COMBATS 121

Bombardement. — Illusions. — Buzenval. — Capitulation.

VI. — 1871. — APRÈS LA LUTTE 153

Lettres. — Opinions. — La part du blâme. — La part de l'éloge. — Enseignements.

Table de ce cahier 175

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille cent exemplaires de ce troisième cahier et pour quatorze exemplaires sur whatman le mardi 3 octobre 1911.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CREMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 6101

14

AP
20
C15
sér.13
no 1-3

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY